

3 1761 07591585 0



LE
XIX^e SIÈCLE

EVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉLISSEY



LE
XIX^È SIÈCLE

TEXTE ET DESSINS

—

A. ROBIDA



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU COLOMBIER,

1888

Édition 1888 — 1898

10
100
1000



0154



PRÉFACE

Ceci qui va suivre sous un titre ambilieux pris simplement comme une étiquette en chiffres, n'est, bien entendu, pas une histoire, ni un tableau, ni un résumé, c'est une série d'esquisses, de croquis à la plume et à la mine de plomb, de portraits familiers de notre Siècle à différentes époques de sa vie tourmentée.

Le moment de jeter ainsi un coup d'œil en arrière est arrivé, il n'est pas si prématuré qu'il peut le paraître au premier abord, le XIX^e Siècle sera bientôt nonagenaire, les premières heures de ses derniers lustres vont sonner. On l'a remarqué déjà, presque tous les siècles finissent mal, le nôtre semble donc subir la loi commune : « comme on fut son lit on se couche, » déclare la Sagesse des nations, le lit de vieillesse de notre Siècle étant rembourré de baionnettes, le repos même lui est douloureux. Le XIX^e Siècle a commencé par un bonnet à poil, il finit par un shako; tout l'antique, hélas, il exhale son dernier souffle dans une indigestion de fer, de foin et de produits chimiques convenablement analysés selon la meilleure formule de l'aimable et triomphant science moderne.

Mais chassons bien vite ces vaines images d'une puante table ; ce Siècle, s'il nous a fait connaître des jours noirs, a

en de bons moments et des rayons de gai soleil. Ce livre est une revue à grandes lignes des périodes sombres ou joyeuses de la pièce à grand spectacle qui s'est jouée sous nos yeux, des événements importants et des menus faits, des hommes et des choses, des types naissant, prospérant et disparaissant, des modes et des caractères. — un voyage en somme ou plutôt une croisière de cent années sur le fleuve éternel de la vie.

Ah! le fleuve de la vie! Qu'est-ce que le Niagara ou le Congo aux rapides innombrables, auprès de ce fleuve tumultueux et tourbillonnant! Un Siècle? Non, une minute décomposée en cent années! Avec des allures torrentueuses, le fleuve coule de lustre en lustre, de chute en cascade, et laisse rapidement en arrière, ainsi que des visions entrevues, sauf à les retrouver parfois à des courbes inattendus, les gens et les choses, le décor et les personnages de la pièce à mille transformations, à multiples tableaux, la pièce jnetis jouie, jouée sur l'immense scène du monde par un fourmillant personnel d'acteurs qui se renouvelle sans cesse.

Faisons un instant, avant qu'elles disparaissent, les silhouettes de nos fugitifs contemporains, des figures originales, des types sociaux aux modifications si rapides et toujours de distance en distance la place de quelque idée plus ou moins grande, d'un changement de tableau ou de quelque grave péripétie qui fut émouvante un jour. La vie de notre Siècle a été bien remplie. Hurra! les événements courent vite! Après les grands et terribles jours de l'Empire, la galopade effrénée de toute une génération à travers la flamme et le feu des batailles, voici le repos, la Restauration et ses préoccupations littéraires, le mouvement romantique, le coup de soleil de 1830!... Voici la Louisiane, la prodigieuse tête de fer créée par l'homme, le plus grand agent de transformation sociale, dont l'apparition à l'horizon marquera le commencement d'une période, l'âge de la vapeur... Voici la s-couisse de 48, puis l'Empire, ses glaires et ses revers, les nœuds noués...

Bouleversements brusques au lent & avilissement quel incessant remuement, quels changements dans la vie sociale, dans les formes extérieures à chaque tournant de siècle!

Ce que ce volume essaie, c'est un défilé de fin de revue — une série de croquis sur le sable, — les gens, les idées et les choses de notre temps indiqués rapidement d'un simple trait de plume ou de crayon.





COMMENT FREDERIC PONTO

Trents campagnes, vingt blessures

NE DEVIAT PAS MARCHEAL DE FRANCE

LE REQUISITIONNAIRE

Dans l'affreux tourbillon d'une tempête
de peuples rues les uns sur les autres.



dans le sang, dans les larmes, dans les flammes, à travers la foudre et les éclairs, sous l'horrible grêle des boulets, des bombes et des biscaïens, un siècle naissait. L'autre, le dix-huitième, qui avait eu de joyeuses années, venait de s'étendre tragiquement sous le couperet de '93, et une sorte de brutale opération césarienne avait pte au monde le dix-neuvième siècle lamentable et pontelant.

Pauvre petit, comme les autres tu grandiras; peut-être seras-tu, toi aussi, l'un de ces grands siècles qui marquent une étape de la pauvre humanité et rayonnent sur l'histoire avec l'éblouissant éclat des lumières apportées, des bienfaits répandus, des progrès accomplis; peut-être verras-tu naître des choses impévues ou surgir quelqu'une de ces découvertes qui lancent les hommes dans une voie nouvelle et marquent le commencement d'une ère.

Peut-être, hélas! seras-tu seulement le pivot sur lequel tournera le monde pour quelque brusque retour en arrière, peut-être marqueras-tu comme un reflux de la vieille barbarie, voyant tout ce qui existe et faisant place nette pour un recommencement mystérieux!

Et malgré tout, malgré les grands égorgements commencés dans notre coin de la vieille Europe, malgré les boulets rouges tombant çà et là en rafales, creasant bien des villes, ou trouant au loin sur les mers la coque des vaisseaux de guerre, une aube d'espérance se dessinait peu à peu.

La France, où l'incendie qui embrasait le monde avait commencé, la France, comme une ville assiégée, tonnait par tous les bastions de ses frontières et lançait, par ses portes ou ses brèches, des sorties furieuses parfois triomphantes, coupant les lignes ennemies, et parfois raménées la baïonnette aux reins.

Une de ces sorties, une de ces poussées en avant sur le territoire ennemi, avait mal tourné, l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan, essayait vainement d'opérer sa jonction avec l'armée du Rhin en retraite. La saison était rigoureuse; la fatigue de tant de marches et contre-marches, le froid de décembre, la faim et l'Autrichien, quatre ennemis à la fois. L'ancien enthousiasme des campagnes heureuses s'était évaporé, laissant à sa place l'inquiétude dans le cœur du soldat.

Devant Meisenheim, un gros village des environs de Kreuznach, des soldats quelque peu deguenilles, soufflant dans leurs mains rongées par une bise cinquante, se hâtaient à la pâle clarté de l'aube, une aube triste de frimaire, de faire sauter les planches d'un vieux pont de bois jeté sur

les eaux troubles d'une petite rivière, affluent de la Nabe. L'avaient pu des plaisanteries leur besogne de destruction, tout en prêtant l'oreille à une canonnade lointaine agrémentée de coups de fusils plus rapprochés : ils disjoignaient les poutres à grands coups de pics et jetaient les planches sur la rive.

— Sergent Ponto! dit en surgissant de l'ombre des premières maisons du village un officier dont le manteau, couvert de boue jusque dans le dos et déchiré en maint endroit, découvrait par instant le bras gauche en écharpe.

— Capitaine? répondit un homme très jeune et très maigre, mais solidement bâti, debout sur la partie du pont non détruite.

— C'est assez comme cela, enlevez les planches jusqu'à l'endroit où vous êtes et laissez le reste, nous devons conserver la possibilité de rétablir vivement le pont au besoin. Vous ferez rentrer les vedettes de l'autre rive et vous vous maintiendrez ici avec vos hommes. Avec le reste de la compagnie je me porte sur le gue signale à l'autre bout du village.

— Oui, mon capitaine.

— Vous avez compris? Quoi qu'il arrive, le pont doit nous rester.

— Nous le garderons.

Sans en dire davantage, le capitaine tourna le dos. Une cinquantaine de soldats qui se massaient un peu plus loin emboîtèrent le pas quand il passa devant eux, et toute la troupe s'enfonça dans la grande rue du village silencieux.

Le sergent Ponto était déjà sur l'autre rive avec quatre hommes : à cent mètres en avant des premiers escarpements de collines ondulees dominant une route, quelques vedettes françaises veillaient. Le sergent d'un œil attentif inspecta l'horizon du côté de la canonnade et ramena les vedettes, qui durent s'accrocher aux poutres pour passer la coupure du pont.

Le jour était venu tout à fait, une lumière terne tombait du ciel où couraient très bas de lourds nuages grisâtres qui semblaient de véritables filocher aux dernières branches des arbres ainsi qu'aux toits arçus des maisons.



Fig. 10.

Le sergent Ponto, après avoir placé quelques factionnaires, fit entrer le reste de ses hommes dans une sorte de grange qui commandait la tête du pont et se promena philosophiquement de long en large, le nez en l'air et les mains derrière le dos en attendant les événements.

Enlevé, par la réquisition de '93, de la tranquillité d'un village de Picardie, et jete tout de suite dans l'immense bagarre, le sergent Frédéric Ponto, à vingt-deux ans, était déjà passé vieux soldat. Il avait encore dans la tête l'étonnement du soudain changement d'existence et le tapage des premiers coups de fusil reçus ou tirés, dès son arrivée avec un bataillon de réquisitionnaires noyonnais à l'armée du Nord et il se perdait déjà dans les souvenirs de marches, de passages de rivières, de campements et de retraites, d'escarmouches et de batailles, de sièges et de blocs, confusément entassés dans son esprit pendant ces deux années de vie à outrance.

Car il y avait juste deux ans qu'il avait quitté le pays, et laissé la charme à conduire dans les tranquilles labeurs des champs, pour le fusil et le terrible travail de la guerre; juste deux ans qu'il courait sans trêve des champs de la Flandre aux plaines de la Belgique, des forêts des Ardennes aux collines rocheuses des pays du Rhin, passant des belles journées d'enthousiasme aux heures sombres du découragement, tantôt battu, tantôt battant, triste parfois, joyeux souvent, mais toujours de bonne volonté.

C'était deux ans auparavant, par un pareil matin de novembre, triste et blafard, qu'il avait fait sa première marche dans le rang, après une dernière caresse de l'œil aux sites familiers, au ciel natal, aux clochers de Noyon. Tous les réquisitionnaires, s'arrêtant d'instinct à la sortie de la ville, avaient jete comme lui ce profond et triste regard qui devait être pour beaucoup un regard d'adieu. Et c'est alors que, dans le demi-jour, sur le côté de la route, une femme, repoussant le fusil qu'il portait encore maladroitement, lui avait sauté au cou en pleurant, tandis qu'un homme lui prenait la main. L'homme, c'était son aîné, Jean-Baptiste Ponto, que la réquisition avait épargné à cause d'une boiterie venue à la suite d'un coup de pied de cheval. La femme, dont le baiser mouillé de larmes, faisait sauter le cœur de Frédéric, c'était Claudine, ou plutôt Dine, une cousine, l'amie des belles années d'enfance, devenue tout doucement une promise. La Révolution, qui bousculait les trônes, coupait les têtes des grands et bouleversait l'Europe, tranchait brutalement aussi les rêves du petit

paysan picard et chavirait ses humbles espérances de bonheur. Il lui fallait laisser Claudine, tout abandonner et s'en aller à la frontière apprendre à déchirer la cartouche et à manier la baïonnette.

La jeune paysanne, pour assister au départ des Noyonnais et embrasser une dernière fois le réquisitionnaire, avait pris le prétexte du marché de Noyon et fait quatre lieues dans la nuit avec Jean-Baptiste.

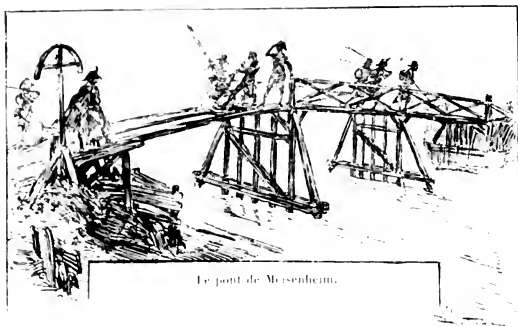
— Mon pauvre Frédéric, mon pauvre Frédéric ! C'était tout ce que dans son naïf chagrin la jeune fille trouvait à dire en marchant à côté de Frédéric, en lui glissant un pain et un morceau de lard, tandis que de l'autre côté Jean-Baptiste, qui n'en disait pas plus long, portait en soupirant le fusil de son frère.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la séparation en haut d'une côte de la route de Saint-Quentin, le petit paysan picard avait vu bien du pays et s'était consciencieusement mis à son nouveau métier. Vigoureux, agile et adroit, habile chevalier de l'arc dans son village, il avait, par une aptitude naturelle, pris goût au fusil ; parti presque illettré du pays, où jamais livre ni gazette n'avaient pénétré, il avait, dans les courts moments de repos entre deux combats ou deux sièges, trouvé le moyen d'apprendre. Il fallait bien lire les journaux de



Le réquisitionnaire Frédéric Petit.

Paris arrivant dans les camps plus régulièrement que le pain ou les vêtements, et les proclamations et les ordres du jour remplaçant trop souvent la soupe ; un fourrier erudit lui avait donné le secret des paraphes audacieux, des fioritures à panaches, et enseigné les belles phrases, le style naïvement boursofle dont les proclamations quotidiennes des citoyens généraux ou représentants du peuple en mission, donnaient d'ailleurs de superbes exemples. L'écriture et le style faisaient l'émerveillement du village ; de tous les garçons partis en même temps que lui, Frédéric était pour ainsi dire le seul à écrire sans emprunter la main du fourrier écrivain public, et à dire autre chose que l'éternel : « La présente est pour vous faire savoir que je me porte assez bien..... » Aussi, quand la nouvelle arriva qu'il était lieutenant, tous ses concitoyens furent ils unanimes à prédire pour Petit cadet les plus hautes destinées, au grand soupir de la seule Dine.



LE PONT COUPÉ ET RÉTABLI

Le sergent Ponto fut tiré de ses réflexions par l'appel d'un de ses hommes placé à une lucarne de grenier devant le pont.

— Les Kaiserlicks ! cria le soldat.

Depuis une heure le roulement de la canonnade avait augmenté dans le lointain et la fusillade qui devenait aussi plus nourrie s'était rapprochée. Par-dessus un mamelon cernant sur la gauche un coude de la rivière, des colonnes de fumée blanche montaient.

De l'autre côté de la petite rivière, sur la route d'Alzens, venaient de paraître cinq ou six cavaliers galopant à toute bride. A la peau de mouton voltigeant en manteau sur leurs épaules, à leurs talpaks à hautes aigrettes, on reconnaissait des hussards.

Le sergent Ponto eut une inspiration.

— Des relaiours ! dit-il à ses hommes, vite, du mouvement, une charrette, ayons l'air de barricader le pont, ne leur laissons pas voir qu'il est coupé !

Les soldats avaient avisé déjà une charrette et des instruments de labour sous un hangar. Quelques hommes s'y attelèrent et les poussèrent jusqu'à la coupure du pont.

— Montrons un peu de désordre, de la précipitation, là, c'est bien...

attention, maintenant, ne laissons pas les Kaiserliks approcher plus près : ils s'apercevraient de la farce !

Les éclaireurs s'étaient arrêtés dans un pli de terrain quand leurs talpaks parurent au-dessus des talus, une volée de coups de fusil les salua ; l'un des hussards se montra tout entier, fit par bravade caracoler son cheval sur la route, et se retira au grand galop derrière ses camarades après avoir tiré un coup de pistolet sur les défenseurs du pont.

Les manteaux noirs sautaient et voltigeaient au loin. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis leur disparition, que la vedette du grenier signala leur retour ; une masse rouge avançait en trottant, c'était l'escadron que les éclaireurs avaient rejoint.

— Attention cette fois, c'est pour de bon, dit le sergent.

En arrivant au pli de terrain que les éclaireurs n'avaient pas dépassé, les hussards poussant de grands hurras accélérèrent leur galop. Frédéric distingua pendant l'espace d'une demi-seconde un tourbillonnement de dolmans rouges et de manteaux noirs avec des éclairs de sabres brandis, puis tout se fondit dans la fumée dont soudain les défenseurs du pont



Les hussards répondent à coup de canif.

s'enveloppèrent. La fumée s'éleva, le tourbillonnement de dolmans reparut, un peu dilués ; quelques chevaux gisaient avec leurs cavaliers sur le sol, les autres arrêtaient leur élan pour éviter le groupe des blessés ; ils arrivaient au pont, lorsqu'un grand officier à longues moustaches noires qui tenait la tête fit cabrer son cheval et punit un instant renverser en arrière et comme porte avec sa monture par les hussards qui le suivaient.

Il avait aperçu la coupure du pont heurté et la rivière presque sous les pieds des chevaux; il y eut un mouvement de confusion terrible, des cris, des chocs violents, une poussée des derniers rangs de l'escadron contre les premiers, puis une nouvelle décharge, quarante ou cinquante coups de fusil dans la colonne d'hommes et de chevaux entassés au bout du pont.

L'officier gisait à terre avec une jambe prise sous son cheval, parmi les ruades des autres chevaux affolés; quelques hommes, démontés aussi, l'aidèrent à dégager sa jambe, pendant que des blessés cherchaient à sortir de la bagarre.

La fusillade, plus irrégulière, continuait, les hussards, se répandant sur les côtés du pont, répondaient à coups de carabine. Enfin l'officier fut debout, la mine furieuse, ses moustaches noires tremblantes; il resta au milieu du pont, en criant des ordres à ses hommes. En un clin d'œil, avec une agilité de chats sauvages, une quarantaine de hussards eurent sauté à terre et donnèrent la bride de leurs chevaux aux camarades restés montés qui continuèrent à faire le coup de feu.



Il resta un instant comme une cible vivante.

Sautant sur les poutres du pont, s'accrochant aux garde-fous restés en place, les hussards s'avancèrent en s'encourageant par des clameurs terribles. Sur les dernières planches du pont en dos d'âne, l'officier dominait la légère barricade élevée par les Français; il resta un instant comme une cible vivante devant les fusils, puis tout à coup, le sergent qui, sans avoir le temps de penser, distinguait cependant et admirait, entre deux éclairs de flamme, l'homme superbe, sa belle figure martiale, son teint coloré, ses longues moustaches, son uniforme flamboyant et chamarré, le vit brandir quelque chose en l'air et lancer ce quelque chose sur la barricade en criant un hurra qui se perdit dans la terrible et générale clameur. Instinctivement Frédéric suivit des yeux l'objet lancé par le hussard, il le vit tomber à terre dans un espace découvert à la gauche du pont; sans réfléchir, le sergent sauta hors de la barricade et se précipita sur l'objet qu'il rapporta sans le regarder sous les coups de feu des hussards de la rive,



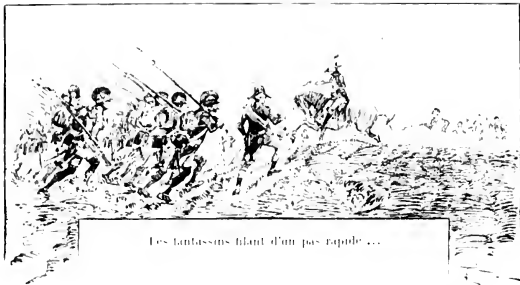
puis le tapage redoubla, la barricade et le pont se recouvrirent de fumée, tout disparut pendant cinq minutes, deux ou trois hussards arrivèrent jusqu'aux voitures, des sabres brillèrent et s'abattirent, puis disparurent. Enfin une éclaircie se produisit, les clameurs cessèrent subitement, les Français aperçurent les hussards en désordre de l'autre côté du pont, ils remontaient à cheval et tournaient bride au galop.

Quelques cadavres gisaient devant la barricade, quelques blessés se accrochaient péniblement aux poutres du pont pour ne pas tomber à l'eau.

Le commandant des hussards n'était pas parmi les blessés, il n'était pas non plus parmi les morts, à moins qu'il ne lût tombé à l'eau. Frédéric en fut heureux, c'eût été dommage, un ennemi, mais un si bel homme ! Pendant que les soldats, sur son ordre, transportaient les blessés dans le village, où quelques têtes effarées paraissaient maintenant, Frédéric regardait l'objet lancé par l'officier. C'était une pipe, une grosse et superbe pipe en bois dont le fourneau représentait une tête de hussard à fortes moustaches tombantes, à longues cadenettes, avec un talpak formant couvercle, montée sur une charnière d'argent. Un cercle d'argent entourant le tuyau portait gravé, en belles lettres allongées, le mot « *Prazy, 1790* ».



La pipe



Les fantassins filant d'un pas rapide...

111

UNE PIPE D'HONNEUR

Le sergent n'eut pas le temps d'examiner plus longtemps sa conquête, un galop de cavalerie retentit derrière lui dans le village. Frédéric se retourna, aperçut un groupe et une escorte.

— Marceau ! c'est Marceau ! dirent les soldats en reconnaissant le général.

— Qui commande ici ? demanda un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à belle figure régulière et calme, en arrêtant son cheval devant la barricade, après un coup d'œil au pont.

— Moi, mon général ! répondit le sergent en faisant le salut militaire.

— Très bien, sergent, nous avons entendu votre feu tout à l'heure, nous remercions de cela. Maintenant il faut me rétablir ce pont, vous avez quinze minutes, l'infanterie sera ici dans un quart d'heure.

— Je n'en demande que dix.

Frédéric passa la pipe du hussard dans son gilet, un regard du jeune général tomba sur elle.

— Une belle pipe, dit-il d'un air étonné.

— Mon général, c'est la pipe de l'officier commandant les hussards à qui nous avons eu affaire... si elle vous fait plaisir, moi je ne fume pas !

— Voyons ?

Ponto tendit silencieusement la pipe et tourna le dos sans mot dire pour exécuter l'ordre ; devant le pont, les soldats enlevaient déjà les charrettes et commençaient à remettre les planches.

— Sergent, appela Marecau, reprenez votre pipe, le nom gravé sur l'anneau d'argent « *Prawy* » est celui d'un commandant de hussards hongrois fameux par son audace dans l'armée autrichienne... gardez précieusement cette pipe, comme un trophée, comme une pipe d'honneur en attendant autre chose que je vous promets.

Je ne fumais pas, mon général, mais je lumerai ! s'écria Frédéric enthousiasmé.

Un officier, sur un signe de Marecau, prit le nom du sergent, puis le général et l'escorte tournèrent bride et disparurent dans le village.

On reposait déjà les planches du pont. Le sergent envoya deux hommes dans le village pour réquisitionner des clous chez un marchand dont on avait aperçu l'enseigne dans la grande rue. Les hommes se hâtèrent et les derniers coups de marteau enfouissant les clous retentissaient comme l'infanterie annoncée débouchait de la grande rue de Meisenheim.

Les fantassins, couverts de boue, filant d'un pas rapide, avaient à peine paru sur la berge ennemie, qu'un premier coup de canon retentit des collines situées à quelque quatre cents toises du pont, un flocon de fumée s'éleva lentement dans le ciel, puis un second et un troisième. Les Autrichiens venaient d'amener une batterie pour appuyer sans doute un retour offensif contre le pont.

Des troupes défilaient toujours : après l'infanterie deux escadrons de dragons passèrent, de vieilles moustaches, débris de l'ancienne armée d'avant la Révolution, puis une batterie qui courut au galop se placer sur le premier escarpement dominant la rivière et qui se mit aussitôt à répondre à l'artillerie autrichienne. Sur la gauche du côté de Kreuznach la canonnade s'accroissait et roulait sans intervalles, faisant le fond sur lequel se détachaient les coups des batteries plus rapprochées. Ponto et ses hommes regardaient maintenant filer l'infanterie sur la route et les dragons se masser à l'abri d'un pli de terrain, on ne voyait que des lignes de casques et les silhouettes de quelques officiers se détachaient en haut d'un rayon sur le fond gris du ciel.

Au loin, la colonne d'infanterie parut tout à coup enveloppée de fumée, les tirailleurs qui la flanquaient avaient ouvert le feu. Trois quarts d'heure de fusillade et de canonnade dans les bois couvrant les collines, dans les rues d'un petit village qu'on devinait au dessous de son clocher à une demi-lieue tout au plus, du pont on ne voyait rien qu'une grande foule dans laquelle tout avait disparu.

— On dirait qu'ils se disputent, les autres ! dit avec l'accent traînant de Normandie un soldat grimé sur le toit d'une grange.

Un éclat de rire accueillit le mot.

— Ça ne va pas très bien pour nous, dit un autre en designant la batterie française où la moitié des pièces se faisaient, démontées sans doute.

Le sergent Ponto avait tiré machinalement la pipe du hussard et la regardait.



Un mouvement se produisit parmi les dragons.

— Voulez-vous du tabac, sergent ? fit un soldat campé sur le pont parfaitement à l'aise sous le débraillé d'un uniforme outrageusement déchiré et la mine gouailleuse sous un vieux bonnet de police qui lui tombait sur le cou.

— Merci, je ne commencerai pas aujourd'hui, si j'attrapais mal à la tête, ça me gênerait pour l'ouvrage que nous allons avoir tout à l'heure.

La fusillade et la fumée se rapprochaient. Tout à coup un mouvement se produisit parmi les dragons, on vit les officiers se dresser sur leurs étriers, tirer leurs sabres et agiter les bras, toute la ligne des casques oscilla et se hérissa instantanément d'éclairs de sabres, et sur un nouveau mouvement des officiers, soudain tout l'escadron jaillit de son pli de terrain et prit le trot dans la fumée.

... Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le pont voyait repasser les débris de la colonne française repoussée ; trois pièces d'artillerie sur

six, les autres gisant démontées sur l'autre rive, s'en vinrent se poster en batterie sur l'autre côté du pont, puis l'infanterie un peu avancée passa lentement, ramenant beaucoup de blessés, tandis que les dragons chargeaient à peu de distance pour dégager les derniers pelotons. Quand ils eurent repassé à leur tour, le sergent Ponto et ses hommes, reconnaissant leur travail du matin firent rapidement sauter les planches de la première arche du pont et le passage se retrouva coupé.

Il était temps, les habits blancs paraissaient sur la route, on apercevait même les hussards du matin, qui venaient d'avoir un vif engagement avec les dragons. L'infanterie avait file pour défendre le gué à l'autre bout du village et l'artillerie après quelques salves la suivit bientôt, le sergent Ponto resta seul avec ses hommes abrités par des murs ou derrière la petite barricade reconstituée. Il tenait à son pont, il ne le lâcherait pas. Et pendant tout le reste de la journée, il resta sur sa petite barricade, faisant le coup de feu avec le plus de régularité possible pour économiser les cartouches; son petit détachement éprouva des pertes sensibles, il eut à repousser quelques attaques sérieuses des Autrichiens essayant avec des planches de franchir la coupure. Puis, dans l'après-midi, il lui fallut encore rétablir le passage pour un retour offensif des troupes françaises. Marceau, qui fit un signe de tête au sergent comme pour le féliciter, passa avec deux demi-brigades et de la cavalerie, mais la tentative ne réussit pas davantage, et vers le soir, le sergent coupa encore une fois le pont sous le feu des habits blancs qui avaient suivi de tout près la colonne en retraite.



Voulez-vous du café, monsieur ?



Le fusil d'honneur.

IV

DEUXIÈME RENCONTRE

— Mon cher frère,

« Je Prends la liberté de t'écrire pour m'informer de la sante de ma Mere, de la sante à toi et de toute notre famille sans oublier Dine. Ne me fais point mauvais gre si j'ai tant tarde, c'est que je voulais te donner connaissance d'une arme d'honneur promise depuis longtemps.

« Le citoyen Bonaparte, notre general en chef, rien n'échappe à sa Memoire et à sa Bienveillance, vient d'après le compte qui lui a été Rendu de ma conduite aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et notamment à l'affaire de Meisenheim sous les ordres du général Marceau, de me faire adresser un fusil d'honneur.

« Les Trois-Capucines, la Contre-platine, la Sous-garde, la Sous-crosse et la Plaque de couche sont en argent, sur cette dernière pièce sont gravés les motifs pour lesquels Ma Patrie m'a décerné cette Arme. Je jouis en outre d'une haute paye d'un sou par jour.

« Fais-moi Reponse lorsque tu auras le loisir, marque-moi ce qu'il y a de nouveau au pays, si la Récolte est bonne cette année et re que pense Dine du cadeau du citoyen general Bonaparte..... »

Le sergent-major Ponto écrivait cette lettre avec «compagnie de grandes majuscules et de fioritures triomphantes», sur un tambour à Paloue, dans un cloître abandonné où campait sa compagnie. Deux ans s'étaient écoulés depuis le pont de Meisenheim. Le jeune sergent d' alors, vieilli par les fatigues de la guerre, avait maintenant les longues moustaches blondes et tombantes d'un vieux soldat luthérien. Son uniforme était aussi usé qu'à Meisenheim, son grand chapeau prenait de lui-même des airs penchés et pointait ses deux cornes vers le sol comme deux gouttières, l'une dans le dos, l'autre sur le nez, au-dessus de la superbe pipe du hussard hongrois; car, pour faire honneur à son trophée ainsi qu'à son précédent propriétaire, le brave Prazy, Frédéric Ponto avait appris à fumer.

La demi-brigade de Frédéric, tirée avec toute la division Bernadotte de l'armée de Sambre-et-Meuse, venait d'arriver à l'armée d'Italie, en assez mauvaises dispositions. Les bruyants succès de celle-ci, les noms retentissants de ses victoires, Rivoli, Arcole, Lodi, Millesimo, semblables à des coups



Frédéric Ponto en campagne (1796)

de clairon, les proclamations théâtrales de leur général, avaient fait oublier ou méconnaître avec injustice les longs et durs travaux des armées combattant dans le Nord et sur le Rhin, leurs dangers, leurs batailles, et rejete leurs généraux, Marceau, Hoche, Jourdan, Moreau, à l'arrière plan. Aussi, à peine la division Bernadotte eut-elle repointé à Paloue les régiments de Bonaparte que les querelles éclatèrent entre soldats d'Italie et soldats du Rhin.

Le sergent avait en son affaire dès le premier jour; plaisante sur sa pipe colossale par un sous-officier, un petit meridional à la langue prêtre, Frédéric sans mot dire avait range sa pipe et tire son sabre pour saluer en l'honneur des anciens de Sambre et Meuse.

Le general Bonaparte, pour enrayer cette manie de duels qui menaçait

de faire devorer ses soldats les uns par les autres, prit la meilleure mesure : il entra brusquement en campagne après avoir, pour gagner l'esprit des soldats du Rhin, mis au comant toutes les promotions, en retard et distribua des récompenses dès longtemps promises.

Le fusil d'honneur promis par Marceau arrivant enfin, les sentiments de Frédéric pour le général des armées d'Italie étaient devenus tout autres : la lettre à son frère en témoignait.

Cette lettre inachevée resta dans son sac et elle le suivit d'étape en étape sur les routes italiennes et tyroliennes. Frédéric y pensait de temps en temps, entre une escarmouche avec les Autrichiens, un enlèvement de poste avancé ou un passage de petite rivière aux allures de torrent descendant des Alpes neigeuses. Une recrue du village, arrivée avec quelques Noyonnais à la demi-brigade, lui avait apporté des nouvelles des êtres si chers laissés là-bas, en Picardie, depuis les jours déjà lointains de 93. La vieille maman n'était guère gaillarde, elle avait dû cesser d'aller aux champs, et maintenant, c'était Jean-Baptiste l'aîné qui faisait tout l'ouvrage : heureusement Dine était là, Dine allait vendre au marché de Noyon le beurre, les œufs et les légumes des Ponto en même temps que les siens, Jean-Baptiste ne se mariait toujours pas, et l'on disait dans le pays qu'il devrait bien épouser Dine, puisque Frédéric le sergent était destiné à poursuivre sa carrière de soldat et à devenir un jour ou l'autre général comme tant d'autres.

Ces nouvelles rendaient Frédéric soucieux et l'image de cette Dine, aimée jadis dans la paix des bonnes années de sa jeunesse, image un peu estompée par le temps, le suivait partout, occupait sa pensée pendant les longues étapes et ne disparaissait que lorsqu'il fallait donner un coup de collier, déployer ses hommes en tirailleurs, courir, faire le coup de feu ou enlever à la baïonnette quelque bicoque défendue par ses vieilles connaissances, les Kaiserlicks. Après l'affaire, le souvenir de Dine reparaisait. Frédéric en était tout trouble, ses espoirs de retour au pays, ses plans, les nouvelles apportées par la recrue avaient tout dérangé. Le retour triomphant, le retour au village, à la tranquillité, à la vie paisible, espéré si longtemps, lui paraissait maintenant bien problématique. Et cependant après cette campagne qui devait, selon le citoyen Bonaparte, forcer l'Autriche à nous donner la paix, il serait probablement licencié, et alors... Frédéric n'osait pas pousser plus loin sa pensée, bah ! il serait peut-être tué avant !



Les hostilités étaient ouvertes depuis quinze jours à peine, et déjà les troupes de l'archiduc Charles, rompues et disloquées, battaient en retraite par corps séparés les uns des autres, sans possibilité de s'appuyer, de tendant pied à pied chaque defile, chaque village, chaque rivière, mais toujours houleuses et poussées presque irrémédiablement vers le désastre final par l'activité de Bonaparte.

C'était le lendemain du jour où, arrivant au Tagliamento, l'armée tout entière en colonnes était descendue dans la rivière sous le feu des batteries



Le Tagliamento.

autrichiennes. — Encore un bain froid avant la saison ! disaient les soldats. Ils avaient eu pour se rechauffer en sortant de l'eau, à recevoir la cavalerie sur le fer de leurs baïonnettes, puis, la cavalerie repoussée, à courir en avant pour se prendre avec l'infanterie dans un corps à corps terrible, roulant de position en position parmi les ruines des villages retranchés. Toute l'après-midi et une partie de la nuit furent ainsi employées, et au petit jour, après quelques heures d'un repos bien gagné, il fallut se remettre en route sur les talons des colonnes ennemies.

Frederic Ponto, formant avec une portion de sa compagnie l'extrême pointe d'avant-garde du corps Bernadotte, s'occupait au lendemain du Tagliamento, après quinze heures de marche ou plutôt de course, à poser quelques hommes en grand-garde pour protéger le repos bien gagné

qu'il espérait prendre avec sa troupe harassée dans les ruines d'une vieille tour, vrai nid d'aigle planté au sommet d'un escarpement, presque dans les nuages, au-dessus d'un bois de sapins cramponnés au rocher par tous les bras de leurs racines.

Le paysage était bien alpestre, c'était dans tout le développement de l'horizon un herissement de montagnes bleuâtres aux cimes blanches s'égouttant par des torrents gros ou minces, des filets d'eau que l'on franchissait d'une enjambée ou des rivières glacées dont les Autrichiens par bonheur n'avaient pas toujours brûlé les ponts.

Ponto plaça ses vedettes au bas de son mamelon, lorsque tout à coup, derrière lui, d'un sentier du bois de sapins, sortirent quelques cavaliers à pied traînant péniblement des chevaux élopés; dans la pénombre du bois, le sergent les prit pour des hussards français, il allait leur parler, mais sur un brusque arrêt des cavaliers, il reconnut des Autrichiens.

Les cavaliers essayaient de monter en selle, un des hommes de Ponto tira sur le groupe, un cheval s'abattit, jetant le désordre dans la petite troupe et barrant le sentier.

— Fuyons! cria Ponto à ses trois hommes en relevant un fusil qui allait tirer, ils sont à nous!

Les hussards autrichiens lâchaient les chevaux et sautaient, le sabre à la main, en avant d'un des leurs, un officier, qui cherchait à fouiller dans les fontes du cheval blessé. Mais au bruit du coup de feu, des Français dégringolaient du campement à travers les sapins, une vingtaine de fusils maintenant allaient barrer la route aux cavaliers armés seulement de leurs sabres.

— Allons, rendez-vous! cria Ponto en leur faisant signe de jeter leurs armes.

Les hussards se consultèrent, il n'y avait pour eux aucune possibilité de passer. Celui qui essayait de prendre ses pistolets dans ses fontes abandonna son cheval et regarda un instant de tous côtés comme pour chercher une voie de salut.

Enfin il dit quelques mots aux autres et jeta son sabre sur la route.

Ponto fit entourer ses prisonniers et remonta avec eux la pente du mamelon après avoir placé ses vedettes. Il était embarrassé de ses cinq Autrichiens et se demandait s'il n'allait pas les expédier en arrière au gros du corps d'armée, mais pour cela, il lui fallait fournir une escorte et dé-

garnir son poste. La nuit qui tombait rapidement fit cesser ses hésitations, il se décida à garder ses prisonniers jusqu'au lendemain.

Dans les ruines les soldats cherchaient tant bien que mal à se caser pour la nuit; il était défendu de faire du feu, mais ils avaient découvert quelques chambres à peu près couvertes et après avoir mangé les croûtes restées au fond des sacs, s'apprêtaient à dormir aux sifflements de la bise âpre qui faisait longuement et lugubrement gémir au-dessous d'eux les grands sapins du bois.

Frédéric Ponto et l'officier prisonnier s'installèrent sur des pierres éboulées, dans le fond d'une grande chambre ouverte à la bise par une large brèche qui laissait voir les cimes des sapins balancées à tous les souffles.

Le sergent offrit la moitié de sa maigre pitance à l'officier qui, poussé sans doute par la faim, ne se fit pas prier et, tous deux côte à côte, le Français et l'Autrichien, dinèrent silencieusement.

Le dernier morceau avalé, Frédéric, pour tromper sa faim, tira de son sac la pipe de Meisenheim et la bourra d'un reste de tabac.

Comme il se rasseyait à côté du prisonnier, un rayon de lune se glissant par la brèche, tomba sur le fourneau de la pipe. Le prisonnier qui se tirait mélancoliquement les moustaches, sursauta tout à coup en étendant la main.



Enlèvement de Sambre et Meuse.

— Vous voulez voir ? dit Frédéric étonné et flatte.

— Mais... cette pipe... fit l'officier en la prenant des mains de Frédéric, oui, c'est elle, c'est la mienne, c'est ma pipe!

Comment ? demanda Frédéric.

D'où la tenez-vous ? Qui vous l'a donnée ?

— On ne me l'a pas donnée, répondit Frédéric en regardant attentivement son interlocuteur, je l'ai gagnée à l'armée de Sambre et Meuse, là-bas, en Allemagne, à la défense d'un pont attaqué par...

— Par mes hussards, du côté de Kreuznach ! Alors c'était vous qui commandiez les défenseurs du pont et qui avez ramassé ma pipe... je vous ai aperçu dans la fumée...

Les deux hommes s'étaient levés. L'officier tendit la main au sergent.



Le lieutenant Ponto.

— On peut se battre et s'estimer, dit-il.

Il s'était avancé vers la brèche et regardait la pipe au clair de lune.

— Oui, voilà mon nom « *Praetzg, 1790* » gravé sur l'anneau et celui-ci au dessous : « *Ponto, 17 frimaire an IV* », c'est le vôtre ?

— Oui, mon commandant.

— Ecoutez, reprit le Hongrois après un instant de silence, consentiriez-vous à me la rendre ?

Ponto n'hésita pas.

— Ah ! impossible, j'y tiens trop... vous devez comprendre. Ça, c'est un souvenir ! J'y tiens presque autant qu'à ce fusil

d'honneur que j'ai attendu deux ans... Tenez, c'est un souvenir de la même affaire...

Le sergent montrait la plaque de son fusil au commandant hongrois.

— Mais pour moi aussi cette pipe est un souvenir, reprit le Hongrois ; en 1790, quand je quittai le service pour m'en aller cultiver mes vignes dans mon pays, au fond de la Hongrie, un de mes vieux hussards me sculpta cette pipe et me la remit au nom de tout l'escadron en souvenir des campagnes que nous avions faites ensemble contre les Prussiens et les Turcs. Je ne croyais, ma foi, plus jamais reprendre le harnais, mais je me suis ennuyé et le bruit de vos guerres, à vous Français, que nous ne détestons pourtant pas, nous autres Hongrois, la clameur de vos batailles me tenta...

Frédéric Ponto, pour montrer qu'il ne voulait pas se déposséder de sa pipe, devenue plus glorieuse à ses yeux, la rangeait dans son sac pendant que l'officier parlait.

— Si je vous l'achetais ? reprit le Hongrois.

Frédéric fit un geste indigné.

— J'ai encore quelque argent, tenez, tout est pour vous si vous me la rendez, dit le hussard en sortant de ses poches une poignée de pièces d'or.

Le sergent l'arrêta.

— Et moi, je n'ai que ça, dit-il en tirant de sa poche quatre ou cinq

sous de France mélangés à des petits Kreutzers vert-de-gris, nous ne garde ma pipe!...

Prazy n'insista plus et après un instant de silence reprit la conversation avec Ponto.

— Nous ne détestons pas la France et pourtant nous lui faisons la guerre, reprit le Hongrois, ah, nous aimons aussi la liberté... La liberté! Je ne dis pas que ce soit tout à fait la même que la votre, mais que de Hongrois tombés pour elle!... Enfin! votre *Marseillaise*, nous la



Le château d'un village ruiné.

chantons aussi, un de nos poètes l'a traduite en hongrois, elle fait vibrer nos cœurs aussi bien que les vôtres!... Ce que j'admire, ce sont ces hommes qui se sont dressés tout à coup chez vous, ces Marecau, ces Hoche, ces Bonaparte et tant d'autres. Des sergents qui battent nos vieux généraux, des jeunes gens qui font reculer l'Europe! Quelle génération! Quelle poussée soudaine d'honneur!

de guerre ! Et vous, qu'étiez-vous dans votre pays avant l'explosion du volcan ?

— Paysan ! répondit Ponto, laboureur sur mes terres... grandes un peu plus qu'un mouchoir de poche !

— Moi aussi, j'ai des terres et des vignes, et même quelques villages à moi... Après la guerre, venez me rapporter ma pipe, et vous goûterez à nos vins et je vous trouverai une situation là-bas...

Sous la protection des vedettes, la petite avant-garde harassée s'endormit sur les pierres de la ruine, dans les trous, par petits paquets d'hommes serrés les uns contre les autres pour avoir moins froid. Après quelque temps de conversation, Frédéric Ponto et le Hongrois sentirent aussi leurs têtes tomber de sommeil; le sergent fit une ronde, s'assura que ses factionnaires veillaient et compta ses prisonniers couchés fraternellement avec leurs vainqueurs. Quand il revint près du Hongrois, celui-ci dormait déjà, la tête sur le porte-manteau de son cheval. Ponto s'allongea tout à côté de lui, dans le court espace un peu abrité du grand courant d'air de la brèche, et s'endormit appuyé sur son sac.

Il était trop fatigué pour rêver, à peine si l'image confuse de Dine passa dans son sommeil mêlé à de monstrueuses figures de hussards chevelus et monstachus qui ressemblaient à la tête de hussard de sa glorieuse pipe.

Un coup de feu éclatant dans le bois au-dessous de la ruine le réveilla en sursaut. Il fut debout immédiatement en soldat habitué aux alertes. Quelques hommes près de lui avaient déjà saisi leurs fusils. Il faisait noir dans la ruine, la lune ayant tourné ne glissait plus ses rayons par la brèche et par tous les trous. Frédéric tâta sur les pierres à côté de lui, le porte-manteau était toujours là, mais le hussard avait disparu.

— L'officier ! s'écria-t-il, échappé !

Sa main rencontra quelques pièces de monnaie ; c'était l'or offert par le Hongrois ; un éclair traversa l'esprit du sergent, à tâtons il fouilla dans son sac, et ne sentit plus sa pipe. Il comprit tout, le hussard avait profité de son lourd sommeil de fatigue pour attirer peu à peu le sac et enlever la pipe. Se glissant ensuite jusqu'à la brèche, il s'était à tous risques lancé au dehors dans le vide effrayant, en se cramponnant aux pierres, aux végétations poussées dans les trous.

Le sergent et ses hommes descendirent rapidement dans le bois de sapins au bas de l'escarpement; ils trouvèrent la vedette qui rechargeait

son arme. Le soldat distinguant vaguement une ombre dans les rochers avait tiré. Mais l'ombre avait disparu degringolant, de pierre en pierre sous les sapins. Comment fouiller le bois dans l'obscurité de la nuit ? De quel côté diriger les recherches ? Tout se noyait dans le noir, on perdit encore quelques balles tirées sur quelques fantastiques silhouettes de vieux sapins brandissant comme des sabres leurs branches cassées. Frédéric Ponto, après avoir vainement cherché sous les arbres, remonta tout furieux au campement et distribua aux soldats l'or du Hongrois sans en rien garder. Jusqu'à l'aube, il marcha de long en large parmi les ruines en déroulant tout ce qu'il pouvait savoir de jurons. En même temps que le petit jour apparurent sur les routes les têtes de colonnes françaises ; Frédéric, après une dernière recherche dans le bois, remit ses prisonniers et, la tête basse, rendit compte à son capitaine de l'évasion de leur chef.

— Vous avez manqué de vigilance. Une mauvaise affaire pour vous, sergent, dit l'officier. Vous alliez passer sous-lieutenant ! Enfin, ne parlez pas de l'évasion, vous aurez l'occasion de vous rattraper !

Huit jours après, Frédéric, toujours furieux de la perte de son trophée de Meisenheim, toujours cherchant du regard maintenant l'uniforme rouge des hussards hongrois, était nommé sous-lieutenant pour sa belle audace au combat du col de Tarvis.

— Oh ! je la retrouverai ! dit Frédéric quand, devant le front de sa compagnie, il fut reconnu dans son nouveau grade.

— Quoi ? lui demanda son capitaine.

— La pipe du hussard, ma pipe de Meisenheim !

Au premier bivouac dans les montagnes autrichiennes, le sous-lieutenant Ponto reprenait sa lettre à son frère :

« ...Après mûres réflexions, mon cher frère, je pense que nous n'avons pas assez de terres pour nos bras et nos appetits : a nous deux, gardes-les donc définitivement pour toi tout seul, puisque tu nourris notre mère, moi, j'ai un autre état, le general Bonaparte m'a nommé sous-lieutenant. Depuis si longtemps que je suis parti, Dine doit m'avoir un peu oublié. Qui peut dire si je reviendrai jamais de toutes ces guerres ? J'ai oui dire par des recrues du pays que Dine était toujours bonne pour notre mère et pour toi. Epouse-la si elle y consent, mon cher frère, ne te tourmente pas de moi, ni elle non plus, j'aurai toujours de la satisfaction à la savoir devenue ma sœur.

« Sur ma demande, maintenant que je ne porte plus le fusil, mon Arme d'honneur te sera envoyée par le Conseil d'Administration de mon Corps; je desirerais qu'elle fût conservée pour donner exemple à mes petits-neveux qui seront par la suite Appelés à la Défense de leur Patrie.

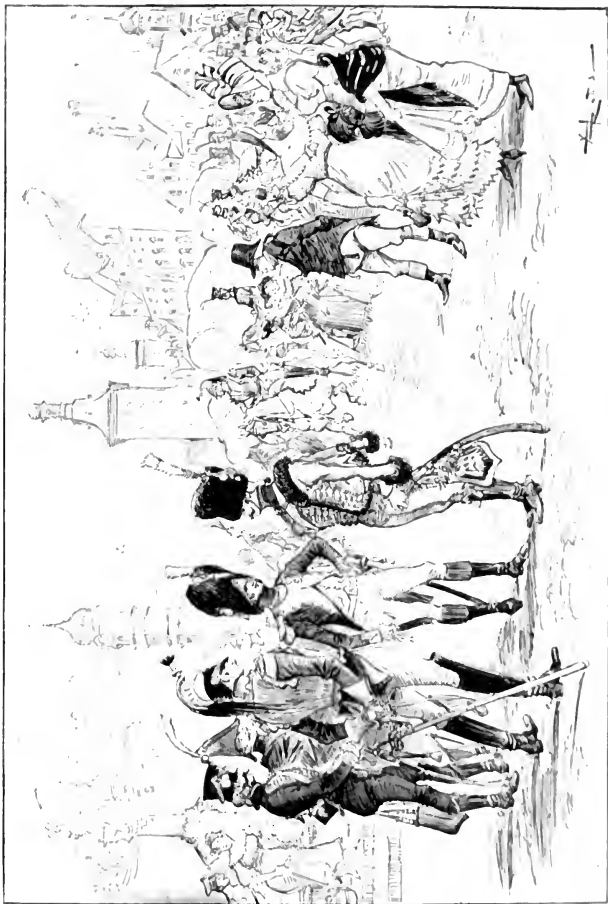
« Assure mes respects et mes civilités à Maman, à mes oncles, tantes, cousins et cousines et je suis pour la vie, en t'embrassant ainsi que Dine, ton frère.

« Frédéric POYAT,

« *Sous-lieutenant à la 26^e demi-brigade.* »



Hussard d'Italie.





Un général monte sur des pierres bouleversées.

LE CIMETIERE D'ASPERN



Le soldat.

Accablé dans un coin du cimetière d'Aspern, au pied du clocher, dont le sommet se perd dans les tourbillons de fumée, parmi des tombes bouleversées, des amas de débris, des poutres et des débris de toutes sortes, parmi les fûts de caissons, traîneaux et autres, parmi les fûts de caissons, traîneaux et autres, le commandant Frédéric Ponto, blessé d'une balle dans l'épaule, et de deux coups de feu au ventre, presque cloué au mur, avec les sept ou huit hommes habitants et pour la plupart

blessés qui lui restent, par un flot de grenadiers autrichiens arrivés par huit heures de furieuse bataille, vient de jeter son sabre à l'ennemi.

Il est pris ; tâtant de temps à autre avec une grimace son épaule où de lancinantes douleurs commencent à percer le premier engourdissement après le choc de la balle, le commandant regarde les Autrichiens serres dans le cimetière réparer hâtivement les brèches et se préparer à le défendre contre un retour des Français. Le clocher est déjà garni de tirailleurs qui, par toutes les ouvertures d'où s'envolaient naguère les pacifiques appels des cloches ouvrent un feu infernal sur les Français massés encore dans les jardins au bout du village. Dans la grande rue, s'agitent comme une houle les bonnets à poils des grenadiers autrichiens et hongrois, les bouquets de plumes vertes des tyroliens, les bâtonnettes, les guidons, les drapeaux. Toutes les maisons s'emplissent de soldats, des officiers passent au galop, on entend le roulement saccadé des canons et des caissons et par-dessus tous ces bruits, le tonnerre de la bataille enveloppant le village.

Toujours maigre et sec comme autrefois, la moustache blonde tombante, le teint hâlé, Frédéric Ponto est maintenant un vieux soldat ; il a trente-six ans et seize années de service. Douze ans se sont passés depuis sa première campagne en Italie avec Bonaparte, depuis sa deuxième rencontre avec le Hongrois Praeyz. Bonaparte a eu de l'avancement, il est empereur et ses armées comme une marée furieuse viennent encore une fois battre leurs flots contre la vieille maison d'Autriche.

Soldat par occasion, Frédéric est devenu, comme tous les hommes de sa génération, soldat de métier. Il ne connaît plus d'autre existence maintenant que la vie des camps et des champs de bataille, les longues campagnes suivies de courts repos dans les garnisons ; pour liens de famille et pour relations sociales, il a la camaraderie du régiment. Habitué maintenant à la permanence de ces guerres toujours entretenues, au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest, il ne s'en étonne ni ne s'en inquiète, il lui semble que c'est la vie ordinaire, le train habituel des relations internationales. La paix maintenant le surprendrait presque comme un phénomène social, comme une dérogation aux lois naturelles. Presque tous les anciens soldats de 92, partis pour la conquête de la liberté et de la paix, en sont arrivés là ; à la place de l'ancienne idole, la liberté, ils en ont élevé une autre, leur empereur, un terrible Moloch auquel ils ne songent à refuser aucun sacrifice et pour le culte duquel les grandes hécatombes humaines leur paraissent très légitimes.

Frédéric Ponto n'a point tout à fait ce fanatisme, il est indifférent et

presque passif; emporté par le courant dans le *partis* sans qu'il y eût lieu de chercher, avec un fatalisme inconscient, on le suit d'aperçu en aperçu. Sa pensée encore au village lointain et à Dine, sa amie, aux fois, parfois d'autrefois, c'est sans amertume, le sacrifice accepté, il le lui avouerait dans l'esprit qu'une vague tristesse, engourdie et languissante, ne reveillant un peu que dans les passes mauvaises de son exil, de son exil.

Jamais il n'a revu Dine; il n'a voulu profiter d'aucun congé pour aller embrasser son frère et sa belle-sœur, il écrit plus rarement d'année en année et ne reçoit de leurs nouvelles que par de rares occasions.



En route.

Comme tous les jeunes hommes d'alors, Pontis est plus rapproché aux conditions nouvelles de la vie faite aux nations. Sous *le* *capo* *Guido*, il y a, si les circonstances l'exigent, un soldat. Tel qui a une autre vocation eût toute sa vie sans protestation, aimé de la toile ou d'un autre des *partes* passées, devenait colonel de grenadier, général de cavalerie, s'élève ou stratège, un enleveur de places fortes, un chef de ces *troups* forcées, enfonceurs de portes ennemies.

Quelle explosion spontanée de soldats admirables, de braves *soldati*. Dans les premières années ce fut une véritable crise de toute une génération, une surexcitation de toutes les énergies physiques, un afflux sanguin, une dilatation de toutes les poitrines, une libération à l'air libre, au grand soleil, le tumulte des armées, le bruit de la

l'ivresse de la gloire, la folie des panaches livrés au vent, des clamarures couvrant tous les toises, des sabres traînant sur les pavés, enfin la fringale de l'action à outrance emportant à travers la fumée une génération héroïque, au bruit formidable des tambours, avec les drapeaux claquant sur les hampe dans l'éfincellement des baïonnettes ! Et tous les cœurs remués, et les retours solennels avec les arcs de triomphe, les harangues, les banquets et les femmes éblouies tombant dans les bras des vainqueurs...



La ligne sous le feu.

La belle existence quand on pouvait durer, quand on ne tombait pas aux premières batailles, aux premières caresses sanglantes de la gloire ! Mais la médaille avait son revers, il y avait les jours sombres, les batailles perdues, les retraites, les jours funèbres après les grands jours ; après les musiques et les accords « *du beau Danais* », les râles de cinquante mille hommes étendus par les blés érasés ou dans les neiges rougies.

Sans attaches d'aucune sorte à aucun sol, toujours prêt, infatigable, rompu à toutes les nécessités, Frédéric Ponto est parfaitement à l'aise partout, aussi bien en ligne sous le feu que dans un logement réquisitionné chez quelque bourgmestre. Il évolue avec la même tranquillité dans la splendeur des uniformes de parade aux revues de l'Empereur ou des maréchaux, dans les bas de soie de la tenue de ville aux bals des municipalités amies ou ennemies, devant les dames, qu'en bottes boueuses

dans les longues marches des campagnes interminables. Il avait



Officier au régiment des dragons.

été élevé à la cour, il avait
vu de près, sous les
drapeaux, les hommes de
la fortune, qui, dans
l'empire, ont été les
héritiers des seigneurs
marchés, pour le plus
bonne fortune, les
nobles, les courtisans, les
ambassadeurs, les
de vivres, les maîtres
de prisonniers, les
des grands, les
establis, les
gens, se demandant d'un
un tapage, peureux et

énervant, d'appels, de cris, de jurons, de querelles, de musique, de tambours et de clairons.

Son avancement n'a pas été rapide, ses chefs l'estiment pourtant et quand ils ont besoin d'un officier audacieux pour un coup de main difficile de nuit ou de jour, pour un coup de force dans une affaire douteuse, il est toujours choisi, mais on le tient, a tort ou à raison, pour un honneur qui a conservé les vieilles idées républicaines au milieu des triomphes impériaux. Il a été de toutes les grandes guerres; après l'Italie et le Rhin, le Nil et l'Égypte. Tout au



officier au régiment des dragons, prendre sa part de toutes les fatigues, des succès et des revers de la campagne. Rentre en France, la démonstration faite, le voilà à la tête du camp de Boulogne a fait battre son cœur, non, il est à la tête

anglaise, il a la guerre autrichienne; il repasse encore une fois le Rhin, il voit Ulm, Vienne, puis se heurte aux Russes en Moravie, dans les marais d'Austerlitz; l'année suivante la Prusse reçoit à son tour le choc de Napoléon, Frédéric Ponto est dans les carrés de Bayoust sous les charges désespérées de la cavalerie prussienne à Auerstadt et sous la pluie de mitraille du cimetière d'Eylan. Du nord, un ordre du grand chef transporte l'armée au sud, l'Espagne sent tomber sur elle les bandes victorieuses de l'empire, les armées cosmopolites réunies sous la main du maître de l'Europe, Français, Italiens, Belges, Suisses, Allemands, Polonais... Le capitaine Frédéric Ponto, à l'enlèvement d'un paquet de maisons et de couvents crénelés, dans Saragosse défendue et arrachée morceau par morceau, reçoit dans le corps les balles de dix tromblons, il tombe, ne meurt pas tout à fait, est évacué en France, et se trouve guéri juste à point pour reprendre encore une fois le chemin de l'Autriche et pour arriver, en qualité de commandant de voltigeurs, sous les murs de Vienne.

Et il se trouve aujourd'hui, encore une fois blessé, pris comme dans une ratière dans le cimetière d'Aspern, devant le Danube que l'armée française est en train de passer. Cette bataille, malheureuse pour Napoléon, prendra, en France, le nom de bataille d'Essling et en Autriche celui de bataille d'Aspern, en souvenir de deux villages, pris et repris, perdus, regagnés et laissés enfin aux Autrichiens avec une population de cadavres suffisante pour remplir deux grandes villes.

Le tumulte est à son comble dans Aspern que les Autrichiens s'efforcent de mettre en état de défense. Les prisonniers, presque tous blessés et couchés dans un coin du cimetière sous la garde de quelques hommes, voient passer des généraux, des cavaliers, des canons. On perce des trous dans tous les murs, on éventre des maisons; au bout du village, la fusillade s'est tue subitement.

Debout devant le groupe des prisonniers, le commandant Ponto soutenant son bras blessé, regarde quelques officiers supérieurs en conférence dans le cimetière. Un général arrivé avec un peloton de cavaliers parle avec animation et fait de grands gestes en montrant la rue, un autre général monte sur des pierres tombales regarde avec une lorgnette par-dessus le mur du cimetière.

Le général à la lorgnette saute en bas des pierres tombales et griffonne des ordres que des officiers emportent vivement, l'autre général tourne le

dos et, après une poignée de main à sa gloire, il se pencha vers ses cavaliers en soufflant une grosse pipe qu'il éteignit d'un coup de pelade blanche.

Frédéric Ponto, jusque là très calme et regardant les ennemis de l'ennemi comme un spectacle, tressaillit tout à coup. Fringant, il écartera un grenadier autrichien qui le repoussait avec la crosse de son fusil, il fit un pas en avant et comme le général autrichien posait de l'œil sur lui, il lui dit en portant la main à son front pour le salut militaire :

— General Prazy, auriez-vous l'obligeance de me rendre ma pipe ?

À son tour le général eut un sursaut d'étonnement.

C'était bien le Hongrois du pont de Meisenheim, le commandant de hussards du *Tagliamento*, que le hasard mettait pour la troisième fois en présence de Ponto ; il n'était plus fringant comme en 97, il avait vieilli et grossi et ses longues moustaches hongroises pendaient presque blanches.

Prazy, devenu tout rouge, regarda un instant Ponto sans trouver un mot à répondre.

— Comment, c'est vous, dit-il enfin, vous, Ponto ? — plus sergent ?

— Commandant, répondit laconiquement Ponto.

— Eh bien, commandant Ponto, mes félicitations ! C'est donc vous qui tenez ce cimetière si dur à enlever ? Comme le pont de la fois, hein ? Allons, une poignée de main, entre si vieux ennemis !

Et ma pipe, dit le ramenéux Ponto avant de tendre la main.

— La voici, patiblen, je vous la rends de bonne grâce, mon camarade. Tenez, toute bourrée !... Si je vous disais que j'ai eu souvent des remords de vous l'avoir enlevée autrefois d'une façon un peu indélicate... Allons, je vous la cède, notre pipe, vous ne me tenez pas grise non.

Ponto fit un mouvement pour saisir la pipe de la main droite, une violente douleur dans l'épaule lui rappela sa blessure ; il la prit de la main gauche et la regarda un instant. Rien de changé. Prazy avait respecté l'inscription : *Ponto, H. français au W.* Le commandant flatta mit la pipe dans une poche sur sa poitrine et tendit la main au Hongrois.

Vous êtes blessé ? dit celui-ci.

Blessé et puis, répondit Ponto, c'est mon toumpard qui me fait mal, n'est rien, une ou deux égratignures.

Triste temps ! fit Prazy. Hein, vous ne le chantez pas, ça ?



La défense du cimetière.

Marseillaise ? C'est vous maintenant les frères soldats de votre chanson, c'est vous qui meuglez dans les campagnes des autres...

Patience, votre maître tombera, il sera culte comme nous le fûmes jadis!... Mais je pars, excusez-moi, je retourne à mes hommes. Je vais donner des ordres pour que vous soyez traité convenablement... Après l'affaire nous nous reverrons!

Prazy chercha des yeux un officier, l'appela, lui dit quelques mots en montrant les prisonniers et sortit rapidement du cimetière.

Les prisonniers restèrent quelque temps dans leur coin, serrés contre



L'Espérance.

le mur par la masse des Autrichiens qui se rassemblaient sous l'église. Les effroyables grondements des batteries autrichiennes sur le droit d'Aspern repandaient aux canons français de l'île Fédou l'air tantôt trembler le clocher et vibrer tous les carreaux de l'église, en avant du village. La fusillade avait repris furieuse et elle s'étendait maintenant sur tout le côté gauche. Par instants, à travers le roulement on entendait éclater de grands bouffas dans la plaine, et les tiraillements du clocher s'étaient rompus à terre.

L'officier à qui le général Prazy avait recommandé Ponton perça les rangs des grenadiers.

— Messieurs Franzosen, dit-il en montrant la grande rue du côté des lignes autrichiennes, mauvais par là, non passer, attaque aussi, venir, irons dans l'église, wollen-sie!

Dans la petite église déjà dévastée par un premier assaut, des soldats entassaient des bancs, des meubles, des confessionnaux les uns sur les autres, pour parvenir aux fenêtres :



Cheval-leger.

l'officier autrichien fit entrer ses prisonniers dans une sacristie en contre-bas, éclairée seulement sur la nef, et rabattit sur eux les débris de la porte enfoncée précédemment.

— Attends un peu ici, messieurs ! dit l'officier en salueant poliment ses prisonniers.

Les prisonniers, presque tous blessés, s'étaient assis par terre, le dos au mur, la tête basse, et écoutant d'un air inquiet le fracas de la bataille. Ponto marchait à grands pas devant eux ou regardait dans l'église par la porte brisée. Tout à coup cinq ou six obus arrivèrent en même temps dans le clocher, des morceaux de la voûte tombèrent et l'église s'emplit de fumée : on entendait crier des ordres au dehors, des pas précipités de colonnes en marche retentissaient sur le pavé de la rue. Puis la fusillade éclata par feux de peloton au dehors, à coups irréguliers dans l'église.

Quelques prisonniers, inquiets, s'étaient rapprochés de Ponto.

— Chut ! ne bougez pas, dit celui-ci, tâchons de nous faire oublier !

Tout à coup résonnèrent à très peu de distance les roulements de la charge battue par des tambours français, on distingua un tumulte effroyable au dehors, des cris, des commandements dans les deux langues, puis les tirailleurs de l'église sautèrent en bas de leurs fenêtres et gagnèrent une petite porte du côté opposé au cimetière. L'église resta un moment silencieuse et vide, seuls des morts restaient et quelques blessés qui se rangeaient dans des coins. Soudain, dans la baie de la porte dominant sur le cimetière, une baïonnette étincela, un shako se montra et quelques fantassins français surgirent brusquement.



Hussard.

Ponto d'une poussée ouvrit sa porte,

« Vive l'empereur ! » crièrent les blessés derrière lui.

Aspern était repris ! Dans le cimetière, on les cadavres nombreux, les Français repartaient à leur tour les lignes de combat. Des colonnes poussaient en avant par la grande rue dans une confusion terrible avec des cris, de longs hurrahs ; les soldats, aux figures enflammées, serrés les uns contre les autres, passaient et disparaissaient.



Les prisonniers au village.

Le bruit de la charge battue par tous les tambours rompus, remuait le village, et couvrait par instants le tapage de la fusillade un peu éloignée ; on faisait filer en arrière des prisonniers et des blessés, des canons avançaient à grand-peine dans la colonne furieuse.

Du person du cimetière, Ponto cherchait son régiment ; ses yeux s'attachèrent sur un groupe de quatre hussards autrichiens portant sur de branchages un homme couvert d'un grand manteau taché de sang. Il eut un pressentiment et s'avance. Le blessé était Pracy. Comme les hussards le déposaient dans le cimetière juste à l'expiration, au lieu de deux heures auparavant, il avait rencontré Ponto, il ouvrit les yeux et reconnut le commandant.

— Je vous avais dit que nous nous reverrions, dit-il avec un sourire.

triste, mais c'est la dernière fois!... J'ai mon affaire, c'est fini, je ne chargerai plus avec mes braves hussards... La pipe est bien à vous, cette fois!... N'importe, votre empereur, malgré ses victoires, tombera... j'aurais voulu voir la fin...

Ponto serra la main du pauvre Praëzy qui faisait des efforts pour parler encore. Un reflux des troupes françaises le sépara du moribond. Il se trouva rejeté dans la mêlée, emporté comme une paille dans l'effroyable bagarre, parmi les incendies, les écroulements, la fusillade, les charges à la baïonnette et les hurlements de la bataille.

Une terrible nouvelle circulait dans les masses délirantes. Le pont de l'île Loban venait d'être détruit par les brûlots autrichiens; ce qui avait passé de l'armée française devait se maintenir coûte que coûte cramponné aux villages, pour n'être pas noyé dans le Danube.



Dine.



VI

SOUS LA TOURMENTE

Pied à pied devant l'ennemi surgissant par toutes les *Diableries*, pénétrant par toutes les fissures de la France épuisée dont le sol creque sous le poids des hommes et des canons, les débris des 21 années françaises reculent en disputant ville à ville, rivière à rivière, leur toute et leur rien. C'est la fin de la fabuleuse épopée. Tous les peuples que le génie de Napoléon pétrissait depuis quinze ans, tous, ardents, et levés pour la lutte, couvrent de leurs fourmillants bataillons le sol de cette France naguère reine des batailles. Avec les mercenaires romus de plusieurs royaumes de la jeune garde écharpés dans les champs de carnage à Allemagne et de France, avec des bataillons d'adolescents, enfants arrivés aux mères douze mois auparavant et qui ont déjà vu le feu de dix batailles, le colonel Frédéric Ponto bat en retraite de Ham sur Compiègne.

Le sort le ramène après vingt ans d'absence dans ce village qu'il a quitté un jour de l'an II avec l'espérance au cœur et qu'il n'a pu rassembler. Vingt années ont passé pendant lesquelles il a participé à des batailles où il a enlevé dix capitales et de son pas fatigué ablé arpente. Un jour et ce jour comme son empereur, ramène au galop par les bruyères ses vétérans.

Les petits soldats, maigres, harassés, la figure tirée, marchent pesamment dans la boue, enfoncés dans les lourdes capotes, les hauts shakos affaissés et ternis. Ce ne sont plus les brillants uniformes ni les beaux soldats des années précédentes, les uniformes sont usés, les hommes sont morts. Les officiers marchent silencieusement enveloppés dans leurs manteaux; à l'entrée du village, le colonel Ponto rétablit les lignes de la colonne, il fait signe aux tambours de battre, et, derrière eux, dressé sur



Jeune garde.

un petit cheval à longs poils, il avance, le cœur étroit par une poignante émotion, dans ce village où il est né.

Au bruit du tambour, il sort peu de monde des maisons : des enfants, des femmes, quelques vieux; depuis la frontière, Ponto ne traverse ainsi que des villages silencieux, aux grandes rues mornes; malgré quelques victoires arrachées encore par des bandes gau-

loises obstinées, le vent de la défaite souffle sur les plaines de France et la crainte des Cosaques fait se terrer les habitants.

Le colonel a beau regarder, dans le village natal, il ne reconnaît que des pierres; enfin, sur la place, devant l'église, il fait former les faisceaux pour un repos de deux heures et envoie des vedettes sur la route aux deux bouts du pays. Tout à coup sa figure hâlée pâlit, derrière un cercle de paysans sortis des maisons, ses yeux ont aperçu enfin une figure connue. C'est une femme qui descend rapidement la grande rue, une paysanne d'une quarantaine d'années, grande et forte, l'air avenant, une blonde d'une fraîche carnation, aux traits réguliers, encore belle dans la plénitude de l'âge. Les soldats ont alors une surprise, ils voient leur colonel descendre de cheval aussi vite que peuvent le permettre des rhumatismes rapportés de Russie, percer le cercle, saisir les bras de la paysanne blanche d'émotion et l'embrasser sur les deux joues.

— Frédéric, c'est vous, c'est toi, Frédéric! balbutie la paysanne, que Ponto est obligé de soutenir pour qu'elle ne défaille pas tout à fait.

— Dine! Dine! répète le colonel.

C'est Dine, l'amie des jours d'enfance, celle qui se souvenait si les grands bouleversements ne s'étaient pas perdus, celle qui avait été la petite paysanne qui l'a conduit jadis jusqu'à Nevon, avec ses deux frères, les deux frères de l'an II, celle qui pleurait, les bras desséchés par le travail, celle qui avait son coin en ce pays lointain du départ, celle qu'il n'a plus revue depuis, celle qu'il a laissée avec les terres à son frère Jean-Baptiste.

Où est Jean-Baptiste ? demanda-t-il enfin.

Dine fait signe à un garçon d'une quinzaine d'années qui de l'autre côté de la scène, la mine effarée, le garçon s'éloigne en courant.

C'est un neveu ? demande Frédéric.

Oui, répond Dine.

Le colonel et la paysanne, sous les regards des soldats et des paysans, marchent côte à côte sans parler, d'une maison que Frédéric reconnaît de loin, sort tout à coup un homme en tenue de travail, qui se joint en boitant, prend les mains du colonel et le regarde sans rien dire, sans oser l'embrasser.

— C'est toi, c'est toi ! dit-il enfin, tu reviens donc ?

— Oui, mon vieux Jean-Baptiste, je reviens, mais pas pour longtemps, il faut que nous soyons à Compiègne ce soir, si nous ne trouvons pas les Prussiens devant nous...

Il n'y a presque rien de changé dans la maison natale, quelques réparations ça et là, un hangar pour les travaux de charonnage de Jean-Baptiste et c'est tout, Frédéric reconnaît même quelques vieux moules.

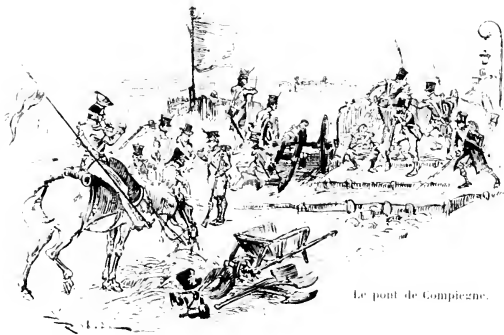
Pendant que les deux frères causent d'une voix cassée par l'émotion, Dine a ramené trois garçons dont l'aîné compte une quinzaine d'années et deux petites filles et elle les jette dans les bras de cet oncle de qui tout le village leur a tant parlé. Après les premières nouvelles données, les questions, les exclamations, tous se regardent et tombent dans un silence attristé.

Le colonel Ponto songe, avec mélancolie, en regardant cette maison, cette femme aimée jadis et ces enfants, à ce qu'il aurait pu être si la terrible aventure de la Révolution n'était venue tout bouleverser, l'empêcher au bout de terre peuvée qu'il cultivait, pour lui donner l'Europe à labourer de sillons sanglants et faire de lui, au lieu d'un pauvre bon travailleur des champs, un colonel des armées impériales.

Quel changement ! Combien d'autres, des millions d'autres, en France, en Allemagne, en Italie, dans les plaines brûlantes de l'Alsace, dans

dans les steppes blanches de la lointaine Russie, ont eu comme lui, en même temps que lui, leur existence bouleversée, leurs rêves détruits, leurs espoirs tranchés, et, moins heureux que lui, ont été couchés sous terre avant l'heure... Combien, des amis levés en même temps que lui, ou connus dans ses premières campagnes, combien sont morts à l'aurore du siècle, fauchés en pleine jeunesse, en pleine vaillance !

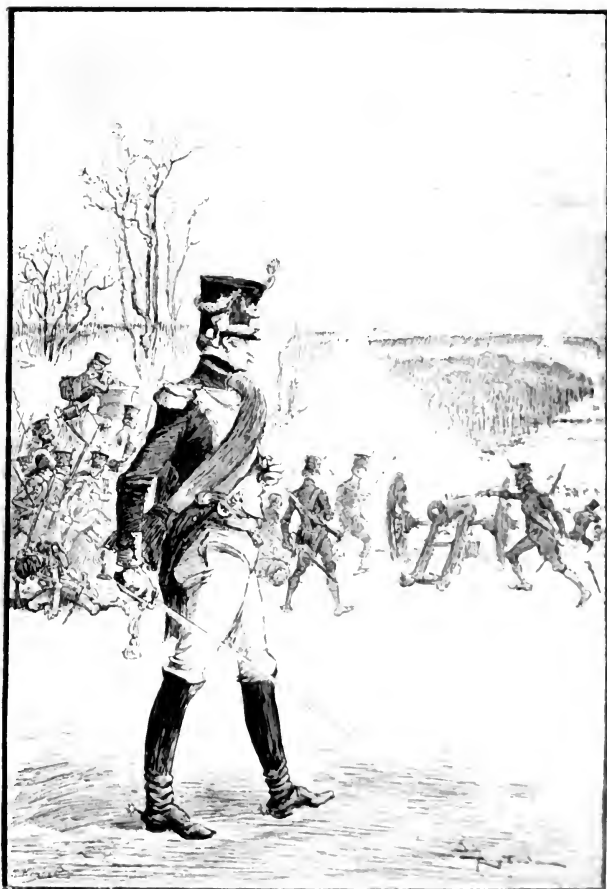
Mais le colonel secoue la tête, il lui paraît inutile de se revolter contre le destin, il y a des générations sacrifiées. Il a confusément le sentiment d'une fatalité inéluctable qui pèse sur l'homme; depuis longtemps se sont envolées les vagues idées humanitaires des premiers temps de la République, il ne croit plus guère à ces grands mouvements qui dans le sang et les larmes, à travers les résistances, préparent aux peuples un avenir



Le pont de Compiègne.

plus heureux : non, il croit à la brutalité, au déchainement de l'animal humain sous la direction de quelque grand carnassier supérieur, qui n'est au fond d'aucune race ni d'aucun pays et qui obéit lui-même à un instinct.

— Nous n'avons que des neveux, nous autres ! dit-il en regardant les enfants de Dine.





— Allez, mon fils, allez, mon fils !

— Espérons qu'ils seront plus heureux que vous, répondit tristement Dine, et que vos guerres ne vont pas me les prendre aussi !

Le colonel jeta un regard circulaire autour de lui dans la petite place claire et gaie où tout respirait le calme et la paix, le travail et la prospérité.

— Je ne vois pas mon fusil, fit-il.

— Ton fusil d'honneur, dit Jean-Baptiste Dine l'écoché.

— C'est juste, à cause de l'ennemi !

— Non ! fit Dine, l'ennemi n'était pas encore chez nous, il y a deux ans ! mais quand j'ai vu mes enfants grandir et les autres continuer, toujours, toujours, et prendre tous les sargons des qu'ils arraident à l'âge d'homme, ce fusil-là m'a fait peur et horreur à la fois. C'était l'is

que mes yeux tombaient sur lui, mon cœur me sautait dans les flanes... Je l'ai caché! Et tu m'en voudras peut-être, Frédéric, j'ai défendu à Jean-Baptiste d'en parler...

— Ah oui, dit Jean-Baptiste, tous les ans les garçons de la commune s'en vont, et jamais il n'en revient maintenant, sauf un de temps en temps avec une jambe ou un bras de moins! Il n'y a plus chez nous que des pères et des mères sans enfants ou des filles sans maris... C'est tout ce que ton empereur a laissé!...

— Mon empereur, dit Frédéric, Ah! j'ai fait comme les autres, je l'ai suivi avec enthousiasme autrefois, mais comme je me le reproche! Il est à bas aujourd'hui et la France avec lui, je ne peux pas me retirer de la bagarre au moment suprême...

— On dit qu'il est pris, tant mieux, s'écria Dine, l'ennemi c'est lui! Les tueries continueront tant qu'il sera là! Cinq conscriptions l'année dernière et une cette année! Tous les garçons depuis dix-huit ans ont été enlevés, il y en a qui se sont rachetés quatre fois et qui sont partis tout de même... Pourvu qu'il ne mange pas les miens!

— Regarde mes soldats, dit le colonel, il n'y en a pas dix qui aient plus de vingt ans!...

— Depuis la grande conscription de janvier 1813, à chaque appel les conscrits du pays font chanter la messe des morts et creuser une fosse dans le cimetière et tous l'un après l'autre y descendent, au milieu des pleurs de tout le monde, pères, mères, sœurs et frères dont le tour viendra bientôt. Après cette messe, ils trouvent sur la place les conscrits du canton qui en ont fait autant dans leurs villages, et tous partent en chantant :

Napoléon nous appelle,
Il nous fait mourir!

On entend le refrain s'en aller sur la route; il s'éloigne, il diminue, on pleure et c'est fini! Jamais on ne les entendra, jamais on ne les reverra, jamais, jamais!

Ils restèrent encore silencieux. Puis le colonel, passant la main sur son front, se leva.

— Il faut partir! dit-il.

— Déjà! s'écrièrent Dine et Jean-Baptiste.

— Il le faut!... Mais tout est fini maintenant, on dit Napoléon prisonnier et Paris pris... Encore quelques jours, quelques combats peut-être

et les survivants reviendront... Que fera je ? je n'en suis sûr... Ça ne vendra ici vous revoir et revoir vos enfants... Allons, adieu !

Au dehors les petits soldats s'alignaient péniblement et les tambours exécutaient quelques roulements préparatoires sur leurs caisses.

Le colonel embrassa Dine, son frère et ses neveux, et, de nuptial *motu* émotion, d'un pas saccadé mais ferme, il sortit de la maison. Il fit *bang*, tot à cheval, il tira son sabre et fit un geste. Les tambours battirent et tout le détachement s'ébranla.

Un dernier regard en arrière avant de sortir du village, un dernier battement de cœur et ce fut fini. Jean-Baptiste et ses dragons marchèrent quelque temps à côté du colonel, mais à un kilomètre du village, celui-ci les força à rebrousser chemin. On pouvait à tout moment se heurter à l'ennemi qui de toutes parts marchait sur Paris.

À trois heures du soir la jeune garde arrivait en vue de Compiègne. Il était temps, la ville, dépourvue de garnison, était attaquée du côté de la forêt par une forte colonne prussienne. Du pont sur l'Oise, barricade, des volontaires et des gardes nationaux venus du fond de la Bretagne tiraillaient avec un parti de Cosaques.



Le colonel Ponto prit aussitôt la direction de la défense et refoula l'ennemi avec ses jeunes gens harassés.

... Au coucher du soleil, après avoir inspecté les défenses de la ville, le colonel Ponto se promène sur la terrasse du château. Il a allumé sa grande pipe de Praczy et songe mélancoliquement au passé, à tout ce qu'il a vu et souffert, aux grands jours d'antre-bas, aux loques guerrières, aux tueries, aux revers, aux désastres lamentables... Fumée, fumée, toute cette gloire. Et c'est pour cette fumée qu'on a versé tant de sang et conduit à l'immolation toute une génération.

En haut du grand escalier, devant le palais impérial, quelques canons en batterie menacent la noire forêt pleine d'ennemis. Fut le long de la balustrade de marbre dominant une charmille construite peu de temps auparavant pour rappeler la gloriolette de Schönbrunn à Marie-Louise, à la pied de chaque statue dont la blancheur blâtarde se détache presque sinistre sur le bleu sombre du parc, la baïonnette d'un soldat d'un escadron. En arrière, de l'autre côté de la ville, un village boue.

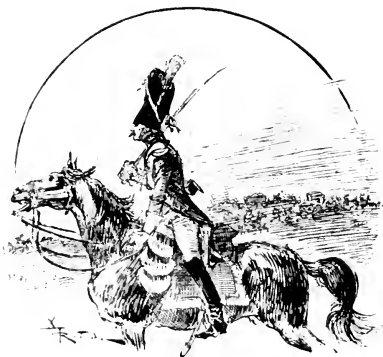
A la nuit tombante, la fusillade reprend tout à coup dans le parc. Le colonel descend aussitôt le grand escalier sous la batterie. A quelque distance une première ligne de tirailleurs abrités derrière les gros arbres escarmouche avec les Prussiens, qui essayent encore une fois de gagner le château sous le couvert des arbres : le colonel avise aux pieds de la statue d'un guerrier grec un tout petit soldat imberbe qui charge maladroitement son fusil.

— Des enfants ! de vrais enfants ! grommelle le colonel, allons, mon garçon, prête-moi ton fusil, je vais te montrer comment on se sert de cet outil...

Le colonel charge méthodiquement son arme, cherche un instant devant lui, épaulé et tire.

Comme il remet la crosse à terre et regarde du côté de l'ennemi, une balle prussienne le frappe en plein front, il tourne et s'abat sur l'angle du piédestal, sous le guerrier grec qui brandit justement du côté de l'ennemi son glaive de marbre.

... Ainsi mourut le colonel Frédéric Ponto, le jour même où il avait revu, après vingt et un ans écoulés, son village natal, sa famille et la femme qu'il avait aimée.





LA CONFESSION

ANCIENNE JEUNE ACTRICE

AVEC TRIS-COUR.

Oui, c'est bien moi, c'est bien votre Pé-
myre *(ou, plutôt, dis, Petrus, te souviens-tu ?*
qui vous écrit du fond de l'Allemagne, de
S..... capitale du grand duché de S.....
après dix-huit mois
de départ en !



Ah! mon ami, prenez votre courage à deux mains, éteignez vite les quelques flammèches de l'ancienne jalousie qui pourrait renaître des cendres mal éteintes de votre ancien..... mettons *sentiment* pour être convenable, tenez-vous bien, tenez-vous bien et voyez la nouvelle! Je me marie!!!

Halte là, réprimez les railleries qui pointent sur vos lèvres contre mon futur et ne hasardez même pas le moindre compliment galant, vous pourriez manquer de respect à moi et à mon très auguste eponx. Cher Petrus, je deviens gross-herzogin, vous ne savez pas ce que c'est? triple ignorant! une gross-herzogin c'est l'épouse d'un gross-herzog, et un gross-herzog c'est un grand duc! L'épouse le gross-herzog Frantz Karl de S.....

C'est à Bruxelles où j'étais en représentation il y a huit mois que je fis sa conquête. Je ne sais pas ce qu'il pouvait y avoir ce soir-là dans mon oeil, mais il paraît que mon premier regard le rendit malade. Pauvre Frantz Karl! 5 pieds 6 pouces, deux brassées de tour, une santé jusqu'alors florissante, un appétit sérieux, un cœur qui n'avait jamais battu que pour la bière, les bonnes et fraîches saucisses et les candides Allemandes, tout cela n'avait pu tenir contre un clin d'oeil de votre servante, l'artiste parisienne. Il perdit immédiatement l'appétit, le sommeil, la tranquillité et sa maladie commença. Il ne consulta même pas de medecins qui n'y auraient rien compris, car cette maladie, c'était l'amour!... Voilà huit mois que cela dure et depuis ce temps, moi, la cause de cette maladie, j'ai l'horrible courage de tenir rigueur à ce cher prince, de laisser gémir le pauvre malade sans lui rien donner de plus que de platoniques emollients... Depuis huit mois je me montre d'une vertu feroce et je resterai feroce jusqu'au 15 du présent mois, jour de la noce!

Ainsi vous le voyez, mon ami, la vertu trouve toujours sa récompense; le 15 prochain, Frantz Karl sera guéri, du moins je n'aurai plus le droit de lui tenir la plus petite rigueur et le traitement deviendra plus énergique. Je serai gross-herzogin, grande duchesse si vous aimez mieux.

Ce n'aura pas été sans peine! Savez-vous que j'ai failli être l'occasion d'une révolution? Des ministres ont comploté contre moi et contre mon auguste malade! Comme si je n'étais pas aussi apte qu'une autre à faire le bonheur de Frantz Karl et de son peuple! Enfin Frantz Karl a balayé ses ministres et mate la révolution. J'ai un parti puissant à la cour, le parti des jeunes, aujourd'hui tout est arrange, je triomphe! Il reste une petite difficulté. Vous savez que la cour de S..... est très catholique. La cérémonie du mariage doit être précédée de la confession. Aie! un peu scabreux!

Frantz Karl en a eu l'intuition : ce qui est très de son côté. Je ne pouvais vraiment songer à me confesser au grand aumônier de Saxe, c'est-à-dire à l'archevêque, des gens dont je suis le hôte, noire et blanche, et par conséquent courcier mon Frantz Karl à peine sais quelle archiduchesse, c'est-à-dire les archiduchesses, mais le dessus du panier est pour les rois et les royaumes, les simples grands ducs n'ont que du troisième choix, Frantz Karl y perdrait.

Pour ne pas recourir aux prélats de la cour ou du pays, nous avons cherché un biais et voici ce que j'ai trouvé : l'envoie à un ami de votre confession écrite, cet ami la transmet à un prêtre de Paris ou d'ailleurs et il me la renvoie par le retour du courrier avec l'indication des pénitences imposées par le bon cure et l'absolution nécessaire à mon mariage.

Cet ami devoue, c'est vous, n'est-ce pas ? Vous consentez à faire ma petite commission, à porter à un bon cure le rouleau ci-joint qui contient ma confession. Soyez discret surtout, n'abusez pas de la confiance énorme que je mets en vous, n'ouvrez pas le paquet. Le digne cure devra vous donner un reçu et aura l'obligeance de me dire si les douze cahets étaient bien intacts. Naturellement il brûlera la confession aussitôt lue.

J'attends avec impatience mon absolution. Vite ! vite ! vite !

POUR LES CHASTRES

P. S. — Mon ami, nous avons trois ordres de chevalerie dans le grand duché de Saxe, dont un pour les dames. Mon premier acte comme grand-herzogin sera de vous faire envoyer les deux premiers et de mettre le troisième à votre disposition pour une dame à votre choix. Sachez cela en point vous faire faire un beau mariage, j'en serai très heureuse.





Souvenirs et contrition.

1

PREAMBULE.



Les splendides cheval-legers!

Qu'on n'accuse personne de ma naissance! Je suis née d'un coup de soleil et d'un rayon de gloire. Je n'ai jamais eu d'autre père : par les aveux de ma mère, j'ai appris que j'étais la suite d'une revue de la garde impériale. Les splendides cheval-legers lanciers! ils revenaient de je ne sais plus quelle guerre et parlaient pour je ne sais trop quelle campagne, une faible femme ne pouvait pas leur résister! Mon père était cheval-léger, ça ne m'étonne pas. Et ensuite, hélas! pas la moindre nouvelle! Ma mère avait le droit de supposer que son séducteur,

marchal-des-logis en 1806, avait été fait lieutenant en 1807, puis capitaine, commandant, colonel, etc. Lorsqu'en 1816, en prenant la gérance de sa maison meublée, elle s'intitula veuve de colonel, c'était donc pure modestie, car le cheval-léger pouvait très bien avoir sauté plus haut que ça.

Je remonte peut-être trop loin dans ma confession, mais c'est pour



mettre un peu d'ordre dans mes aveux. Ici je ne sais vraiment de quelle façon commencer. Je n'eus jamais honte d'avouer que je suis issue d'un encouragement patriotique prodigue à un quartier volant aux perils et à la gloire, ce qui prouve que je n'ai pas transgressé au quatrième commandement de Dieu : *Tes père et mère honneras...*

Je n'ai rien de grave à me reprocher en ce qui concerne les trois premiers commandements ; pour le cinquième non plus, je n'ai pas été homicide, bien que certain vilain jaloux beaucoup trop aime m'ait accusée jadis de l'assassiner à petit feu, de le tuer moralement, de massacrer son âme, de broyer son cœur, etc., etc.

Cela nous a coûté quelques cheveux arrachés dans les discussions trop vives, mais personne n'en est mort et cela ne l'a pas empêché de se marier, le traître !

Les deux commandements consacrés aux biens d'autrui me laissent tranquille, je n'ai jamais rien dérobé à personne. Je me trompe et je dois courber la tête, le vilain jaloux de qui je viens de parler, c'était le bien d'autrui quand je le connus, car il appartenait en toute propriété à l'une de mes amies, et j'avoie en rougissant que je l'ai un peu aidé à se détacher de cette amie. Peut-on appeler cela dérober ? Hélas ! le bien d'autrui ne profite jamais, car une troisième personne me l'enleva avec l'autorisation officielle des autorités célestes et terrestres.

Je dois réfléchir avant d'aborder le huitième commandement : *Tout serment ne porteras...* Ah ! j'avoie avoie plusieurs fois certifié, attesté, juré même, des choses dont je n'ai de positif que le



Cela peut-il passer pour faux témoignage ? Je ne dis pas que j'aie feint tout à fait des sentiments que je n'éprouvais pas, seulement je fus quelquefois portée à amplifier, à exagérer ces sentiments. Peut-on sérieusement me le reprocher, puisque c'était pour faire plaisir à mon prochain ? Parfois, j'ai juré que j'étais, ou que j'avais été, ou que je serais fidèle... J'ai attesté le ciel que j'avais fait ou que je n'avais pas fait telle ou telle chose sans prendre un trop grand souci de la vérité et sans regarder à un serment de plus ou de moins. Faux témoignage ! je m'accuse et je me repens !

Restent les deux autres commandements, le sixième et le neuvième. Je m'arrête toute confuse, rougissante même. Ah ! c'est le point délicat de la confession... Je n'ose même pas les répéter, ils sont un peu légers... Chut ! j'aime mieux dire en me frappant la poitrine : hélas ! hélas ! oui, j'ai péché !

Je m'aperçois en ce moment que ma méthode pour l'examen de ma conscience laisse à désirer, c'est un filet à mailles trop larges ; en jetant le filet dans ma conscience, je ne ramène, malgré mon courage et ma bonne volonté, qu'une très minime partie de mes fautes, trop de péchés passent à travers les mailles et non pas des moins gros ! Comment faire ? si j'essayais de les rattraper en passant la revue des sept péchés capitaux !

L'orgueil ? Dame, après tout, quand on se considère, malgré mes résolutions présentes et toute l'humilité que je veux y mettre, je suis bien forcée de m'apercevoir que je suis assez jolie et pas trop bête... on me l'a assez répété, Seigneur !

L'envie ? J'ai connu des chapeaux qui m'ont fait rêver, et des chiffons et des robes qui m'ont empêchée de dormir.

La luxure... ? Nous en avons déjà parlé...

L'avarice ? Connais pas. Je suis absolument pure sur ce chapitre.

La gourmandise ? Oh ! celui-là peut s'avouer dans le monde. C'était et je crains que ce ne soit encore mon faible malgré mes bonnes résolutions. Gourmandise de jolie femme, je vous prie de le croire, la qualité et non la quantité, petits plats fins, friandises délicates et soignées...

La colère ? Vous savez qu'il y a aussi des moments où l'on ne peut se retenir, on a tant d'occasions, hélas ! tant de motifs parfois, et très légitimes, pour monter sur ses grands chevaux !... Je suis vive, je le reconnaissais, emportée même, si vous voulez, et quand on me froisse, dame, je

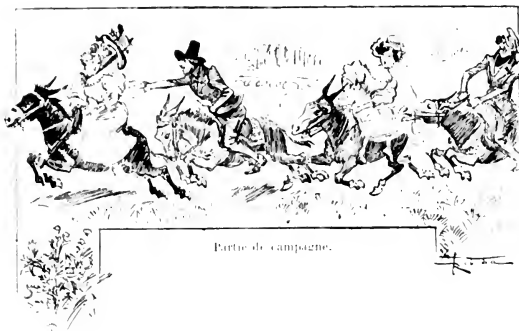
ne peux pas me laisser faire! Dans ces moments-là, je suis jalouse, j'égrotine, je pique, je pince, ah! j'aimerais tant mourir! Mais, pour ceux qui me mettent dans ces états-là!

Le moins, tout a fait le moins que je puisse faire, c'est de mourir! Un petit piron gentil, qui me vient de famille, ma mère le tenait de sa mère qui fut danseuse à l'Opéra sous Louis XV, et ma grand-mère devint le tenir de quelqu'un de la cour: *Jour de Dieu!* Voilà, c'est de la suite de ce régime!

La paresse? Ah! celui-là, peut-on le reprocher à une jeune et jolie femme? C'est presque l'accompagnement obligé de la beauté. Je m'étend dans mon lit, j'aadore paresser, mollement, doucement, languement. Je me repens, mais je sens que j'aurai de la peine à me corriger.



M. P. DE LA CROIX, D. P. DE LA S. ET M. DE LA S.



J'ENTRE DANS LES DÉTAILS



Je descend us chercher
le café au lait.

Mon premier péché sérieux date de 1824. J'avais dix-sept ans, l'âge des premiers battements du cœur, des premières aspirations de l'âme et des premières faiblesses qui sont la conséquence de ces aspirations et de ces troubles.

Ma faiblesse fut d'écouter les brûlantes insinuations d'un jeune rapin qui passait des heures en mon honneur à contempler la devanture du magasin où j'apprenais les modes. Chaque soir à la sortie, je le retrouvais là, et il me reconduisait jusque chez maman en murmurant à mon oreille des choses poétiques; d'abord il se contenta de marcher derrière moi, puis il s'avança un peu; — on peut-être oubliai-je de me reculer — enfin, il en vint à m'offrir son bras, que je

finis par accepter. Dieu! qu'il me paraissait joli garçon, avec ses grands cheveux bouclés et ses yeux noirs! Je m'ennuyais tant chez ma modiste et Petrus me glissait à l'oreille des choses si drôles! Favoue avec le

rouge de la confusion sur le visage, qu'un bras se leva et se dirigea directement chez maman je consentis à l'une des propositions de Petrus qui voulait me faire admirer son œuvre. — C'était un portrait de moi qu'il avait exécuté de mémoire. C'était bien ou mal, je n'en étais pas hors du droit chemin. Je restai trop longtemps. Le 15 Mars, à huit heures, huit mois après j'y étais encore.

L'atelier de Petrus était une sous-solitaire de sixième étage, un peu mesquinement mais on y était si bien!

Petrus était si bon! En ce temps-là



Petrus, par G. de la Tour.

ils s'appelaient Pierre Rimand et il n'avait pas le sou. Le 15 Mars, on lui faisait une pension de 400 francs par an pour l'atelier de peinture dans l'atelier du baron Gros, seulement, maintenant on ne trouve plus de pension pour lui, cette pension était lui-même d'ailleurs, on ne la trouvait à Anoulême que Petrus trouvait tout cela, mais ce n'était pas vrai du tout.

Amour et misère! Heureux temps de mes premières années! — N. 1

tions difficiles ni l'un ni l'autre, et nous nous contentions fort bien, quand nous ne pouvions faire autrement, d'un hareng arrosé d'eau claire pour dîner. Mais quelle gaîté ! L'existence de Petrus était une chanson perpétuelle et moi, en ce temps-là, je crois que je chantais en dormant. Les camarades de Petrus l'avaient surnommé *Meurt d'amour*, Petrus prétendait que c'était à cause de moi et de ses stations prolongées à la devanture de mon magasin, mais je ne suis pas certaine d'avoir été la cause unique de ce surnom.

Dans tous les cas, Petrus m'aimait bien et il n'en mourait pas du tout.

Chaque matin, les chansons commençaient, pendant que nous faisons notre toilette devant notre petite glace; puis je descendais chercher le café au lait, et le déjeuner expédié, nous partions tous les deux. Petrus allait au Louvre ou chez M. Gros, et moi, je courais à mon magasin; c'était le moment douloureux, nous ne nous retrouvions pas avant le soir. Comme c'était long ! Enfin, à 7 heures, Petrus se promenait au bout de la rue, et je tombais dans ses bras. J'avais refusé de veiller sous prétexte que la lumière me faisait mal aux yeux. De temps en temps, une partie à Tivoli, avec montagnes russes et consultation du sorcier, et le dimanche, grande promenade, toujours à Meudon, soit dans les bois, soit sur les bords de la Seine, où Petrus peignait des vues d'Italie qui nous aidaient à mettre les deux bouts.

Petrus avait des camarades et moi des amies; nous étions cinq au magasin et à la fin cinq aux parties de Meudon. Tout le magasin sacrifiait aux Beaux-Arts ! Bien entendu le lundi, en tuyautant la gaze et la mousseline, nous dormions toutes les cinq sur nos chaises.

Petrus n'aimait que moi et les Grecs. Oh ! les Grecs ! J'en étais presque jalouse. Petrus un beau jour résolut de voler au secours de la Grèce. Il s'enferma chez nous au lieu d'aller au Louvre dessiner des Romains qui l'ennuyaient ou des Grecs anciens pour lesquels il restait plus froid, et il trouva l'idée de son fameux tableau : *La fiancée du Clephte*. Un Clephte est étendu mort; sa fiancée, demi-nue, échevelée, farouche, a ramassé ses armes, et, agenouillée près de son cadavre, elle brûle la cervelle d'un pacha qui la croyait déjà tenir pour son serail.

Vous pensez bien que c'est moi qui posai la fiancée du Clephte. Aurais-je laissé mon Petrus recourir à une autre femme ! Jamais ! D'ailleurs il trouvait que j'avais tout à fait le type. Ah ! que de crampes me prenra cette fiancée du Clephte ! La pose était si dramatique et si fatigante et

Petrus se montrait si digne de sous le regard de la jeune comtesse, qu'elle rougissait de l'expression.

Quel succès au Salon de 1825! Petrus fut considéré comme le plus grand artiste de son monde, sauf par le groupe des jeunes révolutionnaires de l'Académie d'Angoulême qui supprima la pension. Petrus ne fut qu'un jour à Paris, mais, pour se consoler, nous célébrâmes sa gloire future par un grand apéritif de six heures, restaurant à 28 sous. Nous étions une bande, à la tête de laquelle se tenaient les amis de Petrus, dans l'excès de leur enthousiasme, nous portâmes bien trop de



Non, d'ailleurs, le tableau n'est pas fini.

tous les deux sur les quais devant l'Institut, et nous fûmes obligés d'aller chercher au poste pour cause de tapage nocturne.

A quoi tient la vie? Si Petrus ne m'avait pas renouée, et soulagée et s'il n'avait, par ses œillades brûlantes, causé l'évanouissement de ma vertu, je n'aurais sans doute jamais eu l'occasion de rencontrer le fils depute à Angoulême, je ne serais pas entrée au théâtre, et, pas de théâtre, les choses n'auraient de moins à confesser, mais aussi, pas de poète, pas de poète, pas de poète, pas de poète, pas de poète! Les émotions poignantes de l'amour brûlé, pour Petrus, ne sont pas communes, ni les peines de l'amour partagé! Petrus fut l'épouse promise de tout. O temps heuureux! O souvenirs! Le fut me vint de Petrus, les années dans lesquelles je me noyais, les sanglots qui me suffoquaient, les nuits de fièvre, lorsque toutes les passions se disputaient, et toutes les âmes blêmes d'esperances. Voula que je parle comme Petrus, les années

grincantes, les rages furieuses et les folles ardeurs, les joies paradisiaques, les éclats de rire, les pounées enbaumées!... O Pétrus, que n'es-tu grand-dieu! O mon gross herzog, que n'es-tu Pétrus!

Je dois dire que du moment où Pétrus perdit sa pension d'Angoulême, nous fûmes forcés d'introduire beaucoup de poésie dans notre nourriture. Ce fut le temps des harengs saurs et des vers romantiques! Pauvre *Fiancée du Clephte*, après avoir présidé longtemps à nos repas de poissons secs et de ballades, elle en vint à nous horripiler, et Pétrus, lassé d'attendre



Vente de la Fiancée du Clephte.

des offres de l'Etat, courut de marchand en marchand pour essayer de la vendre... Hélas! hélas! personne n'en offrit plus de trente francs. Pétrus finit par accepter cette somme d'un étalagiste du quai, car les temps étaient durs et il ne pouvait plus venir à bout de placer ses vues d'Italie prises à Meudon. On avait assez de l'Italie. La Suisse devenait à la mode. Pétrus fit de la Suisse, cela

nous coûtait très cher de voyage; il fallait aller à Marly et quelquefois plus loin chercher des motifs faciles à transformer en torrents, cascades, pics et chalets avec un vieux barde barbu ou un troubadour pinçant de la lyre sur un rocher ou bien encore une châtelaine captive au sommet d'une tour dans un coin. Que de bons souvenirs de bouquets et d'omelettes, de longues courses et de repas sous bois!

Le départ de la *Fiancée du Clephte* nous porta chance, car Pétrus eut, peu après, une forte commande de natures mortes pour salles à manger, à 15 francs le panneau; ce n'était pas cher, mais le marchand fournissait les sujets, il venait tous les deux ou trois jours avec un chargement de melons, de homards, de poissons, de fruits et quelquefois de gibier. Ces victuailles nous faisaient envie, mais cet affreux marchand, en apportant les modèles pour un panneau, reprenait les autres; Pétrus fit exprès de garder longtemps ses victuailles pour les lui rendre avariées et à la fin il obtint de les garder à condition de consentir à un rabais sur le prix des



panneaux. Chaque tableau fut payé 10 francs (300 000 francs) et nous étions nourris. Quand il avait du poisson à porter sur le



chaix, mais quand arrivaient les panneaux, j'étais dépeché, il pouvait en prendre plus à son aise, et j'allais faire ses modèles. Que de panneaux Petrus abattit en ce temps-là, tout en travaillant pour faire à deux grands tableaux : *La mort de Fouché et de Ledru-Roussin au Ranunculus* et une *Bataille maritime de François au Port de Anbaulles au XV^e siècle*. Ce sont ces deux tableaux qui devaient être grondants, étincelants, trépidants, pour faire crever de fureur d'un seul coup, s'il était possible, tous les bourgeois idiots et tous les critiques infâmes... Petrus le jurait chaque fois, qu'il prit et le panneau, les épiciers, bourgeois ou critiques, qu'il tenait tous, il le ballait!

Par malheur notre pail de marchand aux panneaux de salles à manger, pour nous exploiter, ne nous apportait bienôt plus que des potirons et des moules. Le menu était fait : dix francs et les modèles à manger. Le marchand n'en voulut pas demordre; au bout de quelque temps j'en avais assez des potirons et des moules, je ne voulais plus y mordre, moi, et je me disputais tous les jours avec Petrus qui désirait patienter pour attendre les panneaux de gibier.

Un soir, notre petit logement... Plus d'argent, plus de parties de campagne, plus de travail, plus de petits théâtres! Tu



jours rester en tête à tête avec Petrus et ses affreux potirons et se nourrir exclusivement de ces derniers! Je suis vive, je crois me souvenir qu'un beau matin je lui en envoyai une tranche à la tête. Et je partis! Adieu, amour et mansarde, peinture et misère!

He las, j'avais quitté ma modeste au moment de nos grandes promenades pour les vues de Suisse, je dus rentrer chez maman et affronter sa morale.



Natures mortes pour salles à manger.



III

PEINTURE, POÉSIE, ROMAN

Si j'étais restée chez ma mère, ma confession s'arrêterait là et j'en n'y restai pas ! O mon papier ! deviens ce talisman pour moi ! deviens ce talisman pour moi !

Ma vocation dramatique était née du temps de Petrus, il y avait l'est d'abord dans la littérature ! Moi, j'aimais tout, les mélodrames où l'on se battait et d'un bout à l'autre et les vaudevilles où l'on pleurait aussi, et l'on se réjouissait. Mais le mélodrame surtout me faisait battre le cœur et gonfler la tête. C'était le bon temps du gros *acte* classique, des traités de littérature de bons seigneurs et regardant par la fenêtre complaisamment les chapeaux d'orphelins assassinés, des missives, des romans à deux tomes, des fiançailles, des fantômes de la vieille tour, des vieillards à deux sous de croûtes, des ermites de la forêt. En ce pays avec Petrus, à Angoulême, à La Rochelle, à la Porte-Saint-Martin. *La Fête de la nuit*, *Le Miroir*, *Le Vainqueur*, *Le Vaincu*, *Le Maître de la forêt*, *L'Épave des Pyrénées*, *Le Fils de la nuit*, *Le Vainqueur*, *Le Vaincu*, *Le Maître de la forêt*, *L'Épave des Pyrénées*, *Le Fils de la nuit*, etc. Petrus était toujours là, et je me réjouissais ! J'en rêvais, j'ai toujours rêvé de ce pays.

Comment pe deviens actrice, c'est plus d'un de ces rêves d'Angoulême qui faisaient semblant d'aimer la peinture de Petrus.

dejà propose de me faire entrer au Conservatoire. Il était trop laid, le député, j'avais refusé. Mais quand je quittai Pétrus, un de ses amis, M. Cussenard, qui avait toujours été très gentil pour moi, sans réciprocité encore, je vous jure, me fit travailler et parvint à obtenir une promesse d'engagement à la Porte-Saint-Martin...

Mon poète, Marc Cussenard, ou plutôt *Marcus Marcassus l'Agreste* comme il signait ses vers, était beau comme Pétrus, mais dans un autre



Le député d'Angoulême.

genre, le genre terrible et fatal; il visait même à la beauté sinistre, presque macabre, avec son toupet pointu, sa barbiche en *pointe infernale*, ses dents blanches dont il découvrait toujours dans un sourire dont il s'efforçait de faire un rictus ironique. Je le revois, serré dans un pourpoint noir Henri III, ouvert largement sur un gilet couleur *flamme d'enfer*. Il n'avait pas de montre et pour cause, mais sur son gilet fauve, on entrevoyait, lorsque le pourpoint s'écartait, deux petites têtes de mort en ivoire suspendues

à un vieux chapellet porté comme une chaîne.

Marcus Marcassus l'Agreste rimait des vers aussi trépidants que les toiles de son ami Pétrus.

LA VILLE A SAC

... Les braves lansquenets à rouge hallebarde,
De crever des bourgeois saoulés depuis l'assaut,
Veulent enfin s'offrir vie aimable et paillardie,
Femmes de cardinal, vins forts à plein boisseau,
Aimer, se débâter, devant Rome qui arde !... »

et il accumulait sur sa table des morceaux de drames en prose et en vers que les directeurs de théâtre, hélas ! s'obstinaient à refuser. Enfin, un jour, une de ces pièces, portée sans grand espoir à la Porte-Saint-Martin, fut acceptée et mise en répétitions tout de suite ; c'était *La fille de l'Alchimiste*, un drame très moyen âge, très noir et très féroce, où il n'y avait guère moins de dix-sept crimes variés, écrit en collaboration avec un autre ami de Pétrus, Alfred Boguin, qui signait Yvonne Guin-

doulas, des romans-caneviers en six volumes, volants à trois quarteins, à tous les habitués des cabinets de lecture.

Oh! les séances de collaboration, la nuit, avec du café (100000) de trois des relats de voix pour se mettre en train, et des coups d'épée pour les voisins que nous empêchions de dormir! Je dis *non*, c'est au... (100000) aussi, en préparant le café!

Oh! les clameurs de mes deux romantiques, les belles discussions et bon-



Scène de collaboration.

dant d'enthousiasme, les superbes chants d'orgueil artistique et les cris de rage contre le vil bourgeois!

— A ouïtrance! criait Marcassus l'Arreste, tous l'un après l'autre, et les delie en champ clos, ces hideux et grotesque bourgeois et leurs cotisations ridicules, tous, les peines comme les vices, empereurs sans Louis XV... Je demande leurs têtes, diadèmes de la tête de... (100) Guindoulas, il me les faut!

— Ce qu'il me faut à moi, clameut Guindoulas, c'est le massacre des conventions sociales, l'ultime soupir, le dernier râle des peuples bourgeois! O rêve, o douce sensation! m'écouler un jour, avec les autres, égarés et purs artistes, sur les ruines de nos institutions.

Non, je reviens aux sentiments doux de ma nature, reprend Marcassus après un instant, certes, le ventre de la bourgeoisie ne peut nous servir de tantend, mais je lui l'assure, si elle ne me contentera d'un chapelet d'oreilles bien chères, que je... (100) ma poche ou porterai en broloques...

— Contemplez le véritable tableau du monde : en bas l'humanité épéemarde, les bourgeois, vulgaire troupeau de grenouilles coassant dans les marais de l'imbecillité senile; en haut, l'artiste planant comme l'aigle, rugissant comme le lion...

— Et ne payant jamais ses contributions!

— Ni électeur, ni éligible!

— Seigneur suzerain de tous les cœurs de femmes! Ecrémant pour ses harems, les maisons, hôtels et palais!...

— Halte-là! m'écriais-je en sentant les pointes de la jalousie percer mon sein, halte-là! Je vous accorde tous les droits possibles sur les bourgeois, mais sur les bourgeoises, c'est trop!

Où, j'étais jalouse et jalouse des deux! Ah je m'évanouis de confusion, vous avez deviné, n'est-ce pas! Comment avouer, comment faire comprendre que j'avais le droit d'être jalouse de Marcassus l'Agreste et d'Yvonne Guindoulas? Ne m'accablez pas, ils étaient si beaux tous les deux, et si pareils d'esprit, de cœur, de caractère! Guindoulas comme Marcassus avait vingt-cinq ans, une âme fougneuse de poète, de longs cheveux noirs toujours voltigeant comme les serpents de la tête de Méduse, une redingote élégante serrée à la taille, avec les larges revers de son gilet rouge fièrement rabattus.

Ne leur devais-je pas à tous deux de la reconnaissance? Tous deux s'employaient à réaliser mon rêve, tous deux tourmentaient le directeur de la Porte-Saint-Martin pour m'obtenir un engagement. Enfin, comme la Porte-Saint-Martin attendait une pièce de Casimir Delavigne, romantique en bandouche, *Quasipèce*, prononçait Marcassus, cinq actes en vers que l'auteur n'en finissait pas de raboter, la direction monta en deux semaines notre drame à nous, *La fille de l'alchimiste*.

On me donna donc un rôle de jeune ribande amoureuse et naïve, qui n'avait guère que trois phrases à dire au quatre et à mourir traitreusement poignardée au cinq. Eh bien, ce rôle infime, quand vint le jour de la représentation, faillit sauver la pièce qui succombait sous les sifflets d'une cabale. Il paraît que j'étais très jolie en ribande, que je dis très bien mes trois phrases, et aussi que je recus d'une façon très romantique le coup de poignard destiné à un jeune seigneur pour lequel j'étais férue d'amour.

Mon costume de ribande, c'était, comme tous les costumes de la pièce, l'œuvre de Petrus Ringard, gloire naissante du romantisme. Ce pauvre

Petris, il m'avait collé, au bout, quatre promesses — et ça m'embrassant dans les yeux — promesses qui ont, depuis, fait ruisser d'inconsu. Il se levait — j'essayais de le faire asseoir — il poser venaient en aide à mes petites qu'on s'aperçoit qu'il est — une très belle, je pourrais même dire très agréable — et que, pendant cette seule soirée pas mal de chandel de l'Académie — tout le monde



Revue sociale, comédie en 3 actes, de M. de la Roche.

de théâtre et de messieurs de la littérature que de l'élégance de son boulevard, peines ou vœux.

Palmyre Chastelus, abandonner l'art et la poésie — c'est d'être — De l'ignat mes adorateurs de la fashion, ces tudes belles — p — m'en fus souper avec mes romantiques — pour — la chute héroïque et noble de *La fille de son* — Nous — toute une bande, tous poèmes, tous romantiques — et si — ne coula pas à flots, c'est que la bande — un petit vin quelconque — et de par — se rattrapa sur les toast — qui ne contenaient rien — Quels cris, quel tapage!

Marcasus en faisant flamber un bel de punch — satanique sur sa figure, de marcher le punch — pour la brûler. Tous se levèrent enthousiasmés — Mais Guindoulis, blême encore des deux — que les académiciens devaient à cette heure —

et vertueusement chez eux, dans leurs lits, et qu'on ne brûlerait que des bâtiments hideux, mais relativement innocents.

— Soit, laissons vivre encore MM. Arnault, Baour Lormian, Laya et autres, cria Marcassus, aussi bien leurs flasques chairs de classiques mollasses et vides ne sont pas un fourreau digne de ma lame de Tolède, je ne tremperai pas mon noble poignard dans la tisane de guimauve qui coule lentement dans leurs veines, mais leur dieu, l'idole horriblement emperruquée du temple, Racine, comment, messeigneurs, comment nous venger de Racine ?

— A toi, Racine ! si tu as existé, et j'en doute parfois, car il est des limites en scélératesse, si tu n'es une invention monstrueuse et baroque d'académiciens délirant sous leurs bonnets de coton, à toi, Racine ! hurla Guindoulas debout sur la table avec un couteau de cuisine à la main, je te défie en combat singulier, ombre ridicule, à pied ou à cheval, à l'épée, à la hache, à la plommée, à la francisque, à la dague, à la vouge, à la roncone, à la guisarme, au fauchart, au godendac, au fleau, au goupillon d'armes !

— A la bassinoire !

— Eh bien soit, à la bassinoire, quoique cette arme à lui si familière l'avantage considérablement !... Qu'il se montre, qu'il ose paraître, et je le pourfends, je l'assomme !... S'il ne se rend à merci et ne consent à faire amende honorable en chemise et la corde au col, je le tranche en deux hémistiches de la nuque aux talons, je l'écorche vif et je l'empaille pour faire un exemple ! ! ! !

Racine n'osa point paraître, le lâche, et Guindoulas épuisé retomba sur sa chaise. Seigneur ! dans quel embarras me trouvais-je ! Guindoulas et Marcassus, enflammés par le punch et la colère, dévorés par un lievreux besoin de consolations, me serraient dans leurs bras et pleuraient presque dans mon corsage. Petrus Ringard, aussi ému qu'eux, me disait à l'oreille des choses que je n'entendais pas dans le tapage, mais dont je comprenais fort bien le sens, de bien douces choses ! L'ancien amour, il paraît, s'était reveillé et mugissait dans son cœur, car Petrus regardait les autres avec des yeux terribles.

Pouvais-je abandonner des amis dans le malheur ? Non, c'était impossible ! Je profitai du moment où le restaurateur nous faisait des observations sur le tapage et menaçait d'aller chercher la garde, j'entraînai Marcassus qui voulait descendre dans les catacombes pour essayer, à



force d'impres, de faire surer l'ombro de Boin. Nac... ..
ses dans notre domicile.

Le lendemain, hélas ! je dormis après l'orgie un brin... ..
reveilla. C'était Guindoulas et Pétine qui venaient... ..
parlant de moi et à maudire en chœur l'orgie de... ..
pauvre Palmyre !

Excités, aigris, furieux, ils arrivaient pour... ..
cassus.

Je ne compris rien d'abord aux explications embroussées... ..
qu'ils se lançaient l'un à l'autre, mais comme je... ..
separer, je fus bientôt repoussée, luttant... ..
cheveux en désordre et presque trancés sur le plancher dans une... ..
terrible, dans une fureur de palousie feroce !



FIGURE 1



Preuves d'amour.

IV

LES VERS DU SÉPULCHRE



Ma rivale.

Tout de même, faut-il aimer une femme pour la trainer sur le sol par sa pauvre chevelure blonde ! Celui qui m'avait tirée le plus brutalement, c'était le romancier Guindoulas, aussi fut-ce avec lui que je m'enfuis après cette terrible scène.

Mettez-vous à ma place, je me trouvais cruellement embarrassée, pouvais-je savoir au juste lequel, du peintre, du poète ou du romancier, possédait des droits plus certains ? Mon cœur sauta du côté de Guindoulas, j'obéis à l'inspiration de mon cœur. Hélas ! hélas ! croyez-moi, jeunes filles, pauvres innocentes, le cœur est vraiment le plus mauvais conseiller que puisse

inspiration de mon cœur. Hélas ! hélas ! croyez-moi, jeunes filles, pauvres innocentes, le cœur est vraiment le plus mauvais conseiller que puisse

choisir une femme. Ah! pe m'en aprenne Guindolas! L'homme est si facile! Cet homme qui m'avait traité de si vilain, qui m'avait traité avec une brutalité que je pris, dans ma jeunesse, pour une marque d'amour, cet homme me trompait!

Sous prétexte d'études sur le cœur des femmes, du monde, de leurs mœurs et leurs sentiments, et sur les façons de se comporter qu'elles acquies dans la bonne société, — études indispensables pour un grand roman, — mon Guindolas me trahissait étonnamment avec une dame mystérieuse, la femme d'un banquier, une forte brune d'au moins trente-cinq ans. Pourquoi m'avait-il trahie par les cheveux alors? Pour ses études aussi peut-être, sur le cœur des femmes aimantes qui ne sont pas du monde et ne font pas leurs sentiments ni leur visage!



Un jour, la femme du monde ayant voulu, par jalousie ou simple curiosité, surprendre Guindolas dans son appartement d'écrivain, nous nous trouvâmes face à face. Mais Guindolas n'était plus plutôt une lionne et une tigresse! La lionne c'était moi, la tigresse c'était elle, elle qui, surprise de me voir là, essaya d'agripper mes cheveux et n'y pouvant parvenir, se précipita pour se ravager, parmi les papiers de Guindolas! Le diable, c'est ce que j'eus à dire devant sa femme du monde, quand elle ne me vit pas retrouver tout son courage à la vue du péril que couraient Guindolas et les contours de son corps.

À la suite de cette terrible scène, je me retirai chez moi, et Marcassus, il y avait bien l'âme d'un poète, lui enleva la tête et mit ses larmes aux mêmes. Pour avoir eu l'âme d'un poète, la scène dont ma chevelure avait tant souffert, eût dû me faire se tuer ensuite le haut pendant quelques jours. — A

femme d'inspirer de tels sentiments ! Comme il m'aimait, lui ! Et il avait raconté d'avance la scène du meurtre dans une pièce de vers qui me parut un vrai chef-d'œuvre quand il me la déclama :

Avant que d'étrangler Onofria la belle,
C'est la faux de la mort qui tranche les amours,
Le pale Stemo voulut rêver près d'elle ;
Aimer encore, aimer, rongé par cent vautours !...
C'est la faux de la mort qui tranche les amours !

Je revenais ; tout était oublié. Double bonheur pour lui, je l'aimais



Orages et tempêtes.

encore et son volume de vers « *Feux et Flammes !* » allait paraître. Il nageait dans la joie. Il avait 800 francs, extirpés à la sueur de son front à des oncles et des tantes peu littéraires, et cet argent devait servir à faire imprimer luxueusement son volume. Le soir, pour célébrer mon retour, nous primes quel-

que chose sur l'argent du volume et le lendemain, comme il faisait un temps superbe, nous partîmes cacher notre bonheur dans le sein de la nature. Nous restâmes tant qu'il fit beau, c'est-à-dire pendant trois semaines, à rêver dans les blés ou la verdure et à manger des omelettes dans les auberges de village. Aïe ! les huit cents francs étaient un peu écornés quand la pluie nous fit rentrer à Paris. Marcassus devint soucieux, il avait changé, comme le temps, et se mit à me tracasser avec des scènes de jalousie flatteuses mais absurdes. Il me parlait tout le temps de Guindoulas ou de Pétrus, et je ne pouvais, moi, prononcer leurs noms sans qu'il me regardât soudain avec ses yeux terribles en murmurant dans ses moustaches :

Avant que d'étrangler Onofria la belle....

Brrr ! On a bien raison de le dire, il faut se défier des gens dont les sourcils se rejoignent en forme d'accent circonflexe au-dessus du nez. Les

On s'endort après avoir allumé son petit fourneau et on quitte cette vallée de larmes sans trop s'en apercevoir, c'est très convenable et c'est poétique. Le charbon ou rien. Marcassus qui préférerait le poignard fut obligé de céder.

Un soir après un bon souper pendant lequel Marcassus eut des éclats de gaieté macabre, tandis que je soupirais plongée dans une mélancolie bien naturelle, j'allumai le charbon. Marcassus arrangea une mise en scène sinistre : avec son poignard il cloua sur la table, parmi les assiettes, le manuscrit de son volume de vers dont il avait changé le titre : *Lyre posthume* ! puis avec un charbon il écrivit sur le mur en grandes lettres :

Mort au dix-neuvième siècle !
Je me réfugie dans ton sein, ô Néant !!!

MARCUS MARCASSUS FAGGESTE, poète.

Il marchait à grands pas en déclamant des vers, dans la chambre bien cafeutrée ; je m'étais étendue sur le lit, assez coquettement habillée avec ma plus belle robe et ma plus belle collerette. Une petite fumée bleue sortait du fourneau et je la regardais, avec un redoublement de mélancolie, tourner, virer, monter lentement au plafond. Ma vie filait avec elle ; je sentais déjà un violent mal de tête ; d'ailleurs les préparatifs seuls m'avaient donné la migraine.

Tout à coup, comme je soupirais malgré moi, Marcassus bondit sur son manuscrit et arracha le poignard.

— Ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça ! rugit-il.

J'eus un instant de vive terreur. Je crus que, renonçant au charbon trop lent à son gré, il voulait me poignarder et se percer le cœur ensuite, mais c'était autre chose.

— *Lyre posthume* ! grondait-il, c'est plat ! c'est bourgeois ! c'est épicièr ! Je déchire ce titre et j'intitule mon œuvre poétique :

LES VERS DE SÉPULCHRE.

Entends-tu, ô ma Palmyre, quelle belle inspiration ! « *Les vers du sépulchre* ! C'est romantique, ça. Mort de vie ! Ce qu'il faudrait, c'est une vignette à la Dexéria ou à la Célestin Nantenil. Je la tiens, je la vois : un spectre soulevant la dalle du tombeau, un spectre aux yeux caves qui me ressemblerait, avec un poignard planté entre les côtes et une mandoline

dans ses doigts de squelette! Je vole chez Petrus (un communiqué par vignette!

Et Marcassus, ouvrant précipitamment la porte, descendit au grand galop, sans plus penser à moi, oubliant que j'étais là, en train de me complxyier à cause de lui!... Ces poètes, quels égoïstes! Ah! c'est comme cela, je m'en irais sans lui dans l'autre monde! Mourir seule, jamais de la vie! Ah mais non, je ne pars plus! Tout étourdie déjà, je me jetai en bas du lit, je portai le fourneau dans la cuisine et j'ouvris les fenêtres toutes grandes! L'air frais entraît à flots, et en même temps dans mon cœur l'amour de la vie. C'est beau et c'est bon, la vie, le soleil, les champs, les petits oiseaux!... Affreux Marcassus! ah, il est allé chez Petrus, eh bien, j'y vais aussi!

En trois minutes, j'eus fait un paquet de ce qui m'appartenait et après un coup d'œil à la glace pour voir si je n'étais pas trop décoiffée, je quittai cette maison où j'avais failli trépasser.

Quelle scène chez Petrus où je trouvai Marcus Marcassus en train de detoller son idée de vignette à son ancien ami, quelle scène! quelle explication! Petrus prit mon parti, le feu couvait toujours sous les cendres. Pour en finir il consentit à exenter la vignette, Marcassus partit tranquille et console avec son manuscrit et je restai chez Petrus, mon premier amour!



Le Manuscrit de Marcus Marcassus

Qu'ai je encore à vous avouer sur cette époque de ma vie? Je vis dans un milieu aimable et charmant d'artistes jeunes, chevelus et chevelues, étincelants, frenetiquement romantiques ou romantiquement frenetiques comme vous voudrez, dans un milieu qui pouvait passer pour le royaume ou plutôt pour la republique de la fantaisie. On n'avait pas l'ours pour le sol, mais on s'en vengeait noblement en ne le plagiant pas sur

le grand livre. Tant pis, au diable les bourgeois, les bourgeoises et les bourgeoisillons !

Pétrus avait en ce temps-là un atelier somptueusement meublé de ses toiles, de deux ou trois salades et de quelques hallebardes bien fourbies ; ses amis y arrivaient tous les soirs par bandes et nous donnions des soirées littéraires tous les dimanches depuis midi jusqu'au lundi matin, avec rafraîchissements suivant l'état de nos finances. Quelles bonnes soirées ! Quel entrain et quel train, lorsque après une lecture de poésie ou de prose également tréculentes, également « cauchemar de juste milieu, » à faire dresser des crins sur des crânes de notaires chauves, on se trouvait un peu surexcité. Il n'y avait pas à se gêner, puisqu'il n'y avait dans la maison du haut en bas que des épiciers qui nous considéraient comme une bande de sauvages et nous ne nous gênions point.

Nous étions avec eux toujours en guerre ouverte, naturellement, surtout avec le monsieur de l'appartement immédiatement au-dessous de l'atelier, un ancien magistrat, triple bourgeois enfilé dans sa cravate blanche, sec et raide comme l'injustice, qui voulait absolument nous faire décamper sous prétexte que nous troublions ses insomnies. Il passait, le pauvre homme, ses jours et ses soirées à ruminer dans les recueils de jurisprudence les doux souvenirs de sa belle jeunesse au palais de justice. Est-ce que ça nous gênait, nous ? est-ce que nous nous en plaignions ? nous n'intervenions pas dans la vie privée de ce remâcheur de codes, pourquoi se mêlait-il de la nôtre, je vous le demande ?

Henry Monnier qui était des amis de Pétrus et venait souvent nous voir, se chargea de nous venger.

Un jour notre voisin reçut la visite d'un horrible individu, bouffi, rasé, l'œil ignoble, traînant la jambe et hideusement accoutré.

— Mon magistrat, dit-il, quand il eut, malgré la bonne, pénétré dans le cabinet de travail du voisin, c'est moi, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, dit le voisin étonné et déjà effaré de la visite.

— C'est étonnant, voyons, mon juge, regardez-moi bien ?... cinq ans qu'il vous m'avez adjugés autrefois, il y a longtemps, cinq ans pour une vétille, une affaire d'effraction, la nuit, dans une cambuse habitée, que je m'y étais laissé entraîner, vu ma jeunesse et que je ne possédais pas mon code sur le bout du doigt, comme vous !... Me remettez-vous, maintenant ? après ça vous me direz que vous en avez administré autant à bien



THE FIGURE OF THE FUTURE

— Voilà donc, reprit le forat, ce que je vous demanderais, de me requinquer, c'est-à-dire de m'aider à me requinquer par le travail, car je ne connais que ça, moi, le travail! J'ai une belle écriture, on me l'a déjà reproché pour des affaires de signatures en imitation, vous me trouveriez une place, pas bien grosse, car je ne suis pas exigeant, que je la remplirais en conscience, et que je vous ferais honneur pour sûr... vous me devez bien ça, voyons, à un ancien client...

L'ancien juge eut beaucoup de peine, avec quelques vagues promesses,



Puis moyen de feinter de la simple escroquerie.

à se débarrasser du quidam qui partit en promettant de revenir dire un petit bonjour à son bienfaiteur et se rappeler à son souvenir quand il passerait dans le quartier.

Quinze jours après un gaillard barbu, l'air brute et insolent, la figure allumée par l'ivrognerie et par tous les vices, se présenta un jour que le magistrat était sorti, inquiéta longuement la bonne par ses questions sur les habitudes de son maître, sur sa fortune, sur son argenterie, et s'en alla en laissant des traces de cire à la serrure d'entrée. Il vint ensuite et successivement à quelques jours d'intervalle deux autres individus à mine d'escarpes ou de filous qui eurent de longues conversations avec le portier et se donnèrent l'un pour le fils naturel et l'autre pour le neveu de notre voisin.

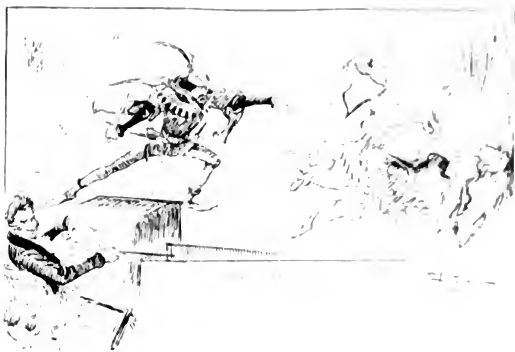
mois après avec un opéra composé sous les verrous. J'aurais dû rire également au nez de Garrignes, le sculpteur, qui ne pouvant me témoigner sa flamme en musique, cherchait à me la montrer par des petits cadeaux gracieux, tels qu'une tête de mort arrangée en vide-poche ou le moulage de la main de Papavoïne monté sur satin rouge. Mais je venais de me disputer avec Pétrus et aujourd'hui encore je ne sais vraiment pas tout à fait jusqu'où j'ai pu aller dans ma colère et mon égarement. Pourvu, Seigneur ! que ce ne soit pas trop loin.

Heureusement Pétrus ayant témoigné du repentir, je laissai mon incandescent sculpteur m'attendre à la voiture de Sceaux pour une partie projetée à Robinson et je me jetai dans les bras de Pétrus. J'appris plus tard une chose horrible : Garrignes sculptait les portraits de ses amies en gargouilles de cathédrale ; on en peut voir toute une série le long d'une balustrade à l'église de X...

Je l'avais échappé belle !



Le musicien Stephan Viral.



LE DEPUTE-BANQUIER

A la Porte-Saint-Martin on repétait la *Tour de Nesles*. On l'appréciait, n'avait distinguée dans le drame de Guindoules et payes un rôle qui fut long encore, mais un vrai rôle. Dans le pauvre p. p. s. s. *Le Tour de Nesles* *Alypos pleurant sur le corps de son amant*, un tableau d'art qui s'était venue à Petrus en me contemplant pendant une nuit de sommeil. Un tableau superbe, Petrus le disait bien. James Delcayx, Deval, et B. Lanzer n'avaient mis de ces rutilances sur la toile, ces couleurs qui font flamber et rugir les couleurs comme des fleurs de feu. Elles saient dans cette *fontaine d'Alypos*.

Le soir, au théâtre, je parais à dans l'acte de la *Tour de Nesles* qui vient dans la taverne d'Or au dernier acte. Vous n'avez pas oublié les deux distingués par Marjolaine de Bourgoine.

— Seigneur capitaine, une dame qui aime mieux vous qu'un homme... mine...

Devant la seconde tour du Livre, le phare du cœur, l'homme viendra à vous et dira: « Votre main? » Vous l'avez prise, vous l'avez lue et vous le suivrez.

Sur ces entrefaites, le banquier député d'Asnières, le député qui veut faire entrer au Conservatoire un jeune homme de la Porte-Saint-Martin, revint chez Petrus sans un télégramme précis.

— Jeune homme, dit-il, j'ai vu vos œuvres, vous ne suivez pas la voie droite et saine indiquée par vos illustres maîtres de l'école, mais enfin, sous vos égarements piéturans, à travers les tendances fâcheuses d'un pincean emporté par une fougue tumultueuse et quelquefois indécente, l'œil du critique, de l'impartial critique, distingue quelque chose... j'oserais dire un je ne sais quoi... une sorte de... enfin, qui fait que je m'intéresse encore à vous et que je pense obtenir de la haute munificence de notre beau département une commande importante pour l'hôtel de ville d'Angoulême.

Pétrus était content. Pendant qu'il retournait des toiles pour les montrer au député, le vieux serpent trouva le moyen de me glisser quelques mots à l'oreille :

— Je vous ai vue, bel ange, vous êtes adorable !...

Puis à Pétrus qui se retournait, car il avait l'oreille fine : Hem ! hem ! oui, mon jeune ami, travaillez, progressez... hem ! hem ! faites de la peinture moins... plus... en quelque sorte plus distinguée... le département aura l'œil sur vous !... — Adorable, bel ange, et adorée !... hem !... hem ! Travaillez, jeune homme !

A partir de ce moment-là, plus de tranquillité. Le député d'Angoulême venait nous tanner à tout instant ; il demeurait justement dans la rue à quatre maisons plus bas. Et il fallait le ménager, car c'était un homme considérable, un gros banquier, un monsieur du gouvernement, le dispensateur des commandes rêvées, des grandes décorations pour les édifices et les palais, dans lesquelles Pétrus pourrait étaler toutes ses grandes idées à la flamme de son génie. Cela semblait dur à Pétrus et surtout aux amis qui venaient à l'atelier, tous romantiques ou boussingots ; la présence du député les gênait dans l'expansion de leurs enthousiasmes, les forçait à modérer un peu l'outréance de leurs théories, et cela leur était d'autant plus douloureux que Pétrus avait défendu de le faire poser, trop visiblement du moins.

Comment, sans un esclandre préjudiciable à Pétrus et à l'art romantique dont Pétrus voulait planter le glorieux drapeau chez les bourgeois ennemis, dans Angoulême épouvanté, comment me débarrasser de ce monsieur qui n'était ni jeune, ni beau, ni artiste, et qui s'obstinait à soupirer sur mes talons, à m'écrire des petits billets que je ne lissais pas, et à m'envoyer des bouquets dont je rafraîchissais régulièrement le nez du brave savetier notre concierge, enluminé par cinquante ans de gouttes matinales !

Quand je voyais arriver ce député avec son bagage personnel, ses papiers importants, je fremissais d'horreur, et me voyais comme un quintessence de cinq cents épiciers ! Et si nous travaillions ensemble, Petrus, et ses élancements d'œil grotesques de mon côté, et ses exaltations patenses ! Ça ne pouvait pas durer ! Un jour il arriva pendant que Petrus devait s'absenter pour aller entendre chez Aclé. Il me portait une lettre d'un drame nouveau, il me voya un poli chapeau et me pria de le recevoir le soir dans l'atelier de Petrus.

Je montrai la lettre à Petrus qui bondit furieux. Ah ! messieurs les bourgeois, double notaire, triple épicier, tu oses l'attaquer aux arts, à l'artiste sacré ! Par notre honneur digne de Tolède, tu en garderas éternellement remembrance et repentir !

Sur mes instances, Petrus consentit cependant à ne point faire tourner les choses au tragique, il ne pourfendrait pas le député, il s'en vengerait par le rire. Immédiatement quelques amis furent convoqués, tous peintres, poètes ou étudiants, et l'on prépara une fête mise en scène, le machabillai coquettement, je mis le chapeau en œuvre par mon soupirant, je pleurai sur mon cœur des fleurs de sa belle âme, et j'attendis en repétant sur ma chaise les petites nuances et les raffinements rassés avec lesquelles je devais recevoir le ridicule à qu'on me Petrus et ses amis s'étaient dissimulés derrière des objets ou sous des autres pierres, dans les coins sombres, une petite table carrée et une petite grand atelier, un simple homme non que le député devait prendre en entrant pour l'école du berger.



FIGURE 1. — LE DÉPUTÉ.

À l'heure indiquée par la lettre, un petit coup frappé à la porte annonça l'arrivée du député que chez moi. Je me levai et pris le député doucement. C'était un beau homme comme un asse. Le front orné d'un ruban bleu à la boutonnere et un gros bonnet à la grecque. Je le regardai avec un mot pour ne pas lui oser de dire à la fin de sa phrase qu'il était un homme à mander, de pousser de grands soupis en peignant et en écrivant. Je me courai comme pour en comprimer les battements.

— Bel ange ! bel ange ! dit le député en essayant de prendre ma main pour la porter à ses lèvres.

Je m'assis devant la lampe sur le divan. Il se laissa tomber lourdement à côté de moi. Gros éléphant, va !

— Bel ange ! bel ange ! répéta-t-il... il est parti !

— Oui, soupirai-je tout bas.

— Chez ce poète, entendre la lecture de cette horreur ?

— Oui...

— Bel ange ! bel ange !

Il ne trouvait rien autre chose à dire, l'éloquence ne l'étouffait pas, il lui fallait sans doute la Chambre ou les réunions d'actionnaires, mais il couvrait ma main de baisers. Cela ne faisait pas l'affaire de Pétrus qui avait espéré s'amuser aux discours préliminaires du monsieur, aussi avança-t-il le moment de son intervention.

Tout à coup, le député répétant encore son « bel ange ! bel ange ! » un jet de flamme brilla, une douzaine de fusées, sifflant à travers l'atelier, éclatèrent à la fois ; en même temps des roulements de tambour, des sonneries de cors de chasse, des coquericos de coqs enroués et des beuglements musicaux sortirent de tous les coins, et Pétrus se montra avec sa demi-douzaine d'amis.

Pétrus pour la circonstance s'était coiffé d'un casque du moyen âge et brandissait une farouche colichemarde.

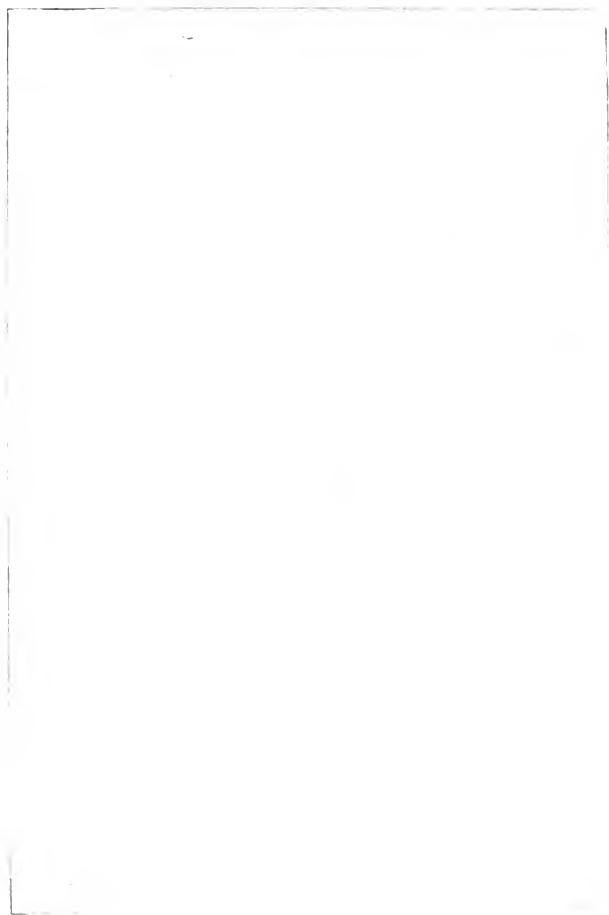
— Ha ! ha ! ha ! clama-t-il pendant que ses amis reprenaient leurs musiques.

Mais le député renversé sur le divan semblait à moitié mort de peur, on n'avait pas le temps de s'amuser avec cet homme, il menaçait de s'évanouir pour tout de bon.

— Tête blonde ! Ventrebœuf ! Cornes du diable ! Par la belle-mère de messire Belzébuth ! s'écria Pétrus cherchant des jurons terribles, il me semble, beau seigneur, que vous manquez notablement de ce que j'appellerai le vrai courage civil... Notre sire le roy est bien loti s'il n'a dans ses conseils que des cadets de votre trempe !... faites donc tête, cornebœuf ! faites donc tête !

— Je vais vous expliquer... gémit le député, je vais vous expliquer... ne faites pas de scandale, c'est un quiproquo...

Le tambour battait toujours, les cors sonnaient et les instruments bizarres, les vieux serpents de paroisse beuglaient à réveiller tout le quartier.



Le député ne trouvait pas plus facilement ses mots que ses idées que pour ses déclarations. Il regardait la porte et cherchait à se voir s'esquiver.

Petrus eut une idée.

— Très flattés de votre gracieuse visite, illustre, serein, agréable et sérénissime héhéhé, nous voulons vous rendre politesse pour politesse nous allons vous reconduire en grande cérémonie chez madame votre épouse... à seule fin qu'elle n'en ignore ! déclara-t-il.



Bonds, bou, trouble.

Les autres apprirent et brandirent leurs instruments.

Vive le député ! vive le gouvernement !

Cinq minutes après tout c'était dans la rue. Petrus tenait le député par le bras, ses amis suivaient en courant effroyablement au grand ébahissement des voisins. Le député ne demeurait pas homme, ses gens avaient attiré le concierge et sa famille devant la porte et lui avaient fait qu'à prendre l'escalier. Sur le palier du premier étage, après avoir serré toute la bande s'arrêta pour une dernière parole. Toutes les parties s'ouvraient dans la maison mise sous dessus-dessous par cette brusque

effroyable; seule la porte du député restait fermée; enfin elle s'ouvrit... Des domestiques, la femme du député et un monsieur parurent, la mine effarée...

Le monsieur, c'était Guindoulas le romancier, notre ancien ami.

Petrus le regarda un instant. Tout à coup il comprit, il celata de rire et degringola l'escalier avec sa bande.

Pauvre député! nous étions vengés d'avance, Guindoulas étudiait les femmes du monde chez lui!



Petrus Ringard.



VI

PRINCESSE!

— Ton secret est un de ces poisons, Buridan... P'v' a' d'co's. C'è prison un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi serrés, des murs épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, étouffent les sanglots, absorbent l'agonie...

— Il voudrait mieux pour vous, cela, y'a-t-il ?
 Arracher leur petit ap'c' au diable, ça c'est ?
 Savez-vous ce que c'est, les poisons ?

C'est moi qui dis cela, c'est moi qui suis Marguerite de Belgique, dans la Tour de Nesle et dans S. d'co's. Il n'y a rien pas à Paris, mais à Bruxelles, on par trouve un en' au parlé pour p' les pleurs, quand je me suis broulée ave' Pétris, un, unis de quatre, un deux mois après l'allure du député d'Anvers, que nous autres et nos quatre petites queltes à la suite de que nous primes n'le. A l'arriver à Bruxelles, lui pour l'Éd'ic, a pu d'voir un ann' et 4.000 francs, et deux de que vivie un an dans la patrie du Frien, d'co's.

— Quel succès à Bruxelles ! Ne recevait-il pas les applaudissements d'un public idolâtre lorsque pe'sera l'air du des... pas, quand la froide étiquette des cours pesera sur nous, liberté, au doux temps de ma jeunesse !

Un jeune prince allemand, le grand-duc de S..., qui s'ennuyait en son grand-duché, faisait son tour d'Europe; il passa par Bruxelles, me vit dans dona Sol et dans Marguerite. Le premier soir il me fit complimenter par un chambellan, le second soir il vint lui-même m'apporter le témoignage de son admiration, le troisième soir...

Le troisième soir il se roulaît à mes genoux, me déclarait son amour tantôt en français, tantôt en allemand, avec des soupirs, des sanglots et des rires... Il était à la fois gai, élégiaque, passionné, farouyant, naïf, malin, rêveur... Il arrosait mes mains de larmes, il menaçait de mettre le feu au théâtre pour m'enlever, il me faisait des vers allemands très tendres à ce qu'il paraît, mais qui pour mon oreille en disaient tout autant que :

« Ouachte ouachte ouachte ouachte... »

ou des vers français un peu irréguliers mais bien tendres aussi :

« L'amour tout plein mon cœur, chérie, douce petite colombe, »

J'arrive à la fin de ma confession, je n'ai plus rien à me reprocher, pas ça!... Malgré ses transports, malgré ses vers français et allemands, je tins rigueur au grand-duc. Le ciel récompense toujours la vertu, je le vois bien, car l'amour du grand-duc a grandi et s'est purifié à ce point, que rompant avec toutes les traditions de son antique race et avec les vains préjugés de sa caste, il m'a demandé ma main. — pour de bon. Après avoir essayé, avec une magnanimité dont le ciel me tiendra compte, de le détourner de cette idée qui pouvait lui susciter des embarras dans son grand-duché ainsi que dans sa famille, j'ai fini par ne laisser toucher. Je vais être grande-duchesse. On nous marie dans deux semaines. J'écris cette confession dans le petit château de Z..., que Frantz Karl m'a donné en y joignant, par une attention délicate, le titre de baronne, qui me va bien... en attendant. J'ai avoué toutes mes fautes avec une parfaite contrition et une résolution très ferme de ne jamais retomber dans ces abîmes où le péché se dissimule sous des buissons de fleurs embaumées.

Toutes ces pâquerettes, toutes ces roses, toutes ces branches de lilas qu'il me semble voir quand je jette un regard en arrière, ce sont, malgré leurs grâces et leurs parfums, autant de péchés dont je dois me repentir, dont je dois demander pardon au ciel, avec une contrition aussi parfaite

que possible, et enfin — ce qui me sera peut-être le plus difficile — que je devrai oublier, oublier à jamais !

Palmyre CHASTELUS, le 15 mai 1875

2.

La confession qu'on vient de lire a été trouvée dans les papiers de M. Pierre Ringard, un vieux peintre qui donnait des leçons de dessin aux quelques pensionnats de penes demoiselles, de ce côté vers 1879, en la



Son Altesse Sérénissime Palmyre, 1869 (1875).

sant M. Ponto, son arrière-cousin, pour unique héritier de tous ses biens, lesquels consistaient surtout en vieilles toiles enlées dans son petit atelier.

Petrus Ringard avait-il donc abusé de la confiance de M. Pierre Chastelus et gardé sa confession ? Cela semble très probable. Au manuscrit étaient joints : 1. un petit portrait sur bois gravé de *Altesse sérénissime de Gotha* de 1869 représentant S. A. S. *Palmyre, princesse de Hohenzollern-Sigmaringen*, une vieille dame à figure inquestueuse ; 2. une lettre adressée à :

1875

Monsieur,

Un hasard a fait prononcer aujourd'hui votre nom et votre nom et nous a rappelés soudain toute sa jeunesse au vieillard que je suis et que je suis.

Etes-vous le fils, le parent ou simplement l'homonyme de Petrus Ringard, peintre romantique des environs de 1830, cette belle, heureuse et lumineuse époque qui, dans notre triste et orageux XIX^e siècle, fait l'effet d'un superbe coup de soleil ? Etes-vous Petrus lui-même ? Sorti de la lutte, disparu complètement depuis vingt-cinq ou trente ans, je le croyais mort, comme lui-même a pu me croire enterré depuis plus longtemps encore. Si vous êtes Petrus Ringard, si tu es Petrus, mon vieil ami, permets qu'après quarante années je te serre la main aussi vigoureusement que je pourrai.

Je suis l'ex-poète *Marcus Marcassus l'Agreste*, actuellement M. Marc

Cussemard, ancien préfet de Tarn-et-Garonne et conseiller d'Etat en retraite !!! O Petrus, qui l'eût dit, au temps où je rimais des vers flamboyants d'inouïsme et des drames horribles, au temps où tu dessinais les costumes de *La fille de l'alchimiste*, une pièce écrite ou plutôt rugie en collaboration avec ce pauvre Guindoulas ! Qui l'eût cru !... J'ai mal tourné, j'ai abandonné la poésie pour l'administration et la politique, j'ai fait ce qu'on appelle un beau mariage, je suis devenu riche... et je crois, Dieu me damne — pardonne ce juron à l'ancien romantique), que je le regrette, car je suis au-



Marcus Marcassus.

jourd'hui veuf, sans enfants, après trente-cinq ans d'une union sans orages, mais criblée de giboulées, et j'ai collectionné un tas de maladies désagréables dont je l'épargnerai le catalogue.

Je viens réclamer de ta vieille amitié un immense service. En ta qualité de peintre tu dois avoir conservé dans tes cartons d'études quelque portrait de Palmyre Chastelus... Permets-moi de prononcer ce nom, après tant d'années la jalousie serait ridicule, tu l'as aimée, mais je l'ai aimée aussi. Admettons, si tu veux, qu'il y avait deux Palmyres et que nous conservons chacun le souvenir d'une Palmyre différente. C'est le meilleur souvenir de ma vie : si tu m'envoies ce portrait que je te demande, un crayonnage quelconque, les derniers jours qui me restent à vivre en seront embellis, j'oublierai que j'ai gouverné un département, que j'ai été conseiller d'Etat, je supprimerai quarante ans de ma vie, M. Marc Cussemard disparaîtra, et le poète Marcus Marcassus l'Agreste achèvera

tranquillément de votre sous-perron au Père-Louis, souvenir de Lami-Pétrus d'ici le coin.

J'attends.

M. A. — M.

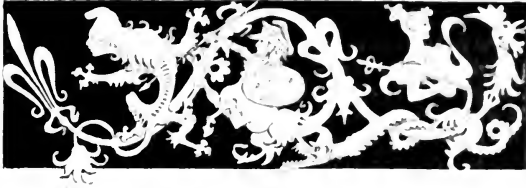
Et j'oubliais de te parler de Grindoulas, qui est un grand homme. Si ce n'est devenu le farouche concurrent d'Yvonne, Grindoulas est tout simplement M. Alfred Bezin, grand tuteur, qui a écrit dans le *Journal du 33*, journal ultra-loyal, des N d'usage par exemple, des *Contes* qui font bouillir, sous le poids de leur érudition, les *Contes* de nos autres auteurs, et retrouver le romancier-père Francis, sous le nom de *Contes* de Grindoulas, sous l'épithète d'économiste distingué. Au temps que j'étais ministre de l'Éducation-Garantie, le 33 n'ayant pris à partie qu'un *Journal* et non pas un *Journal*, de tout dire, Grindoulas éprouvante fit avec les *Contes* de Grindoulas des éloges qui accueillirent à partir de ce moment les *Contes* de Grindoulas furent pas pour peu de chose dans mes *Contes* de Grindoulas.

— Envoie-moi le portrait de Padox, et j'attends de voir de Grindoulas donner en un aussi à Yvonne Grindoulas.



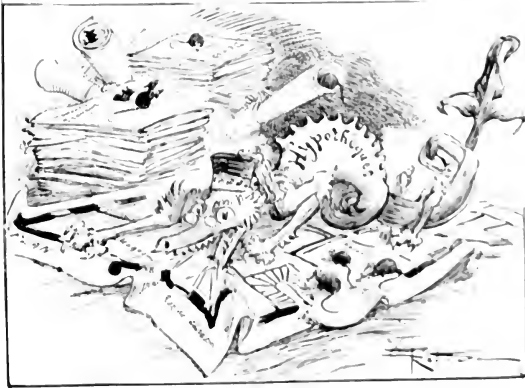
M. A. — M.





LES MÉMOIRES D'UNE MAISON

De toute la fortune que devait me leguer et que m'a leguée le venerable cousin Ponto, la piece principale, le gros morceau, était une maison de rapport à Paris bien placée, je vous prie de le croire, car elle elevait ses cinq etages au-dessus de l'entresol, sans compter les mansardes, dans le plus bel empla-



cement du boulevard du Temple, en encoignure sur une large rue, en plein cœur du Paris vivant de 1840.

Hélas! Hélas! Le digne parent que pendant toute sa vie je considérai d'avance comme un bienfaiteur, l'austère cousin Ponto avait des vices cachés, il spéculait, il jouait à la Bourse, il entretenait sur ses vieux jours des agents de change et des coulissiers. O mon cousin! que ne vous ai-je fait de la morale quand il en était temps encore, que n'ai-je connu vos débordements financiers pour vous en faire rougir!

Lorsque j'ai recueilli la succession du vénérable cousin, il ne restait guère de la superbe maison en si bel emplacement qu'un carton plein de vaines paperasses! Mémoires d'entrepreneurs, — ces apothicaires des immeubles, — factures, avis ou quittances de monsieur le percepteur des contributions, réclamations, lettres de portiers, de locataires de toute catégorie, etc., etc. On devine avec quelle mélancolie je jetai tout cela au feu et regardai mon héritage se dissoudre en légère fumée!

Cependant, sur toutes ces paperasses que je faisais flamber assez tristement, en marge de ces factures ou de ces lettres, la main du vénérable cousin Ponto avait çà et là griffonné quelques notes ou réflexions qu'an fur et à mesure je pris la peine de transcrire et qui, réunies, me semblèrent former à peu près quelque chose comme les *Mémoires* d'une maison parisienne.

J'aimerais mieux certainement les cinq cent mille francs qu'à l'heure actuelle l'immeuble doit valoir, c'est-à-dire trente mille francs de choses délicieusement superflues à m'offrir bon an mal an, mais le sage doit se moquer de ce qu'il n'a pas.



M. Liberté, Égalité, Fraternité.



BEAUX JOURS ET DATES LUGUBRES

La nuit des temps pour ma maison, c'est la fin du siècle dernier. Ce n'est pas seulement que le citoyen Arsène Ponto, mon père, a dit et écrit, en se voyant en mouvement une forte somme, — en assurant, par son habitude de ses spéculations, il se trouvait alors au haut millionnaire par son commerce, c'était un homme sage et prévoyant, pour être sûr de son avenir, il pensait sur ses vieux jours, il a très bien placé ses millions en 1840, c'est Arsène Ponto, dit *Le vieil Mort aux Rats*, qui fut le premier maire de la commune de Fonquier-Triville, et fut un malin. En 91, — c'est-à-dire en 1891, — il fut élu maire par accident et pourtant il vivait au milieu de la population, il fut élu par Danton, l'ami de Robespierre, le grand homme de la Révolution, le grand homme du peuple, et Fonquier-Triville dut être un grand homme de bien, car il ne serva sa tête et ne coupe celle de personne, car les lois de la République consistaient à donner à la patrie de 92 à 96, l'année de la République, l'année de la Liberté, l'année de l'Égalité.

Il m'avoua plus tard qu'à la quatrième République, c'est-à-dire en 1904, — c'est-à-dire en 1904, — car enfin, si c'était une République, — c'est-à-dire en 1904, — Ponto semblait en avoir peur, il était si grand, — c'est-à-dire en 1904, — il ne restait plus que *de la République*, pour compléter la République. Heureusement ce fut un grand homme, ce fut mon grand-père.

pour les noms, il m'en donna généralement quatre : Julius, Brutus, Cassius, Gracchus, que vers 1802 il transforma en Jean-Baptiste, Casimir, Gabriel, de même que ma sœur *Liberté* devint Louise, ma sœur *Égalité*, Eugénie, et *Fraternité*, Félicité.

Le chaud patriote qui donnait à ses enfants des noms aussi républicains ne pouvait être qu'un pur, son civisme ne fut jamais mis en doute, et tout doucement mon père gagna au complet des temps plus tranquilles. En 96 ou 97, il eut l'idée de bâtir sur son terrain et s'occupa des plans avec un architecte élève de Percier, Grave affaire.



M. Arsène Ponto.

La discussion des plans et devis dura deux ans. Mon père voulait d'abord quelque chose de romain, mais il réfléchit et s'enflamma ensuite pour la Grèce, mère des beaux-arts, la Grèce qui avait Sparte mais qui brillait avec Athènes ! Au cours de la discussion, mon père changea encore d'idée et voulut définitivement au lieu de la maison à péristyle athénien, une maison de rapport étrusque. On commençait les fondations quand, aux premières victoires de Bon-

naparte en Egypte, l'enthousiasme de mon père changeant encore une fois d'objet devint tout égyptien.

Sésostris, Cléopâtre, les Mamelucks, le Caire, les Pyramides, les quarante siècles contemplant les demi-brigades de Bonaparte, comment faire entrer tout cela dans l'architecture d'une maison ? Il le fallait pourtant.

L'architecte reprit ses plans. Mon père voulait lutter avec le passage du Caire alors en construction et faire quelque chose de mieux. Après six mois d'interruption les maçons se remirent au travail, un rez-de-chaussée égyptien sortait de terre, on allait passer aux étages supérieurs,

ouvrait entre de hauts pilastres, couverts d'inscriptions en hiéroglyphes, et surmontés de chapiteaux de têtes de dieux et de déesses. Les murs qui survinrent, Plus d'Egypte. Dans sa tristesse, pendant que mon père décida l'abandon du style égyptien, les escaliers de la chausée resta comme il était, avec une porte fléchée de guises de momies, mais les étages supérieurs furent simplement parisiens.

Dès que les plâtres furent secs, les premiers locataires arrivèrent. Un café s'installa au rez de chausée. Il s'appela naturellement *Café Egyptien* et par sa décoration intérieure s'efforça de donner à ses habitués l'idée qu'ils prenaient des havaroises ou des punchs dans la chambre sepulchrale d'un Cheops quelconque. Que de fois, petit garçon, amené par mon papa, j'ai passé, avec une certaine



curiosité, n'exhalait pas l'admiration, la revue des têtes de sphinx, d'obélisque, de chiens, et des fleurs de lotus, des signes mystérieux peints sur les lambris du *Café Egyptien*. Ce fut d'une fenêtre de l'entresol du *Café Egyptien* que j'apaisai mes parents et mes sœurs à l'entrée solennelle de la Garde au retour de la campagne de Prusse. Je vous montre, s'écria-t-elle, les canots à poil, biller les casques, les cuirasses et les cotilles, et les hauts plumets multicolores semblables à un étendard de fleurs, et les semblables agitées par le vent. Quels transports! Quels cris de : « Vive l'empereur! Vive l'armée! Vive le drapeau! » Mon père, l'ex-citoyen *Usque ad Mare*, Résistant à l'enthousiasme avant tout, attrapa une belle botte de plomb de voix qu'il fit pendant quinze jours aboyer de son balcon, et verser qu'au moyen d'une ardoise.

1809. Notre premier portier avait de plus, il est dit, un accès à trepas. C'était un ancien clubiste de 94, un amateur accompli de culte celui-là, une ancienne influence de quatre à six francs par semaine que le règne des robesportistes fut pour lui un véritable désastre craignant encore un peu. C'était surtout un téméraire qui ne se sentait imposé à mon père en souvenir de son rôle dans les relations au bon temps de la Terreur. Il se révolta contre moi dès le début de ses réclamations de locataire. Mon père perdit patience et se mit à relations avec un homme avec qui maints fois il eut des relations. (Fig. 1)



— Est-ce que tu me prends pour ton officieux, citoyen Arsenie ? dit le portier en revenant à l'ancien tutoiement, une fois que mon père essayait timidement de lui insinuer que l'escalier de sa propriété demandait à être balayé de temps en temps.

Le citoyen Arsenie se le tint pour dit, J'ai assisté plusieurs fois à de



Brillants mariages.

curieux dialogues entre mon père et lui; quand l'ex-sans-enlote, qui aimait à bougonner politique, pouvait l'attrapper dans sa loge, il le tenait par un bouton et ne le lâchait qu'après avoir dégoisé ses idées sur les affaires publiques, assaisonnées de regrets pour la belle époque robespierriste. Mon père n'osait trop le heurter et cherchait à s'en aller. Et le portier, repris par les souvenirs, tutoyait son propriétaire qui lui disait timidement *vous*.

Le successeur de notre terroriste est un vieux soldat réformé, *quinze ans de service, trente campagnes et suffisamment de blessures, rhumatismes et douleurs*. Il est cordonnier, le brave homme, et fabrique de ses grosses mains lourdes de tout petits souliers pour dames. Il a de

longues moustaches — une queue sur un superbe bélier — et qui n'est plus comme l'ex-clubiste, quand notre père me le dit, le potier se met presque au port d'armes, et se fait un air de police; de même pour maman ou pour les dames, quand elles leur confiance. Il n'a qu'un défaut, il est pauvre, mais on n'a pas à craindre qu'il mange son argent dans les tripots ou dans les courses qu'avec sa femme, le soir après le travail, et seulement par curiosité, pour ne pas mettre d'argent au feu. Il fait voir les deux pièces d'or qu'il a avec entraînement, et un plus ou moins grand nombre de pièces, enfouies sur le nez.

1810. — Ma sœur Liberté Louise se marie. Elle épouse un officier d'ordonnance du maréchal Davoust, décoré par le vainqueur de l'empereur au champ de bataille de Wagram. Il a vu Louise au bal donné par la municipalité en l'honneur de nos victoires et il en est devenu passionnément amoureux. — Il était superbe, étincelant, il faisait, par son air, par ses yeux, mon admiration de jeune homme de treize ans et par l'absence de sa sœur comme ma sœur Louise, qui n'en dormait plus; quand il arrivait le soir, je tournais autour de lui sans me laisser pour le contempler, et toutes ses faces, pour admirer ses chamarrures, son sabre, sa épée, sa tache. — Le mariage de Louise est à peine décidé que le frère d'un jeune Egalité Eugénie est aussi demandé par un ami de son père, le beau frère, officier aussi, bel homme aussi et lui fait offrir, M. de F. lieutenant-colonel à vingt-neuf ans. On décide que les deux mariages se feront en même temps. Comme ma sœur Eugénie est âgée de quinze ans, soupire en regardant ses futures beaux frères, et se promet de lui rapporter un mari d'Espérance, elle se marie aussitôt après leur mariage.

A l'occasion de ce double mariage nous avons plusieurs dîners. L'occasion du premier dîner de notre maison. M. de F. et son épouse, les deux sœurs, toute la maison est sur le dessus de l'air. Les deux beaux frères ont amené des éclatantes bouillottes de vin, des officiers de toutes armes et de tous grades, depuis des capitaines jusqu'à des généraux. Une fois même, le colonel de F. nous offre un dîner en un maréchal Davoust, duc d'Anstadt? Un dîner qui est un dîner de Jupiter bouillant, écumant et entraîné, et qui est un dîner de Jupiter foudroyé, de boulets et de balles en l'air, et qui est un dîner de Jupiter ce temps là et de quelle splendide auréole de gloire se dresse au-dessus

Je m'attendais, je crois, à voir le maréchal duc d'Auerstadt pénétrer à cheval dans notre appartement, à la tête d'un escadron de cuirassiers; mais pas du tout, il entra dans le salon comme tous les autres, en simple mortel, à pied sans même la moindre batterie d'artillerie à sa suite.



Le mari de Louise.

La double noce se fit au célèbre *Roche-de-Candale*, rue Mandar. Ce fut magnifique! Que d'officiers, que de plumets, que de sabres! Pour festoyer dignement tous ces militaires, mon père avait bien fait les choses. J'ai bu beaucoup de champagne avec mes beaux-frères. Je voulais m'engager.

Toute la noce porta des toasts au bonheur des jeunes ménages, à la beauté des épouses, aux succès, à la gloire des époux, à l'espérance! Quelle ivresse!

Huit jours après, chacun avait le cœur gros à la maison: mes beaux-frères partaient pour l'Espagne; leurs congés étant expirés, ils allaient rejoindre, l'un, le général Suchet et l'autre son régiment à Tolède. Ils emmenaient mes sœurs. Mon père les conduisit avec moi jusqu'à Orléans, mais il fallut se séparer.

Par tous les dieux de l'Olympe! comme j'aurais voulu les suivre vers la gloire et les combats!

Nous avions dans un petit appartement au cinquième, M^{lle} Rose Gabry, une petite actrice de Montansier, gentille, tranquille, tout à fait convenable. Vrai, mon père disait que malgré sa profession dangereuse, il lui aurait donné sa voix pour un prix de vertu. Elle vivait là-haut avec sa maman et sa chatte Blanchette. La maman, une très grosse dame à l'air respectable, ne descendait que tous les deux ou trois jours pour les provisions et par prudence emportait dans ses courses sa chatte dans un panier bien fermé, ou donnait en garde au portier le panier et son contenu quand les courses étaient trop longues.

Comment cela s'est-il fait, je l'ignore! Toujours est-il que le lendemain du mariage de mes sœurs un général qui avait honoré la noce de sa présence et qui sans doute avait rencontré M^{lle} Rose dans la maison, enlevait la petite actrice. M^{lle} Gabry ne voulant pas se séparer de sa maman,



il enlevait la grosse dame et la grosse dame ne consentait à quitter Blanchette, il enlevait Blanchette? Les braves et braves braves. Quelques jours après le général emmenait en Espagne ses braves à son état-major, M. Rose Gabry, la grosse dame, et même Blanchette dans son panier.

1811. — Premières tristesses de la maison : une lettre d'Espagne. Celle de ma sœur Liberté. Quelle catastrophe ! Ma mère malade, obligée de quitter le départ de ses deux aînées, faillit en mourir sur le coup. En arrivant en Espagne, la guerre avait tout de suite séparé les époux, non, le beau frère avait dû rejoindre l'état-major du général Suchet au siège de Tolose, laissant sa femme à Tolède avec Eugénie ; après Tortose, il était au siège de Tarragone, ensuite à celui de Sagonte et dans la tranchée devant Sagonte un boulet espagnol vint de le couper en deux !

Et quand la nouvelle était tombée sur ma pauvre sœur folle de douleur, à Tolède, chez Eugénie, celle-ci se trouvait aussi dans les plus grandes inquiétudes. Elle était sans nouvelles de son mari, le colonel de Lozals, parti depuis six semaines avec une colonne à la poursuite des guerillas du Capmeo, dans la Sierra Morada.



Fig. 100. —

Dans quelles angoisses vécûmes-nous après cette lettre. Une seconde d'une seconde qui nous dit ce que Louise allait faire et qu'on dirait sur Eugénie ! Hélas ! Je me rappellerai la vive douleur que cette lettre, je venais toujours le voir un soldat notre père, et qui nous donnait à la main, nous remettant le fatal carte de papier blanc et nous mentionnant et mon père, le pauvre tremblant, se relevant d'un coup, cachet sans pouvoir y parvenir.

Eugénie aussi était veuve ! Le détachement rentra à Tortose, réduit de plus d'un tiers de son effectif laissé dans les retranchements. Le colonel de Lozals avait été tué dans un pli de nuit avec 200 hommes à la baïonnette sur les guerilleros indusque. Avec 300 hommes vides seules restant veuves, à la fleur de l'âge, après 200 jours de mariage ! Le grand jour où tant de belles espérances et de beaux bonheurs avaient paru luitre au dessus de leurs têtes, ce jour-là, il y

joyeuse, remontait à peine à six mois, et tout ce bonheur s'était écroulé, les époux vaillants et forts, pleins de vigueur et de santé, étaient couchés sanglants dans des coins inconnus de terre étrangère et les deux épouses revenaient enveloppées pour toute la vie de leurs voiles de deuil. Hélas, en ce temps-là, que de bonheurs ainsi touchés chaque jour!



Le Démolisseur.

Mes sœurs sont revenues. Jours de tristesses et d'angoisses ! Tout ce que ma mère, touchée aussi par la mort, a pu faire, c'a été de les attendre, de se cramponner à la vie jusqu'à leur retour. Elle les a vues, elle a pleuré avec elles, et à son tour elle est partie...

1812.—Par mesure d'économie, nous avons loué l'appartement du premier et transporté nos pénates au second. Mes sœurs ont repris leurs anciennes places à la maison, il n'y a rien de changé, si ce n'est, dans leurs chambres, des panoplies d'armes de toutes sortes, épées, sabres, pistolets ayant appartenu à leurs maris, et un berceau d'enfant dans la chambre d'Éugénie.

Il n'y a pas de berceau dans la chambre de Louise et c'est son désespoir et des larmes coulent de ses yeux quand elle voit sa sœur Eugénie donner le sein à une charmante petite fille, blonde comme son père et rose comme sa mère. Malheureuse Louise, rien ne lui restera de ses

quelques mois de bonheur, nul autre souvenir qu'il a pu garder de ce trait du commandant et ces saluts qu'il a manes. (Mém.)

Le locataire de notre ancien appartement du boulevard de la Chapelle qui a fait fortune dans les biens nationaux en achetant pour 3000 francs les vieux châteaux, palais vivants, fiers et glorieux, aujourd'hui devenus cadavres de pierre abandonnés à la pioche. Je n'aime pas notre démolisseur bonhomme grossier et brutal, et son argent me fait horreur. Il est devenu un métier de ravageur presque d'assassin. A vil prix, pour quelques centaines d'écus, il achetait une grande vieille demeure, se tenait debout dessus avec une rapacité de bandit, abattait les tours, les et les logements et transformait en carrière de pierres à bâtir ces débris par où les plaines qu'en d'autres temps ils avaient glorieusement défendues.

Ce démolisseur nous a confié qu'en maintes occasions la vente du seul plomb des toitures lui payait le prix de ses acquisitions. Tout le reste des matériaux et le terrain fournissent le bénéfice.

1814. — Défile de troupes. Ce n'est plus la garde impériale comme il y a six ans. Où sont-ils, les vieux grenadiers, où sont-ils, les beaux cuirassiers, les hussards, les dragons que nous vîmes passer sous nos fenêtres en 1808 ? Ça et là par l'Europe, sous des tentes gazonnées bossant les pannes ! Aujourd'hui, ce sont les Cosaques et les Prussiens qui défilent en colonne joyeuses sur nos boulevards.





Aux Halles.

11

REPOS ET TRANQUILLITÉ

1813. — M^{lle} Rose Cabry vient de rentrer d'Espagne avec sa mère. Elles sont venues nous reprendre leur ancien logement. Et la chatte Blanchette ? Sur cette question qu'on lui pose, la maman lève les bras au ciel :



L'émigré.

L'infortunée Blanchette n'a même pas vu les Pyrénées : avant la frontière, les ordonnances du général avaient volé le panier et fait un civet de la chatte. Ces dames ont raconté leurs aventures, leurs voyages à travers l'Espagne : leurs campagnes, dois-je dire, à la suite des armées, tantôt poussant en avant et s'établissant avec le quartier général dans un palais de grande ville, ou suivant le général à quelque expédition, à quelque siège : logeant dans des couvents abandonnés, dans des bicoques plus ou moins délabrées, s'accommodant forcément de tout et chantant à l'état-major les refrains des Variétés, aussi bien sous les om-

brages des patios mauresques qu'entre les quatre murs de quelque fonda dévastée, près des tranchées de siège, au bruit des canonnades. Elles ont vu le feu, assisté à des batailles, souffert de la faim, mangé du

cheval, couru des dangers et fait plus d'un bon et d'un mauvais guerdillas.

A vivre cette existence, la grosse maman, si particulière dans ses goûts et les façons d'un vieux troupiér, elle pure en français, en espagnol, en italien même en polonais; elle a dû, dans la retraite, apprendre à monter à cheval et, trottant épervinement avec les convois, lui-même, pendant bien des étapes.

Nous avons pour locataire au-dessus de nous un *vecchio* qui, depuis quelques mois, après vingt-deux ans d'exil. Un *vecchio* solitaire. C'est un vieux, maigre et courbe, flottant dans un habit de chambre, sa culotte nankin et ses bas tire bouclonnent sur ses pieds nus; il a un grand chapeau à cornes en bataille sur une *peruca* blanche à longue queue. Le pauvre homme, revenu tout seul après avoir mis-

tous les siens la bas, sous la terre d'exil, attend dans son petit appartement sa part de l'indemnité nationale. Après les premiers jours passés à courir Paris dans une sorte d'ivresse mélancolique, le vieil émigré a senti monter dans son âme et la submerger peu à peu des flots d'amertume. Quel changement en si peu de temps! Quel bouleversement! Ce pays est-il bien le sien? De la société que cet homme du xviii^e siècle a connue il ne reste rien; les lois, les institutions, les mœurs, tout a disparu pour être remplacé par un nouveau qu'il regarde effrayé et dépaycé.



Et par un coup du hasard, comme si l'existence n'était que le jeu qu'on ne pense, cet émigré qui voyageait sans de quoi vivre, et vit aujourd'hui de ses derniers jours, se voit entouré d'émigrés. Cet homme ne se doute pas qu'au-dessous de lui, dans le sous-sol, se trouvent le premier étage, le pays hollandais, l'île d'Amsterdam, le frère qu'il course parfois dans les bois, d'un autre côté, le pays de la démolition de son châteaü patrimonial, et que, dans le haut, cet homme a tiré à coups de poche pour se procurer de quoi vivre, et pour en vendre les pierres, la demeure et ses peuples.

1817. — Le *Cat's Egyptian* arrive à lui de la part de l'Angleterre.

Le patron, fervent bonapartiste, n'avait plus pour clients que des officiers en demi-solde. Un magasin de denrées coloniales s'installe à sa place. Notre démolisseur du premier a été emporté par une attaque d'apoplexie, occasionnée non par une indigestion, mais par la fureur de n'avoir pu se faire admettre malgré de longues instances aux mardis dinatoires et chantants d'une Société de gastronomes émules de Grimod de la Reynière et du fameux *Jury dégustateur*.

Le vieil émigré vient enfin de toucher son indemnité, elle est moins forte qu'il ne le souhaitait, mais comme il est seul, sans famille, elle va lui permettre de vivre convenablement. Il a renoncé à l'idée de retourner dans sa province et de chercher la place de son château pour



Aux Tuileries.

en réédifier au moins une tour; il reste à Paris, il prend l'appartement du démolisseur. Chassé-croisé.

La maison est très tranquille; l'émigré au premier, nous au second, et dans les étages supérieurs, rien que des employés de ministère logés ici pour être plus près de la campagne, des bosquets de Belleville et des champs de Ménilmontant. Nous avons un chef de bureau et un sous-chef, et quelques commis à 2.000 ou 1.800 francs. Quelques-uns de ces messieurs, tous très comme il faut, viennent le dimanche faire la partie de cartes avec mon père. Mes sœurs ont pris la direction de la maison; après quelques années leur chagrin est devenu mélancolie résignée. Leurs six mois de mariage, la transplantation en Espagne à la

et une vieille toile à la main. — Croiriez-vous, messieurs, nous dit-il en nous croisant dans l'escalier, croiriez-vous ? J'en étouffe, parole d'honneur ! Je les retrouve dans le brie-à-brac, sur le pavé du Pont-au-Change !

— Quoi donc, monsieur !

— Ceci, deux œuvres de moi, deux gouaches que je fis au bon temps de ma jeunesse, vers 1764, je crois, et que M^{me} de Pompadour me paya cent louis chacune !... Deux choses très remarquables, j'ose le penser encore, et que je retrouve dans la bonne pélemèle avec des horreurs étalées par les marchands de brie-à-brac des ponts ! Et savez-vous pour combien cet ignoble marchand me les a cédées ? Pour sept livres dix sous les deux !

Abomination ! Et avec les cadres, les propres



Dans le brie-à-brac.

cadres exécutés pour M^{me} de Pompadour !... Ce qui peut me consoler, c'est que j'ai acquis du même revendeur pour onze livres cette toile de mon maître Boucher. Le grand Boucher ! onze livres ! Une toile couverte de boue, maculée, mais que je vais nettoyer avec respect... Onze livres ! Boucher ! Leur révolution, je l'avais prévue, je l'avais prédite dès les premiers tableaux de leur David ! Quel symptôme ! Et ils n'ont pas voulu me croire !

De temps en temps le vieil artiste et l'émigré causent ensemble. Ils doivent gémir en duo : l'émigré charge Voltaire de tous les excès de la Révolution, le vieux peintre n'accuse que David ; pour lui, le serment des Horaces annonçait clairement la guillotine.

1824. — Malsœur Félicité se marie, un fort joli mariage, mais amené si



drolement ! Mon beau-frère, riche et pas largoté, *citoyen* (c'est-à-dire conventionnel) préfet de l'empire. En 94, mon père, *citoyen* (c'est-à-dire M. aux Bois), a beaucoup connu certain député *citoyen* (c'est-à-dire) pur, le farouche citoyen Mesnil, ultra-Dantoniste, pur Républicain, forcené jusqu'en Thermidor, devenu sous l'empire le baron M. de la Huznolière, très dévoué préfet de S. M. l'empereur et ses successeurs, ses meilleurs fournisseurs de consents-chair à canon.

C'est dans les quelques soirées où nous allions chaque hiver qu'il nous avons connu le fils du baron de la Huznolière, très séduisant valseur qui plut tout de suite à Fédite. Le jeune homme étant devenu notre ami après toute une saison de sauteries, nous ne fûmes pas étonnés de voir un jour M. de la Huznolière chercher à faire la connaissance de mon père. C'était dans une soirée chez notre banquier, les deux pères présents l'un à l'autre par le maître de la maison causaient pendant une valse.

— Voyons, il me semble... il me semble... nous devons nous être rencontrés jadis, à une triste époque...

— C'est possible ! En effet, votre figure ne me est pas inconnue.

— Je crois vous avoir vu chez Fouquet-Luyville.

— Cet abominable Fouquet ! Il fallait bien faire preuve de savoir.

Oui, dit mon père, il y avait là, durant quelques années, un certain décadis, un citoyen Arsène...

— Une canaille ! il doit avoir été, n'est-ce pas, député, dit Fédite.

Non, fit mon père.

C'est dommage ! Avez-vous connu alors, puisqu'il y a eu Fouquet-Luyville, un nommé Mesnil, député à la Convention ?

— Partatement, un redin ! répondit mon père, c'est tout ce que j'ai vu.

C'est moi le redin ! s'écria le baron.

— Et moi, je suis le citoyen Arsène, la canaille !

— Bien, nous tenons autant l'un que l'autre, à ce point de vue, dit le baron, ce vous que nous avons besoin de renouer nos connaissances, si nous nous apprécions mieux, l'honneur de vous de recueillir l'héritage de mademoiselle votre fille pour mon fils.



Fig. 10. — 1793.

Les jeunes gens assistaient épouvantés à l'entretien; à cette conclusion qu'ils n'attendaient plus, ils poussèrent un soupir de soulagement et Félicité se laissa tomber sur la banquette.

Et c'est ainsi qu'un mois après, une belle voiture blanche emmenait à l'église la petite baronne Mesnil de la Hugnotière.

1828. — Le temps passe. Pendant quelques années, la vie de la maison a continué sans changement. Mes sœurs ne se sont pas remariées. Comme il y a quinze ans, tous les matins, ma sœur Louise s'en va aux Halles, pendant que ma sœur Eugénie s'occupe du ménage, et l'après-midi est consacrée à la promenade. Dolorès est maintenant une belle jeune fille de seize ans que l'on nous demandera en mariage un de ces jours. Nous sommes redescendus au premier étage. Tout le monde vieillit, hélas! Coup sur coup, de grands changements sont survenus, mon père, longtemps vert et solide, baisse bien depuis quelque temps. Le vieil émigré et le vieux peintre sont partis presque ensemble, puis le portier lui-même, le père Schmidt, l'ancien soldat.



— Et moi, je suis le citoyen Arsonne, la canaille!



ÉPICIERIS ET ROMANTIQUES

Juillet 1830. — Graves événements. Un orage passionné s'oppose
 Ordonnances, le ministère Polignac et la monarchie. L'Assemblée Nationale
 regu le baptême du feu. Quelles pannes et quelles nuits ! Le 28
 matin, le soleil éclaire sous nos fenêtres une barricade élevée pendant
 la nuit. De notre balcon, nous en apercevons et autres bannières. Les
 bords des rues avoisinantes et d'autres encoffrés de nos
 boulevards. On a forcé les boutiques des épiciers, et dans les rues
 derrière ces tas de pavés que surmontent les canons, les défenseurs
 défenseurs des barricades portent le combat. On a percé les murs
 et dans la foule apparaissent des mitrailleuses et des canons. On
 a tiré depuis ses ars de France et d'étranger. Le 28, le 29, le 30, le 31
 chaud, des dames de condition de condition de condition de condition de
 no liberté. Tout à coup le terrible orage dans le ciel. C'est une
 C'est une colonne de troupes en marche sur le boulevard. Le 6, le 7, le 8
 royale. Le 9, le 10, le 11, le 12, le 13, le 14, le 15, le 16, le 17, le 18, le 19, le 20, le 21, le 22, le 23, le 24, le 25, le 26, le 27, le 28, le 29, le 30, le 31
 des cartouches. Dans le bouillonnement de la guerre, les hommes, les
 hommes, le fusil à la main attendent. Les canons, les mitrailleuses
 couchent les bords, les pavés, les canons, les mitrailleuses, les
 charge rebentit et la troupe parle. De tout côté, on entend
 elle, un nuage de fumée enveloppe tout. Quant à la troupe, elle

la barricade est déserte; il y a du sang sur les pavés. La troupe est de l'autre côté, aux prises avec la barricade suivante; une demi-heure après, le drapeau tricolore est relevé et la barricade réoccupée, derrière la troupe, tenue en échec place de la Bastille.

Notre maison est criblée de balles. Mes sœurs ayant déjà vu le feu en Espagne et ma nièce, en qualité de fille de militaire, n'ont pas eu trop



Pendant les trois Glorieuses

peur. Mes sœurs acclamaient les trois couleurs, le drapeau de leurs maris et s'occupaient des blessés.

Coût des trois glorieuses pour la maison Ponto : quarante bouteilles de vin aux insurgés et 900 francs de réparations à la maison.

1831. — M. Goussard, l'épicier du rez-de-chaussée, commerçant notable est officier de grenadiers dans la garde nationale réorganisée et devient le plus ferme appui de nos institutions. Il est superbe avec son ours et son cheval martial! Sa femme dit qu'il fait honneur à la maison. Moi, je ne suis que simple voltigeur en raison de ma taille modeste et de mes goûts pacifiques.

1832. — Encore un artiste dans la maison, M. Pétrus Ringard qui a pris le logement et le petit atelier de M. A..., l'élève de Boncher. Je dois dire que tout le monde se plaint du voisinage. M. Morel, l'ancien chef de bureau, un locataire de trente ans, lève les bras en l'air quand on prononce le nom du peintre qui loge au-dessus de lui, et M. Goussard, l'épicier, déclare que M. Pétrus Ringard déshonore une maison tranquille.

M. Pétrus Ringard est un romantique, il reçoit toutes sortes de monde,

Enfin on m'amène le délinquant et je reconnais, non sans difficulté, mon locataire Pétrus en sauvage, tatoué, emplumé et debraillé...

Nous avons dû revenir ensemble et pendant tout le trajet, cramponné à mon bras, le sauvage n'a pas cessé de me jurer une amitié éternelle.

— Je te ferai ton portrait, avec ta bonne, avec ton chien, en buste, en pied, à cheval, comme tu voudras!

1833. — Le peintre Pétrus Ringard continue à faire des siennes. Un de ses créanciers s'est fâché et a obtenu contre lui un jugement de prise de corps. Pétrus est menacé de Clichy, mais il se moque des gardes du commerce comme des créanciers. Dans le jour il ne sort plus et n'ouvre à personne. Il a collé sur sa porte une pancarte portant cette inscription :

DOMICILE INVIOLEBLE

DE CITOYEN PÉTRUS RINGARD, ARTISTE.

Fermé de 6 heures du matin à 8 heures du soir pour cause de créancier barbare.

AVIS. — M. Pétrus Ringard, homme du monde quand même, n'interrompt pas ses réceptions quotidiennes, il reçoit ses amis et amies de 8 h. 1 m. du soir à 5 h. 53 m. du matin.

Dans le jour on est prié de glisser les communications pressées ou les déclarations sous la porte.

Ce matin, comme je me mettais à ma fenêtre, un panier descendant des étages supérieurs par une ficelle m'a effleuré le bras; un garçon marchand de vins attendait le panier en bas, il a mis dans le panier deux plats soigneusement couverts, un pain et deux bouteilles de vin. Le panier est remonté et en levant la tête, j'ai pu le voir arriver chez Pétrus Ringard; un bras blanc et rond qui ne devait pas appartenir à Pétrus saisissait la ficelle; c'est tout ce que j'ai vu avec quelques boucles blondes voltigeantes. M. Pétrus Ringard donnait à déjeuner. Maintenant, à toutes les heures de repas, en regardant vers ma fenêtre, je suis certain de voir le panier aux victuailles descendre et remonter; cela n'est pas bien gênant, ce qui l'est davantage, ce sont les sorties nocturnes de Pétrus ou les visites également nocturnes de ses amis. La maison ne



Pétrus persécuté.



dort plus, le portier gémit, mais peut-être n'a-t-il rien dit à ce locataire bruyant, j'ai été puni aussi. Les deux portes ouvertes entre le peintre et le portier, un des deux coups entraient un peu avant le lever du soleil, le portier se mettait à carillonner dans l'espoir de voir tomber sur lui messieurs les recors. Ce portier est devenu la lettre noire des amis de Petrus; comme il a un cerbère à la porte de sa loge annonçant que :

LE PORTIER EST BAILLEUR

ces peines gens enlèvent l'écriteau, apportent quelques lettres et le remettent ainsi modifié : le portier est railleur, — bailleur, — ripailleur, etc...

... Un oncle de Petrus, curé dans une bonne ville de province, ayant appris que son neveu se trouvait ainsi exposé aux foudres de la loi, a fait payer le créancier de son neveu. Petrus est furieux, on l'a entendu déclarer à ses amis que son oncle, puisqu'il se vantait de ses bienfaits, n'avait qu'à lui envoyer personnellement sa dette, au moins ce bon argent eût été mieux employé.

1834. — *Carnaval*. Mon locataire Petrus, pour se divertir, donne un bal masque à ses amis. Les autres locataires se sont mis sans défiance, lorsque vers onze heures les peintres et le portier ont paru dans l'escalier. Une violente querelle s'est faite sortir. C'était mon portier qui défendait les amis, — contre deux peines personne. Halobas, ce portier a été sauvé par un monsieur de nous en sauvant. Je n'ai pu intervenir pour n'avoir pas à intervenir, mais pour être sûr de ça.

Pour obtenir le passage, les deux peintres ont dû se débarrasser le portier, qui ne quitte d'eux sans être payé d'un bonnet Larnier-Larde, tenant en respect le portier d'un balai.

D'autres invités de Petrus survenant de part et d'autre, où il se bannada. Et jusqu'au matin le bruit des coups de pierres, de dehors, de dehors, sauvant le portier de son petit appartement de Petrus, n'a été interrompu



LE PORTIER

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

— *Le portier*

têtes qui faisaient du bruit comme deux cents. Confiant dans la solidité de mes plafonds, je finis par m'endormir, et jusqu'au matin je rêvai que je faisais moi-même, déguisé en ribaud, ma partie dans la fête.

Au matin, une députation de mes locataires tranquilles vint me sommer de débarrasser mon immeuble de cet artiste romantique et tapageur, et je dus céder devant la menace d'un déménagement général. Il fut entendu que j'enverrais l'huissier à mon peintre pour le sommer de déguerpir au prochain terme.

15 avril. — Un duel! Goussard et Pétrus se sont rencontrés au bois de Vincennes pour un combat singulier. Singulier est le mot! Depuis le congé donné à Pétrus à l'instigation de Goussard après le bal de la mi-carême, la guerre était allumée entre mes deux locataires. Pétrus et ses amis avaient couvert les murailles du quartier et jusqu'aux panneaux de sa boutique de dessins représentant un pain de sucre coiffé d'un bonnet à poil, avec cette inscription :



Locataires tranquilles.

GOUSSARD

CAPITAINE AU ROYAL-ÉPICIER

Le modèle fourni, les gamins s'étaient empressés de le reproduire à profusion jusque par delà les limites du quartier, dans des parages où le nom de l'honorable marchand de denrées coloniales demeurerait pour les passants une obscure énigme. Bien-

tôt le pain de sucre de *Goussard, capitaine au Royal-Epicier* fut aussi répandu que le nez de Bouginier, le « Crédeville voleur » ou la poire de Louis-Philippe.

Pétrus et ses amis affectaient, en passant devant Goussard, de faire le salut militaire en chantonnant :

« Ne raillois pas ceux d'la garde épicière!... »

Goussard avait beau effacer lui-même ou faire effacer par ses garçons



le pain de sucre en bonnet à poil, il reparait cette année. La caricature de Philpou vote de 1900, le dessin de Petrus représentant une patrouille de pains de sucre en bonnets à poil, commandée par un Goussard reconnaissable.

Et Goussard atole, après un échange de lettres impudiques, se laisse aller à dire, le premier d'un duel pour en finir. Petrus, sauta du coup. Immédiatement deux de ses amis, houlottes jusqu'au col et protégés de 2000 francs, arrivèrent chez l'épéier et le sommèrent de choisir 200 francs de témoins. Après trois jours de pourparlers et de disputes, les témoins des deux adversaires qui prétendaient chacun à l'innocence d'offensé, Goussard et deux amis, négociants et officiers comme lui, partirent un beau matin pour Vincennes. Petrus sortit derrière eux, laissant ses témoins qui l'attendaient dans un fiacre. On arriva dans le bois. Les témoins de Goussard, pendant que celui-ci restait fierement les bras croisés, examinaient deux sabres d'officier apportés sous un manteau. L'adversaire et ses témoins descendirent de leur fiacre à quelque distance et Petrus, marchant le premier, s'avanca, une halberde à la main, la pointe en avant, vers le groupe Goussard stupefat.

Un témoin de Goussard m'a rapporté le dialogue échangé entre les deux ennemis.

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ? demanda Goussard.

— Ça, c'est la halberde de mes pères, répondit Petrus, c'est votre arme !

— Votre arme ! fit Goussard reculant devant Petrus toujours en avant. —
— Oui !

— Vous prétendez vous battre à la halberde ?

— Vous prétendez bien vous battre au sabre ? Vous êtes un homme de guerre, vous, monsieur Goussard, le sabre est pour vous une affaire familière, tandis que moi, paisible homme d'étude, je n'ai pas l'habitude que que les sabres de bois et encore dans ma plus extrême jeunesse. Dans ces conditions, si je croisais le fer avec vous, vous auriez le grand avantage de mon inexpérience, vous m'embrocheriez certainement sans me faire de mal. Je suis brave, mais sûrment de ma peau, je ne suis pas prêt de me pas égorger par un bretteur sans essayer de me défendre. Vous n'avez rien à dire ?

— Monsieur ! balbutia Goussard, il était convenu avec vos témoins.

— S'ils ont consenti au sabre, je les desavoue. — fit, vous s'en va vers

mitié! Heureusement, si mes témoins sont disposés à me laisser éventrer, égorger, ou estropier, moi, je m'insurge!... Écoutez, tout ce que je



Repetitions a domicile.

puis vous concéder, c'est ceci, vous combattez au sabre, puisque vous tenez au sabre et moi à la hallebarde qui rétablit un peu l'équilibre entre votre force et mon infériorité... allons, en garde!

Les témoins se précipitèrent entre la hallebarde de Pétrus et Goussard, qui ne trouvait plus un mot à dire. On discuta longtemps et chaudement. Pétrus cria plus fort que les autres, puis Goussard et ses témoins rengainèrent leurs

sabres, Pétrus releva sa hallebarde et chacun partit de son côté.

1842. — Mon toit a l'honneur d'abriter M. Frédéric Lemaître, le célèbre acteur. Frédéric, le grand Frédéric est mon locataire depuis deux ans. Il me tutoie depuis dix-huit mois; cette familiarité avec un grand homme fait ma joie, aussi je passe sur certaines choses que je ne pour-



Des actrices

rais permettre à d'autres locataires. Certes, ma maison est une maison tranquille et mes locataires sont des gens sages et paisibles, du rez-de-chaussée, occupé par la grande épicerie Goussard fils, au deuxième, et du troisième aux mansardes, mais le deuxième étage, en sa qualité de sanctuaire d'un grand artiste, a droit à des licences, à de nombreuses licences. Ce deuxième étage est bruyant, irrégulier, fantaisiste, noctam-

d'acte en acte, les spectateurs, encore émus et transportés, raconter la pièce, expliquer la marche des événements, commenter, discuter, faire des suppositions sur la suite, chercher à deviner le dénouement, répéter les mots de la pièce ou les grandes tirades à effet...

Frédéric appelle le portier *Pipelet* et le portier ne se fâche pas; au contraire, il paraît flatté.

— Pipelet, quand tu recevras du papier timbré, tu me feras le plaisir de ne pas le monter, n'est-ce pas, vieux cloporte?

— Oui, monsieur Frédéric!

Oh! si c'était un autre!

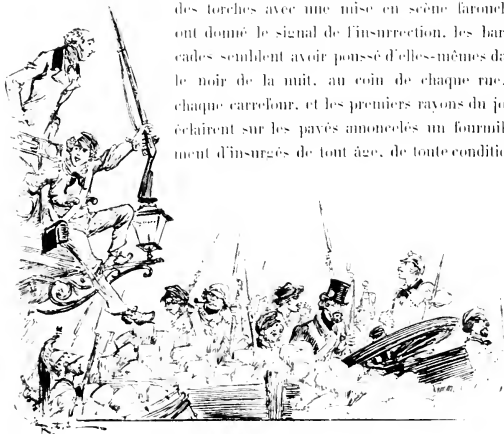


M^{me} Eusebie Lamisse.

des tressaillements tragiques qui semblent vraiment des appels de la mort à la vengeance.

La funèbre vision passe lentement, elle passe comme un cauchemar, le boulevard redevient noir. Non, je n'ai pas rêvé, en me penchant j'aperçois au loin vers la Bastille les teintes rouges des torches et j'entends courir la grande clameur : Vengeance ! Vengeance !

... Aujourd'hui tout est fini. L'échauffourée du boulevard des Capucines a mis le feu à la mine ; ces cadavres des victimes, promenés à la lueur des torches avec une mise en scène farouche, ont donné le signal de l'insurrection, les barricades semblent avoir poussé d'elles-mêmes dans le noir de la nuit, au coin de chaque rue, à chaque carrefour, et les premiers rayons du jour éclairent sur les pavés amoncelés un fourmillement d'insurgés de tout âge, de toute condition,



Ma barricade.

en blouse, en veste, en redingote, en tunique de garde national...

A l'angle de mon balcon, lorsque j'ouvre ma fenêtre, je trouve un gamin de seize ans installé sur la corniche, les pieds posés sur les premiers pavés d'une haute barricade, un bras passé dans les barreaux du balcon et l'autre appuyé sur un fusil de munition.

— Bonjour, citoyen, fait le gamin en riant, ça va chauffer tout à l'heure, vous dérangez pas, vous pourrez, si le cœur vous en dit, tirer sur les cipaux de votre fauteuil !...

... Pourvu que Lamartine nous sauve maintenant !

10 mars. — Plante un arbre de liberté au boulevard. Les gens que je ne connais pas sont arrivés avant moi pour le faire. Je sais où. C'est un arbre de liberté qui a été planté par le roi pour m'offrir. J'ai dû les aider à faire un grand effort pour le faire comme je connaissais le cérémonial, je suis allé chercher M. de Sainte-Elisabeth pour tenir notre arbre. Après la cérémonie, laquelle les citoyens ont été très convenables, ont qu'il y avait eu même éteint leurs pipes, arrosage de l'arbre. Le soir, on a planté l'arbre de liberté, car il m'a été une quarantaine de francs.

15 mars. — Les maçons reparent les avaries de la toiture. J'en aurais au moins pour 1500 francs, c'est plus qu'en 1830.

15 mai. — Que de tranges, que d'émotions depuis le jour. J'en pour presque c'est une manifestation, une érection, un défilé, un cortège, un banquet, une illumination, une bouillade, une descente des lanhoures ou une montée des ateliers nationaux, que sais-je! De ma fenêtre sur le boulevard, je vois le commencement, le milieu ou la fin de tout cela. Rien de trop grave jusqu'à présent, mais que sera la fin? J'ai peut-être été trop prompt à faire reparet les avaries de levrier.

Je ne reconnais plus ma maison ni mes locataires. Goussard fils, le grand époux, parle dans les clubs; ce garçon est ambiteux, il est député, capitaine de la garde nationale, président de plusieurs comités électoraux et autres. Il me traite de vieux bourgeois. L'un des artistes, c'est sauve en province, c'est un grand homme.



en garde à un jeune neveu basochien qui a planté là ses études et s'est engagé dans la mobile. À côté, l'ancien appartement de Frédéric était occupé depuis deux ans par une dame Eusébie Lamisse, rentière fort tranquille, encore assez jolie personne, bien qu'ayant visiblement dépassé les trente-cinq printemps qu'elle se donnait, un peu boulotte peut-être, mais de belles mains et un visage d'un ovale grassouillet très agréable, d'un joli teint et encadré de longues anglaises splendidement blondes et bouclées.

Je savais vaguement que cette dame s'occupait de littérature et publiait de temps en temps dans des revues qu'on ne lisait guère des vers qu'on ne lisait pas. Voilà tout à coup que cette rentière tranquille, ce basbleu jusqu'alors inoffensif, se transforme en ardente révolutionnaire, en réformatrice de la société ! Cela lui a pris vers le 15 mars. Ce jour-là je fus surpris, en rentrant d'une promenade, de trouver sur ma porte une plaque portant l'indication suivante :

LE DROIT DES FEMMES

Journal des revendications politiques et sociales des femmes françaises.

Rédactrice en chef, M^{me} EUSÉBIE LAMISSE

— Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je à mon portier, le père Boulard, le vieux tailleur jadis molesté par Pétrus.

— Ça, monsieur, c'est encore une de leurs abominations, répondit Boulard en me présentant une petite feuille, tenez, lisez, c'est votre locataire qui écrit de ces choses-là ! Une dame si tranquille, elle veut renverser la société et que les femmes portent des culottes... Lisez, c'est dessus !

En effet, le premier numéro du *Droit des femmes* portait en tête un article *manifeste* contenant un certain nombre d'aberrations qui me firent rire au premier abord. La femme égale de l'homme. Ah ! M^{me} Eusébie Lamisse, nous y gagnerions, vous aspirez à descendre !... La femme citoyenne et électrice ! La femme garde national même !

Mais huit jours après, je ris un peu moins. Deux autres numéros avaient paru et fait leur petit effet; des allées et venues de femmes jeunes ou vieilles, mais toutes excentriques d'allures, remplissaient la maison. Il venait même des hommes très barbus apporter sans doute



des articles au journal. Jusque là ce n'était rien, mais un jour le père Boulard monta effaré.

— Savez-vous, monsieur, la nouvelle invention de madame ? La misse ! Un club, monsieur, elle a fondé un club ! et ça se va dans votre maison !

— Un club ?

— Oui, monsieur, un club de femmes !

Je montai immédiatement au second étage. Boulard disait vrai. Il y



Le club de femmes.

avait sur la porte de M. Fusché l'inscription : *Club féminin*. Avec ces mots :

CLUB DE DROIT DES FEMMES

Faus les sacs à huit heures. Falgèr des per les ateyme.

On entendait un murmure de voix dans l'antichambre, mais elle ne pouvait avoir aucun droit au titre de *venue* puisqu'elle n'avait rien de son ancien appartement de Frédérick. Avant son mariage son père n'était devenu la salle de rédaction du journal. C'est sa mère et les gros meubles avaient été envoyés à la vente de la rue de la Harpe. Au fond, sur une estrade, une table représentant le club de M. Fusché se trouvait devant une dizaine de chaises et dix ou douze sièges. Les femmes pouvaient encore profiter de ce privilège.

deux ou trois matrones opulentes de formes essayant de paraître seulement entre deux âges; les citoyens transfigés du sexe fort, tous deux jeunes, étaient noirs de cheveux et de barbes, très remuants et très à leur aise au milieu des révoltées. Je n'eus pas beaucoup le loisir d'étendre mes observations, car mon entrée avait interrompu l'oratrice et fait retourner tout le monde.

— Que désirez-vous, citoyen? demanda M^{me} Eusébie Lamisse à travers la salle.

— Madame, je désire savoir de quel droit vous établissez un club dans ma maison? M'en avez-vous demandé l'autorisation?

— Hein? Qu'est-ce que c'est? s'écria l'un des citoyens en s'approchant.

— Attendez, citoyen! fit M^{me} Eusébie frappant sur la tribune avec une règle, attendez, ceci me regarde, laissez-moi répondre! Vous demandez de quel droit! D'abord, de par le droit des femmes dont nous avons planté le drapeau sur les débris de l'ancienne société... La femme libre, la femme égale de l'homme!

— Je ne vois pas... essayais-je de dire.

— Ensuite, de par le droit de réunion conquis en Février! Les citoyennes ne sont-elles pas libres d'en user comme les citoyens? Maintenant que j'ai condescendu jusqu'à vous donner ces explications bénévoles, vous pouvez vous retirer, vous avez dû voir sur la porte que l'entrée du club était libre *seulement* pour les citoyennes!

Des dames me poussaient déjà vers le palier.

— Mais... ces messieurs?

— Ces messieurs sont le secrétaire du journal et mon secrétaire particulier! s'écria Eusébie d'un ton d'impatience en donnant nerveusement des coups de règle sur la table.

Je résistais lâchement aux citoyennes, mais devant l'intervention des secrétaires, je pliai et regagnai l'escalier.

Eusébie Lamisse avait raison, on possédait pleinement le droit de réunion depuis Février et elle avait le droit de faire un club de son appartement particulier. Et je dus subir le club, voir monter dans mon escalier toutes les citoyennes révoltées de Paris, entendre tous les soirs piétiner au-dessus de ma tête la foule des dames revendicatrices des droits du sexe faible, et je dus apprendre à m'endormir au bruit de leurs discours, de leurs disputes mêmes, qui perçaient le plafond et me faisaient sauter dans mon lit.

20 mai. — En voilà bien d'une autre ! Le citoyen G. M. a organisé, à l'initiative de M. Eusebie Lamisse un petit magasin dans lequel il vendait, à l'occasion, autrefois des caisses de marchandises le commerce va se porter. M. Eusebie Lamisse va en faire un corps de garde ? Eusebie ne se contente pas de son journal et de son club, elle organise un bataillon de femmes. Il y a déjà un certain nombre de volontaires inscrites, le corps de garde est prêt et l'on a monté dans la salle du club une caisse de fusils et un tambour sur lequel une femme s'exerce toute la journée sous la direction d'un tapin de la garde mobile... Un tambour au-dessus de ma tête ?

Il paraît que l'on n'attend plus que les uniformes.

25 mai. — Le corps de garde est occupé. Cinq ou six braves femmes sont collectées avec Boulard qui leur défendait l'entrée et elles ont conquis le poste. Il y a une factionnaire à la porte. Ce n'est que le premier noyau du bataillon d'Eusebie, on attend de nombreuses adhésions. Eusebie se démène beaucoup, l'hostilité des autorités masculines a créée des embarras, paraît-il, mais elle les surmontera et le bataillon des Vesuviennes défilera devant le gouvernement, avec la mobile et la garde nationale à la prochaine fête.

Juin. — Quelles journées ! J'ai eu bien tort de reparler trop vite les débris de février, ma maison est dans un bel état ! Du haut au bas mouletée par les balles, elle semble avoir une violente éruption de petite vérole et sur certains points elle est trouée comme une coucoure ! J'ai eu trois boulets dans ma chambre à coucher, heureusement que je n'étais pas là et que mes pauvres sœurs s'étaient réfugiées dans la cave avec les autres locataires. Enfin, les insurgés s'étant comparés des faulx pour tirer sur la troupe, il ne me reste pas un caillou.

Je commence à connaître le programme à chaque révolution par la grande barricade en travers du boulevard à l'un de mes voisins et une autre en reboui sur la petite rue. Ce sont les mêmes pavés qui se retrouvent entassés de façon différente avec des perfectionnements chaque fois. Cette fois-ci, il y avait une plate-forme et des manivelles d'artillerie sur en haut de la barricade, avec un grand drapeau et une petite canonnelle ! Ce nouveau drapeau consistait de sans être une croix, mais sur mes sœurs quand elles s'aperçurent flottant dans le ciel, les insurgés s'installaient sans façon dans nos hauts et s'établirent sur garnissaient nos balcons de pavés et de projectiles, c'est d'abord évidemment le signal de la retraite dans nos caves pour aller se poster à l'arrière

Les Vésuviennes n'avaient même pas songé à défendre la maison, elles s'étaient toutes envolées, probablement chez leurs secrétaires particuliers.

Et bientôt la bagarre commença. La fusillade et la canonnade après avoir fait rage dans le lointain se rapprochèrent de nos barricades. Le moment difficile était arrivé. De la cave on entendait des pas, des cris,



Les insurgés s'installaient sans façon dans nos fauteuils.

des appels, puis un peu plus loin des roulements de tambour, des sonneries de trompettes et soudain la fusillade éclata devant la maison. Toute la soirée et toute la nuit elle continua irrégulière, saccadée, s'arrêtant et reprenant, entrecoupée de coups de canon. De temps en temps une secousse, un bruit d'écrasement sourd, le fracas terrible d'un boulet frappant les pavés de la barricade ou perçant une muraille, et alors des cris horribles, comme des hurlements d'animal égorgé, des plaintes, des soupirs, que les sens aiguïsés par l'horreur percevaient à travers les murs.

On avait soigneusement bouché les soupiraux des caves, et à la faible lueur d'une lanterne, les réfugiés se regardaient les uns les autres, effrayés par leurs figures blêmes, par leurs yeux effarés. Au milieu de tout cela, les lamentations du portier qui gémissait depuis la veille de manquer de tabac à priser; le père Boulard, très poltron, ne serait pas

remonte dans sa loge pour sauver sa femme, pour... temps, quand il se produisit une accident... marchand de tabac au bout de la rue. Avant que- la et de se faire ouvrir ?

La reprise des coups de fusil le faisait... portait de ces courtes sorties, des histoires terribles, vraisemblables, qui donnaient la chair de poule.

Et moi pendant ce temps la pe... Appelé au premier moment par le rappel et la... mon uniforme de garde national et rep... que pour mes débuts à la guerre pe... fait de mon mieux, par bivouaque, par... des coups de collier; quatre fois, en... 11 léger, ma compagnie s'est lancée à l'assaut de... grêle des balles, et enfin pe me suis trou... surges, devant ma barricade. Je ne p... barricade avait la prodigieuse forteresse de... du faubourg Saint-Antoine, mais enfin elle était... du mal. Il fallut tout un bataillon de ligne et deux comp... legion entraînées par Lamoricière et par des repr... enlever le morceau. Fous la joie de retrouver mes pauvres sœurs... et sauvés et d'apparaître à leurs yeux dans toute... ou plutôt de vieux conscrit.

Et ensuite quelle grimace à la vue de ma maison... et de boulets! Je n'en sortirai pas à mon... cette fois, sapristi, pe ne me pressera plus. E... dommage, le retour complet de la tranqui...

Octobre 48 — Congé donné à M... 1850

1850 — Goussard, le... dant trois mois, officier de la... peu brillant ensuite, candidat aux... devenu un soldat du prince... la gloire, la liberté avec un pouvoir... pe ne comprend pas très bien les le... traité de vœux philippiste! Je ne d...



Les turcs bons.

V

NOUS VIEILLISSONS

1831. — Encore! Cette nuit j'ai été réveillé par un bruit de pavés sous mes fenêtres. C'était la barricade, l'éternelle barricade, que l'on recommençait. Je m'y attendais d'ailleurs, le prince Louis a fait son coup d'État et toute la journée nous avons eu du bruit sur le boulevard.

Goussard rayonne. Ce matin il rentre son enthousiasme à cause de quelques insurgés qui continuent à entasser des pavés. Ils ne sont pas très nombreux, à moins d'imprévu, ce sera moins grave, la maison, je l'espère, s'en tirera plus facilement qu'en Juin.

Peu de chose, comme je m'y attendais, une dizaine de coups de fusil à peine. J'en aurai pour cinquante francs.

Aujourd'hui mes balcons sont occupés militairement par la troupe qui surveille le boulevard pendant qu'on enlève ça et là quelques petites barricadettes. L'empire est fait. La grande révolution attendue pour 52 est étouffée dans l'œuf. Enfin, j'en avais assez! Nous allons être tranquilles, dit-on!



Monsieur.

1833. — Rentrée des troupes de Crimée. Sous nos fenêtres pavoisées

fixe et certain, se festoyant le dimanche ainsi qu'aux anniversaires, chantant au dessert les refrains du *Cacou*, les chansons de Desaugiers et de



Madame.

Béranger; je n'ai plus ces employés plus modestes mais tenant rang de petits bourgeois, à l'abri des soucis, joyeux aussi et amis des plaisirs peu coûteux, comme la pêche à la ligne le dimanche ou le jeu de boules dans un café-guinguette; ces commerçants modestes aussi, ennemis de la poudre aux yeux, travaillant tranquillement sans âpreté au gain, sans ce furieux besoin de faire fortune très vite et n'importe comment qui tient ceux d'à présent.

Maintenant, bourgeois gros et minces ont la même morgue

de grand d'Espagne, de la suffisance et de la raideur, avec des prétentions au grand luxe; le sans-façon d'autrefois est parti, tout le monde pose pour son voisin, madame ruine monsieur en toilettes, elle a *son jour*, on donne des soirées. Et ces prodigalités en poudre aux yeux sont payées par une mesquinerie lamentable dans les dépenses d'ordre intérieur. Ils ne ressentent aucune faim intellectuelle sans doute, car il n'entre pour ainsi dire pas de livres chez eux, pas de revues, ils se contentent d'un journal pour pâture quotidienne et madame ne connaît que son *Mouilleur de la Mode* ou sa *Gazette du Monde Élégant*.

Et plus de stabilité dans les situations, tout le monde a des hauts et des bas. Le commerçant plus exposé qu'autrefois a perdu la belle tranquillité d'âme que la marche régulière du commerce lui permettait, il a mille tourments : la concurrence, le bouleversement apporté par les chemins de fer, l'exportation, l'importation, les questions de douanes qui peuvent tout d'un coup l'enrichir ou le ruiner, les échéances, les faillites... S'enrichir vite et se retirer de la bagarre, c'est le plus sûr. Le rentier est touché par les fluctuations de la bourse; le mois dernier son capital prospérait, le mois prochain, il sera en danger. Les obligations





Retour de Cuba. Il y a eu de la hausse

mexicaines sont en hausse, bravo !
Grand Dieu ! le crédit mexicain
qui baisse encore.

Quant aux petits employés, comme les
pauvres diables ont toujours le même
appointements qu'en 1820, ils ont le droit
la peine à veiller.

Mon concierge on ne dit plus partie vient d'un homme qui a un
Il se retire à la campagne dans une petite ville où il a une
fille, dans une à l'Opéra. Quel spectacle pour un jeune homme
Je me rappelle le discours de mon concierge. Pendant qu'il se
poutus, à l'ord hardi, vive les diables, que je vive après qu'on s'en
avec son petit papot en attendant un petit gain de poche, couché
dans ses hautes de tues, lui fait tout d'un coup de course, comme il
musique et de français. — Ou, mon concierge, il faut savoir lire d'écrit

fices quand on a une enfant que tout le monde vous en fait des compliments. » me disait la maman. Et pour veiller sur cette précieuse enfant, la prudente mère ne manqua jamais d'accompagner sa fille. les jours d'Opera, il y a des gens si pernicieux dans les coulisses!

Enfin tous ces soins ont eu leur récompense, mademoiselle a réussi à ses examens, elle est coryphée du premier quadrille et promise à un brillant avenir. Elle a pris son vol grâce à un monsieur qui lui veut du bien, et elle a pu donner à ses bons parents une modeste petite campagne près Paris avec une petite rente.

1865. — Le successeur de Goussard, l'épicier parti il y a trois ans pour s'établir dans une rue qui devait être expropriée prochainement, d'après des renseignements *confidentiels*, voudrait bien revenir. On ne l'exproprie pas là-bas et d'autres renseignements également *confidentiels* lui ont donné la certitude que c'était ma maison que l'expropriation devait toucher.

La vérité est qu'il est au bout de son rouleau et que cette chimérique expropriation, le rêve de tant de gens actuellement, pourrait seule le sauver.



La demoiselle et la concierge.



DE CATASTROPHE EN CATACLYSME

1870. — Je suis bien vieux, hélas, et voici qu'il me faudrait recommencer la vie, j'ai revu les jours brillants, les périodes triomphales du premier empire avec le second, et je revois aussi, hélas! les tristesses de 1814. Le canon aura été le musicien de ma jeunesse et l'accompagnement funèbre de ma vieillesse, je suis né au temps de guerres révolutionnaires, et j'en revois ces égarements horribles, de l'impudique je n'en serais pas surpris. Mes jours sont morts à temps, comme ceux de tant d'autres, et je finis dans les bonheurs d'un grand âge, un lieu qui n'est ni de la terre ni du ciel.



Janvier 1871. — Non, ce n'est qu'un commencement. D'abord pour connaître et préciser la forme de la machine nouvelle, et puis je ne puis me résoudre à en faire un de mes jours du futur. Au moment où je me suis dit cela, et d'un coup, j'ai senti que je n'étais plus

pondance, n'a guère le temps de donner un coup de balai à l'escalier ; si les citoyens locataires veulent avoir leurs lettres à l'heure, ils peu-



Le vibrant Saillard.

vent bien descendre à la loge, je n'ose pas le renvoyer, il ne cache pas le profond mépris que je lui inspire en qualité d'exploiteur du peuple et m'a fait comprendre que je n'en avais pas pour longtemps, le joug de l'infâme capital devant être brisé prochainement.

J'ai d'étranges voisins en ce moment. Au premier étage, dans l'appartement à côté du mien, au second, dans les deux grands appartements donnant sur le boulevard, les locataires étant partis au commencement du siège, la municipalité, prévenue par mon concierge socialiste, m'a fourré des gens de la banlieue,

J'ai à côté des chiffonniers de Clichy dont les cahutes ont été démolies par l'autorité militaire, une famille nombreuse, deux vieux, leur garçon et sa femme, trois grandes filles et deux enfants, plus deux chiens, tout ça en tenue de chiffonniers, se servant de tout comme en pays conquis, mangeant avec la vaisselle, s'allongeant dans les fauteuils et couchant dans les lits de mes pauvres locataires. C'est comme un rêve pour ces gens-là, ils souhaiteraient un siège à perpétuité. Les hommes touchent trente sous, les femmes quinze sous par jour, ils reçoivent des bons de pain, des bons de fourneaux municipaux et ils travaillent encore un peu, *pour s'amuser seulement*, dit le vieux, qui ne sort jamais sans sac. Que font-ils de tout ce qu'ils ramassent ainsi par les rues, je les soupçonne d'avoir converti une pièce de l'appartement en dépôt de chiffons. Au second étage, autre transformation, ce n'est pas un entrepôt de chiffonniers, c'est une ferme. J'ai des gens de Noisy-le-Sec, une famille de paysans réfugiés avec toute leur basse-cour. Ils prétendent avoir mangé tout de suite leurs lapins et leurs volailles, mais j'ai entendu longtemps au-dessus de moi des coins-coins de canard et sans nul doute ils les ont gardés le plus longtemps possible pour les vendre aux prix de famine. Mes pauvres plafonds !

Enfin au troisième, j'ai depuis deux ans le célèbre Saillard père, le

révolutionnaire, à la tête faite d'os
 mal avec mon concubine, j'en ai vu un
 Mais auprès de l'innocent Salsard qui n'est
 n'est qu'un airon, Salsard peut-être, mais
 étoiles des réunions publiques
 montons enragés qui les écoute, le
 sur l'ailiche lui salle comble



Salsard peut-être, mais
 étoiles des réunions
 montons enragés qui les écoute, le
 sur l'ailiche lui salle comble

Mon concubine, j'en ai vu un
 Mais auprès de l'innocent Salsard qui n'est
 n'est qu'un airon, Salsard peut-être, mais
 étoiles des réunions publiques
 montons enragés qui les écoute, le
 sur l'ailiche lui salle comble

Il n'y a rien de plus... (B.B.B.)

ses yeux railleurs ; il tiendra parole, il nous fera sauter peut-être, mais je jurerais bien qu'il ne sautera pas.

Mars 71. — Décidément je regrette ma Vésuviennne de 48, la citoyenne Eusébie Lamisse ! Saillard est parti habiter les hauteurs, mais il a cédé son logement à un citoyen plus farouche encore, qui organise dans mon immeuble un corps franc, *les Enfants perdus*, composé, à ce qu'il me semble de jolis chenapans. La maison est pleine de chassepots et de revolvers ; sur le trottoir, devant l'ancien poste des Vésuviennes transformé en bureau d'enrôlement, auprès des fusils en faisceaux avec des



Le corps franc.

pains embrochés dans les baïonnettes, les Enfants perdus boivent et fument. Dans l'escalier, on marche sur d'autres Enfants perdus couchés en travers des marches. Encore si ces Enfants perdus n'avaient pas de cantinières, mais le bataillon en possède trois, toutes trois constamment munies de leurs chassepots, trois drôlesses sortant de je ne sais où, qui boivent et fument avec le bataillon, qui s'amusent à perquisitionner, à désarmer ou à arrêter les gens suspects de dièdne vis-à-vis de l'aimable Commune. Déjà les Enfants perdus, en réponse à des observations polies, ont parlé de me fusiller en me traitant de Versaillais. Comment tout cela finira-t-il ?

Mai. — C'est fini. Ma maison et moi, nous sommes encore vivants ou à peu près. Ma maison a retrouvé sa barricade de chaque révolution,

revue et augmentée chaque fois. C'est ainsi que la poche auprès de la citadelle s'est élargie pour accueillir le citoyen Saillard père. Et cette fois, nous voyons les braqueurs sur le Château d'eau. Des braqueurs. La maison a été envahie par les voleurs, qui ont saisi les balcons avec tous les matras de la pharmacie. On n'a pu sauver ni pour ni installer dans les galeries de la cour. La bataille a été dure. Le narrateur, qui est philosophe, m'attendait avec philosophie à cette prise que les braqueurs obus qui ont pénétré chez moi avec effrénement.

Quand nos braves petits troupiers sont entrés dans les brèches — j'avais pris machinalement un air de grand vacarme de la bataille, mes yeux étaient fermés — j'appelle pantagruelisme certain genre de philosophie de choses fortuites. — Est-il rien de plus fortuit qu'un coup tout à coup dans l'habitat de l'âme et la chasse au bonheur. Cette simple phrase me rassera. Rappelons que, même encore après l'orage, il n'y a eu que des braves et honnêtes Français pour nous venir en aide. L'heure présente.

La balle ne vint pas. Après un effroyable tintement de cloques, de cris, de vociférations, de courses éperdues, les portes, enfoncées et de fenêtres volant en éclats, le refuge s'ouvrit brusquement et d'un laurier épanoui en pantalon rouge, se présentant à cheval sur un

— Ah! fit-il en la relevant d'un œil étonné.

Probablement, répondit-il, par un coup de vent.

Nous nous étions compus. Je suis entré dans la maison prise. Mal de la mer, ce n'est pas de la mer. Rabelais, mon cœur s'en va. Quel est ce monsieur qui est dans toute la chambre de la chambre, et dans les cadavres.

Jun 71 — D'après de vos dans l'air, j'ai vu de la mer de réparations. Ah! Qui va être le plus grand.

Juillet — Mon ancien concubine, j'ai vu de la mer de la bataille, pour sa candidature, pour sa candidature. Je n'ai certes pas ma voix, mais il peut y avoir de la mer.

teurs porteront certainement son nom aux urnes. Paris, la Ville-Lumière (après le grand éclairage au pétrole de la Semaine sanglante), on



Candidat au conseil.

peut sans marchander lui donner ce nom, aura l'honneur de le compter parmi ses édiles.

Note du compilateur.

1887. — Mon vénérable cousin Ponto n'étant plus, les Mémoires d'une maison parisienne s'arrêtent ici. Je ne trouve après juillet 71 que des mémoires, des devis, des papiers timbrés, des assignations, des significations d'avoué, mille autres paperasses désagréables et enfin, dernière relique, l'affiche de la vente au Palais de justice, tout cela pêle-mêle avec des paquets d'actions dont je tirerai bien vingt-cinq centimes au poids. Mais j'ai voulu revoir la maison dont mon vénérable cousin m'a légué tout au moins le souvenir et j'ai rapporté de mon douloureux pèlerinage les éléments d'un petit appendice à ces mémoires.

La maison a toujours belle apparence, avec un aspect de bâtisse neuve dû aux grandes restaurations de 71. Au rez-de chaussée, aucune trace du style égyptien primitif. J'ai vu le concierge, le successeur du portier jacobin, du vieux soldat, du portier molesté par les rapins, etc., etc. Ce concierge trônant majestueusement dans une loge ou plutôt un érin tout en glaces, acajou et velours rouge, est un monsieur très chic que mon cousin aurait certainement pris pour un ancien magistrat s'il

la maison Ponto terminerait bien ces mémoires, mais non, j'aime mieux ne rien dire, je soupçonne ce concierge d'être en proie à un noir pessimisme, et de voir du naturalisme partout. Tout ce que je puis dire, c'est que d'après lui le toit de la vieille maison n'abrite actuellement qu'une seule personne absolument respectable, digne et intelligente, et que cette personne, c'est le concierge !



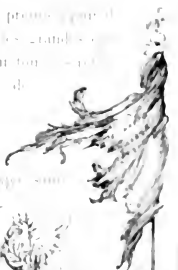
Le concierge chic.



LES VIEUX DE LA MIHI

I

Quand arrivait le premier jour de
chaque trimestre, les grandes com-
pagnies de l'Union pour tout ce qui
est ou peut être de
l'Etat, le petit An-
toine Portier, assis
au fond de sa chaise,
sur sa chaise de saupisson,



ruissseau ou de quatrième clerc, pouvait presque se considérer comme le successeur de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc. ; car il passait en revue, ce jour-là, tout ce qui restait dans la ville de S... des armées de Sa Majesté l'Empereur et roi, tout ce qui, parmi les vieux débris des anciennes guerres, revenus au pays natal ou échoués dans la petite ville, avait jusqu'alors échappé aux coups de la faux régulière et infatigable du Temps.

Ce n'était pas la grande revue nocturne du poète, mais c'était presque aussi macabre, dans son réalisme cruel, ce défilé devant le pupitre du petit clerc des vieux soldats courbés par l'âge, fatigués, amaigris, desséchés pour la plupart, ou, — plus rarement, — gonflés et empâtés, abimés parfois, enlaidis et dépoëtisés par les infirmités et les décrépitudes, les vulgarités et les misères de la vie.

Parmi tous ceux qui venaient signer leur certificat de vie et toucher le trimestre des maigres pensions, salaire de peines et de dangers inouïs, indemnité des pintes de sang versé ou des membres perdus en de lointaines batailles ; parmi cette cohorte de vieux de la vieille, il y avait de vigoureux et nobles spécimens de ce type du vieux soldat, un des quatre ou cinq grands types éternels de tous les âges et de tous les pays, de vieilles moustaches énergiques, de superbes têtes blanches frappées comme des médailles et dignes du crayon de Charlet ou de Raffet.

Le petit clerc, assez dédaigneux des clients ordinaires, paysans ou citadins, se montrait poli et plein d'égards pour tous ses visiteurs trimestriels, pour les pauvres invalides, impotents, sourds, à demi tombés en enfance, ne comprenant ou n'entendant plus guère, comme pour certains autres aux nez rubiconds, vieux drôles dépourvus de toute vergogne, qui avaient dû, certes, en leur temps, en faire de belles, lâchés par toute l'Europe. Mais, lorsque se présentaient devant son pupitre quelques-uns de ces grands vieillards droits et fiers, héros obscurs de la prodigieuse épopée, il laissait voir une particulière et respectueuse admiration.

Il les rédigeait de bon cœur, les certificats de vie des vieux braves aux rangs éclaircis à chaque trimestre ; cela seul lui agréait de toute l'insipide besogne qui lui était dévolue d'un bout de l'année à l'autre, du grossoyage assommant sur lequel il dormait à l'ordinaire. Au diable les actes et le papier timbre, cette revue des vieux pensionnés, c'était de la belle et bonne poésie, c'était un écho affaibli des jours terribles et des grandes guerres passées qui roulait soudain dans l'étude, comme un

vieux soldat séparés par près de soixante années, un courant de sympathie s'était établi; malgré la différence des âges, deux natures pareilles s'étaient devinées et comprises, deux âmes chaudes et enthousiastes, montrant pour les banalités et les platitudes sociales un dédain calme et railleur chez le vieux soldat, violent et emporté chez le rageur petit clerc.

Fils de tout petits commerçants, petits épiciers dans la petite ville, qui rêvaient de faire de lui un homme de chicane, un greffier, ou peut-être, gloire suprême, un notaire, Antoine Ponto, par une loi de contraste que l'atavisme seul expliquerait, était un garçon bouillant, nerveux, un brin exalté, qui faisait aussi bon marché du notariat que de l'épicerie, mettait au même rang les chandelles et le papier timbré, et ne demandait au Ciel d'autre grâce que de faire arriver au plus vite le premier jour de sa dix-huitième année, jour béni et très prochain, qui lui permettrait d'envoyer promener le Code et lui mettrait en main, au lieu d'un porte-plume de clerc, un fusil ou un sabre de trompier.

Depuis son enfance, les récits d'un grand-père, vieux soldat, les souvenirs d'un oncle paternel, officier supérieur à la fin du premier Empire et mort dans les derniers jours de la grande tragédie, la vue des soldats, les passages fréquents de troupes dans la ville d'étape, les retraites avec les tambours et les trompettes de la garnison éclatant chaque soir au premier coup de huit heures, tout avait contribué à faire naître et à entretenir le fanatisme militaire du garçon. Les premières victoires du second Empire l'avaient encore surexcité; il se les rappelait, ces victoires dont le nom éclatait soudain dans une apothéose de drapeaux et de lanternes vénitiennes à toutes les maisons; il se rappelait les tambours des pompiers parcourant la ville par une belle après-midi de soleil, ou le soir à la lumière des torches, et sur toutes les places, le maire, ceint de son écharpe, lisant après les roulements des tapins civils, les dépêches annonçant la victoire d'Inkermann, la prise de la tour Malakoff ou la victoire de Turbigo, la victoire de Magenta, la victoire de Solferino et enfin, la plus récente de toutes, la prise de Pékin après Palikao. Et les pavoisements soudains, les illuminations spontanées et les salves d'artillerie de la garde nationale en l'honneur des soldats de France, des braves petits pionniers toujours dehors, combattant un peu partout sous tous les ciels, en Europe, en Afrique, en Asie, en Amérique, répandant leur sang sous tous les climats et pour toute autre chose souvent, hélas! que l'intérêt sacré de la France.

Oh ! ces roulements victorieux des tambours sur les cœurs les plus endormis sursautant soudain et ne passant au-dessus d'elle comme un souffle d'aigre tempête, l'âme de la vieille Gaule guerrière, comme ils enflammaient les tambours, le cœur et la tête du petit Ponto ! C'est de peaux de bœuf, hélas, mais leur retentissement n'est pas tout à fait étouffé. L'oreille croit encore entendre vaguement leur sonde, comme les roulements du passé ou roulements de l'avenir, qui peut s'en être aperçu.



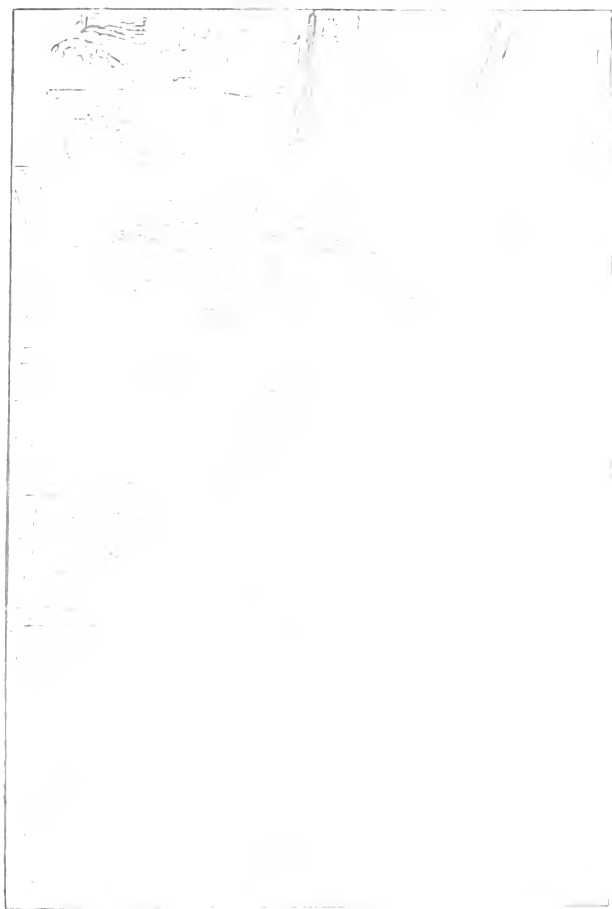
Un régiment de cavalerie
à Saint-Basile-lez-Toul.

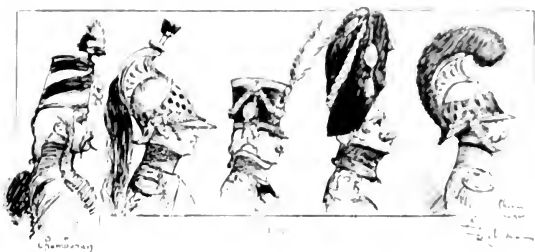
D'autres émotions, les 15 août, fusant et se défilant sur le front de la vieille Gaule allant entendre à travers ses murailles, ses fenêtres, dans leurs uniformes usés de vent et de pluie, au trot des chamarrés de domes ternis, des voix pleines et fortes, roulant devant, comme les hommes, la colonne vertébrale fatiguée. Les escadrons de cavalerie fusant et se défilant devant et derrière, les premiers lancés, à la droite du chemin. Puis les escadrons de dragons et les lanciers au lourd schabriel, des escadrons brillants, que qu'on voyait, trois escadrons et un immense escadron de dragons, se défilant, s'appuyant, pour se redresser, au front de la vieille Gaule.

bosseles : des artilleurs à l'uniforme sombre se groupaient autour du haut bonnet à poil d'un grenadier à cheval dont les joues glabres, rasées de frais, disparaissaient jusqu'aux oreilles dans le col carcan de son uniforme. A gauche, c'était l'infanterie, un colonel de voltigeurs en tête, rouge, apoplectique, etouffant dans son uniforme trop étroit ; derrière lui se serrait un état-major de vieux officiers, de petits hommes râblés, quelques-uns presque verts encore et qui n'avaient dû servir que dans les vélites ou la jeune garde, aux derniers jours de l'Empire ; des habits bleus, passés et plissés, des shakos de toutes formes, immenses, évasés, garnis de torsades, avec l'aigle sur la plaque, passée au tripoli pour ce grand jour. Il y avait dans le nombre quelques uniformes incomplets et quelques habits civils aux derniers rangs ; mais tout ce qui n'était pas trop invalide parmi les vieux ayant tenu le fusil ou brandi le sabre dans les grandes guerres était là ; certains n'habitaient pas la ville et venaient des villages d'alentour, pour se retrouver avec leurs anciens compagnons. Mais tous les ans l'effectif diminuait, il se faisait des vides parmi les hauts plumets ; les groupes se tassaient devant le chœur de l'église et semblaient serrer les rangs comme autrefois sous les volées de mitraille. D'un regard mélancolique, on se comptait ; cette année-ci, la cavalerie avait souffert, il manquait quelques casques parmi les cuirassiers, ou l'infanterie perdait un banc tout entier. Résignés, les vieux de la vieille relevaient la tête en mâchonnant leurs blanches monstaches et essayaient instinctivement de cambrer leurs vieilles poitrines pour faire bonne contenance sous la faux invisible.

Et l'orgue emplissait l'église de sa grande voix roulante, les chants montaient vers les voûtes, graves et pleins,ompés par le fausset aigu des enfants de chœur. Dans la nef où s'alignait une compagnie de la garnison en grande tenue, éclatait à l'élévation le commandement : *Garde à vous !* lancé par un jeune officier sur qui, pendant tout l'office, les regards des anciens restaient attachés — *Genou... terre !*

Toutes les crosses de fusil sonnait sur les dalles, puis des bruits plus clairs, les fourreaux des sabres tintant à leur tour, et tous les soldats, dans le grand silence de l'église et le freuissement des cœurs, un genou en terre, les fusils baissés devant l'autel...





II

— Ah! mon garçon! disait le commandant Heber, tu es un vieux refroidi et le temps est passé ou je parrais comme un cheval échappé, sans réfléchir, sans regarder, hop! hop! l'escalade! Je piaffe dans mon bel âge, je ne piaffe plus et je regarde derrière moi, j'examine la route faite, le long ruban d'étapes parcourues!... Hm! nous avons eu terriblement du mal, nous avons recolté à nous tout seuls de la gloire et des coups, la suffisance de cinquante ans... Pour quel résultat au fond, je le cherche encore... bon ou mauvais, je me le demande! Nous avons cogné comme des soubres... on nous demande pourquoi, ça a dans l'idée que nous avons eu tout ça, je me permets parfois de l'insinuer à quelques uns qui me regardent de travers, et pourtant, parmi tous ces vieux de l'air qui vont tout à l'heure venir te te pondre... *Present!*... conduent étaient déjà tombés en 1808, de 1809 à 1809... (L'année de l'année)



grand homme en 1810! Moi j'ai duré jusqu'en 1812: mon enthousiasme, intact au départ de la

grande armée, a été gelé en Russie. Il était pourtant solide, sacro-sacré! et ne le cédait à aucun; mais dans les neiges moscovites, j'ai réfléchi! C'était la première fois; jusque-là, comme les autres, je m'étais trouvé si occupé! Oui! quand j'y songe maintenant, il me semble que c'est un rêve, ces années ont passé comme des charges de cavalerie; ça semble très long quand on y est, à cause des boulets, des halles et de tout le tremblement, mais quand c'est fini, on est tout surpris de la rapidité avec laquelle tout a filé. La vie est tout en pente, mon ami, les années coulent et s'écoulent! surtout les années pendant lesquelles on a de l'occupation, et cela ne nous a pas manqué! Pour en revenir à nos gaillards, si chauds napoléonistes actuellement, beaucoup tiraient la langue à la fin et auraient volontiers changé le service de leur Empereur pour celui du roi d'Yvetot, si le grand homme l'avait permis. Puis la tranquillité revenue, changement de front, retour de l'enthousiasme; nous avons oublié qu'il nous avait tous écopés et notre Empereur est redevenu notre Dieu! Au fond, tout s'explique, et il ne faut pas nous traiter de girouettes; en chantant la gloire du Petit caporal, c'était



Vieux de la Vieille, Delmas et Lacroix.

traiter de girouettes; en chantant la gloire du Petit caporal, c'était

tout simplement la nôtre que nous chantions, c'étaient nos promesses que nous célébrions, et toute la France faisait chorus! Les générations fauchées, l'effroyable éreintement du pays, tout était oublié par ceux qui avaient eu la chance de survivre, et l'on ne demanda pas leur avis aux centaines de mille pauvres diables que la révolution et le grand homme avaient couchés dans des trous creusés dans toutes sortes de terres... et j'imagine que, parmi ceux-là, beaucoup se seraient volontiers passés de toute cette gloire, de Colonne et d'Arc de Triomphe!

Un petit homme tout rond et tout rouge, à l'air solide encore et même guilleret, entra dans l'étude et interrompit Claussé, à qui en passant il fit le salut militaire.

— Bonjour! toujours! Inon, vieux voltigeur? dit le commandant pendant que le clerc faisait signer le certificat de vie.

Le plus longtemps possible, mon commandant.

Celui-ci, reprit le commandant quand l'ancien fut parti, a dû me quand même jusqu'à la fin. Jean-François Doluy, prévôt de danse, prévôt d'armes brevété. Lui connu ses équivalents, soûlés au poste, mais riziolents



et frioteurs en diable!... Il n'y a pas bien longtemps que je l'ai rencontré à une fête de campagne attable avec un autre ancien lequel n'a pas dû briller dans les armées de Napoléon le Grand, car c'est bien tout le contraire d'un vieux soldat maintenant, une espèce de grippe-sou devenu vieil usurier de village... Le frioteur avait séduit l'usurier.



Vieux frioteurs.

s'était fait payer à boire je ne sais comment, et tous les deux, à peu près ivres, chantaient la larme à l'œil une chanson idiote :

.....
 Napoléon plein de vaillance,
 Comme Jésus il fut vendu
 Par les mains de Judas de France;
 Il fut trahi comme Jésus!

Quelques pensionnés se succédèrent et le commandant Clausee cessa de parler. Les vieux avaient pour la plupart l'air un peu intimidé en entrant dans l'étude, surtout ceux qui touchaient les plus petites pensions; assis devant le pupitre du clerc, ils tiraient leurs lunettes et traçaient péniblement d'une main incertaine, comme un enfant qui fait des bâtons, quelques lettres d'une grosse et lourde écriture.

Des pensionnaires civils, d'anciens employés de l'Etat venaient aussi, mais plus rares; les anciens militaires, par un accord tacite, pour le plaisir de se rencontrer sans doute, arrivaient presque tous en même temps, le matin. Quelquefois le commandant Clausee leur serrait la main, acceptait une prise de tabac, ou bien il rappelait en deux mots quelque vieux souvenir, quelque trait de l'histoire de tel bonhomme cassé et affaibli, gauche et embarrassé aujourd'hui, qui avait été un vaillant soldat, un troupiér audacieux, résistant, infatigable à fatiguer la victoire,

ou l'un de ces intrepides officiers de cavalerie, de dragons, de hussards, de hêtres, de Wagram, de la Moskowa ou de Waterloo.

Jean-François Laroche, ancien capitaine, combien de blessures ?

— Neuf, mon commandant, mais toutes simplement dans le cuir, que j'avais très dur... Rude avantage dans le métier que nous faisons, mon commandant.

— Hubert Maillard, chevalier de la Légion d'honneur, ancien crieur public et tambour de ville. Il a longtemps annoncé qu'il avait été perdu *à un caniche répondant au nom d'Ézra*, avec des baguettes d'honneur gagnées en battant la charge tout seul à la tête de son bataillon dans un moment difficile!

— Celles-là, mon commandant, je ne m'en servais que dans les grandes occasions. C'est tout ce que j'avais rapporté de Russie, et ma caisse crevée et brûlée.

Ah! voilà Delmas, dit tout bas le commandant. C'est un caducée! entrer un grand vieux à longue moustache blanche, appuyé sur un bâton canne et tramant péniblement la jambe, exécutant avec un beau sabre de première classe, et honneur des cornes... Un vieux, un grand, m'ont dit autrefois des anciens de son régiment, partant en campagne en campagne comme en garnison au nord comme au sud... P... naises, comme avec les Espagnols, ou les Baviens... Au grand moment en laisse, et très court, par sa gouvernante, une ancienne, devenue venue dévote quand elle a pris sa retraite avec le brutoire.

Le défile continuait, le clerc pointait les signatures, squaw, ou s'arrangeant les brevets des pensions, de vieilles lettres et papiers aux brousses, sales, maculés de taches et de caillots.

— C'est tout pour la ville, dit-il, il en vendra encore trois fois plus.



Fig. 1. — Le commandant.

de la campagne cette après-midi ; il ne me reste plus qu'à m'en aller faire signer ceux qui ne peuvent pas venir.

— Les colopès, dit le commandant.

— C'est le plus triste ; il y a M. Mazelle qui a la goutte, puis le père Knopfer qui ne peut plus se porter ; celui-là baisse tous les jours ; je crois que c'est son dernier trimestre...

— Du tout, du tout, Knopfer durera encore, tu verras ! Nous autres, vois-tu, nous les derniers, qui avons survécu à tant de choses, nous sommes fabriqués avec une pâte si résistante que la camarade y regarde à deux fois avant de nous mordre, par crainte de se casser les dents !

— Il y a aussi M. Clarambault qui est tout à fait en enfance.

Le commandant soupira

— Quel âge a-t-il au juste ?

— Né en 1772, dit le clerc en consultant le brevet de la pension.



Ex-grenadier
de la vieille garde.

— L'ancien des anciens, celui-là, major dans les grenadiers de la vieille garde, engagé en 90 au régiment de Picardie, il a tout vu, de Jemmapes à Waterloo ; il a été en Italie, en Egypte, en Allemagne, en Russie. Tu sais ce qu'il a fait en Russie ?

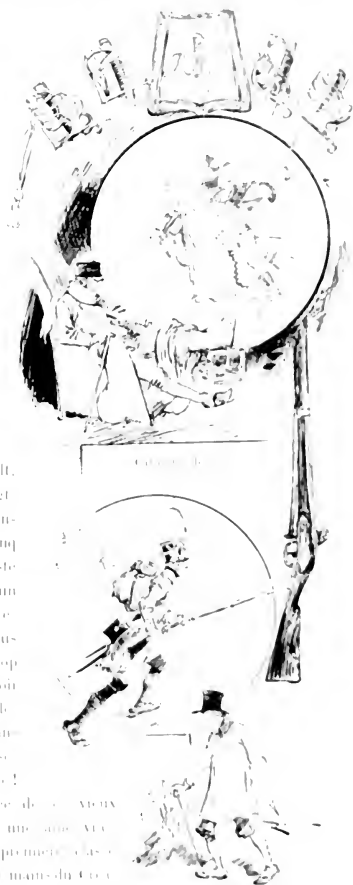
— Non, je ne sais pas ; je l'ai toujours connu en enfance, bégayant des mots sans signification, quand je vais lui demander, pour son certificat de vie, une signature que je n'obtiens qu'avec beaucoup de peine, en lui parlant comme à un petit garçon...

— Pauvre Clarambault ! cette existence à l'air libre, sous le soleil, le vent, la neige ou la pluie, ces quinze ans de marches continuelles sur les grands chemins de l'Europe, malgré les fatigues, les peines écrasantes, les accablants, ça vous a trempé pour un siècle les hommes assez

forts pour résister à la première période d'effacement! Vois nos vieux généraux qui restent jusqu'à soixante-quinze ans sous le harnais, quelle ardeur! Ça tient encore à cheval et c'est solide, les accès de goutte à part; compare-moies gaillards là aux bureaucrates décaïs avant la soixantaine, collés dans leurs fauteuils et incapables de soulever autre chose que leur parapluie ou leur bonnet de coton. Hein! ai-je raison de chanter la vie militaire?

Pour en revenir à Clarambault, qui touche à ses quatre-vingt-dix ans, redevenu un petit enfant depuis quatre ou cinq hivers, dire que cette triste carcasse falote, agitée par un tremblement senile, est l'enveloppe d'un vrai héros, mais d'un héros trop complet, trop natif et trop simple, pour avoir su tirer de son héroïsme les avantages qu'avec un peu moins de naïveté et de désintéressement il en eût pu extraire!

Oui, l'âme qui s'est envolée de ce vieux corps encore debout, c'était une âme vraiment pure, une âme de premier classé sortie avec le numéro un de la main du Créateur. Je l'ai connue dans son temps, et



vieux Clarambault, et parmi la jolie collection de sabrems de toute catégorie que nous faisions, je jure que j'en ai peu vu de pareils à lui. Il lui a manqué la chance pour parvenir aux premiers grades. Au lieu de violenter la chance, ces hommes-là, c'est la chance qui doit les violenter ! Je ne te raconterai pas, garçon, tout ce que Clarambault a fait à ma connaissance, tous les traits d'héroïsme que je sais de lui... Dans la vie de tous les vieux soldats qui te viennent à chaque trimestre, il y a des traits d'héroïsme du même genre, mais les siens étaient plus complets, avec je ne sais quoi de plus particulier, de plus naturel pour ainsi dire. Pas de bravade du tout, pas d'accès de cette belle folie héroïque qui saisit à certains moments difficiles les natures sanguines, pas d'intérêt personnel surtout, ni d'idée d'avancement : non, sa marque à lui, c'était le dévouement pur et simple, il se dévouait sans s'en apercevoir pour ainsi dire. Écoute seulement ce qu'il a fait à la Bérézina... Mais d'abord il faut te dire qu'à Moscou, son régiment, attribuant des privations endurées depuis l'entrée en Russie, à je ne sais quel rogne-portion, officier d'administration, Clarambault, fatigué de réclamer pour ses hommes, prit l'affaire à son compte et provoqua l'officier. Au lieu d'aller sur le terrain, celui-ci, par son influence sur son général, fit mettre Clarambault aux arrêts pendant tout le séjour à Moscou. Cela ne porta pas honneur au rogne-portion, car, la retraite à peine commencée, il fut massacré par les Cosaques...

Et l'hiver russe qui tombe sur nous tout à coup, un sombre soir, après une longue étape, alors que trempés jusqu'aux os, par des passages de petites rivières, nous allumions nos feux ; la tourmente de neige qui s'abat sur nos bivouacs, glace nos moelles et notre sang et, laisse voir le matin, après de longues nuits de dix-huit heures, autour des feux étouffés des rangées de petit monticules formés de cadavres gelés ! Le long martyre commence ; plus d'ordre, plus de cohésion ; plus de cavalerie ni d'artillerie, il ne reste pas serrés autour des drapeaux un quart des effectifs armés... Et il faut marcher, se battre, repousser l'ennemi...

Après quarante jours de marche dans la neige, la grande armée, devenue la grande cohue, arrive à la fameuse rivière. Dans la première journée du passage, lorsque s'est produit sous les boulets russes l'effroyable encombrement du pont de bateaux d'Eblé, Clarambault étant passé, s'est aperçu que l'aigle de son régiment était restée



Va, tant qu'il y aura un champ et une maison sur terre, il faudra un soldat pour les défendre; sois gai, honnête et brave, et en avant, mon garçon!

— Et moi aussi, un jour, dit le clerc, j'irai signer dans quelque étude pour toucher ma pension de retraite.

— C'est la grâce que je te souhaite.



naissent, l'ennemi est proche. La veille au soir, quelques débris du corps de Mac-Mahon, une centaine de zouaves se rabattant sur Châlons, ont passé en ville. Pauvres zouaves, noircis, exténués, enragés, étourdis par le sentiment inconnu de la défaite, ils ne comprennent encore rien à leur malheur, à ces milliers et milliers de Prussiens qui leur tombent sans arrêt sur le dos, à ce bouleversement de la fortune. Ils reculent, non sans se retourner avec fureur quand l'occasion le permet, contre les avant-gardes ennemies qui les talonnent. Ils ont deux officiers avec eux, tous deux blessés et l'un des deux, un lieutenant de vingt-cinq ans, fortement bronzé, n'est autre que le petit clerc d'autrefois, Antoine Ponto. Il est parti huit ans auparavant pour l'Algérie, engagé aux zouaves le jour même où ses dix-huit ans eurent sonné, et il n'a quitté le pays arabe encore remuant, que pour une dure campagne de trois ans au Mexique. Les deux officiers, pour faire respirer leurs hommes, ont décidé qu'ils passeraient la nuit à S... Sans entrer en ville, ils se sont installés dans des granges du faubourg après avoir à la hâte barricadé la route. Et c'est là que le commandant Clause a retrouvé son ami, l'ancien clerc. Triste entrevue. Le commandant Clause en est sorti blême et les traits tirés, son grand corps plus raide ne se maintenant droit qu'au prix d'efforts plus visibles.

— Pauvres enfants! pauvres enfants! c'est eux qui payent nos folies, c'est sur eux que tombent les revanches de nos quinze années de gloire à outrance... L'Europe, mise sens dessus dessous quinze ans durant, la course à la victoire, les nations enluttées, les royaumes coupés en tranches comme des parts de galette!...

Le vieux commandant ne put dormir; toute la nuit, les tristesses du jour pesèrent sur lui comme un cauchemar, et il mâchonna entre deux sursauts de rêve des imprécations à travers lesquelles revenaient comme un refrain: C'est eux qui payent, les pauvres enfants, c'est eux!

Au petit jour, des coups de fusils le firent se dresser dans son lit. Il se leva en toute hâte et descendit aussi vite que ses jambes pouvaient le porter vers le faubourg. Les zouaves avaient disparu. Par le vieux tambour Maillard qui demeurait près de là, le commandant sut qu'un peloton de uhlands, se heurtant à la barricade aux premières clartés de l'aube, avait été reçu par une fusillade qui l'avait fait se replier au galop, non sans perte. Et les zouaves s'étaient aussitôt remis en marche pour ne pas se laisser couper.

Le soleil remontait à l'horizon. Devant le portier, le commandant Clauss se promena de long en large avec Maillard et l'Alsacien Walter, venu lui aussi au rendez-vous. Le portier déployait blanche et vide au loin, en avant des cloches d'églises que l'on voyait poindre çà et là, ne peul pas entendre les carillons d'appel pour la grand'messe de l'Assommoir. Un coup de



le buntan, on a pu se entendre quelques coups de feu, mais rien de nouveau.

Les heures passent. Les troupes arrivent en masse, les uns à pied, les autres à cheval, lorsqu'un peu de poussière part au bond de la cour. Dehors il y a pas de chevaux, des roulements et un bruit de la poudre, quelques décharges d'armes, des coups de fusil, quelques coups de canons, puis des pelotons de fusiliers, puis des pelotons de cavalerie et d'infanterie.

Les trois vieux de la vieille se redressant de leur mieux, les lèvres serrées, étaient encore là, devant les charrettes de la barricade, maintenant jetées en tas sur un côté de la route.

— Eh bien, leur dit au passage, en excellent français, un jeune officier prussien, que les grandes moustaches blanches, les médailles et la tenue militaire des trois hommes ont frappé, hé, les anciens, est-ce que vous allez nous tirer aussi des coups de fusil, comme vos zouaves ce matin ?

— Ma foi non, jeune homme, répondit le commandant en s'avancant d'un pas, c'est l'affaire des jeunes, et d'ailleurs nous, les vieux, nous avons une bonne raison pour ne pas le faire.

— Ah ! et pourrait-on la connaître, cette bonne raison ?

— Dame ! fit le commandant en s'inclinant d'un air gracieux, nous sommes restés si longtemps chez vous, nous autres, vieux de la vieille, que nous avons peut-être bien chacun quelques petits-fils parmi vous !





CINQUANTE ANS DE BANDYSME

I

La petite fille, une bisbille de quatre ans, est pendue au bras du tambour dans lequel le monsieur s'était allé, pensant comme elle s'en va tout ce qu'elle est et même plus tard, agitent les courtes gens.

Je vas te raconter une histoire : j'avais un bon



jardin avec un beau rosier qui poussait si haut, si haut qu'il faisait un trou au ciel; il y avait dedans un lapin qui se dépêchait de rentrer chez lui parce que c'était le soir et qu'il y avait beaucoup de nuages devant le soleil, alors il ne faisait plus clair. Et puis la maman du petit lapin lui décrochait sa balançoire parce qu'elle voyait encore clair, et puis dans le jardin il n'y a pas de gens méchants...

Le petit garçon, un grand, âgé d'au moins six ans, accroché à l'autre bras du fauteuil, interrompit la petite fille :

— Non, c'est moi qui vais en raconter une au monsieur : « J'étais plus riche qu'un roi, alors des voleurs m'ont volé plus de mille francs et saistu ce que j'ai fait? je les ai tués et je suis allé en Amérique, c'est loin, dans une carrière d'or où j'ai trouvé plus de trente-six millions de mille francs!

— Allons, vilains enfants, interrompit à son tour la maman des deux narrateurs, laissez monsieur Chaligny tranquille, dites bonsoir et venez vous coucher.

— Mais non, mais non, madame, dit le gros monsieur, ils sont charmants et leurs histoires m'intéressent!

Après quelques vaines protestations, les deux enfants suivirent leur maman et les messieurs restèrent seuls dans le salon de la villa dont les fenêtres ouvertes laissaient voir, brillant sous les rayons de la lune ainsi qu'une corne d'argent, la boucle de la Seine au-dessous des bleuâtres coteaux de Marly.

Le gros monsieur, dans son fauteuil, semblait gagné par de profondes et mélancoliques réflexions. — peut-être dormait-il. — les autres continuaient la conversation commencée.

— Et moi, je pense, dit un jeune homme, que dans tous vos phénomènes de suggestion et d'hypnotisme, il entre trois quarts de supercherie consciente ou même inconsciente...

— Parbleu! dit un autre, et fort heureusement! Toutes ces questions deviennent furieusement agaçantes, si la moitié de tout ce qu'on raconte était vrai, si des gens, avec un regard et quelques passes, pouvaient réellement se rendre maîtres du corps et de l'âme d'autrui et faire agir cet



Chaligny.



autres comme une simple manœuvre, et se valent bien l'un l'autre au point de vue des conséquences! Avec une telle confiance, il faut mettre en garde contre le crime fatal et se faire protéger par les sages, par les protecteurs contre les suggestivistes! Rien! pas d'opinion, rien! qu'une de ces plaisanteries de valets qui nous font rire, mais l'effet est produit, c'est assez, n'en parlez plus!

N'en parlons plus, dit un troisième, non, je la répète, c'est dit, que contrairement à vos opinions, je pense moi que tout est possible parce que toutes ces expériences que l'on raconte sont possibles.

Vous ignorez, dit le maître de la maison aux deux premiers interlocuteurs que notre ami Louzeiry est lui-même un suggestiviste. — 14



FIGURE 14

pe ne vous conseille plus de rire, car il va tout faire comme si vous vous ordonner des choses terribles. Vous M. Ponté, âgé de cinquante-cinq ans, le riche père qui n'a pu payer ses dettes, et qui a vu sa belle Amérique peu solidaire, et vous jeune Paul, de vingt ans, avec toutes vos dettes.

Le jeune Ponté eût dit de rire.

Cela, pe l'on delle bien, dit il, se pe l'on dit.

Louzeiry avait, sans broncher, l'air de pas se contredire.

Oui, reprit il, pe pense que si ça est le même, ça va se faire, ça va tomber toutes ces questions, l'assassinat de la bonne femme, tout ça, tout ça, silence la dessus, car il y a la, entendez vous, un homme qui dit ça.

pendu sur le monde ! Pour le moment, les savants seuls s'occupent de la force encore presque inconnue et inconnue, mais par l'énorme besoin de bavardage qui tient notre époque, les discussions, les expériences et les résultats sont immédiatement criés sur les toits par les académies et les gazettes. C'est livrer à la foule la porte d'une poudrière ! Jadis la science restait la science, un temple majestueux dont l'accès était interdit aux profanes ; jadis des savants auraient poursuivi leur enquête, cherché, vérifié, expérimenté sans s'ouvrir à d'autres qu'à des initiés comme eux ; aujourd'hui, bien qu'on ait conscience du danger, on met tout le monde dans la confiance. Gare au jour où cela sera tombé dans le domaine public ! Comme le dit Montal, le revolver sera d'un faible secours contre la suggestion !...

— Allons, allons, fit Montal, tu poursuis la plaisanterie ! La suggestion, puisque décidément suggestion il y a, n'est possible que sur certains êtres, sur les nervosiaux, quelque peu détraqués, mais sur des gens sains et normalement équilibrés, elle fera long feu !

— Erreur ! elle est moins facile, voilà tout ! Je vous déclare que depuis près de dix années sans en rien dire à personne, tout seul, en silence, j'ai fait bien des expériences, et le vaste champ des possibilités dans cet ordre de faits m'épouvante aujourd'hui !... Eh ! parlez l'homme qui veut se faire aimer d'une femme ou la femme qui veut séduire un homme, que font-ils sans s'en douter, sinon de la suggestion ? Mais voyez-vous le danger quand l'homme saura et voudra ?

Où, pétrir à sa volonté un être quelconque, entrer de force dans son cerveau, tirer les fils, faire agir et parler cet être dominé, possédé, oui, tout cela est possible...

Fougeray s'était levé, il parlait en marchant lentement de long en large, devant le canapé où le gros Chaligny s'était allaisé après le départ des enfants.

— Et je vous le prouve, dit Fougeray s'arrêtant enfin et parlant tourné vers Chaligny, je vous le prouve avec cette grosse masse de chair, avec ce mastodonte engourdi qui ne peut certes passer pour un organisme affiné par les nerfs... Regardez-le...

— Il dort, dit Montal.

— Non, il est éveillé, allons, Chaligny, levez-vous et marchez pour prouver à ces messieurs que vous ne dormez pas.

Le gros homme, sans faire la moindre objection se leva, marcha et

thères ou nos rats, cinq oncles et trois tantes! Dormez en paix, oncles bienfaisants et tantes vénérables, vos êtres vont sauter! Ah! c'est que les vieilles tantes sont coriaces au possible, j'en ai encore une, moi, une respectable chanoinesse qui n'en finit pas de finir! Baste! croquons toujours les autres en attendant! Joyeuse existence! Il y a deux ans on m'a présenté à Lord Seymour! Quel gaillard, ce lord Seymour! Voilà deux carnavales que nous faisons ensemble... J'ai payé d'un commencement de dyspepsie l'honneur de figurer à côté de lui à l'Opéra, au café Anglais et à la Courtille... Des dettes? serais-je un vrai lion si je n'en avais pas? Rugissons



Lions et Panthères.

en chœur, ô ma Panthère aux boncles brunes, croquons, ô mon délicieux petit rat d'Opéra!... Cet Humann me coûte les yeux de la tête avec ses habits, mais quelle coupe idéale!

Le gros Chaligny marchait et se cambrait comiquement, le nez en l'air, le bras arrondi comme s'il tenait sous le bras un stick invisible.

— Chaligny, prononça Fougeray d'un ton bas mais impératif, vous n'avez plus vingt-cinq ans.

Non, je n'ai plus vingt-cinq ans, répondit docilement le vieux beau.

— Vous en avez trente-cinq!

— J'en ai trente-cinq... ah!

La voix du sujet n'avait plus l'éclat de tout à l'heure, elle s'était voilée

et l'homme semblait devenir sournois à vue de nez. Il se pencha vers elle et croisa les bras.

— Eh bien, vous ne parlez pas ? demanda Fongray.

— A Clichy, répondit Chaligny la tête basse.

Un fou rire s'empara des amis de Fongray devant la mine piteuse de Chaligny.

— A Clichy ! Ça devait arriver !... On en sort, on en sort !



DESSIN DE M. LAFITE

Te le a dire à vous m'en du diable, vous vous comme il y en a d'autres... Avez-vous soixante mille francs à moi présent ? Parbleu, oui, oui, mais je le sais bien, et j'ai dû bien d'attente, mais c'est... C'est... C'est... ou d'autre, je pourrais trouver le premier fils de la... Ce qui devrait me consoler, c'est que non, par où c'est tout simple, l'histoire d'un mariage ne s'en par un autre, mais ce n'est... C'est... que ne s'en donne et ne deserte... Est-ce le mariage ne de... (text is partially obscured)

n'aurais pas été trompé, car j'en suis sûr, la future était trop laide, mais j'aurais été sans doute trop malheureux!

Merci, canaille d'usurier! J'en ai connu quelques-uns, mais celui-



Mari J. Frisoni.

là qui m'a fait mettre dedans, est le plus complet! Défiez-vous de lui, mes enfants! Quel Arabe! C'est lui qui a inventé le truc des voitures de pavés ou des dromadaires donnés avec deux mille francs d'argent en échange d'un billet de quarante mille, et rachetés quinze cents francs par un compère! Avec moi, il ne s'est pas servi des dromadaires, quand de remise en remise il m'a senti tout à fait étranglé, il m'a livré pour soixante mille francs, six mille francs en espèces et le reste en un chargement de cacahout des Arabes avarié, qu'il a bien voulu me reprendre pour huit mille francs... pour le replacer ensuite trois fois en un an à des amis à moi pincés de la même façon! Le plus bête c'est qu'en réalité ce n'est pas moi qui ai mangé les héritages de mes estimables parents, moi, Grands Dieux, qui depuis que j'ai voulu faire du sport et de l'anglomanie, vivais parfois quinze

bons jours durant de salade pour maigrir en vue d'un steeple à courir! Non, c'est le cheval qui m'a mangé ce que n'avaient laissé mes panthères et mes rats... Au diable la zoologie! au diable le cheval, maintenant que je suis un horseman à pied! au diable les paris et les courses, et les combats de coqs et les combats de cochons d'Inde! Hélas!



Au pays des lorettes.



Le visage de Chaligny changea d'expression, de joyeux et vil il devint grognon.

— J'ai quarante-cinq ans! prononça-t-il lentement comme si chaque syllabe tombait avec un poids de cent kilos sur ses épaules, quarante-cinq ans! Fichtre! Je ne le dis à personne, je n'avoue pas! Dans le monde comme dans le demi-monde, un gandin de quarante-cinq ans passe bientôt père noble! on me donne trente-huit ans, je les garderai le plus longtemps possible... Non, je ne me marie pas, eh, mes bons, j'ai tout juste pour moi avec les mille louis de rente qui me restent, me voyez-vous avec femme et enfants sur les bras, berr, j'en frissonne! J'ai assez de peine à me donner mes petites fantaisies, — à propos, c'est étonnant comme la fantaisie devient hors de prix à Paris, — où en serais-je, je vous prie, s'il me fallait en outre faire marcher une maison, assurer la vie d'une femme légitime

et de ce qui s'ensuit toujours les enfants d'argent, les confitures et si coûteux ? Non, d'ailleurs, vous savez, il vient aussi bien des tourments, des impatiences, des tristesses au cœur tendre moi au fond et tout cela me l'attendra.

Pour le quart d'heure je n'ai qu'une petite suite à débiter, c'est bien assez ! Parbleu ! je m'efforce de me donner le plus d'existence possible et sans les fâcheuses tendances de mon caractère, certes, je me déclarerais parfaitement heureux. Avec un peu de patience, cinq ans, me tromper, c'est possible et probable, mais je vous en prie, mes chers amis, ne me dites pas avec qui, car me tromper, c'est aller à Kurstaals en Casinos, de Bade à Trouville, et Biarritz à Nice dans mon petit cercle à Paris, je vis plein de sérénité, laissant le monde se retourner et Amelia me tromper... à bas les raseurs, voyez-vous, et vive la tranquillité !





11

— Chaligny, interrompit Fougeray se rapprochant, mon pauvre ami, voici l'heure de la soixantaine qui va sonner, attention !

— Hélas ! fit Chaligny d'une voix lamentable, de 1812 à 1872, le compte y est bien ! Le vilain chiffre ! Est-ce possible ! Quoi j'aurais soixante ans moi, si fringant encore il y a quelques années, moi qui luttais et dissimulais hier encore avec assez de succès ! J'avais quarante-six et quelques mois, on en ajoutait quelques autres et ça faisait juste la cinquantaine. Aujourd'hui, c'est réglé, je suis fini, il m'a fallu abandonner les gilets baleinés, le corset, enfin, qui maintenait mon torse dans des proportions raisonnables, car je frisais l'apoplexie tout simplement ! Certes, avec mon corset, je ne brillais plus comme trente ans auparavant et le lion que j'étais en 1810 m'eût traité de baderne, mais avec un peu d'effort, j'arrivais à faire encore passable figure au Bois, aux premières du boulevard, à Trouville dans la saison, devant les petits camarades du club, devant les cocodettes des plages, devant les petites actrices des opérettes ou des lectures, soupçonneuses ou farceuses...

Les longs soupers, les joyeuses chansons !
 Vous souvient-il, ma belle,
 D'un homme qui s'appelle...

N'en parlons plus, cet homme est fini ! C'est depuis mon duel avec le petit Lacoste... Vous suvez l'histoire ? cet animal, il y a trois mois, tient à me prouver par A plus B que Georgette me... enfin se moquait de moi !... Est-ce que ça le regardait ? Et il me fait ces belles révélations, j'en suis sûr, parce qu'il avait inutilement voulu aider ladite Georgette à se moquer

— Soixante et onze ! ah ! jeunes gens, puisque vous le savez, autant ne vous rien cacher, c'est soixante et onze et demi ! Où est le temps où dandy imberbe, je chantais la romance devant des dames à toques empanachées ? Dandy, lion, gamlin, crevé, voilà mon histoire en quatre mots, le turf, le bois, le club, voilà le cercle dans lequel s'est déroulée mon existence longue et vide... Ce qu'il y a de plus bête, c'est que parti dans la vie avec le plaisir pour but, j'ai surtout rencontré l'ennui ! Je suis resté garçon, pis que cela, tout ce qu'il y a de plus ridicule dans la famille



Y. Bade.

des vieux garçons, un vieux bean, la joie des petits gommeux, une bonne cible à railleries, une vieille pelote dans laquelle chacun enfonce son épingle !...

Chaligny prit une voix pleurarde.

— Oh ! la première fois que je me suis entendu appeler *le père Chaligny* ! A cette blessure cuisante, le voile s'est déchiré pour moi et je me suis compris : *le père !* ô ironie, *le père !*... Et c'était vrai que depuis quelque temps, sans m'en apercevoir, je prenais des façons paternelles avec tout le monde, avec les jeunes gens, avec les femmes... qui se fidaient gracieusement du *père Chaligny* ! Pas dangereux, *le père Chaligny*, on peut se confier à lui... *Le père Chaligny ?* un vieux rasoir !... oui, on m'a appelé rasoir !... Quand on en a assez, du *père Chaligny*, on le



campé dans un fauteuil où il fut un somme. Et ce pauvre cœur qui réellement travaille par je ne sais quels vieux ressorts, qui se dilate et se contracte et comprime pendant si longtemps et qui se fait un chemin à travers le vieux cuir de mon vieux cœur!... La vie bête que j'ai menée les avait empêchés de germer et fleurir en leur temps, n'importe, ils percent, ils poussent sur le tard, en plein frimas, et me tourmentent bien davantage, faute d'objet pour les satisfaire! Voyez-vous ça? Je repense à tous les mariages manqués palis, je me prends à regretter même la femme laide que ma tante vous a tant aimée, car à cette heure il n'y paraîtrait plus guère, mais serais-je content de tous les deux!... Oui, je me prends à aimer bêtement tout ça, la petite fille de ma concierge, mon chien et ma pennule, des gens à qui je donne en cachette des mots d'amour!... Quand je ne puis plus sortir et me rouler jusqu'aux divans de mon cercle, j'attache des chats sur lesquels je reporterai mes sentiments d'affection, car j'aime les chats comme une vieille portière et pour tout dire, je puis que si seulement mon valet de chambre, un être insupportable cependant, ou une cuisinière, je l'épouserais!!!...



— Allons, dit Fougerey en conduisant sans le toucher, rien qu'avec le doigt tendu, le piteux Chaligny vers un fauteuil, adieu, à votre santé, en voilà bien assez!

Chaligny se tut, sa tête se pencha un peu sur sa poitrine, et il se mit à dormir.

— Eh bien? dit Fougerey se retournant vers ses amis.

— Eh bien, tu es un homme dangereux! Comment, tu es capable de forcer quelqu'un à se confesser ainsi devant tout le monde, de dire ce qui lui sert de cœur, pour l'assér bien voir, et sans en avoir le droit! Mais, terrible ami, nous préférons nous brûler et mourir de suite, que pour ne plus te revoir jamais!

— Moi, s'écria Montal le père Chaligny me t'as-tu dit? Et moi, je déclare que pour éviter de songer à ce pauvre cœur, j'irai me marier sur le tard, je vais me marier tout de suite, je ne sais ce que j'aurai, mais je vais me marier! Et pour mettre les cents de Fougerey dans le mariage,

épreuve, je lui demanderai dès que j'aurai choisi ma future, de lui suggérer l'idée de se mettre à m'adorer!

— Et moi, dit le jeune Ponto, je vais réunir mes créanciers, un tas d'usuriers, vous savez, et je chargerai notre ami Fongeray de les forcer par suggestion à confesser leurs torts et à me donner quittance! Je suis sûr que c'est eux qui me doivent!...

Fongeray s'était baissé vers Chaligny. Celui-ci releva soudain la tête et regarda autour de lui d'un air étonné, puis il se frotta les yeux et se mit lourdement sur ses jambes.

— Je vous demande pardon, dit-il, il me semble que j'ai dormi... Tiens, les enfants ne sont plus là, ils sont couchés? Ils sont gentils. Sacristi, quel dommage que je ne sois seulement pas l'oncle de la petite blondinette!... Mais quelle heure est-il? Dix heures! oh! je dors depuis le dîner!... ça ne m'arrive jamais... j'en suis honteux... j'ai dîné comme un boeuf, parole d'honneur. Et le train, n'est-il pas temps de regagner le train, messieurs?



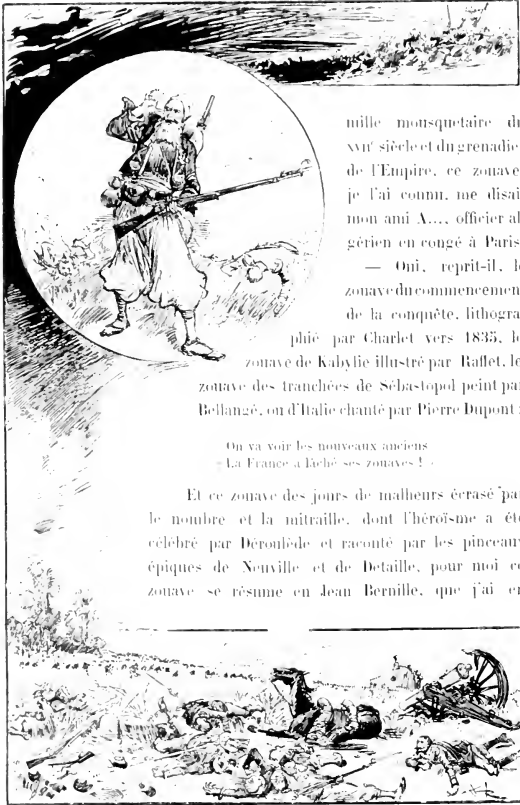


LE ZOUAVE JEAN BERNINI

I

— Le zouave type, le zouave qui respire sous la poudre des siècles les vieux combats, figures se dresseront, sera pour l'avant le héros de la légende, le héros d'un cycle héroïque, un soldat capote, c'est-à-dire un bon chevalier, peut-être un vaillant GUILLAUME du Lanquet du XVI^e siècle, du côté de la





mille mousquetaire du
xvii^e siècle et du grenadier
de l'Empire, ce zouave,
je l'ai connu, me disait
mon ami A..., officier al-
gérien en congé à Paris.

— Oui, reprit-il, le
zouave du commencement
de la conquête, lithogra-
phié par Charlet vers 1835, le

zouave de Kabylie illustré par Raffet, le
zouave des tranchées de Sébastopol peint par
Bellangé, ou d'Italie chanté par Pierre Dupont :

On va voir les nouveaux anciens
— La France a lâché ses zouaves !

Et ce zouave des jours de malheurs écrasé par
le nombre et la mitraille, dont l'héroïsme a été
célébré par Déroulède et raconté par les pin-
ceaux épiques de Neuville et de Detaille, pour moi ce
zouave se résume en Jean Bernille, que j'ai en



l'honneur de connaître,
ainsi que je te le disais
tout à l'heure...

Ah, le jour où j'ai
fait la connaissance de
Jean Bernille, il a fait chaud
et j'ai bien pensé que c'était le
dernier de ma vie !

Figure-toi, c'était à Sedan, je de-
butais mal dans le métier, il faut en
convenir, je tombais dans la défaite et le crasement sans
le nombre; pour ne pas rester dans la ruine de Sedan,
le 3^e zouaves fit une tentative désespérée et réussit
à percer les lignes prussiennes. Ce ne lut pas sans



mal et sans laisser une longue trainée de morts et de blessés. A un certain moment, je ne sais plus où vraiment, car tout cela m'est resté brouillé comme le souvenir d'un accès de fièvre, comme nous arrivions à un petit bois, nos fusils brûlants, nos sabres-baïonnettes rouges ou tordus, je jetai un regard en arrière et je vis, encore en plaine, un vieux zouave qui se retournait vers les batteries prussiennes avec un geste de moquerie bien soldatesque... Au même instant des dragons prussiens qui venaient de nous charger reformaient leur escadron un peu abîmé et un officier se lançait au galop sur le zouave. Celui-ci rechargeait son arme, je le vis laisser venir le cavalier sans broncher, plier les jambes en levant le bras, le fusil tendu horizontalement pour parer le coup de sabre, et quand l'officier emporté par son cheval l'eut dépassé, l'abattre de son coup de fusil. Les dragons prussiens revenaient, je n'en vis pas davantage, tout disparut dans la fumée; le vieux zouave devait avoir été sabré ou écrasé sous l'escadron. J'entendis vaguement dire autour de moi que c'était le vieux Jean Bernille, un ancien, décoré, couvert de médailles, rengagé pour la guerre et arrivé d'Afrique depuis huit jours avec le dépôt. Et ce fut tout. Des anciens zouaves, des vieux de tous les champs de bataille d'Afrique, de Crimée ou d'Italie il n'en restait guère! Presque tous tombés en Alsace, dans les Ardennes ou sur la Loire. Nous n'étions plus que des jeunes, cependant j'entendis plusieurs fois parler de Jean Bernille par les quelques anciens que balles et obus avaient épargnés, mais pour eux comme pour moi il était bien mort.

La guerre terminée, on nous embarque pour l'Algérie en insurrection sans que nous ayons le temps de souffler; j'étais tout jeune, un imberbe sergent de zouaves de vingt et un ans et je voyais pour la première fois le ciel d'Afrique, mais j'étais enchanté de venir guérir mes engelures au soleil africain.

Notre colonne manœuvrait en Kabylie à la poursuite du chef de l'insurrection Bou Mezrag et l'on venait de me laisser avec une quinzaine d'hommes, zouaves et mobiles du Tarn, dans un vieux blockhaus gardant une route du Djurjura. Depuis deux jours nous étions seuls, surveillant les pentes désertes, écoutant le bruit lointain des canons de la colonne et regardant monter des fumées de villages incendiés. L'ennui commençait à nous gagner dans notre isolement et nous portions envie aux camarades de la colonne, malgré leurs fatigues et leurs dangers...

Tout à coup quelques détonations nous font regarder tout près de nous

du côté d'un petit bois d'ivoire (Coccoloba pinnatifida) blancs s'agitant tumultueusement et à côté d'un individu marchant à côté d'un petit âne chargé de paniers. Lorsqu'il se pressait pas, il arrêtait de temps en temps pour que le porteur de paniers tirât un coup de fusil sur les hommes. Je courais avec quelques moblots pour dézager l'homme poursuivi, il se pressait maintenant un coup de trique à son bourriquet, et tout à l'heure nous faisant signe de rentrer. Les burnous blancs se mouvaient



ou six cents mètres et il en venait, et il semblait se servir des rochers.

L'homme poursuivi arrivait sur nous. Je ne m'attendais pas. C'était un gaillard assez grand, très fort, et d'une structure solide et rude encore, un de ces hommes primitifs musclés avec piste ce qui n'est pas le cas pour beaucoup. C'était une once de plus. C'était un ancien soldat, un ancien combattant, et il était vêtu d'un veston de cuir et d'un bonnet de cuir. Il avait une ceinture rouge et serrée, et une ceinture de cuir. Il avait un chapeau de zoneye posé de côté de son côté. Il avait une ceinture d'une végétation rouge et dure comme du cuir. Il avait un sac à dos avec quelques bouquets de pain. C'était un homme qui avait battu sur la poitrine. Je ne suis pas sûr qu'il ait été poursuivi dès le premier instant tous les jours, mais il est sûr qu'il a été

regard énergique, le ruban de la Légion d'honneur sur son veston et la courte pipe incrustée dans le coin de sa bouche au milieu des crins rouges.

— Vite, dit-il en poussant son bourriquot, rentrez le pont, les petits, ou les arbis nous tombent dessus !

Notre blockhaus était une construction carrée en gros madriers élevée sur un soubassement de pierres qu'elle surplombait sur les quatre faces. Un ouvrage en terre et pierres sèches défendu par un fossé entourait ce réduit.

On entra dans l'ouvrage par une coupure fermée d'une barrière en simples chevaux de frise ; par bonheur, en nous laissant dans le blockhaus, on avait par précaution coupé le fossé et jeté une sorte de petit pont de planches posées sur un chevalet.

En un clin d'œil, sous la direction de l'arrivant, les planches furent rentrées et nous bouchâmes notre porte avec des pierres et de la terre.

— Maintenant nous avons le temps de respirer, mais ouvrez l'œil et préparez vos chassepots, dit l'homme en allant à son bourriquot.

Pendant que nous surveillions les Arabes du haut de notre rempart, il enlevait les paniers du bourriquot et les montait par l'échelle dans le réduit du blockhaus. Il redescendit ensuite et vint à moi.

— Puisque nous allons avoir à travailler ensemble, il est bon que nous nous connaissions, me dit-il en dégageant un peu son ruban rouge des crins rudes de sa longue barbe, Jean Bernille, ex-sergent de zouaves, cinq citations à l'ordre, trente-cinq ans d'Afrique et solide au poste encore !

— Jean Bernille ! m'écriai-je en reconnaissant tout à coup le vieux zouave de Sedan, vous êtes vivant ?

— Un peu, mon neveu !

— Vous étiez à Sedan, à notre trouée après la bataille ?

— Oui, j'étais rentré en amateur aux zouaves.

— Alors, c'est vous qui avez abattu cet officier de dragons... Je vous croyais bien mort, vous aviez disparu sous les chevaux.

— Dame, quand j'ai vu venir les cavaliers, je me suis cru fricassé aussi, mais je me suis flanqué à terre le long d'un cheval mort, les autres dadas ont sauté par-dessus leur camarade sans appuyer, j'en ai été quitte pour quelques coups de sabre dont un m'a frisé la coloquinte juste assez pour me barbouiller de rouge sans me faire trop de mal. Me voyant ainsi



je tombe dans les Ouled-el-Aziz, je reconnais Egha Ben-Kassem, avec qui j'avais pris le café il y a trois semaines, et l'animal me crie en riant : — Jean Bernille, rends-toi, ou je te coupe le cou ! — Rends-moi mon café d'abord, fils de chien ! que je lui crie en me défilant derrière mon bourricot. Il m'envoie un coup de fusil qui touche Jacquot à l'oreille et le fait trotter, moi je cours pour rattraper le bourricot en réservant les deux coups de mon flingot... Voilà tous les Ouled-el-Aziz à nos trousses, nous trottons dans les pierres où les cavaliers ne peuvent passer et je gagne un peu d'avance par bonheur. Ils me canardent, je réponds, mais à ma fantaisie, suivant les bonnes occasions, j'en déroche deux ou trois et j'arrive ici sans avaries. Voilà ! Maintenant, attention au coup dur !

— On cognera sergent !

— Combien sommes-nous ici ? Zouaves et noblots, dix-sept en me comptant, bon ! Eh bien, les garçons, attention à ouvrir l'œil et taper dur, il ne faudra pas nous effaroucher si nous avons tout à l'heure sept ou huit cents arbis sur les bras, j'ai vu mieux que ça, moi dans les temps, sans remonter jusqu'à Constantine, et nous nous en tireons si nous avons du nerf !

— Nous en aurons ! déclarai-je.

— Ces arbis que vous voyez là-bas, dit-il, c'est un contingent des Ouled-el-Aziz qui s'en va rejoindre Bou-Mezrag, ils vont essayer de nous avaler, mettons-nous en travers et nous leur casserons les dents, fiez-vous à moi, je m'y connais, et dans quelques jours la colonne rapplique par ici et te vous les cueille en douceur !...

L'attaque annoncée par le vieux zouave vint. Je ne te la raconterai pas. Tu peux te figurer ce que fut cet assaut donné par cinq cents Bédouins à notre pauvre petite fortification. Il est certain que si nous n'avions pas été prévenus, conseillés et puissamment aidés par Jean Bernille, nous étions pris et passés au fil des flissas. En un quart d'heure nous avions devant nous deux cents cavaliers et deux ou trois cents fantassins, une fraction de la tribu des Ouled-el-Aziz qui, ayant attendu les premiers succès de l'insurrection avant de se soulever, désirait se faire pardonner son retard par une petite victoire. Nous étions dix-sept fusils en comptant celui de Jean Bernille qui en valait plusieurs. Nous ne devions courir à l'échelle du blockhaus qu'en cas de malheur et comme dernière ressource, lorsque le retranchement serait pris. Par bonheur

notre fortin était presque inabordable sur trois côtés. Nous n'avions été assaillis que de face. En laissant un escarpement à l'escalpement, nous pûmes recevoir l'attaque avec seize fusils.

Il y eut un moment de houloulade terrible, les Bedouins parvinrent jusqu'au parapet et sans la baïonnette de Jean Bernille, c'était fini de nous. Éreintes, les Arabes renoncèrent à l'escalade, les plus enragés restèrent sur l'escarpement à tirailler, pendant que d'autres, dans le fossé, enlevaient les morts et aidaient les blessés à remonter.

Nos hommes encore tout enragés tiraient dessus, Jean Bernille fit cesser le feu.

— Voulez-vous leur fichier la tranquillité à ces braves Bedouins, s'écria-t-il en arrêtant les moblots, ils ont l'attention d'enlever ceux qui ont le coco claqué et vous leur envoyez encore des primes! Comprenez donc, tas de piloules, que s'ils les laissent pourrir dans le fossé, demain nous ne saurons plus quoi faire de notre nez, ça manquerait poliment de vinards de Buix dans l'établissement!

De notre côté, nous avions un mort et trois blessés. Nous entraîmâmes le mort derrière le blockhaus et les blessés, poussés par Bernille, montèrent eux mêmes se coucher.

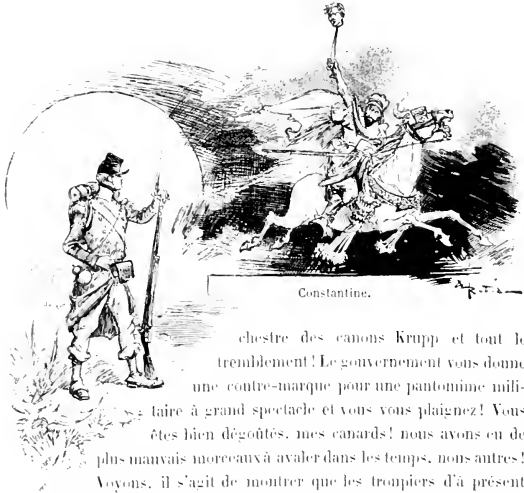
— Ça n'est pas tout, nous dit Jean Bernille quand on eut tantôt commais mes Bedouins, ils viendront encore nous faire une petite visite cette nuit, ils sont furieux et voudront se rattraper de la dans laquelle ont régné tout à l'heure. Je vous en prévient, ça sera pais sur eux que dans le jour, mais après nous avons des chances pour qu'ils se couchent tranquillement.

Les moblots se regardaient en faisant le trois. Parfois, quand on jetait tout à coup en Algérie, ils sentaient encore dans les yeux les coups de fusil du bateau. Comme ils croyaient rentrer chez eux après de longues aventures de la campagne de France, au lieu de voir les Arabes qui avaient embarqués et lancés contre les tribus rebelles. Un jour, comme



saient rien du pays où ils se trouvaient comme égarés et n'avaient aucune idée de la guerre africaine.

— Allons donc! s'écria Jean Bernille qui s'aperçut de l'effet produit par ses paroles, voilà-t-il pas! Nous en avons vu bien d'autres, nous, les vieux d'Afrique! Voyons, vous venez de la grande guerre, avec le grand or-



chestre des canons Krupp et tout le tremblement! Le gouvernement vous donne une contre-marque pour une pantomime militaire à grand spectacle et vous vous plaignez! Vous êtes bien dégoutés, mes canards! nous avons eu de plus mauvais morceaux à avaler dans les temps, nous autres! Voyons, il s'agit de montrer que les trompiers d'à présent valent les anciens, crebleu! et que vous avez les dents solides aussi! C'est entendu, n'est-ce pas, on leur flanquera un coup de torchon remarquable, des atouts à ramasser les quilles et fiche le camp, une pile telle que le diable en prendrait les armes!

— Oui! oui! firent les moblots enlevés par le discours du vieux soldat.

— Et d'ailleurs vous savez, avec les Arabes, pas de milieu, il faut enlever le poupon, sinon, comie!

Jean Bernille passa la main sur son cou d'une façon significative.

— Un homme prévenu comme ça en vaut quatre! dit-il en enlevant son fusil d'un geste énergique, d'ailleurs, mes petits, nous sommes encore des bons et ils ne nous feront pas passer le goût du champoreau. Je

les blessés, nous regardant effarés, avec la fièvre, gelés, fricassés jusqu'aux moelles! Les anciens attendaient sans rien dire, les jeunes déliraient, appelaient leurs mamans!... Tommerre! moi je fermaïis encore les yeux de temps en temps et j'oubliais l'affaire... Tout d'un coup il y a du mouvement, je vois de grands diables d'Arabes arriver sur notre prolonge, leurs grands couteaux à la main... Mon voisin de droite avait reçu un atout et passé l'arme à gauche, mon voisin de gauche, un ancien, pipait dans une pipe éteinte... il monte un Bédouin sur notre prolonge, des bras nus tirent la tête des blessés en arrière et les flissas se lèvent... Aïe! C'est alors que je me sens saisir tout d'un coup par les cheveux... pas moyen de bouger, bzzim, je vois briller une lame et je me sens entamer le cou... corbleu de corbleu! Mais la canaille de Bédouin ne me décolle pas tout à fait, il lâche sa flissa et me tombe sur les épaules enfilé d'un bon coup de baïonnette et saignant sur moi tout le sang de son âme! C'était le bataillon Changarnier qui nous dégageait, juste à temps pour ma boule crebleu! et notre prolonge reprend sa marche, nous emmenant avec tête ou sans tête, toujours dans les coups de fusil... J'en suis revenu, au premier bivouac les majors m'ont recollé ce qui me sert à fumer ma pipe, et vous voyez que ça tient toujours depuis trente-six ans!

Les moblots se mirent à rire, ils étaient rassérénés, le vieux soldat leur avait insufflé son énergie et sa confiance.

Jean Bernille avait pris le commandement du blockhaus; le soir venu, la moitié des hommes monta se coucher et l'autre moitié veilla. A deux heures du matin les hommes reposés redescendirent, le vieux zonave les espaca sur le talus en leur recommandant la vigilance et lui-même resta appuyé au parapet le fusil prêt, ses petits yeux de chat s'efforçant de percer le noir de la nuit. Pendant quelque temps rien ne bougea, nous commençons à espérer que la nuit se passerait tranquillement, lorsque Jean Bernille me toucha le bras. On ne voyait rien, mais dans le grand silence le bruit d'une pierre roulant sous un pied m'aurait parvenu, les Arabes se glissaient vers le blockhaus, il n'en doutait pas.

Et l'attaque de la journée se renouvela plus furieuse et plus obstinée. Au premier bruit les hommes d'en haut étaient descendus. Malgré notre fusillade, les Arabes descendirent dans le fossé et grimpant les uns sur les autres escaladèrent notre talus; nous sautâmes dessus comme des curagés, à la baïonnette, je ne ressentais aucune crainte ni même au-

en ennemi de me trouver dans cette fosse. (Il se précipite vers l'entraîn furieux qui m'empêchait de continuer.) — Ça ne me fait rien de croire que j'en recue quelques uns car j'en ai trouvés pas mal de blessés et contusions, une épaule à moitié démanchée et quelques autres. — Quand la banquette de Jean Bernille eut eu du succès, il se précipita vers l'entraîn, entre chez nous, quand nous eûmes le temps de souffler un peu et tous à peu près de même, tous craintes, suants et saignants. — Ça nous avions deux morts et quelques blessures sérieuses.

Les Arabes avaient emporté leurs blessés et même les esclaves qu'ils avaient chez nous que nous avions repetés dans la fosse. Quand ils furent allés un peu, Jean Bernille demanda un homme de bonne volonté pour aller avec lui chercher quelques légumes dans un marais, petit coup d'œil, sous les rochers à deux cents mètres du blockhaus.

— Pourquoi faire ? lui dis-je, pourquoi risquer de vous faire tuer pour quelques malheureuses salades, quand nous avons ici des rations pour un mois ?

Je ne aime pas les herbes.

Encore moins les lentilles.

chantonna le zouave. Non, je ne fiche bien des quatre salades de ça, c'est pour faire semblant seulement ? Vous ne comprenez pas le petit frime, jeune innocent ? Les arabis nous voyant risquer notre peau pour si peu de chose, vont en conclure que nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent.

— Et puis après ?

Et puis après ? Eh bien ils se diront qu'il est inutile de perdre du monde dans une troisième attaque quand ils ont un peu de pain, ils peuvent nous avoir par la famine. Et pendant qu'ils perdent leur temps nous croyant allames, la colonne reviendra. Voilà ! maintenant quand nous allons revenir au galop, attention à tirer sur ceux qui nous peinent.

Jean Bernille descendit avec précaution dans la fosse, suivi d'un gale ble, muni d'un grand sac et se perdit dans l'obscurité. Pendant dix minutes qui nous parurent bien longues, nous ne vîmes ni ne entendîmes rien puis tout à coup des coups de feu éclatèrent suivis de grands cris. Des ombres repartirent en haut du fossé et se faussèrent, et se pendirent qui nous tirons à notre tour sur des Arabes fuyant.

1. Bel boum ! Et

2. C'est ça.

3. Merde ! Ça va !

Le tour est joué ! dit Jean Bernille en sautant dans le fortin, et sans bobo pour nous !

Jean Bernille ! cria en français un Arabe que nous ne pouvions



A Zedelès.

apercevoir, toi fais maintenant, toi lieur, je te couperai le cou !

— C'est encore Ben-kassem, dit le vieux zouave en riant tout bas, tu me paieras mon café, vieille canaille !

Comme l'avait prévu Jean Bernille, le siège se changea en blocus. Nous n'en fûmes pas fâchés ; éreintés comme nous l'étions, je ne sais trop si nous aurions pu sortir vainqueurs d'un troisième assaut. Nous nous contentâmes de faire bonne garde et de tirer sur tout Arabe se montrant à bonne portée.

Dans l'inaction du blocus, tout en surveillant les Arabes, nous passions notre temps autour de Jean Bernille qui réchauffait tout le monde de sa verve et vous mettait du cœur au ventre des moins dégoûtés. Nous étions pleins de confiance et très gais, malgré notre situation vraiment aventureuse. Jean Bernille avait défendu de chanter pour ne pas manquer à notre rôle de faux allamés, sans quoi nous aurions chanté. Nous fredonnions seulement, le temps était beau, le soleil agréable,

rien ne nous manquait ; basta, nous pouvions attendre.

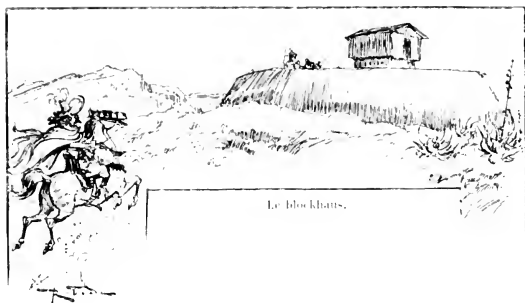
— Patientons, la colonne reviendra, elle a un tout petit tour à faire dans les montagnes, des villages à enlever, des tribus à razzier, ensuite

en route pour nous de la mer, on n'aurait pas pu attendre son arrivée, ça ne serait pas peut !

Il y a très bon l'Algérie algérienne
et les petits de tout l'Algérie algérienne.

Jean Bernille nous expliquait l'Algérie algérienne, nous racontait les coups durs, comme il disait, depuis son arrivée en 1836.





II

C'était un Lyonnais, je l'avais deviné à son accent de la Croix-Rousse, un fils de vieux soldat de l'Empire : dès ses dix-huit ans, il s'était enrôlé dans un régiment d'Afrique pour voir du pays. Pour ses débuts au 2^e léger, il avait eu la première expédition de Constantine, la retraite et sa *décollade* mal réussie, comme il disait. L'année suivante, la deuxième expédition de Constantine lui avait fourni l'occasion de prendre sa revanche : il venait alors de passer aux zouaves, dont la réputation commençait et qui, dans l'assaut de la brèche et la bataille de rue en rue, firent honneur à leur chef Lamoricière.

— J'étais revenu à Constantine au deuxième siège, nous dit Jean Bernille, je faisais partie de la colonne d'assaut avec le 47, et en arrivant en haut, j'étais rudement content, je prenais ma revanche de l'année d'avant et de la peur que les Morigaids m'avaient faite dans la prolonge aux blessés ! Je sautais donc de joie, patatras, voilà les ruines qui éclatent, et je saute en l'air pour de bon, je recois un tas de briques sur le dos qui me flanquent par terre et me mettent le nez en capilotade... Je n'étais pas mort, je me relève avec quelques autres, je me tâte, rien de cassé ! Une seconde colonne arrive à nous heureusement et nous nous lançons dans leurs satanées rues embrouillées, canardés de partout et enlevant les maisons l'une après l'autre, tapant comme des sourds et chargeant à la baïonnette dans les cours et sur les terrasses, vous voyez ça d'ici ! ..

il nous la montrait, dépeignait ses charmes, puis, après un clignement d'œil mystérieux à mon adresse, il s'arrêtait : « Suffit ! » et il reprenait ses histoires d'expéditions, de razzias, de surprises nocturnes, d'enlèvements de villages kabyles, ou de pitons de montagnes fortifiés.

C'était le vrai zouave, tel que cette guerre d'Afrique l'avait fait, un fier soldat, bon pour les coups d'audace rapides et les coups de collier vigoureux, homme de ressources, héroïque et chapeardeur, aventureux et fantaisiste. Ce Jean Bernille avait été en son temps le digne compagnon de ce zouave qui vendait comme sa propriété à un colon nouvellement



Part de prise.

débarqué, la salle de police dans laquelle il était enfermé, ou de ceux qui fournissaient à un officier amateur de curiosités naturelles les fameux rats à trompe, étrangeté zoologique confectionnée au moyen d'une queue de rat greffée sur le nez d'un rat vulgaire.

Les états de service de Jean Bernille étaient inscrits sur sa peau, en commençant par la compure de la retraite de Constantine. Il avait deux ou trois estafilades provenant de Zaatcha, une fêlure du crâne de Laghouat, les cicatrices de deux balles rencontrées en Crimée, à Inkermann, et de plusieurs coups de baïonnette reçus en Italie, à Magenta, des contusions rapportées de l'expédition contre les Beni-Ratten en 57 et quelques autres menues *broutilles*.

— Vous parlez de moments difficiles, nous en avons en notre



compte, nous les anciens de l'armée d'Afrique. C'est à l'instigation d'Abd el Kader nous l'asut rite ! Un gaulard qui avait de l'orgueil, nous avait organisés en bataillons et de l'échelle de fer. Les cavaliers d'Abd el Kader, vous n'avez pas connu ça. Je conserverai toute ma vie une dent contre eux. En 1830, nous étions cinquante avec deux camarades, nous avons dû nous battre cinquante contre nous étions donc, contre une trentaine de cavaliers pour nous étions aplatis et flambés si les chasseurs d'Afrique ne s'étaient pas précipités dessus !. Nous n'avions pas en ce temps la vos et respobes et carabats.



1830.

huit balles à la minute, le temps de dire tout d'un coup : « Ça va ! » et un flingot à pierre ; il fallait décliner le verbe de la main gauche et le bras droit pendant ce temps la femme nous tendait de l'eau. Nous étions cinquante, nous lui en faisons voir de toutes les couleurs tout le monde se réjouissait, c'est avec ce bon vieux flingot que nous avons défriché les terres. Mais nous pince la Smalah et enleve toute l'Algérie, nous nous en vaons au paradis et dernier nid de Kabyles !

Voilà, après des temps de l'échelle de fer, nous nous en vaons à nos roses maintenant, nous avons arrêté les chasseurs de l'armée d'Afrique ! Pour mon compte, j'étais au col de Meurci, j'étais au col de Meurci et le duc d'Annam, j'étais avec nous, nous étions de l'échelle de fer et la prise des forteresses de Lemir, à Elv et à l'infanterie, nous étions des cavaliers d'Abd el Kader qui nous a fait mourir de la peste et de la fièvre.

sans boire, par malheur, et tirer la langue sous le soleil pendant des années... comme dit la romance :

Un guenx de soleil qui vous tape sur la boule
Qu'est bien capable de vous dessécher l'œil...

Étais à Zaatcha et à Lughonat, deux morceaux durs à avaler, mais nous étions connus pour notre coup de gosier. A Zaatcha, après la bataille dans les palmiers, il y eut le siège et l'assaut, nous ne sommes pas entrés comme dans du beurre, je vous prie de le croire, mais nous sommes



Devant Sebastopol.

entrés... Quelle marmelade ! Il fallait faire sauter les maisons par la mine, même que c'est moi qui ai réussi, après bien des camarades escouffés, à porter un sac à poudre à la maison de Bon-Zian, leur grand chef, et qui ai fait le tron dans lequel nous nous sommes lancés, la fourchette en avant !... Il y avait du sexe dans la cambuse de ce vieux farceur de marabout, de belles femmes, mais des enragées qui vous brûlaient la moustache à coups de pistolet !...

C'est dans ces promenades que je les ai tous connus, nos kébirs, les grands chefs d'Afrique, depuis le père Bugeaud, Changarnier, Lamoricière, Yousof, Negrier, Mac-Mahon, Canrobert, Bourbaki, Margueritte,

pe les ai vus commencer pour la plupart, le jour où furent les Russes aux chasseurs d'Afrique, dans la ligne ou les tirés.

Et la Crimée et l'Italie? Crovez vous que ça chauffait, au front, dans les tranchées sous Sebastopol! Les sacres Russes, quand ils étaient polis, ils vous rendaient bombe pour bombe, ne voulant recommencer à nouveau. Un feu d'artifice de longueur! Et nous avançons comme les Russes sous Malakoff, sous le mamelon Vert ou le bastion du mal, quand les Russes-toujours polis venaient au-devant de nous; nous commençons un tir d'artillerie, ils en montaient un autre en face, nous arrivions aux batteries



Les trous de loup.

erie, ils en démasquaient une devant. Un deluge de projectiles. On s'y fait, même que ça devient monotone! Moi, pour m'offrir un peu de soulagement, j'étais passé aux enfants perdus, où les distractions ne manquaient pas: des petites promenades nocturnes en avant de nos batteries, des embuscades, ou des nuits passées dans les trous de loup, sous les batteries ennemies, à tirer dans les embrasures. Savez vous ce qu'est d'avoir pour dodo un trou dans la terre à trente mètres des batteries ennemies et de guetter sans mouvoir le museau les canonniers dans les embrasures, ou les enfants perdus russes qui se couchent à plat ventre pour venir nous pincer au lit? Et je n'ai rien attrapé. Les deux machines d'Inkermann étaient guérées. Et à l'assaut de Malakoff, le bouquet du feu d'artifice, un tremblement du diable, la terre s'élevait, la terre se cassait en morceaux pour s'en aller charger le ciel. Et rien non plus! C'est à dire si, je me trompe de ça, de nous l'été pour un chat. Oui, figurez vous un petit chat robe d'anneaux, couronné dans le grand chambardement de la tour, nous venions de nous occuper avec les Russes. Nous autres les zouaves, nous étions en face avec



Crimee et Italie.



chasseurs par la batterie Gervais et nous foncions dans la grande boueulade au milieu des coups de fusil, de sabre ou d'écouvillon et des retours des Russes qui tombaient sur nous en masses...

De cette casemate où des obstinés s'étaient défendus, je sortais le dernier peut-être lorsque le petit chat affolé me saute à la figure, je l'empoigne, je reste une minute en arrière et... bataboum! Cinq cent mille tonnerres tapent à la fois, je tombe par terre, le chat toujours accroché à la frimousse, roussis tous les deux, tandis que tous les camarades sautent en l'air, avec les canons et les affûts! Une mine venait d'éclater, le petit chat russe m'avait sauvé! Amour de

minet! Je te l'ai pris délicatement et fourré dans la doublure déchirée de ma veste. Par reconnaissance je l'ai apprivoisé et gardé jusqu'à la fin, je l'ai ramené en France, et en décembre 53 il a fait, couché sur mon sac, son entrée triomphale à Paris. Et voulez-vous savoir la suite? Vous ne dormez pas, les garçons?

— Crie, erac! sahut! dirent les moblots.

— Guiller à pot! acheva Jean Bernille en homme respectueux des traditions de la caserne; donc, avec mon chat cosaque, baptisé Malakoff et qui s'était très bien mis à apprendre le français, je défilais sur les boulevards lorsqu'un partienier anglais me demanda de le lui vendre. Ma foi,

avait convertis d'avance... Le plus bel arc de triomphe, c'est encore les bras d'une femme, he? C'était mon opinion particulière et il y a des camarades qui n'ont pas manqué de ceux-là, des arcs de triomphe avec des bras de grandes dames... et moi qui vous parle, à cause d'une piquère reçue à Magenta, j'ai eu l'honneur d'être bordé, soigné et dorloté dans mon lit par une marquise italienne qui m'avait rapporté elle-même à Milan dans sa voiture, avec un officier atteint d'une prune à l'épaule, même que notre sang à tous les deux a quelque peu gâté les capotons de notre équipage... oh, cette marquise italienne! elle avait une femme de chambre rudement bien... une crinière et des yeux... noirs comme ma pipe! Elle a bien pleuré au départ. Enfin, suffit!...

— Crie, crac, sabot! dimes-nous quand le vieux zonave s'arrêta.

— C'est fini, motus sur les dames! Me prenez-vous pour un bavard?



Retour de Magenta.

vîmes tout à coup un escadron de cavaliers bleus et rouges apparaitre dans un tourbillon de poussière...

— Les chasseurs d'Afrique!

Nous eûmes à peine le temps de les reconnaître et de songer que nous étions sauyés, les chasseurs tombaient comme la foudre sur les Arabes qui essayaient vainement de résister. Culbutés, sabrés, dispersés, ils s'éparpillèrent dans toutes les directions. Le blockhaus était dégagé, la masse des assiégeants avaient fondu comme beurre en la poêle; il y eut peu de coups de fusil, en un instant on ne vit plus, en fait d'Arabes, que des fuyards grimpant au loin les rochers, des burnous blancs disparaissant sur les crêtes.

La colonne était encore dans la montagne à plus de trente heures de marche, mais on nous savait en danger et l'on avait lancé en avant les chasseurs d'Afrique. Quelles poignées de main avec les chasseurs et quelle émotion, deux jours après, quand la petite garnison du blockhaus défila devant la colonne pour recevoir les félicitations du général. Jean Bernille était là, serré dans sa petite veste et la chechia crânement penchée sur l'oreille gauche.

— Ah! ah! fit le général qui reconnut son homme, c'est toi, vieux dur-à-cuire, tu fais encore le jeune homme, tu vas donner tes nom et prénoms pour t'apprendre à te mêler de nos affaires, toi, un simple pékin!

Et ce fut de la sorte que le civil Jean Bernille, ex-zouave, obtint sa sixième citation à l'ordre du jour de l'armée.

•

— Ah! les vieux soldats d'autrefois! continua mon ami quand il eut achevé l'histoire de Jean Bernille, on ne connaît plus guère cela aujourd'hui, pour le moment! Mais viennent les circonstances et les Jean Bernille surgiront. Le présent, c'est le conscrit à éduquer, c'est la caserne, le piétinement sur place, le défilé par centaines de milliers de conscrits ennuyés, surmenés, éreintés parce qu'il leur faut apprendre vite le métier, mal nourris parce qu'ils sont trop nombreux. Le passé et malgré tout l'avenir, c'est le soldat, le soldat par goût, par vocation véritable. Au diable les idées actuelles et les systèmes à la prussienne. Le service militaire ne sera pas toujours, il faut l'espérer, comme une corvée qu'on doit infliger sous prétexte d'égalité à tout le monde pêle-mêle, les



Landards alertes, avec les patiques et les intrépides. Ce temps durera le système qui enerva l'Europe de 1815 à 1870. On passera et l'on reviendra aux armées moins nombreuses, moins de soldats de carrière, de troupes semblables à ceux que nous voyons dans les vieilles barbes brûlées à tous les champs de bataille. *Landards*. Prud'hommes, s'écrier! Soldards, gladiateurs, professionnels! *Le métier des armes*. Le métier des armes, comme on disait autrefois, du temps où les hommes, comme les vaches fussent bien gardés, vive le métier des armes! C'est un métier où dans tous les cas les profits sont moindres que dans le commerce politique ou de boursier, c'est un métier, on sur la page du *Dictionnaire* la vie et sur la page de l'*Épique*, deux sous par jour. *Le métier des armes*.

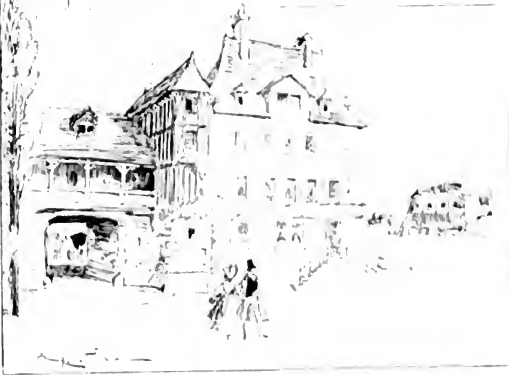




L'édifice

LA DERNIÈRE DÉFENSE

Le charme, la splendeur et le prestige du *Sacré d'or*, du glorieux *Sacré d'or*, tout aussi chère à l'Église antique que bien des castels oratoires ne le fut jamais, puis des siècles sur leur maîtres le d'or d'Archie.



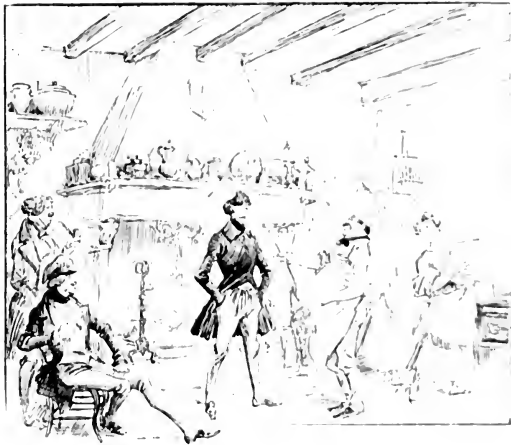
n'entoure d'une ceinture de nœuphars garnie de grenouilles les murailles du *Soleil d'or*, aucun pont-levis n'obstrue son seuil hospitalier; ni créneaux, ni machicoulis pour la défense, le *Soleil d'or*, à l'entrée de la ville, ouvre ses portes à deux battants sur le pavé de la route royale et montre joyeusement sa façade accueillante, sa grande enseigne dorée et cliquetante, au bout de la longue file de peupliers, à deux pas de la *Poste aux chevrons*.

Le *Soleil d'or* n'en a pas moins ses quartiers de noblesse et ses parchemins: il ne remonte peut-être pas aux croisades, bien que, si quelque chercheur retrouve un jour le Guide du voyageur en Palestine du temps, il ne soit pas impossible d'y voir le *Soleil d'or* mentionné et recommandé aux croisés de passage, pour sa cuisine et son confortable de famille, — mais on sait qu'il existait à la fin du xvi^e siècle et qu'Henri IV y a couché (où le Béarnais n'a-t-il pas couché?). Et si par hasard des habitués du *Grand Cerf*, — la concurrence, une auberge de troisième ordre qui date seulement de 1810, — essayent d'élever un doute, on leur montrera la chambre et le lit du bon roi, c'est une preuve, cela? Donc, non seulement les origines du *Soleil d'or* se perdent dans la nuit des temps, beaucoup plus profondément que celles de bien des fausses baronnies fondées par quelque mallôtier enrichi, mais encore ce *Soleil d'or* est, depuis 1630 environ, comme un liéf héréditaire se transmettant aux aînés dans la famille Le Bègne.

Les Le Bègne du *Soleil d'or*, une race de grands, gros et forts gailards, devenant tous un peu trop gros et trop rouges vers la cinquantaine, et tous joyeux vivants, amis de la bonne chère, des francs vins de pays, du large rire et de la grosse plaisanterie! La vie leur était si facile aussi. La route royale n'était-elle pas là pour amener chaque jour au *Soleil d'or* son flot de voyageurs et dans l'escarcelle des Le Bègne son petit ruissellet d'argent? Tout ce qui passait sur le pavé du roi était plus ou moins tributaire du *Soleil d'or*; comme les Burgraves d'autrefois, les Le Bègne prélevaient sur les gens un droit de passage, mais personne ne s'en plaignait, la cuisine du *Soleil d'or* étant fameuse d'un bout de la route à l'autre et célébrée par les voyageurs et les conducteurs de toutes les diligences, des messageries royales, générales ou françaises, même par ceux qui ne faisaient que passer et ne goûtaient que pendant les courts instants du relais à cette cuisine, la franche et classique cuisine du vieux temps, si différente des mystérieuses triturations et

combinaisons, combinaisons nouvelles, que ces jours
présent.

Entrons un instant dans ce monde par un de ses passages
la bourgeoisie et le fameux mariage de l'argent, le mariage
d'or; la cuisine est une grande salle, que l'on voit



K. P. 1850

neul avec une immense chaudière, comme s'il y avait cent personnes
un des côtés. Elle respire avec une certaine air d'air, par une
intime, cette cuisine de salons, pour un peu de temps, comme l'on
nette, par l'effet de sa d'air, de la cuisine, de la cuisine, de la
ment de l'homme aux et par l'effet de sa d'air, de la cuisine, de la
patent sous l'air attendi du (1). De l'air, de l'air, de l'air, de l'air,
deux hautes fenêtres, donnant sur le jardin, de la cuisine, de la
cuvre de sa ser, de sa ser, de sa ser, de sa ser, de sa ser, de sa ser,
mbre de sa ser, de sa ser, de sa ser, de sa ser, de sa ser, de sa ser,
ment, le haut l'ambert, de la cuisine, de la cuisine, de la cuisine,
aux grands plats, aux bassins, de la cuisine, de la cuisine, de la cuisine,

en haut près du plafond aux poutres apparentes qu'aucune toile d'araignée ne deshonoré. La cheminée est d'aspect seigneurial, elle porte en armoiries au-dessus de son large linteau le soleil aux rayons dorés de l'enseigne. Large et profonde comme une petite pièce, elle est garnie d'une grande cheminée, de landiers de fer forgé compliqués d'un tournebroche à ressort qui fait exécuter de lentes cabrioles à trois beaux poulets enfilés. La flamme d'un feu clair lèche une plaque de cheminée du XVI^e siècle où se distingue vaguement une figure de sirène entourée de rinceaux. Devant la cheminée quelques habitués du *Soleil d'or*, de vrais gourmets ceux-là, sont venus humer les apéritives émanations du rôti en causant avec le chef et le patron qui tous deux sont des gaillards à langue bien pendue, vifs à la riposte et ne laissant pas tomber une plaisanterie tout en gardant l'œil sur les femmes de service et sur les casseroles.

Clic ! Clac ! Coups de fouets, airs de trompette, tintamarre montant crescendo depuis le conde de la route et s'arrêtant brusquement entre le *Soleil d'or* et la poste aux chevaux. C'est la diligence, le gigantesque monument roulant, immobile pour une demi-heure au relais. Le postillon à fortes bottes se met lourdement à terre, le conducteur en veste soustraquée de Hussard, le cornet en bandoulière, descend de son siège, les portières du monument s'ouvrent et les voyageurs sautent sur le pavé, s'étirent un instant, déromillent leurs jambes engourdies, puis se hâtent vers la salle à manger. Tout est prêt, tout est servi, le loyal *Soleil d'or* n'est pas de ces auberges fallacieuses où l'on s'arrange pour faire payer aux voyageurs un diner qu'ils ont à peine eu le temps d'apercevoir avant d'être rebouclés en diligence. Au *Soleil d'or* on a le temps de savourer le repas copieux et soigné, le père Le Bègne fourrera le dessert dans les poches des voyageurs qui n'ont pas la dent rapide et sûre, plutôt que de les voir, aux appels du conducteur, quitter la table non rassasiés.

Le postillon est en selle, le monument s'ébranle, l'impériale accroche au passage de menues branches de peupliers, clic, clac, airs de trompette et coups de fouet distribués à une bande de canards sortis de la basse-cour du *Soleil d'or*, la diligence roule à grand fracas, elle est partie.

Clic ! clac ! clic ! clac ! Nouveau tintamarre sur la route, c'est le courrier ou c'est une chaise de poste, les postillons s'annoncent plus ou moins bruyamment au relais, et les camarades savent avant que le voyageur soit descendu s'il paie de bonnes guides, s'il doit être classé dans les *milords*, dans les *ordinaires* ou dans les *pingres*. Un seul et maigre claquement de

meille ! le voyageur anonyme est un piléon, qu'on dresse sur un bonnet réglementaire aux postillons. Aucun espace, aucun confort, celui là n'aura pas le temps de monter à l'écurie, d'écouter l'É. B. Trois salves de tonet, soignons le m'ord ! et les voyageurs se pressent autour de la chaise, et le m'ord est luennuennuennu, dans le poulet rôti dans la salle à manger du *Séjour de Villiers*. L'express, c'est la malle-poste, conduite par deux postillons, à 100 kilomètres par heure, c'est une berline, c'est une *mallemalle de malle*, qui va vers des eaux lointaines quelque noble d'une souche de 1800, et quelque vieux richard gontoux.

Les véhicules variés se succèdent, la route n'est pas une route, c'est quelque tourbillon de poussière au loin minuscule quoiqu'on soit. N'oublions pas des charrettes de paysans, des routes de charrettes, des chariots de rouliers, ceux là ne s'arrêtent point au *Séjour de Villiers*, ça brille pas pour eux. . .

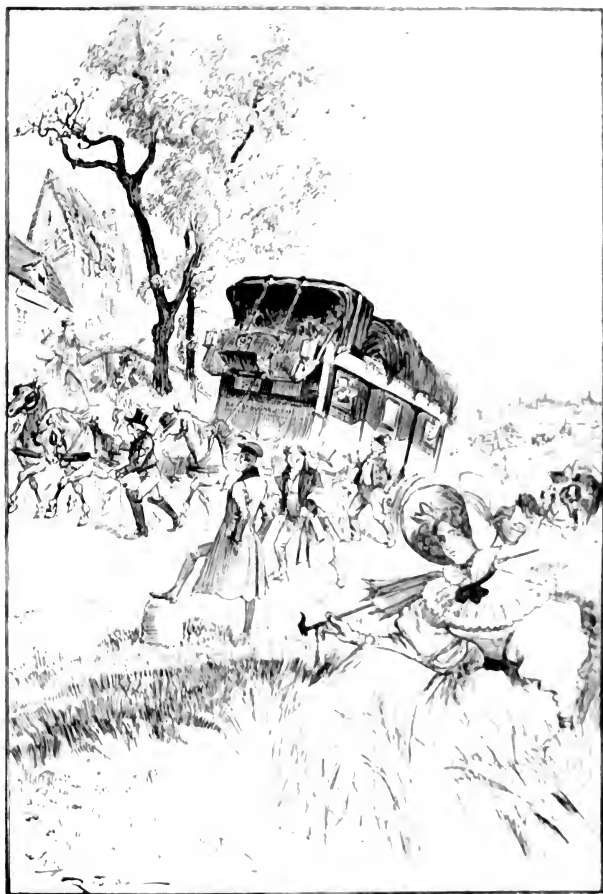




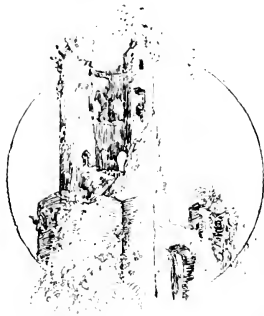
II

Le *Soleil d'or* n'a pas que ces passées rapides des voyageurs du relais. Non, le *Soleil d'or* a des hôtes moins prompts à s'envoler, il a ses voyageurs à lui, qui font séjour en ses trente ou quarante belles chambres. La ville d'ailleurs est jolie, et les environs remarquables: il faut entendre le père Le Bègue quand il fait faire à quelque hôte nouveau le tour des lithographies accrochées aux lambris de la salle à manger.

— Voici des vues de notre forêt, vous savez, huit bonnes lieues de tour, des futaies séculaires, des eaux vives, des étangs, du gros gibier, beaucoup de sangliers... des rochers, des gorges, voici le chêne d'Agnès Sorel, un arbre magnifique comme nous en avons beaucoup, il faut six hommes pour embrasser le tronc... Voici les ruines de l'abbaye de Croix-S'-Yvelin, un site très romantique, Monsieur! Tous nos artistes vont en faire le croquis... voici le lac de Soisy, on a découvert sur les bords des ruines romaines, parfaitement romaines, Monsieur!... et enfin voici le donjon de Rocquigny, quelque chose de sauvage que je vous recommande, il faut une journée, on emporte son déjeuner, un joli pâté dans un panier et on déjeune dans les ruines... Ce donjon de Rocquigny, a été démantelé par Henri IV, quand il vint coucher ici... à propos, avez-vous vu sa chambre? Je vais avoir le plaisir de vous la montrer... un gaillard, Henri IV, hé, hé!



que le père Le Règne du temps avait dû dire au bon roi : « Sire, nous avons Rocquigny pas loin d'ici, un site romantique que je vous recom-



mande, c'est l'affaire d'une journée, M^{re} Le Règne vous fera un joli pâté... par la même occasion, le donjon étant mal habité par un tas de ligueurs, vous pourriez amener du canon et nous faire une belle ruine... » Et alors Gabrielle avait souri et Henri IV s'était écrié : « Ventre S^t Gris, vous avez raison, père Le Règne ! »

A la table d'hôte, quand par suite de l'arrivée de nouveaux voyageurs, un petit froid se faisait sentir, ces souvenirs



En excursion au vieux donjon.

historiques habilement jetés sur le tapis, mettaient la conversation en train : ce diable de Henri IV a toujours eu le don d'enhardir les timides et de dégeler très vite les renfrognés !

Que de figures défilèrent à la table d'hôte de ce *Soleil d'or*, si bien placé sur la grande route de l'Est.

Les Anglais d'abord, si nombreux depuis 1815, sur toutes les grandes routes de France : au *Soleil d'or*, sans parler des milords mangeant à part avec milady, le fond de la table d'hôte était toujours formé par une bonne demi-douzaine d'insulaires haragouinant, masticant et consultant sans cesse leurs guides, même en faisant travailler les mâchoires natio-

au mieux avec un superbe garçon, un Français du midi, toujours penché vers ses boucles noires et lui contant des douceurs presque à haute voix, ce qui scandalise la famille anglaise de tenue si correcte et si digne à table, mais qui va tout à l'heure emporter dans ses chambres six bouteilles de Porto et que les garçons et filles de service de l'hôtel seront obligés de fourrer au lit. Voici la célèbre M^{lle} A. et le non moins célèbre



Voyageurs pour la table d'hôte.

M. B., deux comédiens de la Comédie-Française appelés pour des représentations à Bade. Quelques jeunes gens de la ville sont venus dîner à la table d'hôte du *Soleil d'or* pour contempler ces deux astres à l'aise. Et tout autour de la table, des négociants, des fonctionnaires en tournée, un peu de menu fretin, puis le groupe des pensionnaires du pays : M. de B., un jeune viveur en train de croquer une fortune de quinze mille livres de rentes et qui va prochainement s'engager aux chasseurs d'Afrique ; un gros réjou de célibataire oisif qui passe sa vie au *Soleil d'or*, arrivant à onze heures du matin et ne partant que le soir après dix heures ; puis M. le directeur de l'enregistrement les jours où il ne dine pas en ville

dans les maisons où l'on chérit le pauvre et le malade, et qui se va prendre prochainement à l'œuvre.

Quelques voyageurs durent être descendus au *Soleil d'or* un monsieur et une dame, et qui ne se montrèrent que le moins possible. Le roi de Begne a vu cela du premier coup d'œil. Il se hâta de leur donner la chambre de Henri IV.



Le Soleil d'Or.



La table d'hôte.

III

Le père Le Bègne vieillit et grossit encore. Le seigneur ventripotent du *Soleil d'or* initie sagement son fils à tous les détails de la direction de l'hôtel : les voyageurs, le personnel, la maison, la cave, gouvernement important. Le père Le Bègne songe qu'avant peu d'années il lui passera le sceptre du *Soleil d'or* ; mais auparavant il doit marier sa fille Julie, élevée dans le meilleur pensionnat de la ville, une charmante enfant qui se tient au bureau à côté de sa mère.

L'avenir de Julie est arrêté d'avance ; dans trois ans, quand elle entrera dans sa vingtième année, elle épousera Casimir Bardin, le fils d'un gros marchand de vins de Mâcon, une des premières maisons de Bourgogne, qui depuis quarante ans fournit le *Soleil d'or*.

La prospérité du *Soleil d'or* continue. On parle beaucoup cependant de la fameuse invention moderne des chemins de fer, prônés par les uns, attaqués et ridiculisés par le plus grand nombre.

Ces chemins de fer ! Une folie ruineuse et dangereuse ! Les casse-cou seuls confieront leurs os à ces absurdes machines. Il y a bien une petite ligne qui marche dans les environs de Paris, mais qu'est-ce que cela prouve, chacun sait que les Parisiens sont des risque-tout. Pour le moment ce petit chemin de fer est un joujou à la mode comme autrefois les montagnes russes, mais cet instant de vogue passera et les vieilles diligences continueront à rouler sur toutes les grandes routes.

Les diligences ont aussi leurs accidents, c'est vrai, elles versent quelquefois, mais bien rarement. Le personnel est soigneux et dévoué. Vous

vous rappelez cette diligence des Latitudes ? Comme si l'on n'avait pas vu une inondation de la Loire ! Plus de route, plus de ponts, plus de bords qu'aux rones, de véritables vagues battent le littoral, les voitures ne peuvent porter le véhicule avec les voyageurs, s'y ouvrant... tout est en danger, comme un capitaine à bord d'un navire en détresse, s'efforce de faire, de faire apaiser les éléments, rassure les femmes; le porteur de secours, s'en va chercher à la nage du secours à une lieue de là, et ramène... des barques...

Et cependant, voilà que la Chambre vient de discuter, et de voter les chemins de fer et de voter un crédit de 126 millions, destinés à ces travaux d'un grand réseau de voies ferrées. Des ingénieurs, dans tout le pays, plantent des piquets, traçant des plans, émettent des idées de lignes, comptant la route ici, plaçant un viaduc là, traversant tel ou tel et laissant de côté telle autre, qui pousse des furibondités, tout est sans dessus dessous, tout est sans dessus dessous, discussions, des intrigues locales, des disputes qui entraînent une traînée de poudre et font explosion au fin et à mesure qu'on avance... Bien des gens haussent les épaules de tout ce tapage pour une invention destinée à tomber misérablement après avoir coûté des sommes folles, mais d'autres, moins nombreux il est vrai, se contentent énergiquement pour l'idée nouvelle. Bah ! ils ont à ce compte quelque terrain à céder ou du fer à fournir à ces machines !

En attendant les pyeux postillons et les conducteurs des Nouragues, des concurrences se rient bien des faiblesse locales, qui ont de les remplacer, ils font claquer gaillardement leurs sabots, et continueront claquer longtemps encore sur les grandes routes.

Les ingénieurs et les capitalistes ont travaillé cependant à l'œuvre du *Soleil d'or* et le bon *Soleil d'or* les a nourris. Ah ! pour l'Éclaircie n'as-tu pour ces gens la pris un chet de l'école des Bénédictins ? Cette timide défense eût excusé cette dérogation aux traditions de la vieille auberge.

Les temps sont venus ! Plurons maintenant à l'œuvre du grand soulame du *Soleil d'or* !

C'est fini, ce chemin de fer de la région de l'Éclaircie, ce chemin de poste et d'hotel, ce chemin de fer d'Éclaircie. L'Éclaircie est terminée, mais ce qui est beaucoup plus important, c'est que l'Éclaircie est terminée.

trouve des voyageurs pour risquer leurs os, les premiers trains ont passé, et les horribles locomotives n'ont dévoré personne. La preuve est faite!

On ne rit plus maintenant au *Soleil d'or* ni à la maison de poste: depuis dix-huit mois une inquiétude de jour en jour grandissante s'est emparée du père Le Bègne, depuis dix-huit mois on ne reconnaît plus les postillons, les bons drilles d'autrefois, dans ces mélancoliques et silencieux cavaliers.

« Le châtin monte en croupe avec eux. »

Plus de claquements de fouet joyeux sur les grandes routes, plus de gaillardises lancées aux jolies filles en passant, plus d'airs de bravoure



Les postillons se rient bien des fameuses locomotives.

sur la trompette en arrivant au relais, la trompette s'est tue le jour où, croisant une ligne ferrée, elle a entendu le sifflet de bête d'apocalypse de la locomotive!

La dernière diligence va passer devant le *Soleil d'or*.

Le service finit aujourd'hui faute de voyageurs. La lutte est désormais inutile, la diligence s'avoue vaincue et la maison de poste ferme aujourd'hui...

Une amère tristesse poigne le cœur du père Le Bègne. Voyez-le sur le pas de la porte du *Soleil d'or*, la mine délaite, le regard fixé sur la grande route déserte. Il n'a plus l'aspect prospère d'autrefois, et son gilet flotte sur son ventre autrefois si majestueux.

Tout est triste autour de lui. Au lieu de la réjouissante musique des assiettes et des casseroles remuées dans la cuisine et dans l'office, des allées



et venues dans la cour bruyante (les herbes s'agitent, les chats des servantes, des appels des travaux) — les chiens courent dans la cour et par tout l'hôtel. Plus de flouffes, d'une saleté, plus de plats rissolant et chantant sur le feu, de casseroles bouillonnantes dans les armoires et les casseroles se font suspendre au feu. On trouverait même, ce qui ne s'est jamais vu depuis deux ans, quelques grains de poussière ternissant les rayons des vitrines.



L'observatoire.

le manteau de la cheminée. Hélas, l'hôtelier n'est pas attendonné, ce n'est pas le père souffre aussi. L'époque fixée avec les Bardin pour le mariage de Julie est passée, les Bardin tergiversent depuis tant et tant, ils ont de si beaux prétextes, spécieux reculent cette union depuis si longtemps, que Julie très fièrement a fait écrire au fils Bardin qu'elle lui pardonne tout. Le père Le Bègne espère encore, il s'attend vivement à voir son vieux ami Bardin avec le jeune homme, et sans le dire Julie elle-même espère aussi.

Si le *Soleil d'or* est vide, ce n'est pas que les voyageurs ne viennent en ville, il y en a plus qu'autrefois, au contraire, c'est le chemin de fer qui les amène, et le chemin de fer est de 1000 mètres de pays à deux kilomètres du *Soleil d'or* et de 1000 mètres de la ville. C'est le *Cheral Blanc*, l'ancienne concubine de la Suisse, qui descendait que le train de voyageurs de première et de seconde catégorie, qui a honte de la concurrence de l'autre hôtel tout neuf bâti à côté de la gare. Depuis que l'hôtelier tient le *Hôtel des cinq perrons*, il n'y a plus de voyageurs.

Plus de voyageurs dans le monde, mais plus de voyageurs dans l'hôtel, trois personnes qui s'occupent d'administrer l'hôtel, et deux personnes qui

quatre coins de la table d'hôte. Quels dîners lugubres maintenant ! Les pensionnaires de la ville eux-mêmes, les ingrats, sont allés où va le monde, à l'hôtel de la gare ! Enfin suprême tristesse, personne ne demande plus à voir la chambre de Henri IV.

M. Le Bègue a dû vendre six de ses chevaux, on ne conduit plus personne à la forêt, au chêne d'Agnès Sorel, au croulant donjon de Rocquigny... Quand par hasard il pense à Rocquigny, le père Le Bègue ne peut s'empêcher de regarder sa maison, le plus croulant du donjon et du *Soleil d'or* aujourd'hui, c'est bien le *Soleil d'or* ! Ce qui le navre, c'est que des promeneurs vont toujours et iront encore pendant des siècles contempler la vieille ruine, mais ce sont les voitures du *Cheval Blanc* ou de l'*Hôtel de la gare* qui les conduisent et les conduiront, tandis que plus jamais le *Soleil d'or* ne reverra les départs bruyants, les joyeuses cavalcades d'autrefois.

Le pitié pour Rocquigny, un des triomphes de la maison, fini ! Le chef d'ailleurs est parti. La nécessité de se séparer de ce vieux collaborateur, un des rayons de la vieille gloire du *Soleil d'or*, a été pour le père Le Bègue horriblement douloureuse. Mais il le fallait bien, le chef se croisait les bras devant ses fourneaux éteints ; et il est parti et le père Le Bègue a su peu de jours après, qu'il était entré à l'*Hôtel des cinq parties du monde*, près de la gare, c'est-à-dire qu'il avait capitulé devant la locomotive triomphante et passé à l'ennemi !

Le vieux pavé du roi, l'ancienne grande route, est abandonné peu à peu. Plus de diligences, plus de roulage même, les marchandises prenant le chemin de fer, elles aussi. Sur la route silencieuse et déserte le regard morne du père Le Bègue n'aperçoit que des bandes d'oies, un chien errant et une petite voiture de paysan trainée par un âne, descendant la cote d'où jadis dévalaient avec tant de fracas diligences, landaus, berlines et chaises de poste, se suivant, se pressant, se dépassant et s'accrochant quelquefois.

Désolation des choses, le vent souffle et fait grincer au bout de sa potence de fer forge et tortillé, la vieille enseigne, le soleil qui se balance là depuis plus de deux siècles ; le père Le Bègue lève machinalement les yeux, ces grincements de l'enseigne lui semblent des gémissements et lui vont douloureusement au cœur.

Enfin, au sommet de la crête apparaît la diligence, elle descend, elle se rapproche rapidement, mais quel changement, hélas, plus de fau-

ture de trompette ni de claquement d'os.
 du père Le Béguin ne percut que sur des cailloux, sur des
 de ferraille et de carreaux secs. Le postillon, qui
 postillon est descendu lourdement après avoir
 de la maison de poste causent avec le conducteur
 à deteler les chevaux.

Le père Le Béguin s'est aviné, sur le toit, en se chauffant
 dans le coupe, personne à la rotonde, autour d'un
 bache et dans l'intérieur, un seul voyageur, un
 ferme son bréviaire.

Le père Le Béguin le connaît, ils se saluent.

— Bonjour, monsieur Le Béguin, dit le conducteur, c'est
 la dernière fois, vous savez, j'ai voulu en profiter
 veche, je me suis dépêché pour revenir avec
 age, voyez-vous, on n'aime pas le changement
 leur chemin de fer! Nous sommes en retard, le
 temps infinis aux relais; avez-vous encore un
 d'hôte?

S'il y avait une petite place à table d'hôte?

Monsieur le curé, vous avez la table, tout est
 Béguin en s'efforçant de rire.

Son dernier espoir s'était envolé, presque la dernière
 figure que son vieil ami Bardin allait descendre de
 cabler de reproches, amical sur sa susceptibilité
 de Julie.

Pas de réponse à la lettre qui leur rendait
 père et le fils préféraient venir pour s'expliquer
 de vive voix.

Comme le père Le Béguin se dirigeait avec
 salle à manger, le facteur venait d'entrer, et
 Le père Le Béguin, le cœur sautant, courut
 la maison Bardin.

Abandonnant le curé qui s'installait à sa table
 d'hôte, le père Le Béguin entra dans
 Julie elle-même, accourant, avant
 d'ouvrir la porte.

Personne ne dit mot, Julie se mit à
 portant les livres du Sacré-Cœur, et
 fut d'un tel rapid.

— C'est le dernier coup, dit le père Le Bègne d'une voix que l'angoisse faisait trembler, écoutez, je passe les balivernes :

« Vous avez en raison, mon cher Le Bègne, d'examiner froidement et sérieusement si nous ne nous étions pas trop laissé entraîner par une vieille sympathie et si les motifs qui nous avaient fait autrefois songer à



M^{lle} Lebeque.

ce mariage présentaient en réalité pour nos enfants des garanties suffisantes de bonheur. Le mariage est une chose grave, etc., etc., les pères de famille ont pour devoir, etc., etc... J'avais aussi de mon côté fait ces réflexions, je ne vous le cache pas, mais notre parole étant donnée, nous nous considérions comme liés; vous nous la rendez, je vous rends la vôtre et nous n'en resterons pas moins bons amis... »

..

Le Soleil d'or a vécu.

Les temps sont écoulés. La vieille enseigne qui pendant deux siècles et plus, avait vu des générations de voyageurs passer sur la route royale est dépeçlée et sans doute se rouille par terre au fond de quelque boutique de ferrailleur. Les Le Bègne ont disparu. Les bâtiments de l'hôtel ont été achetés pour un marchand de grains, et transformés en magasins, de même que la maison de poste a été arrangée en raffinerie de sucre.

La route déserte, le vieux pavé du roi, s'allonge toujours entre ses deux lignes d'arbres qui ne voient plus passer personne et qui semblent se demander avec étonnement l'un à l'autre, quand bruit le vent dans leurs branches, où sont allées ces grandes circulations d'hommes, de



LES TRIBULATIONS

D'UN HOMME DE GOUT QUI N'EN AVAIT PAS.

I

J'étais encore un enfant d'une dizaine d'années lorsqu'un jour, c'est-à-dire qu'il y a quelques années, 1830, mon père, me conduisant chez un oncle, comme Proust, y déposa dans mon esprit le principe d'une vocation qui devait être ma vocation dans la vie. Cette vocation a mis longtemps à se développer.



quand ses racines eurent lentement pénétré, enlacé et entortillé les fibres de mon individu, quelle poussée vigoureuse au dehors tout à coup !

— Tu sais, Tancrède, me dit mon père, tu es le seul héritier de ton cousin. On doit toujours avoir le respect des parents à succession, je me suis plu à t'inculquer ce précepte, mais comme la succession de celui-ci ne se composera guère que d'un tas de vieilleries, de bêtises sans valeur, c'est à toi de mesurer la dose de ce respect à la juste valeur successorale de notre vieux parent. En un mot, il est inutile de lui marquer de la vénération, tout à fait inutile ! Songe que ton père est millionnaire, et que le cousin Poullétier doit posséder dans les deux mille francs de rente, le malheureux !... Je t'entends, mon enfant, tu vas me dire : « Mais pourquoi, papa, me conduisez-vous, moi, fils de millionnaire, faire visite à un cousin de deux mille francs de rente ? » — Enfant, j'ai le sentiment de la famille autant que personne, mais je comprends, en effet, que je serais parfaitement ridicule si je n'avais un but en te menant chez lui. Notre cousin Poullétier est un drôle de corps, il a gâché sa vie... Nous avons commencé ensemble dans le même bureau, et s'il avait voulu faire comme moi, il serait peut-être parvenu presque au même point que moi. Voici mon but : Mon exemple t'enseigne ce qu'il faut faire dans la vie pour arriver à la considération et au million, ou pour les conserver, je veux que notre visite chez Poullétier te montre ce qu'il ne faut pas faire.

Ainsi préparé par ce discours, j'arrivai chez notre parent. De la personne de M. Poullétier, je ne dirai pas grand'chose. C'était un petit homme maigre à l'air très vieux, vêtu d'un vieil habit râpé qui avait au moins trente ans de date, d'une enlote courte, également râpée, et de bas bleus fortement reprisés. Ce qui me frappa d'étonnement, ce fut l'appartement. Figurez-vous cinq ou six immenses pièces, hautes de plafond et éclairées par de larges fenêtres, remplies jusqu'au plus invraisemblable encombrement de vieux meubles, de tableaux, de statuettes de toutes tailles, d'armures, de bibelots qui me parurent inouïs et fantastiques.

— Hein ! quel bric-à-brac ! me dit mon père, amuse-toi, regarde tout ça, on te le permet...

— Mais ne casse rien, me dit M. Poullétier en me jetant un regard effrayé dans lequel je lus clairement qu'il aurait préféré m'attacher avec une corde sur le palier.



Aujourd'hui que j'ai appris à connaître et à voir mon père, je revois, lorsque je repense à l'habitation de mon père, chefs-d'œuvre des ouvriers artistes du moyen-âge, des ouvriers qui firent de si étonnantes créations, des bois sculptés, les credences, les coffres à l'éclatante dorure, les panneaux de boiseries de noisettes. Sur les tables, brillaient les bûtes de cuivre, les plateaux d'argent.



Flandre et d'Allemagne émaillés ou colorés, vitraux de toutes manières, les verreries de Venise, et de Belgique.

Une pièce était consacrée aux lances, dorées et peintes, de toutes les provenances. Je ne fis que les admirer. Dans une conversation avec mon père, M. Poulblier, après avoir ouvert la porte et me conduit dans une autre salle, me montra des valiers, d'armes accrochés aux murs, des boucliers, de vieilles enseignes, coffres de fer, etc. etc. etc. A moins là, je ne pouvais rien dire. M. Poulblier me dit qu'à moi-même, M. Poulblier.

Je restai là-dedans une demi-heure, puis mon père revint me prendre. Il jeta un regard de dédain sur toutes ces vieilleries, évita de se frotter aux armures à cause de la poussière, et nous partîmes.

— Au revoir ! dit négligemment mon père sur le pas de la porte, bien du plaisir !... Vieux maniaque, ajouta-t-il en entendant M. Poulletier faire grincer derrière nous les pénes d'une serrure ultra-complicquée et pousser des verrous formidables, croit-il pas que des voleurs seraient assez bêtes pour s'attaquer à ses vieux bibelots !

— Eh bien, tu l'as vu ! continua-t-il quand nous fîmes dans la rue, quel toqué ! Et dire pourtant que Poulletier était un garçon bien doué et qui aurait pu arriver à quelque chose s'il avait voulu appliquer ses facultés et sa persévérance au commerce !... Il a été trente ans employé de ministère, petit employé même, car il n'a jamais pu devenir sous-chef de bureau et tel que je le connais, toujours dans les brouillards, absorbé par sa chasse aux bibelots, je pense que le gouvernement qui le payait n'a pas dû y trouver son compte. Toujours est-il qu'avec les petits héritages qu'il a recueillis et sa retraite d'employé il aurait pu tenir actuellement sept ou huit mille livres de rente ; au lieu de cela, il n'en possède peut-être pas dix-huit cents, car il a tout dépensé à mesure, courant les ventes, les marchands de bric-à-brac, fouillant les boutiques de ferrailleurs, et poussant même parfois jusqu'en province quand il apprenait qu'on démolissait un convent, un château, une vieille église, ou qu'on débarrassait les greniers d'un vieil hôtel... Le vois-tu, penché sur le papier du gouvernement, rêver à ses trouvailles au lieu de travailler sérieusement, au lieu de faire du zèle et de songer à son avancement ! Le vois-tu attendre avec impatience l'heure de quitter son bureau pour faire sa tournée sur les quais et chez les revendeurs ! Dis, le vois-tu ? Combien de fois, au risque de mécontenter ses chefs, a-t-il dû arriver en retard, partir trop tôt, prendre des congés et feindre même des maladies pour donner plus de temps à sa passion. Et le voici sur ses vieux jours, réduit à la portion congrue, rognant même sur cette portion pour se payer encore quelque vieillerie de temps en temps ; le voici, vivant seul dans ce grand appartement encombré, frottant ses bibelots, balayant ses chambres et faisant sa cuisine lui-même, car il ne peut même pas se faire préparer sa nourriture par sa portière... Il s'enflamme tout à l'heure en me racontant ses trouvailles, ses bonnes occasions, les antiquités achetées à vil prix, les bahuts gothiques échan-

tes pour une bonne comédie française, et les matériaux de démolition ont été défilés, il a eu tout cela pour pas 20000 francs, et pour rien, je le lui ai dit et moi aussi, — mais, — froid...

Je ne revis jamais le vieux M. Pauline. Il mourut dans sa soixante-dixième année, cette dernière période me paraissant



Le suicide.

dit, zitée par le sentiment de la mort pour lui-même, pour d'abandonner ses collections, la chair de sa femme, ses enfants, enfin, ne pouvant les emporter dans le cercueil, — et, — de tressasser, plein d'amertume et non rassuré par l'État. Mon père était mort quelque temps avant que je ne m'arrondis le million dont il m'avait promis 50000 francs à son cousin. Hélas, il ne me trouvait guère d'usage à l'État, et se plaignait de mon peu d'intérêt pour l'agriculture, le commerce et l'industrie, et finissait souvent par me regarder comme une inure des :

« Tiens, tu ressembles presque à P... »

Donc je me trouvais à la recherche d'un autre moyen de rente, d'une remarquable indépendance à l'ennui et d'un mariage assorti à l'âge, — et, — avec un seul avantage, — celui de ne pas être obligé de

tourner ? Que devais-je demander à la vie ? Après mûres réflexions, je compris que je ne pouvais guère compter que sur les pures jouissances intellectuelles. Mais lesquelles ? Je ne me sentais ni artiste, ni poète, je n'avais aucun goût pour la science, la politique ? S'agiter, se remuer comme un ceureuil en cage, adopter une crécelle quelconque et l'agiter frénétiquement, faire beaucoup de bruit pour faire croire qu'on est quelque chose, qu'on pense quelque chose, qu'on vaut quelque chose, secouer nos institutions comme on secoue un panier pour ramasser des prunes. C'était tentant, puisque je ne me sentais bon à rien. C'était à la portée de mon intelligence, mais j'étais déjà riche, j'avais l'âme douce, et je m'ennuyais tant moi-même, que je ne tenais pas à envier les autres.

Tout à coup, le souvenir de mon vieux parent le collectionneur traversa ma pensée. Ah ! il avait été heureux celui-là, heureux et sage, il s'était donné des goûts, une manie, une bonne toquade, et, sacrifiant tout le reste à la satisfaction de cette toquade, savourant tous les jours les âpres sensations d'une chasse jamais fermée, les battements de cœur du Peau-Rouge sur une piste et les joies du triomphe après la conquête d'une pièce rare, il avait joni jusqu'à la fin du bonheur le plus complet qu'il soit donné à l'homme de goûter sur cette terre. Si je me faisais collectionneur ? Tous les détails de la visite faite avec mon père au vieil antiquaire me revinrent. Je me rappelai l'air parfaitement guilleret de cet homme maigre et râpé, buvant de l'eau claire et se friicotant lui-même en un coin de son musée au neuf sur le plat pour son dîner, je me rappelai ses manières, sa façon de glisser, en causant, une main caressante sur ses bibelots, et lorsqu'il passait d'une pièce dans une autre, l'éclat de ses yeux qui révélait des jouissances inconnues au reste des mortels.

Si je me mariais aussi ? Je n'avais pas de goûts mondains, j'aimais la vie tranquille, le mariage devait tout à fait me réussir. Une collection, une femme aimante, les joies calmes et reposantes du foyer, les douces mais intenses émotions artistiques, oui, le bonheur était là !

Je m'ouvris de mes projets à quelques amis. Collectionner, c'est bien-tôt dit, mais quoi ? Se marier, avec qui ? Je manquais de connaissances spéciales et même, je dois l'avouer, de goût artistique. Cela me viendrait plus tard, avec l'expérience évidemment, mais en attendant cela me manquait totalement. Un de mes amis me frappa sur le ventre,

— Je vous trouve un peu bête, dit-il, collectionneur de livres, de médailles, de gravures, de merveilles typographiques.

Mais j'avoue à ma honte que j'ai pu en acheter



Le jour

armées, pesantant, plat, médailles, etc., etc. Le collectionneur de livres, de gravures, nous faisait les honneurs de sa collection et nous faisait des détails sur les gravures, etc. etc. M.

demander à voir, j'en ai
deux questions à vous
sur des livres, gravures,
médailles, etc., etc.
Qu'est-ce que c'est ?
C'est un livre, par exemple,
qui est...

— Par

vous, dit-il, collectionneur de livres, de médailles, de gravures, de merveilles typographiques.

Mais j'avoue à ma honte que j'ai pu en acheter

deux questions à vous

sur des livres, gravures,

médailles, etc., etc.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est un livre, par exemple,

qui est...

demander à voir, j'en ai

deux questions à vous

sur des livres, gravures,

médailles, etc., etc.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est un livre, par exemple,

qui est...

demander à voir, j'en ai

deux questions à vous

sur des livres, gravures,

médailles, etc., etc.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est un livre, par exemple,

qui est...

notes. Rouen, Delft, Faenza, Gubbio, Nevers, Pesaro, décor bleu, polychrome, style persan, émail, converte, tout cela dansait dans ma tête. Enfin mon ami m'entraîna; j'étais charmé, je commençais à être connaisseur.

— Eh bien ? me dit-il dès l'escalier.

— Délicieuse, exquise, superbe ! m'écriai-je.

— Vous prenez feu plus rapidement que je ne pensais avec votre caractère... très jolie, en effet !

— Et si bien conservée !...

— Comment, conservée, si fraîche, vous voulez dire ?

— Feu suis ravi, transporté, merci, mon ami, de me l'avoir fait connaître ! Voyons, il faut aller rapidement en besogne, ne me faites pas languir, je sens que j'en tomberais malade...

— Fichtre ! Quelle flamme ! Calmez-vous donc un peu !

— Non, dites-moi tout de suite combien ?...

— Je vois que dans vos transports l'esprit positif ne vous abandonne pas tout à fait. Vous pensez bien que je n'ai pas été sans prendre quelques petites informations avant de vous amener. La dot est de...

— Comment, la dot ? Le prix voulez-vous dire ? Je veux acheter...

— Comment, le prix ? Comment, vous voulez acheter ? De quoi parlez-vous ?

— Et vous-même ?

— De la jeune fille !

— De la collection !

Il y avait quiproquo. Je fus presque forcé de m'asseoir dans l'escalier. J'étais désespéré, plus de collection, une fausse joie !

— C'est dommage, dit mon ami, M^{lle} Lecoudray faisait bien votre affaire, elle est charmante, la dot est faible, mais vous m'avez dit l'autre jour que vous cherchiez le bonheur et non un supplément de richesse...

— Je n'ai eu d'yeux que pour la collection, mais en effet je me souviens, la jeune fille est charmante... mais les faïences mon ami, les faïences !...

— Eh bien, tout peut s'arranger ! Vous-même, vous n'avez pas fait mauvaise impression, M. Lecoudray me l'a dit. Epousez et un jour vous hériterez des faïences !

— Attendre ! impossible, le père est jeune encore, je n'aurais pas la

patience, je ne veux pas m'exposer à de quoi pourrir mon pauvre bon fluxion de poitrine...

Mon ami réfléchit une minute.

Écoutez, dit-il, tout peut s'arranger : — *il se Zangra lui*

Tout s'arrangera si bien que huit jours après le jour de nos noces moi et que nous étions mariés, la petite fille de huit ans ces semaines se fussent écoulées ! J'avais payé le jour de nos noces, vous chander, vous pensez bien ; mon beau père ne pouvait pas s'en passer la dot, mais il négligea de la verser. Il me pressa dans le couloir sur la piste d'une affaire superbe, une vraie trouvaille de volée d'argent étonnants !





Ma lune de miel de mari dura moins longtemps que ma lune de miel de collectionneur. Chose étonnante, ma femme qui jadis faisait valoir devant les visiteurs avec tant d'amour les faïences de son papa, ne leur donna plus un coup d'œil quand ces délicieuses majoliques et faïences appartinrent à son mari. Elle avait bien d'autres choses en tête. Hélas ! ma femme était mondaine ! Il me fallut courir les soirées, les bals, les réceptions ; il me fallut donner moi-même des soirées et des bals !!! Ah ! l'existence tranquille que j'avais rêvée ! Ah ! les joies du foyer ! Le travail mondain sans trêve, au contraire, exécuté en habit noir sous la direction de ma femme qui me tirait durement par la bride quand j'essayais de regimber ! La lutte quotidienne, les disputes, l'enfer ! J'en vins rapidement à maudire ma collection ; mes faïences n'exaspéraient et je ne pouvais manquer d'avoir à tout instant leur miroitement sous les yeux, puisque mes lambris en étaient garnis du haut en bas. Enfin, un soir que des notes de couturières s'étaient mêlées à une discussion sur la nécessité de courir à un concert et deux soirées, ma femme, dans un mouvement d'exaspération, envoya promener sur le parquet une baire italienne et deux cornets de Delft. Justement exaspéré, je cassai à mon tour deux ou trois de mes vieux Rouen et je refusai de bouger. C'était le commencement, ma femme avait pris goût à la casse qui sou-

l'avez fait, n'est bien mieux que tout de fleur de soufre. — Un jour, un tiers de ma collection fut en malles. Puis, j'en ai pris le parti de filer doux et, au minimum possible, d'offrir à une femme à toutes les sauces ou il lui plut de me le dire. Mais cette sousmission ne suffisait sans doute pas à mon alter ego, car, à ce moment, je constatais une avare dans mes finances. — Qu'importe ! J'consultai encore mon ami :

— Ne vous tourmentez pas, la farine est trop facile à se procurer.



— Figure 10.

trouver autre chose à collectionner. — Un jour, j'en ai vu un amateur pour ce qui te le dit, votre collection.

— Mon obligant ami a dit vite en le disant, car, après une dizaine d'années et tout vendu à une seule traite pour 100 000 francs, ma femme et moi en confèrâmes avec un ami.

— Comment vous me dit-il, au sujet de la collection ?

— Fais es ?

— Oui, votre beau père avait été chargé de faire passer à un jeune homme d'antiquités. — Je lui ai répondu, puisque vous l'avez dit, avant de vous avoir trouvé un amateur. — Ne vous inquiétez pas, votre appétit, avec de collectionner.

— Mais, l'amateur à qui je vien de les offrir ?

— Bah ! c'est un débutant aussi, quand il s'y connaît, il les repassera à un autre.

Ainsi mon beau-père m'avait berné, ainsi pendant quelques mois j'avais admiré des imitations frauduleuses. Hélas ! ma femme n'était-elle pas, elle aussi, une imitation frauduleuse d'épouse honnête et tranquille ? Comme j'étais plongé dans ces pénibles réflexions, elle revint de chez sa modiste.

— Votre ami que je viens de rencontrer, m'a dit que vous veniez de faire une bonne affaire avec nos faïences, peut-être douteuses... Je suis enchantée que vous soyez en fonds, j'aurai à vous parler ces jours-ci de quelques petites notes...

Je frémis en dedans ; après une réponse évasive, je pris mon chapeau et je sortis. J'avais l'argent sur moi et j'étais décidé à ne pas rentrer avant de l'avoir dépensé. Une idée m'était venue. Je m'étais souvenu tout à coup de la sage précaution de M. Poullétier, mon cousin, qui m'avait jadis, lors de ma visite avec mon père, tiré de la chambre aux fragiles faïences pour me conduire dans la salle aux armures où je ne pouvais rien casser. J'abandonnais la faïence pour le fer ! Le lendemain profitant encore d'une absence de ma femme, les acquisitions que j'avais faites un peu partout, aide par l'infatigable goût de mon ami, étaient rangées dans mon appartement transformé en musée d'artillerie. Panoplies d'armes de toutes sortes, épées à deux mains, rapières du xvi^e siècle, dagues, poignards, miséricordes, pertuisans, halberdes, fauchards, arbalètes, mousquets, entassement d'armures de toutes les époques, c'était superbe ! Un reître du temps de la Ligne et un chevalier du xiv^e siècle montaient la garde de chaque côté de ma porte, ma salle à manger était garnie d'une rangée d'hommes de fer, la lance en main ou appuyés sur leurs bonnes épées ; enfin aux quatre coins d'un grand lit gothique acheté par la même occasion, quatre guerriers veillaient, graves et la visière baissée.

Où, c'était superbe ! Et je comptais beaucoup sur la fréquentation de ces hommes de fer pour m'endurcir dans les luttes de la vie conjugale, pour me faire à leur exemple une poitrine d'acier, une âme dure et résistante sur laquelle glisseraient toutes les attaques.

Quel coup de théâtre à l'arrivée de ma femme ! Pendant quelques minutes elle resta muette d'ahurissement.

— Et moi qui n'aime que le Louis XV ! s'écria-t-elle quand elle recouvra

C'est ainsi que j'eus deux collections au lieu d'une, car lorsque je rapportais de l'hôtel Deuot ou de chez les marchands quelque morion ou quelque pertuisane, je croyais devoir acheter pour ma femme quelque bibelot xviii^e siècle. Ah! je n'étais pas encore en pur acier comme mes armures! Et c'est étonnant comme le xviii^e siècle était déjà cher. Je me rappelais le temps où les commodes à ventre et les pendules rocailles se donnaient pour rien...

He las! l'influence du style Louis XV devait rapidement se faire sentir sur ma femme; on ne vit pas impunément dans des meubles ayant peut-être appartenu à la Dubarry, ou bien à M^{lle} Duthe, Guimard et autres folâtres personnes très tendres quoique de style rocaille. Quelques doutes avaient déjà traversé mon âme, un jour vint où il me fut impossible de



La femme révolutionnaire.

douter, ma femme était tout à fait Louis XV! Et moi qui vivais honnêtement pendant ce temps-là sous la garde de mes quatre chevaliers! Inutile, n'est-ce pas, d'entrer dans les détails très Pompadour de mon malheur, les juges et avocats qui s'occupèrent de mon procès en séparation me témoignèrent unanimement, en pouffant de rire il est vrai, une douce commisération et m'accorderent, après de joyeuses audiences, la séparation sans marchander.

Par malheur, notre contrat de mariage avait été tellement soigné par mon beau-père, qu'il fallut tout vendre chez moi. Les casques et les armures qui m'avaient si peu défendu, suivirent à l'hôtel des Ventes les bibelots Louis XV à l'influence corruptrice. Et je me retrouvai garçon comme devant, avec beaucoup de rentes, beaucoup de cheveux, beaucoup d'illusions en moins. Je restais collectionneur, mais sur quoi, sur quelle branche du collectionnisme allais-je me jeter? Je possédais des

tenants à Passy, je me fis honte au point de me mettre à terre et je me mis à chercher avec quoi je le remplirais.

Mon ami Jobie, le peintre très connu, me regarda et me critiqua beaucoup ma hâte.

C'est ignoble, c'est crétin, dit-il, c'est affreux, ça fait honte à dominos percée de fenêtre, il ne faut pas se précipiter à ranger cela!

Quel moyen? Dites vite!

— Voilà, c'est d'y ficher le feu, mon ami, dit Jobie.

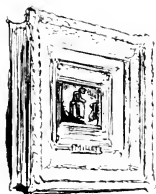


trop radical de vouloir entièrement abolir les bibliothèques publiques, et vous ne voulez pas que les livres soient brûlés par les idiots!

Je fais naïvement quand je dis que vous êtes un idiot, mais je suis adonné un peu.

Le feu n'est pas votre faute, c'est tout le feu qui est la cause de toute du feu! Ce feu est toujours avec vous, c'est votre nature! Il lui a manqué un peu de feu, c'est tout. C'est à vous, Louis XIV par exemple, de véritablement brûler le feu. C'est à vous qui a inventé votre grand feu, c'est à vous qui a inventé Veraille. Et tout ça, c'est à vous, c'est à vous, c'est à vous.

trace par le peintre. Et ce polisson de xviii^e siècle, c'est Boucher qui l'a fait, c'est lui qui a mené la grande farandole. Louis XV avec ses Pompadour et ses Dubarry, les grands seigneurs et les grandes dames, les danseuses, les financiers, les actrices, les petits abbés, les Manons !... David arrive avec ses Romains et ses Grecs, avec la sévérité et la ligne, raide comme le couperet de la guillotine, et voilà les falbalas, le rococo, et toute la société par terre. Voltaire n'y a été pour rien du tout, croyez-moi, la peinture suffisait ! A certaines époques, en signe de deuil on se rasait la tête. David a tellement bouleversé les gens du xviii^e siècle qu'ils se sont mis à se raser la tête... jusqu'au cou ! David passé, notre xix^e siècle n'a pu trouver le peintre conducteur, il est resté embourbé, allant à lue, tirant à dia, donnant des coups de tête à droite et à gauche, en avant et en arrière, sans parvenir à se constituer un style pour ses monuments, ses maisons, ses meubles et ses habits... Le grand peintre du xix^e siècle, c'est Meissonnier avec ses bibelots de tous les styles et de toutes les époques, donc le siècle ne peut être que bibelotier ; renonçant définitivement à faire quelque chose lui-même, il se déponille de toute personnalité et s'installe en garni dans le mobilier des autres siècles... Et il a raison ! Collectionnez, collectionnez, entourez-vous d'un entassement de vieilles jolies choses, pour tâcher de ne pas voir les platitudes toutes neuves, les rangées de boîtes carrées qui constituent nos villes modernes, habitées par des gens qui se passent des tuyaux de drap aux jambes, s'enfourment dans un sac noir, se mettent encore un tuyau sur la tête et se croient habillés !



venaient parfois la consulter et cependant je m'en séparai, car elle me rappelait ma femme et les malheurs conjugaux que je devais à l'influence divergondante du XVIII^e siècle. J'avais des velléités de retourner à la faïence, on venait de découvrir une nouvelle série, *les faïences révolutionnaires*. Je m'en ouvris à Jobie.

— Oui, ces assiettes à bonnets rouges et à guillotine, ça fait fureur... Si vous y tenez, achetez-les plutôt en fabrique, je me charge de vous en trouver une collection remarquable pour huit cents francs, on vous en fera même de tout à fait inédites par-dessus le marché!

— Honte et malédiction aux truqueurs! Au diable les faïences! Mais que collectionner alors? La peinture! Si je trouvais quelque filon nou-



Impressionisme.

veau, quelque peintre bien inconnu maintenant mais destiné à la gloire dans l'avenir, quel triomphe!

— Et aussi quel bénéfice! dit Jobie, à notre belle époque, mon ami, la suprême gloire pour un peintre, ce n'est pas d'entrer à l'Institut, c'est de devenir une valeur de Bourse, cotée à des chiffres vertigineux. Mais pour le spéculateur, à la Bourse de la peinture comme à l'autre, il faut entrer dans une valeur à son début, tous les ans la valeur gagne, la hausse continue; quand on la juge arrivée à son maximum, on réalise, et avec le bénéfice on entreprend une autre valeur jeune et pleine de promesses... On a ainsi fait dans les Théodore Rousseau, Troyon, Millet, Corot, etc., des affaires aussi belles que dans les pétroles ou les chemins de fer... Tenez, les Millet, les bonshommes en sacs de pommes de terre, voilà une valeur, ça ne valait pas cinquante francs au début et tout le monde trouvait ça fort laid, maintenant que ça vaut mille francs le centimètre le respect s'impose, on ne prononce plus le nom de Millet que d'une voix mystérieuse et sur un ton religieux, en ajoutant : « *L'homme à la houe*, quel chef-d'œuvre... œuvre! » Bée! bée! les amateurs de Panurge!



— Je connais un monsieur, dit-il, qui possède cinquante tableaux dans une armoire et qui les laisse vieillir.

— Il a tort, le Corot perdra en vieillissant, mais il en aura la place et qu'il y en aura bien davantage dans vingt ans, presque fabriqué encore tous les jours pour les amateurs romanesques. Le pauvre, exécuté alors qu'il avait tout son talent et qu'on ne lui en r



— Corot.

naissait pas du tout, se tiendra davantage. Mais si vous voulez des Corot, faites-les donc vous-même.

— Vous vous moquez!

Pas du tout! Rien de plus simple, avec quatre ou cinq années de travail, une leçon de frottis pour le brouillard, une leçon de nuages, une leçon d'arbres vaporeux, une leçon pour faire les brachés, une leçon de main levée et une leçon de taches pour les paysages. Avec vous, ça ne faudra pas plus de trois mois pour passer à l'état de maître. Ça sera très poétique!

Après maintes recherches et réflexions, je crus avoir trouvé ce qu'il me fallait, et quand je fus bien résolu, je me brouillai avec mon ami pour ne pas me laisser décourager dès le commencement par ce tueur d'illusions.

La valeur toute jeune et toute neuve en laquelle j'avais placé ma foi, c'était l'impressionnisme ! Pourquoi pas ? Millet et Corot ont été dédaignés à leur naissance, mais le corotisme est un culte maintenant, et le milletisme une religion jusqu'en Amérique. Manet devient une valeur sérieuse, pourquoi les impressionnistes ne deviendraient-ils pas quelque chose, eux aussi ? Un monsieur lancé dans l'impressionnisme m'a dit qu'avant peu cela deviendrait un placement de père de famille.

Je me suis donc lancé et j'ai réuni environ cent cinquante toiles impressionnistes, des échantillons de tous les maîtres. Je n'y voyais d'abord, je l'avoue, que des marmelades bleues, rouges ou violettes, surtout violettes, mais les premiers mois d'initiation passés, j'ai commencé à m'y reconnaître : oui c'était bien la mer ou le ciel, oui, les arbres de mes tableaux étaient bien des arbres, — à peu de chose près du moins !

Tout alla bien pendant quelque temps, je passais de longues heures dans la contemplation de mes chefs-d'œuvre et je faisais tous mes efforts pour en extraire les sensations exquisés dont on m'avait parlé. Ma galerie augmentait tous les jours peu à peu, je cédaï les bibelots dont j'étais fatigué pour acheter quelques-unes de ces toiles magistrales et suggestives : carrés de choux, bords de rivière, marines, etc., etc... D'un seul bloc je vendis ma collection d'estampes modernes, de gravures et eaux-fortes précieuses des maîtres contemporains, et ma collection de livres illustrés, mes chers exemplaires sur hollande, vélin ou japon, à grandes marges, avec états des gravures espacés depuis le moment où il n'y a encore presque rien sur le cuivre et celui de la dernière morsure, avec remarques, délicacies, etc... avec le prix je pus m'offrir encore une trentaine de séduisants morceaux de peinture de l'avenir.

Un coup terrible me frappa subitement. Je m'aperçus un matin que j'avais sinon tout à fait des hallucinations, du moins des troubles de la vue très sérieux. Les pavés me semblaient bleus et les visages des passants violets, les arbres me paraissaient avoir, au lieu de feuilles, des pains à cacheter de couleurs crues et je voyais des bateaux-mouches, lanternes allumés, naviguer sur le boulevard...

Sur l'ordonnance d'un oculiste qui diagnostiqua un empoisonnement

n'avaient tout dévoré. Soit, je vivrai de privations, il n'y a pas besoin d'être un Vatel pour accommoder ça soi-même et je m'en tiendrai aux affiches qui ne coûtent rien à collectionner... quand on ne se fait pas pincer par les sergents de ville.

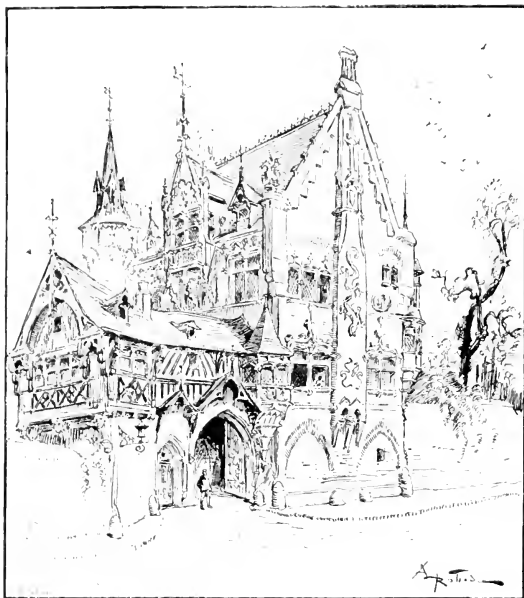
« Dégradation de monuments publics, » un mois de prison ! j'ai été pris en train d'enlever toute une bande d'affiches collées sur les planches entourant un monument de grand homme politique en construction.



une espèce de cholera des édifices, a commencé avec la prétendue Renaissance et ses placages romains. Elle éclata brusquement avec François I^{er}, arrêtant la vieille sève française et corrompant notre sang; les ordres poussaient sur les façades et gagnaient, gagnaient toujours. Deuxième phase. La maladie donne son maximum d'intensité sous Louis XIV; tout l'organisme est atteint, il y a partout enflure, boursoufflement, délire et folie... Sous Louis XV, troisième phase de la maladie, la peau des édifices crève, les efflorescences du style rococo sont véritablement des ecchymoses et de l'exfoliation épidermique. Le cycle est parcouru, l'architecture est à plat, elle ne souffre plus, mais elle est incapable d'un effort et ne peut même ouvrir l'œil. On a essayé de tout dans notre siècle pour la galvaniser, rien n'a réussi, impuissance absolue à créer le moindre style, rien que des placages, restes confus de la terrible maladie, ou des boîtes carrées. C'est la mort! Allons-nous donc être obligé pour réagir de revenir franchement au commencement, à la lutte de feuillage des temps préhistoriques? Enfin, à force de penser à ces choses douloureuses, les yeux fermés pour ne pas voir les hideux produits des maçons modernes, des esprits sages ont trouvé le remède. Rayons ces quatre siècles de maladie de notre mémoire, faisons comme s'ils n'avaient pas existé et reprenons la tradition interrompue à la fin du XV^e siècle, retournons à notre vieux style national baissé de côté depuis la maladie et redevenons franchement ogivaux et flamboyants!... Et ça commence, et vous verrez ce que nous donnera de beau, de grand, et aussi de neuf, le développement logique et régulier de cette vieille architecture, saine, forte et solide, employant logiquement les ressources modernes suivant les besoins modernes!... Laissez-nous faire et vous verrez dans cinquante ans nos gares gothiques, nos ponts, nos marchés, nos bourses, nos maisons de rapport gothiques...

— Pour le moment, je désire seulement un petit hôtel pour loger moi et ma collection future...

Nous passâmes deux bons mois penchés sur les plans de mon petit hôtel, à disputer, arranger, ajouter, améliorer, transformer; deux mois de terrible occupation, d'entretiens qui n'en finissaient plus et de courses d'études. Enfin l'œuvre fut attaquée, les murailles commencèrent à sortir de terre au milieu d'un jardin bouleversé et à se dresser fièrement, dominant des hauteurs de Passy l'immense gâteau de pierre étalé sur les deux rives de la Seine et formé de somptueux hôtels lourds et



Mon hôtel.

— Je ne vous fais pas un château, mais un hôtel bourgeois, soyons logique, me dit-il.

Et tout ce que j'avais pu obtenir, c'était de faire du vestibule une espèce de corps de garde.

— Ça, c'est possible, il est permis de supposer qu'un jour de trouble, vous pouvez avoir besoin de repousser une attaque ; donc, je puis vous fortifier votre vestibule !

De sorte qu'il renforça la porte cavalière et perça une meurtrière à côté de la porte réservée aux piétons. Je devais placer à cette meurtrière un arcbusier du XVI^e siècle et sur un banc de pierre à côté toute une



Cette cheminée est un petit monument, une petite pièce dans la grande : elle porte sur deux jambages très avancés à belles colonnettes sculptées. Le linteau surmonté d'un gable fleuroné est décoré par trois médaillons sobriement exécutés, le plus grand placé au milieu du gable représente *Messire Gaster, premier maître ès arts de ce monde*, comme dit Rabelais, et les deux autres *Souffreté, mère des Neuf Muses* et *Caresme-prenant, patron des Chicanous*.

N'allez pas croire que nous ayons négligé la cuisine, pièce importante et pourtant beaucoup trop sacrifiée dans les maisons modernes ; bien au contraire, la mienne devant être à la fois laboratoire et musée culinaire a été l'objet de tous nos soins. Une cuisine doit être gaie ; dans la mienne, l'air circule, la lumière joue partout, apportant son allégresse rayonnante.

La vaste cheminée est déjà pourvue de tous ses engins, la grande table de chêne massif occupe le milieu de la pièce, je compte accrocher aux murailles les plats, les lèche-frites, les bassines, acheter de grands vaisseliers bretons et les garnir de faïences à décors bleus et rouges et compléter l'ensemble par une grande horloge dans sa boîte et une ou deux fontaines de cuivre portées sur des pieds de fer forgé. Si ma cuisinière n'est pas contente !... Il me faudra une cuisinière digne du cadre, c'est-à-dire savante et gaillarde à la fois, une provinciale surtout, quelque grande et forte Normande, haute en couleur, fine de bec et fignoise de petits plats. On m'en a signalé une qui vient de perdre son maître, un vieux médecin célibataire de province et qu'un évêque cherche à s'attacher. Elle hésite parce que son ancien maître était voltairien. Je serai tout ce qu'elle voudra, mais je la veux ! et nous la verrons à l'œuvre quand l'heure d'allumer les fourneaux sera venue.

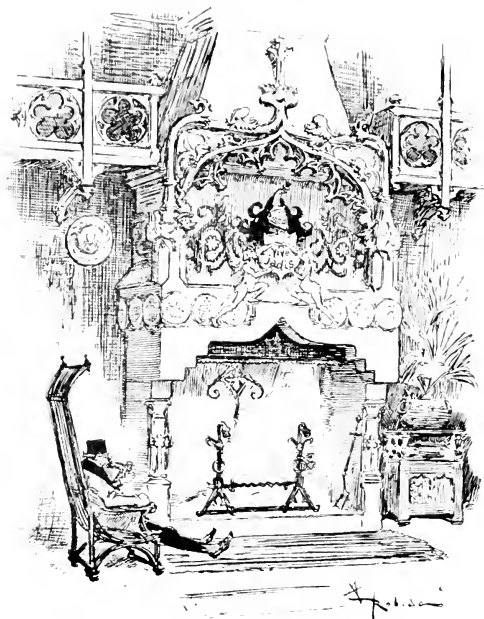
La salle à manger donne dans la grande salle, le *hall*, comme disent les anglomanes. Ce sera la pièce principale de mon musée, je distribuerai là-dedans les vieux baluts, les dressoirs, les armures, les statuettes, les bois sculptés, les tapisseries, les portraits des ancêtres que j'aurais pu avoir. Il n'y a encore rien de tout cela ; quand l'hôtel sera prêt, je partirai à la chasse aux antiquités, je connais les bons endroits maintenant. Ma grande salle a aussi une grande cheminée, c'est la troisième de la maison et c'est la plus importante, elle se relie à la balustrade ajourée en quinte-feuilles d'une tribune placée à quatre mètres du parquet sous le plafond à grosses poutres, en pendant avec une seconde tribune plus

large à l'autre bout de la salle. Au dessus d'une frise (six pieds sur douze mois de l'année sur le linteau de la cheminée) se dresse une armoire ! Hélas ! je n'ai pas d'armoiries de famille, mais me souvenant que mon grand-père était un soldat du premier Empire, j'ai posé au-dessus de son casque de dragon à la crinière relevée, pour suppléer à ce qui m'a manqué. J'ai pris Adam et Ève, nos très authentiques ancêtres, et dans le médaillon de l'écu, à défaut d'autre chose, j'ai inséré ma devise :

VIVE L'ADÈS

Quand j'aurai dit que ma grande salle, éclairée par de larges fenêtres à vitraux blancs laissant passer toute la lumière, possède un grand balcon fermé, une cage vitrée posée en dehors sur un corbel enroulé et dans un angle, à droite de la cheminée, une de ces petites niches où je m'en irai lire en regardant filer par-dessus les arbres les bateaux sur la Seine, j'aurai montré, je pense, que je suis maintenant un bourgeois de goût. Errr ! quand je pense aux glorieux salons Louis XIV ou même aux boudoirs Louis XV d'une si mièvre coquetterie !... À l'extrémité de la grande salle, en face de la cheminée, mon architecte veut y poser un piano. Oui, un piano ! Mais un piano arrange dans le style français XV^e — XV^e siècle, non pas la hideuse caisse à l'apais, en possession de moi, mais quelque chose dans le genre des beaux buffets d'orgues gothiques. Malheureusement je ne suis pas musicien... néanmoins nous reporterons au piano ogival.

Mon architecte tient à me prouver que le style ogival n'a pas vu naître des brasseries moyen âge, nées des confuses aspirations artistiques qui travaillent la boue, mais le vrai, le pur style repris au point où il a été fait, délaissé, peut s'appliquer à tout et reporter aux besoins des temps modernes. Ainsi il a tenu à me donner le café dans le parloir et le petit service de service et m'a dessiné pour cela des boîtes très élégantes et raffinées, polie courbe ; il a tenu à me donner une salle de billard, sans me permettre de posséder quelque riche bourgeois de la belle époque. Mais la chambre à coucher est luxueuse et pourvue de toutes les richesses du goût et du style moderne, mais elle a du style et j'aurai plaisir à y aller tous les jours. Je me réveillerai dans le grand lit exécuté sur mes dessins qui sera porté d'apporter avec quelques banes et quelques tables... C'est le complément du mobilier, je vais avoir à m'occuper de remplir les faits d'armes et



La cheminée de la grande salle.

curiosités de haut goût ma superbe maison, je veux dans trois mois pendre la crémaillère avec mes amis et confrères les collectionneurs.. si deux ou trois ne vont pas se pendre eux-mêmes de dépit en sortant de chez moi j'y perdrai mon nom. Ah! il faut que j'écrive à ma cuisinière pour la faire venir, elle devra songer dès maintenant à ce fameux diner de crémaillère, consulter ses auteurs, méditer, réfléchir...

... Malédiction! En additionnant les comptes de ma maison, je m'aperçois que presque tout mon capital va y passer! Quelle catastrophe!

Me restera-t-il seulement deux ou quatre pages ? — Je n'ai jamais payé les entrepreneurs et les ouvriers, mes fournisseurs. C'est ma faute, c'est moi qui ai dû donner un anneau de fer à la poutre, une ancre, un anneau, un anneau. — Mon petit hôtel, mon petit hôtel, un monument de grand art des arts, par exemple. — Ah ! — Mais qu'après toutes mes tribulations antérieures, comment pourrais-je venir ?...

He bien, non, je ne regrette rien, je n'ai dans ma bibliothèque, même vide, comme jadis à veu de nez, mes livres, mes livres de sa collection. Pourvu qu'il me reste assez de papier pour écrire, pour les jours où il y aura un œuf sur le plat ou un hareng, comme on dit, je suis heureux !

Je viens d'écrire en étouffant mes regards, mon regard, et ainsi lui rends sa parole, qu'elle entre chez Monsieur au...

...

Le dîner de cremaillère a eu lieu, je n'ai pu aller, mais mon ami l'architecte, l'architecte, l'architecte, l'architecte, l'architecte, dans la grande cheminée, des sardines et du saumon, et un dîner arrose d'un joli petit cru à quatorze sous le litre.

Un vrai festin !



...



VICTOIRES ET CONQUÊTES

D'ALEXANDRE COLOBRY

I

Le 23 juin 1848, vers onze heures, M. Alexandre Colobry, de la maison Colobry et C. *Dentelles et bareges*, au carrefour Saint-Denis, debout devant une petite glace accrochée à une fenêtre, se faisait la barbe d'une façon nerveuse et saccadée.



— Non, non, dit-il, s'arrêtant tout à coup et se retournant le rasoir à la main, vers sa femme et sa fille assises toutes deux dans le fond de la pièce, non, non, non et non!

La jeune fille avait la tête basse, M^{me} Colobry, au contraire, levait fièrement la sienne, coiffée d'un bonnet aux vastes ruches, avec des pointes de rubans dressées çà et là.

— Non, Octave est un charmant garçon... tout ce que vous voudrez! d'accord!... continua M. Colobry, scandant chaque bout de phrase d'un coup de rasoir, mais... en un mot... il ne présente pas une surface

suffisante pour en faire un gendre de la maison Colobry et C^o, la première dans les barèges!... D'ailleurs, nous avons le temps, le moment n'est guère joli et le commerce est trop malade pour qu'on puisse songer... Allons bon, encore des braillards!



Les accents d'une *Marseillaise* mugissante et peu harmonieuse venaient d'éclater du côté du boulevard à travers les roulements des voitures et presque aussitôt déboucha une troupe d'hommes en blouse, se tenant tous par le bras; tous criant et chantant, ils s'arrêtèrent tumultueusement devant la porte Saint-Denis et, la *Marseillaise* terminée, commencèrent le *Chant des Girondins*.

— Encore les ateliers nationaux! fit M. Colobry, reprenant son rasoir, toujours du bruit! comment ça finira-t-il?

— Pourquoi avez-vous laissé commencer, vous autres, en février? dit aigrement M^{me} Colobry, mais laissons ces braillards et discutons, car il faut en finir! Octave ne peut pas toujours attendre, tu le lanternes depuis assez longtemps, ce garçon, et puis, pour tout dire, Louise n'est pas de ton avis sur Octave, n'est-ce pas, ma Louison? ne rougis pas, Louisette, et parle, tu en as bien le droit!

— Tiens! tiens! tiens! fit M. Colobry en laissant définitivement son rasoir et en se penchant pour voir, oh! oh! ça devient sérieux!



— Tu veux enlever cette belle jeune femme ? dit M. Colobry.

Il savait bien de quoi il s'agissait. — Mais, dit-il, c'est maintenant et les bonheurs des parents de Louise sont devant nous.

Est-il question d'ombibus et de papiers d'identité ? dit M. Colobry patiemment, il savait d'entendre le raisonnement de Louise. — Oui, car je lui ai promis de l'arracher une réponse définitive, et maintenant le voilà !

La porte venait de s'ouvrir et Octave, vêtu de l'habit d'été, entra.



Attachez-vous, mesdames.

tail : un joli garçon à l'air ouvert et intelligent, qui regardait Louise d'un regard interrogateur vers M^{lle} et M^{me} Colobry. Ah ! le coup d'œil désolé et encourageant de Louise ! Colobry avait beau dire, il ne pouvait s'empêcher d'admirer qu'Octave avait des chances.

— Voilà Octave qui monte pour te demander, dit-il, reprit M^{lle} Colobry.

Mon shako, mon sabre, mon uniforme ! dit M. Colobry. — Versent les ombibus, ils enlèvent les papiers d'identité.

C'est l'affaire de la garde mobile ! Voyez, dit-il, une réponse à notre ami Octave, je l'ai dit, maintenant, maintenant de...

Quand j'ai dit non, c'est non ! Je ne suis pas un homme à aller au-devant d'une insurrection ! Surtout, je suis de la garde mobile, et, par conséquent, je considère Octave comme un prisonnier de guerre.

commerçant, soit, tout cela est vrai, mais je ne puis lui donner ma fille, là! j'ai d'autres engagements! Sur ce, mon cher Octave, sans rancune et considérez-vous toujours comme un ami et un pilier de la maison Colobry et C. .

— Mais, monsieur... j'espérais... j'avais espéré... Vous ne m'aviez pas paru hostile... Enfin, vous comprenez qu'il ne m'est pas permis de rester un instant de plus dans la maison où...

Un petit sanglot s'entendit derrière la porte que M^{lle} Colobry venait de fermer en se sauvant. M^{lle} Colobry, très animée, leva la main et ouvrit la bouche pour parler... Les roulements de la générale éclatant sous les fenêtres accompagnés de coups de feu tirés à quelque distance lui coupèrent la parole et les arguments qu'elle allait sans doute faire valoir en faveur d'Octave.

— Vous voyez, les rassemblements et les essais de barricades, c'est sérieux, cette fois! s'écria M. Colobry en se précipitant vers la fenêtre, presque heureux de la diversion.

— Vous l'avez dit, c'est une insurrection, dit amèrement Octave, et puisque par votre refus ma vie est perdue, eh bien, je trouverai l'occasion de m'en faire débarrasser sur les barricades! adieu!

M^{lle} Colobry était rentrée les yeux rouges et se tenait effarée près de sa mère dans le coin le plus éloigné des fenêtres. Octave avait bien mal choisi son moment pour une demande en mariage; il est vrai que depuis un an il en parlait presque tous les jours, soutenu par l'assentiment de la mère et fortement encouragé par les doux regards de M^{lle} Louise, mais depuis un an M. Colobry cherchait des prétextes pour répondre évasivement et se rejetait sur l'état précaire des affaires pour remettre toute réponse à plus tard.

On entendait maintenant de tous les côtés les coups précipités de la générale, du côté du boulevard, en arrière dans la rue Saint-Denis, en face dans les rues Bourbon-Villeneuve et de Cléry et une tirailleuse intermittente roulait vers le Château-d'Eau.

— Adieu, répéta Octave, voyant que sa phrase avait fait de l'effet, je vais parmi les insurgés et les désespérés, adieu!

M^{lle} et M^{lle} Colobry poussèrent le même soupir et la même exclamation, étouffée aussitôt sous l'enragée musique de la générale.

Pas de hêtises, Octave, s'écria M. Colobry, vous êtes venu avec nous aux précédentes journées, comme volontaire à la 6^e compagnie, la

démonstration pour faire comprendre au gouvernement qu'il n'était que temps de changer de conduite. Mais des citoyens qui défendaient une barricade à la porte Saint-Martin, furent saisis d'un tel enthousiasme à la vue de l'uniforme proscrit de la milice parisienne, qu'ils remirent à Colobry, malgré les efforts de sa modeste, le commandement de leur barricade. Et le chef d'insurgés improvisé dut se couvrir de gloire pendant toute la journée, soutenir le feu de la garde royale, montrer une belle attitude dans les moments difficiles, puisqu'il était le chef, et, toujours pour la même



A la revue du 1^{er} mai.

raison, quand les troupes se furent retirées, suivre ses hommes contre les Suisses retranchés dans le Louvre.

Ces journées parurent un peu longues à Colobry, rien de plus fatigant que de se couvrir de gloire ! La fin arriva tout de même, Charles X partit et Alexandre Colobry rentra chez lui, victorieux, éreinté et tout ahuri. Huit jours après sa légion réorganisée le comptait au nombre de ses officiers. Il était lieutenant. L'ordre, la tranquillité du pays, la charte et le trône de Louis-Philippe se reposaient sur son sabre.

Jours de gloire pour la garde citoyenne ! Lorsque les ennemis de l'ordre des choses, les bouzingots, les sectaires des sociétés secrètes, des Droits de l'homme ou des Saisons, les républicains de Barbès et de Blanqui tentaient un mouvement contre la royauté, la milice parisienne

du poêle du poste, des plaisanteries un peu fortes que la licence du corps de garde autorise, car la garde nationale compte des gaillards dans ses rangs, des jolis petits djeuners bien arrosés, entre camarades heureux de se rencontrer en cette bonne journée de garde, et des longues parties de billard au café de la Tournelle devant l'hôtel de ville, les uniformes deboutonnés et les sabres accrochés aux patères... Et lorsque le tour de la 1^{re} compagnie arrivait de monter la garde aux Tuileries, le capitaine Colobry avait l'honneur de déjeuner avec le roi et de boire le vin du monarque à la santé des institutions libérales que la France s'étaient données. On en avait pour quinze jours à se raconter tous les détails de ce déjeuner au carré Saint-Denis, entre voisins et amis.

Alexandre Colobry était dynastique, philippiste, certes, mais de ce qu'il dinait quelquefois avec le roi, comme représentant de la milice parisienne, il n'en conservait pas moins toute la liberté de ses opinions politiques.

— Je suis libéral, moi, je ne suis pas une girouette, pour ce qui est des opinions, je suis de fer et de bronze!

Il demandait la réforme, limitée naturellement à l'adjonction des capacités, et blâmait l'obstination des ministres et du roi à refuser ces satisfactions à l'opinion publique... Plusieurs fois même, pour donner une leçon au pouvoir, il bandeta, revêtu de son uniforme, avec Odilon Barrot et les députés de l'opposition. Le gouvernement ne comprit pas. Fatal aveuglement qui amena le sabre d'Alexandre Colobry à cesser de défendre le gouvernement et enfin à le combattre. Ceci, bien entendu, est une manière de parler. Ce sabre parut sur les boulevards en février, mais sans sortir du fourreau. Il pactisa moralement avec l'émeute, assista sans surveiller à la construction des barricades, patronilla et repatronilla dans le quartier, croyant seulement renverser un ministère et se montra très surpris, le 21 février au soir, d'apprendre que l'émeute reformiste à laquelle il avait pris une part effective, quoique inactive, était une révolution qui, brisant le trône du roi citoyen, venait de proclamer la République!

— Allons bon, avec ça que le commerce allait déjà bien! pensa le sabre intelligent, sans oser toutefois émettre une protestation au milieu des flots d'insurgés armés passant sur les boulevards après le sac des Tuileries, des faubourgiens déchainés allant triomphalement brûler le trône devant la colonne de juillet.

frère m'accompagne en amateur, nous sommes très aristos tous les deux et les demois-ses nous ennuient...

— Je vous félicite, monsieur Romagnière, répondit Colobry.

— Attendez, mon enthousiasme pour le service n'a pas augmenté, je viens à une condition, continua le garde national, c'est que ça me vaudra quatre gardes ordinaires que j'aurai le droit de manquer sans faire de la paille humide ! Vous savez, mon cher persécuteur, j'en ai tout à



A l'hôtel des haricots.

fait assez de l'hôtel des Haricots, où vous m'avez fait fourrer plusieurs fois sous le tyran ! Est-ce dit, plus de Haricots ?

La compagnie, malgré sa mine allongée, partit d'un éclat de rire.

M. Romagnière était un homme de lettres, garde national malgré lui depuis près de trois ans. Tous les prétextes et tous les subterfuges lui avaient été bons, d'abord pour n'être pas inscrit sur les cadres, et ensuite pour esquiver le service. On l'avait vu présenter au conseil de discipline des excuses invraisemblables, apporter des certificats de toutes sortes de maladies plus ou moins incurables. Par plaisanterie, un jour que la compagnie s'en allait prendre garde, il s'était fait arrêter sous les armes par des artistes de ses amis jouant le rôle de faux gardes



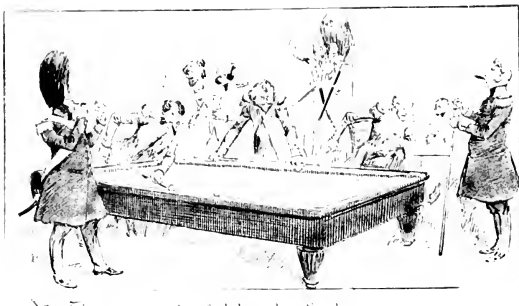
du commerce. Tout ceci lui avait valu quatre d'écus de l'hôtel des Haricots. Comme il n'avait occupé que deux heures dans la maison d'arrêt de la garde nationale, lui des 100 qu'il avait écritures fantaisistes accompagnées de poésies romantiques, satiriques, frondeuses ou elegies plantives, qui de sa robe de chambre cachots.

— En avant contre les demoiselles ! dit l'ancien colonel, sa compagnie fut à peu près au complet.

— Oui, s'écria Octave, le jeune homme aux pieds de son Colobry, en avant !

— Un instant ! dit severement le capitaine, c'est ainsi que vous attendez que le moment soit venu.





Au café de la garde nationale.

II

Après diverses marches dans les rues du quartier, où elle s'était mise en communication avec les autres fractions de sa légion, après avoir tirillé quelque temps du coin des rues avec les insurgés de la porte Saint-Denis, la compagnie Colobry débouchait tambour battant par la rue de Cléry et s'élançait sur la grande barricade de la porte Saint-Denis, attaquée également par le boulevard et par la rue Saint-Denis.

Le volontaire Octave, de qui le capitaine avait dû modérer déjà l'ardeur marchait à côté des tambours. Il y eut de la fumée, des cris, un vacarme de coups de fusil, des hommes roulèrent à terre tués ou blessés, puis une poussée violente, une escalade des tas de pavés la baïonnette en avant et tout à coup la masse des gardes nationaux se trouva dans la barricade parmi les morts.

Le gros des insurgés fuyait vers les barricades comptant le faubourg Saint-Denis. Le capitaine Colobry essoufflé et s'épongeant le front regarda autour de lui. Octave était là, déjà tourné vers le faubourg. Son patron lui serra les mains avec effusion.

— Ouf! Vous avez reçu le baptême du feu, Octave! dit-il, très bien. Je suis content...

— Nous allons continuer, dit le jeune homme en montrant le faubourg.

Lamoricière et sa colonne marchaient sur la porte Saint-Martin, la compagnie Colobry se lança en courant dans le faubourg Saint-Denis pour soutenir d'autres gardes nationaux qui s'étaient, pendant le dialogue, précipités sur les premières barricades.

L'une après l'autre, parmi les coups de fusil, les barricades étaient enlevées à la baïonnette, les insurgés avaient à peine le temps de tirer quelque peu, puis de sauter de leurs pavés pour s'enfuir devant l'élan des gardes nationaux.



En patrouille.

Tous arrivèrent bientôt, suants et essoufflés, en haut du faubourg. On avait fait quelques prisonniers et cette brusque attaque n'avait coûté que cinq ou six blessés éparpillés dans le faubourg. Mais en haut du faubourg on allait se heurter à de sérieuses barricades que les insurgés nombreux et animés avaient eu le temps de garnir solidement. On entendait la fusillade du côté du faubourg Poissonnière, dans le faubourg Saint-Martin et vers la Villette; l'insurrection présentait une ligne formidable appuyée à la barrière depuis le clos Saint-Lazare jusqu'à Belleville.

Octave et quelques gardes, parmi lesquels l'homme de lettres et son frère l'amateur, marchaient en tirailleurs, longeant les maisons et l'œil au guet. Le brave capitaine Colobry était soucieux.

— Oh! la guerre civile! dit-il en arrêtant sa colonne dans une petite rue débouchant faubourg Saint-Martin pour laisser passer un bataillon de garde mobile, oh! la guerre civile!...

— Bah! dit l'homme de lettres, ne vous reprochez donc pas cette petite distraction, capitaine! D'ailleurs, rien de plus sain, voyez-vous, nous croupiissions dans l'ennui, nous prenions du ventre, notre sang s'épais-

tame, vous, un vétéran de juillet... vous deviendrez chef de bataillon...

— Merci bien!

— Moi, j'en ai pris mon parti! On ne sortira plus de chez soi sans un arsenal à la ceinture, on aura des surprises, des alertes, des moments terribles à passer qui feront paraître plus douces les heures de tranquillité! Et, toujours comme dans les républiques italiennes, après un siècle ou deux d'écrabouillements sur écrabouillements, vous verrez tout à coup surgir à l'horizon une pléiade de génies et pousser par-dessus le gâchis sanglant, des chefs-d'œuvre nouveaux et superbes... En attendant ce glorieux moment, luttons pour notre parti! Voici là-bas en travers de la rue Saint-Laurent une jolie barricade qui nous fait de l'œil...

Les gardes nationaux massés à l'encoignure de la petite rue se taisaient et prêtaient l'oreille aux bruits sinistres de la bataille, engagée maintenant à peu près partout. De tous les côtés, de très loin ou de très près, des roulements de tambours, les coups saccadés de la générale ou le grondement de la charge battue par les colonnes engagées dans les grandes voies. Des sonneries de clairons éclataient lointaines et légères; dans les faubourgs, le tocsin sonnait, des bourdonnements lugubres de cloches tombaient du ciel par volées par-dessus les quartiers barricadés, scandés par des fusillades intermittentes.

Des nouvelles, venues sur les ailes de l'inquiétude sans doute, passaient dans les groupes. On disait les insurgés vainqueurs sur la rive gauche et les hommes du faubourg Saint-Antoine en train de forcer l'hôtel de ville. On citait déjà des noms de généraux tués, on parlait de bataillons de mobiles écharpés.

Enfin on disait que le gouvernement réclamait en toute hâte le secours des provinces pour Paris à peu près perdu.

— Pour que le capitaine Colobry, qui a vu juillet et Saint-Merry, se morde la monstache, murmura un garde, il faut que ce soit grave!

— Mais nous sommes vainqueurs, nous avons pris le faubourg sans trop de mal, et nous allons continuer, dit l'homme de lettres, en avant, hardi!

— En avant! hardi! enlevons! répéta Octave.

— Monsieur Colobry, ajouta-t-il en dégageant son bras de l'étreinte du capitaine, que nous soyons vaincus ou vainqueurs, ça m'est bien égal, c'est votre rigneur, en me poussant au désespoir, qui me donne cette indifférence... Après cette barricade, il y en aura d'autres, nous

irons sur les autres, nous ne vous donnez pas le moyen de vous défendre, moi, je vous prie, ne me refusez pas, vous n'avez rien de mieux à offrir à personne puisque vous refusez d'être moi, beaucoup de gens, de gens, de gens, moi marcher et m'exposer si cela me plaît.

Voyons, voyons, fit le capitaine.

— Non! Rien du tout! En avant! tenez-vous en face de moi, je comprends de la garde nationale qui marchent sur la barricade, si cela fait signe, il ne sera pas dit que nous resterons en arrière.

Les gardes nationaux s'avancèrent avec Octave en avant.

Animal! il va nous faire tous essouffier! grondait le capitaine en marchant comme les autres.

La barricade s'était couverte de fumée, les balles sifflaient et s'élevaient de modules et des gardes nationaux risaient sur le pavé.

— Octave! Octave! cria le capitaine dans le tapage.

— Je n'écoute rien! Vous n'avez aucun droit sur moi, je n'ai rien de votre genre!

Si! cria le capitaine, si! tu es mon genre! s'écriait-il en se content, sauvage bête, je t'accorde ma fille!

— Plait-il? fit Octave, arrêtant tout net la file des gardes qui marchaient derrière lui, le long des maisons.

— C'est dit, je vous accorde Louise, la! — c'est entendu, c'est dit, de bêtises, maintenant, bon!

— Vive la République, le carré Saint-Denis, les dents des bêtises, cria Octave en bondissant dans la fumée.

Un instant après ils gravissaient les tas de paves pleins de débris, les petits modules et le drapeau rouge de la barricade se levait. Le capitaine Colobry recevait ensuite les félicitations des officiers, des soldats et de ses collègues de la garde nationale, pour avoir été le premier à avoir enlevé sa compagnie.

Octave tournait autour de lui.

C'est serieux, ce que vous n'avez dit! je n'ai rien de mieux à offrir, par bien entendu!

Où, mon cher Octave, vous avez bien senti! s'écriait-il en riant, être mon genre! — Votre fille, votre bête, votre genre, votre genre, votre genre, c'est ma bête! — Où vraiment, c'est votre genre, c'est votre genre, trop bien peut-être, c'est une bête! — Et c'est tout, dit-il, d'ailleurs, me! — Amphibie, et je n'aurais contre vous, que de vous enlever, c'est tout.

Les affaires vont mal, et puis, mon gendre devant être mon associé, j'aurais desiré un apport un peu plus considérable que le vôtre, mais enfin...

— Je travaillerai et je m'efforcerai par mon zèle et mon intelligence de compenser la différence...

— Oui, oui, je n'en doute pas... mais je vous le répète, c'est surtout le triste état du commerce qui me portait à reculer le mariage de Louise ..



Garde mobile de 48.

ça va si mal, mon ami, si mal, et voilà une insurrection qui ne va pas mettre des roulettes aux affaires... Voyez-vous une noce en ce moment-ci, hein?

— Vous avez promis!

— Oui... Nous attendrons un peu le calme...

— Plutôt ce sera fini, mieux ça vaudra pour les affaires et pour la noce, n'est-ce pas?

— Certainement!

— Eh bien alors, dit Octave en faisant déjà un pas en avant, continuons tout de suite, poussons jusqu'aux barrières, cognons, tapons pour amener la tranquillité, bousculons les insurgés.



— Halte ! ma permission. Gledax est de ces gens qui ne savent que n'être pas pour le tenter, ce que vous devez expliquer mes motifs.

Je comprends très bien vos motifs. Vous avez peur. Oui, mais aussi je suis furieux maintenant après les insultes que vous m'avez faites pour en finir plus vite.

Je ne veux pas d'un zéro sur ce compte, mais je ne veux rien payer pour ma fille maintenant. Tu vois si les amants ont beaucoup peur.



Le capitaine Gledax.

d'avoir dit oui ! Mais je ne dit rien, et je ne puis dire rien, car je suis maintenant malade de ce que j'ai pu dire de vous.

C'est bon, c'est tout ce que des personnes dit. Gledax se rendit dans le ran des autres.

Le capitaine Gledax se prit à parler d'un air fier, et dit un peu son sentiment et pensa à ce qu'il devait dire.

He bien capitaine dit une chose que je ne puis dire. Pendant que nous sommes en train de parler, je vais vous dire un compte de bureau.

Le capitaine Colobry se retourna, c'était maintenant son ex-refractaire, l'homme de lettres, qui parlait de pousser en avant.

— Encore un entage ! grogna-t-il en dedans, je n'ai pas une deuxième fille à lui donner, à celui-là !

— Monsieur, cria-t-il en renfonçant son shako, je l'ai déjà dit, il y a une nuance entre la témérité et la bravoure ! Je sais ce que j'ai à faire !... Nous allons nous établir ici pour tenir le quartier en cas de retour offensif des insurgés.

Tournant le dos à son interlocuteur, le capitaine prit une dizaine d'hommes et alla réquisitionner une boutique vide au bout de la rue pour en faire un poste avancé ; il plaça des factionnaires partout, occupa la barricade avec le reste de sa troupe et s'établit avec Octave dans une autre boutique pour attendre les événements en veillant avec sollicitude sur son futur gendre.





III

Dans la petite boutique au milieu du boulevard de la République, tout d'un coup, de gens apportant des nouvelles d'un genre et d'un genre, courir le capitaine Golobry arrivant à sa femme :

Chère Anie,

Deux mots à la hâte pour te rassurer, toi et François. A nous, nous avons pris sept barricades et nettoye d'un coup tout le quartier. Sept Diables. Nous concluons sur nos positions. Grâce à notre courage, nous avons eu trois blessés. Octave s'est si bien comporté que j'ai été obligé de le récompenser sur ce que j'avais dit. Oui, sur une barricade qui nous a coûté beaucoup de sang, j'ai eu l'accord de ma compagnie. Mais que François continue à se battre double au retour, j'espère.

Envoie-nous à acheter quelque chose. J'ai des amis de la compagnie qui ont besoin d'argent. Ils ont besoin d'un peu de raison de circonstance, surtout de la poudre, et quelques autres choses. Tu m'embrasses.

Par la même occasion, j'embrasse aussi Octave. C'est un brave garçon, et j'ai de la peine à te le dire d'Octave, c'est à voir, mais j'ai...

A. G. G.



Enlèvement de la barricade.

Le garde national qui porta le billet du capitaine à sa femme revint au bout d'une heure avec la bonne de Colobry. Outre les provisions, celle-ci apportait deux lettres, une pour le capitaine et une pour Octave :

Mon Ami,

Tu as pris sept barricades. C'est ta part, tu as fait bien assez pour la société, je te défends d'en prendre une de plus. Laissons-en aux autres. Je t'en supplie, songe à ta famille et veille sur Octave... Le pauvre garçon, j'en ai peur, cherche à se distinguer pour gagner tes bonnes grâces, empêche-le de s'exposer. Veille sur lui, c'est ton droit et c'est ton devoir. Il arrive des troupes et des masses de gardes nationaux de province, vous pouvez vous reposer, revenez le plus tôt possible.

Mon cher Octave,

Je connais mon mari, il est bouillant et audacieux comme à vingt-cinq ans. Il ne songe pas que moi et Louise nous vivons dans des

tranges horribles et il va de l'avant sur les canons. Oclave, c'est son gendre maintenant, vous avez le droit de lui faire de *confondre* de modérer son ardeur, de le retenir même. C'est un *vous* qui compte. Veillez sur lui, je vous en prie, c'est votre devoir et nous tous les deux le plus vite possible.

Votre belle mère,

J. Collobry

Pendant les deux jours de bataille qui suivirent, le capitaine Collobry exécuta rigoureusement la consigne donnée par sa femme. Il veilla avec soin sur la santé de son gendre et reprima toute velléité d'impudence, Oclave, obéissant aux recommandations de sa belle mère, fut même et ne quitta pas son beau père d'une ligne pour l'empêcher et se laisser surprendre encore par sa vieille ardeur.

La compagnie Collobry ne prit donc plus aucune barricade, elle se contenta de faire un petit service d'ordre en seconde ligne. Il y eut encore cependant des hommes mis hors de combat, mais ces blessés furent des imprudents qui suivirent en volontaires des colonnes lancées dans les mauvais quartiers. Le réfractaire habitué de l'hôtel des Rapports fut un de ceux-là, il n'avait pas de beau-père ni de gendre pour le retenir.

Un mois après la maison Collobry portait sur son enseigne :

COLOBRY, GENDRE ET C.

1870-1871



IV

Ayant donné sa démission de capitaine de la garde nationale quelque quinze années après 48, M. Alexandre Colobry croyait à bon droit sa carrière militaire bien finie. Depuis longtemps retiré des affaires, il vivait tranquillement de ses rentes dans un appartement de la rue *** avec sa femme, sa fille, veuve d'Octave, passé malheureusement de vie à trépas en 1863, et son petit-fils Gu-tave, né au commencement de 1832, gentil garçon, beau parleur, et déjà étudiant en droit.

Mais 70 arrivant avec sa terrible série d'épreuves et de malheurs, M. Colobry se trouva par les circonstances, malgré ses droits incontes-



Le général Colobry en 70.

tables au repos, malgré ses soixante-huit ans, amené à reprendre le harnais, suivant son expression de vieux capitaine. Trente-cinq ans de service dans la garde nationale, trente-cinq ans de gardes consciencieusement montées aux Tuileries du temps de Louis-Philippe, à l'hôtel de ville ou à l'Etat-major, sous la République et l'Empire, avec les campagnes de 1830 et 1848 pour ou contre le gouvernement, c'était bien suffisant, mais il était écrit qu'à ces beaux états de service M. Alexandre Colobry devait encore ajouter quelque chose.

Quand on organisa les nouveaux bataillons de la garde nationale, M. Colobry ne fut pas le dernier à offrir ses services d'ancien officier, il

était d'ailleurs acquise une certaine réputation de « soldat de fer », en énumérant stratégie et plans de campagne depuis le début de la guerre. Les nouveaux Gardes nationaux, à peine formés, étaient dans les premiers jours, comblés avec considération par un chef de bonne volonté, manœuvraient sous ses ordres, s'occupant à patrouiller fiévreusement et apprenant même les particularités de l'escrime à la baïonnette. Pour commencer tout à fait, Colobry n'eut que de la satisfaction avec ses hommes, mais, peu à peu, presque graves, ils furent intolérables tant qu'ils ne virent pas pour eux les attrait de la nouveauté, mais qu'ils virent, et ils ne pouvaient pas reculer, que la situation changeait. M. Alexandre Colobry, un capitaine d'acclamation et considéré de ses hommes, qui devait pour ses hommes un rasoir, un chapeau et 500 francs par mois, passa subitement à un sergent, qui travaillait les compères depuis les premiers jours.

Le sergent était marchand de vins, il est vrai, et les compères s'alignaient bien devant sa boutique, de sorte que les Gardes nationaux, en manœuvrant, en apprenant à marcher, à doubler les files, ne pouvaient s'empêcher de regarder du côté du comptoir de zinc. Les d'ailleurs inattentifs, plaisantaient, souffraient des tournes et quand arrivaient des litres rangés en bataille sur le comptoir, et qu'ils se voyaient quitter les rangs peu à peu, l'un après l'autre, avec une certaine vergogne d'abord, puis ouvertement. Le capitaine Colobry tomba à l'indiscipline. On riait. Que diable, on ne peut pas s'opposer les de l'Empire!

Enfin la compagnie, habillée, équipée, avec les armes nécessaires, se fut prise à prendre sa première garde aux rangs, à l'appel de M. Colobry pour assumer l'ordre dans le lamentable état de pays environnant 100000 qui rentraient dans Paris avec leurs membres et leurs armes, dans les conditions possibles.

Le capitaine Colobry avait mis ses vêtements en sautoir, ses épaulettes de l'ancienne garde nationale, de grosses armoiries, de vareuses de la nouvelle, l'opposition profita de son absence, et, à l'appel, une à peine arrivée à son poste de service, le capitaine Colobry, qui de bon républicain ne pouvait être un ennemi des républicains réactionnaires. Sans se rendre de la garde pour le moment, l'élection et M. Alexandre Colobry, capitaine, capitaine, capitaine.

des quolibets et des gonâilleries, que son sergent passait capitaine et que lui-même n'était plus que simple garde.

Certainement il y avait là un motif plus que suffisant pour rentrer sous sa tente, mais M. Colobry jugea qu'il devait à ses anciens subordonnés l'exemple de la discipline et il monta stoïquement sa première garde sur le rempart pendant que le sergent allait se faire mettre des galons d'or à son képi.

En rentrant au logis bien décidé à ne plus retourner à la compagnie,



En patrouille.

comme il se préparait à dire à sa femme et à sa fille la conduite indigne de ses ex-subordonnés, ces dames ne lui laissèrent pas le temps de parler, son petit-fils Gustave était là et Gustave parlait de s'engager dans la mobile. Ah, comme on reconnaissait bien dans cet écervelé de dix-huit ans le sang bouillonnant de son grand-père, le tempérament risquant tout de ce chercheur de coups ! Puisque c'était la faute du grand-père, c'était au grand-père à lutter contre ces velléités guerrières, il allait prendre Gustave dans sa compagnie pour le garder sous son aile et refrener son ardeur à l'occasion...

— Mais je n'ai plus de compagnie !

Il allait dire que ses hommes lui avaient enlevé son grade, mais pour sauvegarder sa dignité devant sa famille il arrangea un peu la chose.



blouses d'uniforme tenait les villages en avant des remparts, les matelots occupaient les forts, navires de pierre à l'ancre autour de la ville. Le canon des forts avait commencé son formidable concert de tous les jours et de toutes les nuits, il tonnait sur la campagne en apparence déserte, sur les jolis villages, maintenant dévastés, barricadés et remplis d'ennemis.

M. Colobry et son petit-fils Gustave, simples gardes, allaient régulièrement tous les quatre ou cinq jours au rempart avec leur compagnie. Le reste du temps était aussi bien employé; le domaine de la compagnie, la rue depuis le marchand de vins du coin jusqu'à la boutique d'un distillateur devant laquelle s'assemblait une autre compagnie, était comme une petite place de guerre; la garnison, la 6^e compagnie du *** bataillon, l'emplissait journellement du bruit de ses tambours ou des sonneries de ses clairons.

Tous les matins comp de clairon pour l'appel en armes dans la rue et la distribution de la solde; quand il n'y avait pas de service commandé, longues dissertations politiques ou stratégiques menant jusqu'à midi, exercices de temps en temps suivant la fantaisie du capitaine, quand il faisait beau, par exemple, et reprise jusqu'au soir de la discussion des actes du gouvernement ou du général Trochu. A certains jours, gardes à monter à la mairie, aux boucheries, au secteur, marches et contre-marches, élections d'officiers, revues passées par le chef de bataillon. C'était la vie de toutes les rues et de toutes les compagnies dans ces premiers jours du siège. Partout c'était la même agitation, les mêmes clairons, les mêmes tambours, partout des compagnies montant ou descendant de garde, des factionnaires, des postes, des rassemblements et des discussions politico-militaires devant les cafés et les débits, dans les réunions où les meneurs, les faiseurs de grandes phrases, les dangereux débitants de balivernes, tous les terribles raseurs déchainés par les événements, s'en donnaient à cœur joie et commençaient leur œuvre d'affolement de toute une population.

Au rempart, M. Colobry et Gustave, leur faction de jour faite, commençaient à s'ennuyer; d'abord on avait en la mise en état de défense, les sacs à terre, les casemates, les traverses, les canons, tout un décor étrange et nouveau qui évoquait des idées terribles d'écrasement sous les bombes, de pluies d'obus et d'assauts furieux comme à Sébastopol; mais on se familiarise vite avec tout; déjà blasés, voyant le siège tourner

les cafés du quartier Latin. Il retrouvait là des amis, tous militarisés comme lui, des gardes nationaux, des moblots en permission. Tout avait changé, les garçons de café eux-mêmes servaient en soldats citoyens, quelques étudiantes seules étaient restées, désorientées et délaissées; il fallait apporter son pain pour dîner et se contenter d'une nourriture quelque peu coriace, croquée à grand effort, à la lumière de chandelles plantées dans des



Gustave.

bouteilles. N'importe, on riait. Gustave y retourna trop souvent, laissant son grand-père monter tout seul sa garde. Un jour son capitaine le prévint, il allait faire quelques jours de prison au secteur, à moins, puisqu'il avait une belle écriture, qu'il ne consentit à se laisser nommer caporal-fourrier. La prison ou l'avancement, Gustave préféra monter en grade; nommé fourrier, il prit tous les matins le livre des ordres chez le marchand de vins capitaine, et s'en alla au secteur dans l'arrière-boutique d'un autre marchand de vins, écrire l'ordre du jour sous la dictée d'un sergent-major. Plus de gardes à monter; l'ordre copié, le livre reporté chez le premier marchand de vins, il était libre.

A la fin de décembre, la 4^e compagnie fut transformée en compagnie de marche. C'est ici que M. Colobry se montra héroïque; sur les objurgations de sa femme et de sa fille, il ne suivit pas les sédentaires versés dans les autres compagnies. Cela ne l'entraîna pas trop loin, car le bataillon ne fut pas désigné pour la sortie de Buzenval et continua simplement à monter ses gardes au bastion, au-dessus duquel passait maintenant avec régularité les obus prussiens. Son petit-fils ne faisant plus de service, M. Colobry prétextait des rhumatismes pour laisser la compagnie toute seule concher aux remparts.

La fin était arrivée, M. Colobry dans ses discours se montra sévère; on n'avait pas voulu se servir de la garde nationale, on avait tout fait pour endormir son héroïsme, on l'avait trompée, bernée, livrée! C'était bien la peine que des vieux comme lui eussent repris le fusil pour être contraints de le déposer aussi honteusement. Il ne servirait plus, il abandonnait le bataillon!

Et ainsi, se promenant en amateur avec Gustave dans l'après-midi du 18 mars, il eut l'imprudence de critiquer les dispositions des barricades

en construction aux deux bouts de la rue. Il y avait, on le savait bien, il en avait vu depuis 1848, de ces hommes pas l'occasion de placer quelques idées sur le programme à mener, essayer l'effet de sa parole sur les masses, qu'il attendait le politique de l'avenir.

Un vieux lapin, le père Colley, — l'ancien, — se tenait beau battant.

Telles furent les impuissantes conclusions de la conférence.



Fig. 18.

suivit le avis de M. Colley, — en d'autres termes, — il fit toutes barricades de juin 48. — Le lendemain de la mort Gustave, — étant au cachot de l'ancien, — se demandait : « Est-ce que les Français comme en juin 48 ? »

Le lendemain de la victoire, — l'ancien, — fut interrogé par le reste de la municipalité des deux bouts de la rue, — et même, — à ce sujet, par des députés de 20 ans, — comme M. Colley par le premier, — et il répondit : « Non, — car, — si, — par exemple, — les Français comme en juin 48, — ils modifieraient complètement le programme de la conférence.

capitaine ne possédait plus qu'une faible bribe d'autorité, il n'avait pas vu les barricades de 1830, ni celles de 48! D'ailleurs il comptait maintenant des detracteurs dans la compagnie, ce capitaine, c'était un faux frère, un réactionnaire à son tour évidemment, n'avait-il pas refusé des crédits à ses hommes, de nombreux crédits! On proposa donc à M. Colobry de lui rendre son ancien grade, mais un éclair de prudence l'empêcha d'accepter le chasse-croisé.

— Non, je suis vieux, mes forces me trahiraient peut-être, je reste simple combattant...

Gustave enrageait de n'avoir pas cinq ou six ans de plus. Une révolution aussi complète, un pareil bouleversement, quelle aubaine pour un aspirant homme politique! Mais hélas, il était venu au monde trop tard, tout lui passerait devant le nez! Était-ce désolant que ses parents n'eussent pas eu l'intelligence de le mettre au monde quelques années plus tôt! Pour se consoler, il retourna plus souvent au quartier Latin, qui commençait à se repeupler. Là aussi tout était en effervescence, on se retrouvait, on se contaït ses aventures, ses dangers, ses espérances; le quartier arrivait aux honneurs avec la nouvelle révolution qui comptait parmi ses chefs des notabilités bien connues sur le Boul' Mich' et même à Bullier.

Gustave, accablé sous le poids de cette gênante jeunesse qui lui faisait si bêtement manquer le coche, fit une rencontre sur le trottoir du boulevard Saint-Michel. C'était un nommé Nivette, ancien ami, ou plutôt une simple connaissance, un brave garçon extrêmement bohème, qu'on appelait l'ingénieur Nivette parce qu'il était ancien élève de l'école centrale; Gustave l'avait connu autrefois trainant sa grande barbe noire du matin à la nuit dans tous les cafés du quartier, et révolutionnant Bullier par ses audaces chorégraphiques. Sous l'Empire, entre deux séances de café, la célébrité de Bullier écrivait des articles scientifiques pour les journaux révolutionnaires et vivotait assez maigrement. Comme ils avaient pris en ce temps-là quelques bocks, ils se tutoyaient, ce dont Gustave n'était pas peu fier. Il l'avait perdu de vue pendant le siège et le retrouvait revêtu d'un uniforme à larges revers rouges, en képi galonné et en bottes fortes, mais la figure mélancolique, ce qui n'était pas jadis dans ses habitudes.

— Qu'est-ce que tu fais? dit l'ingénieur Nivette, comment, simple caporal, quand tu devais être quelque chose comme secrétaire de membre de la Commune au moins?

Et toi ?

Oh moi, dit négligemment l'incriminé Nivelle, j'occupe un poste d'état-major détaché au comité central de service des armées et j'ai une charge pour le quart d'heure d'étudier soigneusement les propositions pour la défense... J'ai été requisitionné, forcé d'apporter mon concours à mes lumières, mais c'est tout à fait provisoire, mon petit, je vais reconstruire les mines et bougasses, ça m'embête, je ne suis pas en train d'acquiescer la science... En presse, vois-tu, il n'y a que ça, en temps de bouillottes surtout, il n'y a que ça pour vous pousser un homme. Je ne suis pas terriblement ambitieux ! Tu me vois dans un état transitoire et passager, officier supérieur tout bonnement, mais je serai mieux que ça avant six



L'incriminé Nivelle.

semaines, car je vais avoir le levier qui soulève le monde... ça peut durer un journal ! Veux-tu en être ? Saisis le chi non de la caisse qui passe ! Prenons toujours un bock !

— Voilà, reprit l'incriminé Nivelle quand il eut mis ses pieds dans les chaises du côté ses bottes, les opérations et les autres qui font du plaisir et du délice, mon journal s'appelle *Les bouillottes*. Hier, j'ai écrit pour la situation actuelle, titre de colonel *Les bouillottes*, avec des titres de rubriques et parades : *En vedette* — *Le bouillottier* — *Les bouillottes* — *Coups de bouillon*, etc. Avez-vous dit oui ? C'est ce que je veux que je te réserve ? Avec *Les bouillottes*, ça peut me donner quelque mois pour devenir ministre du gouvernement. Tu n'as rien d'autre que ça mets une sous-préfecture pour commencer. Mon projet de situation de colonel, nous l'avons fait à deux ou trois copains, ça va être ce que nous donnera

c'est que mon bailleur de fonds m'a glissé dans les doigts, une canaille qui s'est vendu sans nul doute à la réaction, et il me manque trois cents francs pour l'imprimeur et le papier... oh! *l'Escarmouche* arrêtée pour trois cents misérables francs! Mais j'y pense, ta famille est calée, tu es d'une race de propriétaires, toi, puisque justement notre ami Fanque, mon second à *l'Escarmouche*, mon second aux mines et fourgasses, car je l'y ai fait entrer, quoiqu'il n'y connaisse rien, ni moi non plus, du reste, notre ami Fanque a l'honneur d'être locataire de ton grand-père, rue d'Assas, et je me rappelle qu'ils sont en froid parce que ton grand-père a encore le préjugé du terme... Eh bien! quelle occasion pour ton grand-père de laver la tache imprimée sur son front par sa situation de vil proprio et de se créer des amis dans le camp de la Révolution! En subventionnant légèrement *l'Escarmouche*, il sauve sa tête et du même coup il assure ton avenir! Allons lui proposer l'affaire, hein?

— Non, non, dit Gustave, je lui en parlerai ce soir et je te reverrai.

L'ingénieur Nivette ayant demandé deux autres bocks développa son plan de journal et commanda tout de suite au moins dix articles à Gustave. La misérable difficulté des trois cents francs pour le premier numéro devait être surmontée, *l'Escarmouche* paraîtrait. La vente paierait les numéros suivants. Gustave ferait la politique extérieure et surveillerait les infâmes menées des puissances étrangères. De plus l'ingénieur Nivette lui trouverait une situation plus relevée que celle de caporal. Il allait s'en occuper pendant que Gustave traiterait avec son grand-père l'affaire des fonds. Rendez-vous fut pris pour le soir.

— Allons, chaud! chaud! dit l'ingénieur Nivette en se levant, le temps presse! Je file, moi, je suis accablé, j'ai rendez-vous avec un colonel au café de Madrid.





Juste comme le premier numéro de *l'Es-sarrouche* paraissait, les affaires se gâtèrent pour la Commune. Les bataillons fédérés en marche sur Versailles avaient été enluttés au lieu de enlutter le gouvernement légal qui s'obstinait, oublieux de la tradition, à ne pas accepter honnêtement sa chute ainsi que le faisaient de si bonne grâce ceux que Paris changeait depuis le commencement du siècle.

— Tant mieux! dit l'ingénieur. Nette qui dans sa chambre meublée, rue de Seine, présidait la table de la rédaction, tant mieux. Paris allait sortir imprudemment de son rôle et méconnaître sa mission en s'annexant Versailles. C'était une erreur, une fort-houdette! Je trouve, moi, que la séparation entre Paris et la province n'est pas assez complète, la province doit être l'étranger pour nous! Paris, ville libre, a tranché tous les liens qui l'attachent au reste de la France à cet immense troupeau et tubercule qu'il lui fallait traîner à l'équerre.



dans la voie difficileuse du progrès! Quelles belles destinées pour Paris, ville libre, autonome! C'est joli, Paris, ville libre, gouvernée par un bourgmestre, avec colonies à Nogent et à Asnières...

— En attendant, on se bat à Neuilly.

— Retrempons nos courages, citoyens, qu'ils soient à la hauteur de notre mission! c'est la grande lutte, la lutte suprême qui commence! dit l'ingénieur Nivette, mais ne gâchons pas de la copie, note ce que je viens de dire, Gustave, et fais un article pour le numéro prochain... chaud! chaud! il faut que *l'Esarmouche* ait l'air d'être écrite avec une plume trempée dans le cratère d'un volcan, du feu! de la flamme! Paris a soif de notre parole, six mille vendus pour notre premier numéro! Immense succès! soignons notre second. Branle-bas de combat sur le vaisseau de Lutèce! avant partout! feu par tribord et bâbord!...

— Mais, dit Gustave qui avait l'air ennuyé, c'est que mon bataillon est désigné pour aller à Boulogne ou Issy, aux avant-postes attaqués par les Versaillais...

— Il ne faut pas y aller! dit énergiquement l'ingénieur Nivette; d'abord, ne sommes-nous pas sur la brèche, nous autres, au premier rang, armés de nos plumes, nos redoutables plumes!... J'arrangerai ça, tiens, veux-tu être aide de camp d'un général? mon ami le colonel est passé général... C'est gentil ça, aide de camp, un bel uniforme dans le genre du mien, ça te va-t-il?

Gustave réfléchit un moment.

— Ma foi, dit-il, j'ai des scrupules, les Versaillais après tout sont des soldats français...

— Mais rien ne dit que mon ami le général voudra commettre des imprudences et s'en aller là-bas où ça chauffe... Voyons, veux-tu être aide de camp?

— Non, merci, j'aimerais mieux autre chose, une petite sinécure dans l'enregistrement ou ailleurs. Qu'est-ce qu'une bonne révolution? C'est celle qui fournit à tous les citoyens l'emploi de leurs facultés, moi je suis sinécuriste par vocation, la révolution doit me fournir une sinécure...

— Et toi, Fanque, veux-tu le sabre d'aide de camp?

— Moi, fit le nouvel interpellé, je tiens à ma tranquillité, j'ai demandé à Raoul Rigand une carte de monchard, je suis tranquille, si l'on m'ennuie pour me fourrer de la garde nationale, je montre ma carte. Voilà,

à la ceinture, remettait chez Gustave, au grand émoi de son concierge, une immense lettre cachetée de rouge et portant le timbre du comité central d'artillerie. L'enveloppe imposante contenait simplement ceci :

Commune de Paris
Comité central d'artillerie

Au nom du comité central le citoyen GUSTAVE est requis de venir prendre un vermouth à quatre heures au café de Madrid.

Pour le Comité
NIVETTE.

D'autres estafettes, tantôt des marins, tantôt des cavaliers, apportèrent des ordres du même genre les jours suivants : Gustave eut soin d'en semer les enveloppes dans le couloir de sa maison. Bien que l'on pourchassât les réfractaires, personne n'inquiéta Gustave. Allez donc tourmenter un citoyen qui reçoit des lettres aussi importantes. Chaque jour Gustave sortait d'un air affairé et s'en allait rejoindre l'ingénieur Nivette au comité central ou au café. *L'Escarmouche* était morte malheureusement au bout de quatre numéros, mais Nivette en projetait un autre, un journal d'opposition, car en attendant sa place dans un ministère tranquille il se sentait devenir réactionnaire. Nivette ne pouvait non plus décrocher une situation pour Gustave. Pour le tranquilliser du côté de la tourmentante garde nationale, il lui fabriqua une réquisition pour le service des poudrières. Gustave parut même dans le courant du mois de mai revêtu d'un uniforme à revers rouges, chaussé de superbes bottes, et galonné comme Nivette ; il était attaché au bureau de son camarade.

L'ingénieur Nivette devenait mélancolique ; depuis quinze jours il cherchait son titre de journal et ne le trouvait pas ; c'était la faute du grand brande-bas de la bataille, ça devenait sérieux, horriblement sérieux, on se bombardait, on se fusillait ! Comment ça finirait-il décidément ? Et il faisait son absinthe d'un air soucieux, en regardant cavalcader les généraux de la commune avec leurs étranges escortes et passer les bataillons, — enfants perdus, lascars ou simples gardes nationaux — les renforts pour Neuilly qui suivaient le boulevard à grand fracas de tambours et de clairons, très crânes jusqu'à la place Vendôme, puis qui modéraient leur allure en arrivant aux Champs-Élysées et finissaient souvent par

rebrousse chemin—ou un prêt-à-queri—sage. Le C. (1) a promis de faire inscrire les noms de 20000 Français vainqueurs sur des tables de marbre—craie dans les églises—et solennelle amorce—tentât peu de monde—marchés—bonnaient dans les clubs, les patrouilles ou pérorés—Monsieur—convaincus y regardaient à deux fois—ent de 1870—1871.



AUX SERRÉS.

malsains hantes par les obus versillais. L'compagnie de Gustave avait eu l'imprudence de dépasser Passy, derrière le château de Passy—levés, et elle ne rentrerait pas, forcée de se couvrir d'200000 de B.—*lui même*, dans les combats dont rendaient compte ses compagnons et télégrammes de :

Compte de l'opération.

commencent toujours par ces mots :

Brillante victoire—Atténués de 100000 hommes—de 100000 à 100000—notre droite—reposses—des Ver—ains—et perdit 100000—100000—25000 hommes, et :

De victoire en victoire—se perdait le territoire—entre—Paris—et retour de l'opération—de 100000—100000—but—bons de marche, de franc—Anvers—de 100000—100000—100000—mois de tendement—Neully—et le per—sont—atténués de 100000—100000.

nus des soldats par une campagne de deux mois, formaient encore le principal noyau des combattants sur les innombrables barricades dont Paris s'était hérissé, lorsque le grand branle-bas de la nuit du 21 Mai, le tocsin, la générale et le canon avaient annoncé l'entrée des colonnes versaillaises.

La bataille prenait des proportions formidables ; par-dessus la fusillade allumée sur une ligne immense, le tonnerre des canons secouait les maisons. Des flammes et des tourbillons de fumées noires ou blanches montaient dans le ciel rouge. Les Tuileries flambaient en un colossal brasier, le Palais de Justice brûlait, l'Hôtel de Ville commençait à s'allumer. Les chefs de la Commune réunis sur les hauteurs de Belleville, tout près des Prussiens, chez qui, la besogne faite, ils devaient trouver un refuge, faisaient tirer par bordées les gros canons de marine échelonnés des Buttes-Chaumont au Père-Lachaise. Des rafales d'obus tombaient sur les points incendiés ; Montmartre occupé par la troupe répondait.

Gustave, pâle et la tête basse, était rentré chez lui le lundi, ramenant l'ingénieur Nivette aussi décontenancé que lui, et tous deux dépouillant les uniformes galonnés avaient repris des vêtements civils. Dans la rue en émoi, la garde nationale occupait les barricades reconstruites exactement comme elles étaient le 18 Mars, lorsqu'on les avait élevées sur les indications de M. Colebry, et en attendant l'attaque, buvait, se chamaillait, pérorait, perquisitionnait et recherchait les réfractaires. Les hommes faisaient ouvrir toutes les persiennes et enlever les rideaux des fenêtres, patrouillaient ou s'étendaient sur le trottoir, écoutant d'un air effaré le bruit des obus qui passaient heureusement par-dessus les toits. Plusieurs fois déjà des officiers halotants étaient venus chercher la compagnie pour la conduire comme renfort sur des points où les fédérés faiblissaient. — « Ordre du général ! — Ordre du colonel ! » Mais chaque fois, ces officiers avaient eu beau conférer avec le capitaine, prier ou menacer, la compagnie n'avait pas voulu bouger de la rue. Elle défendrait son quartier, sa barricade, que chacun en fasse autant et que les généraux aillent au diable ! Tout de même, pour faire semblant d'être occupés, les hommes reprirent la classe aux réfractaires ou se mirent à remuer des pavés et à créneler des maisons. Quelques hommes trouvèrent le moyen de disparaître, d'autres prirent prétexte de l'aggravation de la situation pour boire davantage.

L'ingénieur Nivette était furieux ; justement il venait de se faire nommer

ça qu'on abandonne les amis? et vous êtes des officiers encore, des grosses légumes, si c'est gentil, je vous demande? Voyons, vous, le papa des barricades? Nous laisser en plan, vous un ancien de 30 et de 48! C'est-il convenable!

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda M. Colobry.

— Parbleu! C'est bien simple. Ces barricades, c'est de la belle ouvrage, vous nous avez aidés à les faire, faut maintenant donner un coup de main aux amis pour ne pas les laisser prendre! Voilà les Versaillais dans le quartier, on dit qu'ils sont cernés, nous allons défendre notre rue crânement!... Vous voyez le feu d'artifice, ça devient rigolo...

— Où sont les Versaillais, sergent? demanda Gustave, qui connaissait l'homme depuis le siège.

— Ah, vous voulez en manger, vous, le petit, vous précipitez pas, ils s'amèneront tout seuls avant peu, ils sont à deux rues d'ici...



Beurons tout!

La mère de Gustave, qui ne perdait pas la tête, venait de sortir des verres et une bouteille de cognac.

— Une politesse ne se refuse pas, dit le sergent, avancez, les autres! c'est que la soif donne rudement depuis quatre jours... Trinquons toujours en attendant que nous descendions tous ensemble pour la grosse besogne, car moi, voyez-vous, je ne connais que ça, vous nous avez aidés à la faire, notre petite barricade, et des conseils par ci et des conseils par là, faut que vous nous aidiez à la dé-

fendre!... à la vôtre, citoyenne!

M^{re} Colobry avait tiré son mari à part.

— Tu vois, c'est ta faute! Qu'avais-tu besoin de te mêler encore de garde nationale et de barricades, de recommencer tes anciennes imprudences de 48! Toujours ta rage de combats et de bagarres! En Juin, tu as entraîné Octave, tu as failli, avec tes folies de risque-tout, faire tuer le père de Gustave, et maintenant, c'est Gustave lui-même, ton petit-fils unique, que tu vas faire fusiller!... Mon Dieu! Mon Dieu! Non, ça ne se peut pas, c'est à toi de le tirer de là, trouve un moyen!

Les gardes nationaux buvaient le cognac que leur versait libéralement

la mère de Gustave et Nivette leur tenait leur fusil. Elle avait cependant à la fusillade qui se rapprochait.

— Tout à coup M. Colombin frappa sur la table.

— Écoutez, dit-il, vous savez, citoyens, que le moment est venu de tout vous dire, la barricade que vous allez aller sauter, elle est sacrifiée. C'est un piège, demandez-le, le piège est là, le citoyen Nivette, du comte central.

— Héu! Plait-il? fit Nivette interloqué, non, je ne suis rien, je suis rien...

— Inutile de tergiverser, citoyen Nivette, le moment est venu, les Versaillais sont à deux pas...

— Depechons-nous, dit un garde qui regardait par sa fenêtre.



voilà les camarades qui nous appellent, c'est sûr, qu'on saute!

La barricade va sauter, pensa M. Colombin, elle va sauter, mais l'égout qui passe dessous, quand les Versaillais s'en apercevront, ils sauteront! Vous comprenez que le citoyen Nivette est allé se tenir d'avance, crainte de trahison. Cours, prévient, cours d'avance!

Sapristi! dit le sergent en retournant vers son poste, mais vous êtes sûr de la chose?

— Oui.

Et bien allez le prévenir, vous n'avez rien à perdre, mais si vous ne le faites pas, vous n'avez rien de mieux à offrir.

— Depeche-toi, dit M. Colombin en prenant son fusil, mais dépêche-toi, Gustave.

— Mais... fit M. Colobry, hésitant à sortir.

— Allons! allons! dit le sergent, courez donc, tonnerre de sort! Faut-il qu'on vous pousse?

Quand il arriva dans la rue, M. Colobry décontenancé aperçut la barricade en grande agitation, des gardes nationaux embusqués derrière les pavés, le fusil baissé, d'autres hésitant et regardant en arrière.

— Ohé! ohé! cria le sergent en détalant vers le bout de la rue, attention, les autres!

— Qu'est-ce qu'il y a? demandèrent les gardes se retournant le doigt sur la détente.

— Il y a que la barricade est minée, dit M. Colobry haletant, on vient de prévenir du comité central, minée par l'égout, elle va sauter...

— Cré tonnerre! Qu'est-ce qu'il dit, le vieux blagueur? demanda un caporal aviné.

— Laisse donc parler, dirent les autres inquiets, le citoyen est un ancien, un bon!

— La barricade doit sauter, fit M. Colobry d'une voix saccadée, dès que les Versaillais seront dessus, vous n'avez pas un instant à perdre... filez vite!

— Ohé! ohé! cria de l'autre bout de la rue le sergent qui se démanchait le bras à faire des signaux d'appel.

— Vous voyez bien...

Sans en demander plus, les gardes dégringolèrent des pavés et se mirent à fuir en deux files sur les trottoirs et M. Colobry se trouva seul. Comme il levait la tête par-dessus les pavés, il vit de l'autre côté des troupiers en pantalon rouge en file aussi sur les trottoirs accourant sur la barricade.

Les Versaillais! Enfin! Il était temps! D'instinct M. Colobry tira son mouchoir de sa poche et l'agita au-dessus des créneaux pendant que de l'autre main il abattait le guidon rouge oublié par les insurgés. Une minute après il était entouré de lignards surpris à la vue de cet homme en veston, coiffé d'une pacifique calotte grecque.

— J'ai fait sauver les fédérés, dit M. Colobry en remettant le guidon rouge à un officier, je leur ai dit que la barricade minée devait sauter à votre arrivée et ils ont décampé...

Gustave était sauvé. Le vétéran de Juin, l'intrépide M. Colobry, avait couronné sa carrière en enlevant à lui tout seul et sans coup férir une

barriade défendue par une compagnie entière. Et pendant que ces choses continuent, pendant que défilent les ligards de l'armée de Versailles, les braves soldats sortant à peine de la grande guerre et de sa classe de plomb ennemi pour venir affronter les balles et les bombes d'acier pendant que la très inutile, très encombrante, et très nuisible institution de la garde nationale achevait de s'éteindre, et que Paris continuait à brûler, M. Colobry chaudement félicite pour sa courageuse conduite par les braves troupiers, rentre chez lui avec l'air modeste qui convient aux héros.

Gustave et l'ingénieur Nivette passeront encore de mauvais moments d'heure; par bonheur ils en furent quittes pour l'inquiétude, l'affaire de la barricade prise par M. Colobry ayant fait tourner les yeux sur leurs erreurs de jeunesse. Gustave d'ailleurs a tout racheté en devenant pendant trois ans le secrétaire d'un député de la droite à l'Assemblée nationale, ce qui, à depuis, il faut le dire, considérablement vaut sa fortune politique.

Il n'est pas devenu député de Paris, ni même conseiller municipal, et s'en console en vivant des rentes à lui laissées par son grand père.



empreses à s'asseoir sur ses banquettes, — les banes de la faculté de boire et de manger à discrétion, du moins dans les premiers jours du mois — qu'à s'en aller bâiller aux leçons de droit ou perdre l'appétit à celles de médecine.

Prenons le café Jeannisson au temps de la Restauration au moment où par la coquetterie de M^{me} Jeannisson il vient d'être remis de fond en comble à neuf; nous sommes en 1828, Paris est prospère et gai, il a un ministère libéral, Martignac en attendant Polignac, il a une préoccupation, à la fois poétique et guerrière, et assez lointaine pour ne pas être une inquiétude: la Grèce révoltée! On demande une expédition, on ne parle que de Missolonghi et de Morée, de Canalis et d'Ibrahim, de pachas, de cleptes et de belles jeunes captives.

M^{me} Jeannisson vient de tout rajemir chez elle, dans l'antique grotte d'écoliers nommée *Café de Picardie* avant la Révolution et baptisée ensuite le *Veau qui boit* à l'imitation du *Veau qui tette* et du *Veau qui mange*, les deux célèbres restaurants de la place du Châtelet.

Cette appellation démodée ne convenant pas du tout à la jeune M^{me} Jeannisson, elle vient de profiter de la remise à neuf pour décorer son établissement du nom plus simple et plus *comme il faut* de « Café Jeannisson ».

Les peintures sont fraîches, la décoration toute neuve; à la place des vieilles gravures à la manière noire représentant Echo, Zéphyre et autres figures mythologiques qui ornaient la salle du *Veau qui boit*, M^{me} Jeannisson a suspendu quatre lithographies de la Nouvelle école dont il suffit de rapporter les légendes pour faire concevoir l'échevellement poétique:

Première lithographie, à droite: *O ciel, l'infâme!*

Deuxième lithographie, à gauche au-dessus du comptoir et du peigne à la girafe de M^{me} Jeannisson: *Encore un moment de bonheur, c'est peut-être le dernier!*

Troisième et quatrième lithographies, au-dessus de la grande table de la pension: *La mort attend le parjure!* et *Saura-t-il, époux et père, réparer les torts de l'amant?*

M^{me} Jeannisson serait-elle romanesque? On prétend qu'elle a été guidée dans ses choix par un client, rapin de l'atelier Gros.

Du mobilier du *Veau qui boit* il ne reste rien qu'un habitué de trente ans, un vieux célibataire ancien employé qui pendant trente

années, assis sur un rond de cuir tourné par les dufourins, qui se succédaient, pinga imperturbablement de la vie et du papier des *contributions*, des *éloges*, des *éclats* et des *des* mille supôts intéressants et meufs comme la plume et le otobep. Il cherche depuis les premiers balbutiements de sa muse, depuis sa sortie de nourrice, un supôt de poème descriptif dans la manière de Delille et il ne l'a pas encore trouvé. Ses longues nocturnes à la poursuite de ce poème ont été dans son bureau. Les *cons*, de bon, des erreurs qui ont torturé les cerveaux de toute l'administration et en mouvement toute la machine bureaucratique, jusqu'à la coin des comptes inclusivement. La France s'en est perdue l'argent de quelques contributables oubliés par le poète chezique, mais c'est le non pas d'un poème descriptif de plus, ce qui fait plus que compensation. Aujourd'hui le poète est presque découragé, la nouvelle école le terrifie et il est sur le point, depuis six mois, de se décider à quitter le café Jovian, horrible résolution, pour ne pas se rencontrer avec un autre poète jeune et chevelu celui-là, et prêt à se livrer avec les autres romantiques à tous les excès qui se peuvent commettre à l'aide d'un dictionnaire de rimes!

Toute la pension est à table et fait disparaître le dîner à belles dents. On cause, on rit, on s'interpelle, malgré la dureté des cotchettes. Oyez les lantes dents de la jeunesse, ne bronchant jamais devant aucune les 2107.

— Je constate que notre ami Dutoq, le pluhellène distingué, n'est pas encore parti pour la Grèce.

Je dois trente francs à mon tuteur, je ne pourrai que 25 francs, j'aurai trouvé cette somme, qui veut me la prêter? J'avais d'abord sept livres dix sous, mais ayant commis l'imprudence de passer six francs capitaux, il m'a fallu les employer en une partie de compagnie à Meudon.

Avec Malvina?

Prends garde, Dutoq, il dit Malvina tout court.

Je le lui ai permis. Du reste, les Grecs n'ont rien perdu de leur vue à Meudon, j'ai composé sur Messidon, la mine de souffrance.

— Qui a tortement embête Malvina?

Qu'en savez-vous, peum-eu-dun?

— Je l'ai appaisé par une amie d'une amie de Malvina, qui se vante en baillant par contre coup, tant l'effet de ses vers est violent.

— Oh! messieurs, une idée sublimée, qui ne peut pas être citée.

invention destinée à rendre d'immenses services à l'humanité souffrante, j'invente le *Billomètre*, destiné à mesurer l'ennui qui se dégage d'un ouvrage quelconque en vers !

— Bravo !

— Désormais, avant d'acheter un livre ou de s'engager imprudemment dans la lecture d'un poème ou même d'un sonnet, on éprouve ledit poème ou le dit sonnet au *billomètre* et l'on est fixé ! Plus de malheurs dans les familles !

— Plus de léthargiques enterrés vivants !

— Mais comment trouver le zéro ?

— E'y arriverai ! Je braverai tous les périls ! pour commencer j'essayerai avec une douce élégie de notre ami M. Francolin, élève de Delille et de l'administration des contributions directes...

— Essaie avec Delille lui-même, tu trouveras le zéro !

— Oh ! messieurs ! respect au génie !

— Ne faisons pas de peine à M. Francolin.



Le poète Francolin.

— Cristi, que cette côtelette est dure ! M. Francolin, vous me fournirez une élégie pour mon *Billomètre*. Vous n'aurez pas à vous plaindre de ma magnificence, je vous récompenserai royalement... tenez, je vais vous payer d'avance, je vous offre le sujet de poème épique après lequel vous soupirez inutilement : La *Côtelettiade*, poème en douze chants, c'est à-dire la lutte d'un jeune homme plein d'appétit contre une côtelette de M^{me} Jeannisson, lutte pleine de péripéties dramatiques et d'accidents...

M^l Jeannisson, intervenant dans la conversation : Est-il méchant !

— Madame Jeannisson pour le punir, servez-lui une seconde côtelette !

— Monsieur Francolin, vous savez que mon volume de vers va paraître, mon éditeur se traîne presque à mes genoux pour obtenir les dernières pièces...

— Je vous félicite, moi je n'ai publié que quelques élégies dans les gazettes et, il y a dix-huit ans, une ode sur la naissance du roi de Rome !

— Conspirateur ! Monsieur Francolin, si on savait ça !

— J'en ai fait une plus longue sur la naissance du duc de Bordeaux !

— Silence ! messieurs ! J'ai trouvé un titre admirable pour mon volume



un titre idéal pour estourbir les bonshommes, les papas, les dames et les demoiselles romantiques.

CŒUR DE MAÎTRESSE — GAINÉ DE POIGNARD

1800

Par Kaïbert Dubocq

M. Francolin, avalant une bouchée de travers. — Oh!!! Monsieur Dubocq, vous et tous les jeunes, vous êtes des Huns, des Barbares, des sauvages! Quelle génération, grands dieux, quelle génération!

Dubocq se penchant mystérieusement à l'oreille de Francolin.

— Vous savez la nouvelle, on dit qu'après la lecture des dernières œuvres de nos poètes romantiques, les neuf muses se sont pendues avec les cordes de leurs lyres à la plus grosse branche d'un hêtre du Parnasse! Ça sera demain dans les journaux!

— M^{me} Jeannisson, avons nous de la salade aujourd'hui?

— Dis donc, Guichard, et la tête de mort que tu m'as promise pour orner ma cheminée? tu sais, je ne veux pas une tête quelconque, une crâne de portier, il me faut mieux que ça... ce que je révérais, ce serait une tête de jeune fille avec tous ses cheveux.

M. Francolin, se levant et roulant précipitamment sa serviette.

— Non, j'aime mieux m'en aller. — Vous me coupez l'appétit!





— Jeannisson, séparez les deux peintres.

II

1835

La même salle sans aucun changement. Le personnel seul s'est renouvelé : comme jadis, des étudiants, des rapins, des écrivains.

— Pâques-Bien, messeigneurs ! J'ai rencontré ce jourd'hui dans Paris le fantôme d'un homme bien connu de maistre Jeannisson ! Holà, Jeannisson, double empoisonneur, j'ai rencontré l'ombre de Dutoeq !

Jeannisson, de la cuisine : — Ah !

— Il n'y a guère ici que les anciens qui aient connu le poète Karibert Dutoeq.

— Ses vers ne manquaient pas d'ampleur, ça débutait bien toujours, puis tout à coup le souffle manquait...

— Ne lâche pas ton confrère, il n'en fait plus ! Vous ne devineriez jamais quel est l'endroit hanté actuellement par le fantôme de Karibert Dutoeq, ex-poète romantique ? Par ma bonne dague de Tolède, j'en frémis encore ! Honte ! abomination !

— La Chambre des députés ?

— La Bourse ! oui, chevaliers, je l'ai rencontré à la Bourse, sous la colonnade même, un carnet à la main, un crayon derrière l'oreille et hurlant avec les autres ! Pouah !!!

— Impossible ! tu as eu la berlue !

— Qu'alliez-vous faire vous-même là-dedans ?

— Placer ses économies, parbleu, acheter du cinq pour cent avec ses droits d'auteur !

crème de la doctrine : *Pas de mariages, rien que des divorces!* Ceci me va, le reste m'est indifférent!

— Les saint-simoniens ont trop de goût, ils ne voudraient pas de toi, tu es trop laid!

— Notre ami n'est pas laid, vous n'avez nul sentiment esthétique, vous autres, si vous le trouvez laid! Non, consolez-vous, mon cher, vous n'êtes pas laid, vous êtes mieux que ça, mon ami, vous êtes affreux!

— Une laideur romantique!

— Veux-tu te taire, toi, là-bas, triste Ingriste!

— Tais-toi, d'abord, truand à l'huile, barbouilleur de la cour des miracles, insurgé, cosaque romantique!...

— Jeannisson, séparez les deux peintres, ils vont se dévorer; tout à l'heure, si on les laisse faire, ils se mangeront le nez

jusqu'aux talons en l'honneur d'Ingres et de Delacroix, et il n'en restera rien!



Datoeij saint-simonien.

— Et comme c'est la fin du mois, vous serez obligé de faire vendre leurs œuvres pour vous payer de leur pension!... Mauvaise opération!

— Roblin, quand pars-tu, définitivement?

— La semaine prochaine.

— Et à quand le festin de l'étrier?

— Quand j'aurai les fonds du paternel... Vous savez, j'ai un tas d'affaires à terminer avant mon départ...

— Compris, affaires de cœur, bravo, chevalier!

— Allons donc, c'est tout arrangé, ses affaires de cœur, Roblin est un malin, pour éviter les scènes et les larmes, il a présenté lui-même un successeur.

— Très fort.. Et qui hérite de la petite?

— Parbleu, c'est ce cachottier là-bas qui met le nez dans son assiette!

— Toujours malin, ce Roblin! Et dire que dans six mois il sera magistrat, lui, l'ancien housingot, lui, le conspirateur...

— Halte! housingot, oui, conspirateur, non!

— Tu étais toujours fourré avec les meneurs du quartier... Tu ne diras pas le contraire! Les jours de tapage et de manifestation, tu en

châis ? Tu te rappelles le fameux lord Admireur de l'école général Lamarque, cette balle que tu se marmonnait sous le nez pendant trois mois ?

— Embêter les bourgeois, c'était de notre temps, mais ça ne durait pas toujours durer, il faut se ranger !

— Et il va devenir un sévère magistrat de l'ordre moral, le digne de sa paroisse, il épousera une belle et riche jeune fille, reniera ses belles amées — nous ne lui pardonnons que d'être un bon départ est copieux.

— Et richement arrosé ! Tu entends ? Richement arrosé, les choses, nous prenons tous la diligence, nous ne baignons plus dans la ville, nous la scandisons par des tapées d'immenses manifestations pour être traînés devant toi et nous révélons les faits de la grande audience ? Bien ?





Aux montagnes russes.

III

1845

La même salle, les Jeannisson ont vieilli. Aux patères, des casquettes, des berets rouges et quelques chapeaux. Il y a encore un poète, mais il appartient à l'école du bon sens.

— Mes enfants, vous savez que je déménage, j'ai une chambre superbe, à moi cédée par un compatriote, vous savez, le grand Lebègue ! Reçu

docteur aux derniers examens, il s'en va exercer chez nous...

— Gare à tes concitoyens !

— Je lui ai recommandé ma famille, il m'a juré de ne pas la soigner, je ne lui permets que les oncles à héritage... Oui, il m'a fait cadeau de sa chambre. Splendide, messieurs, au cinquième, rue de Seine, au carrefour, vue sur les mansardes de deux rues, je plane sur trois douzaines de grisettes, une collection de Mimis Pinson pour me rafraîchir l'œil quand je me sentirai



Bons-vivants.

trop abruti par nos bouquins de droit !

— J'irai te voir !

— Vous nous lais !

— Dites donc, avez-vous vu l'indiank dans les *Mémoires de Pinson* ?

Et savez-vous ce que j'ai aperçu aujourd'hui, en prenant possession de la susdite chambre ? En face, chez une de ces Mimis Pinson ! Ah ! ah ! tute-trouilles Charles, tu palis ? J'ai le secret de tes débordements ! J'ai vu notre camarade Charles, ici présent, qui dévidait un écheveau de fil avec Mimou, c'était charmant, une idylle, quoi ! Je vais bien m'amuser à surveiller toutes les idylles d'un mois.

— Elle était blonde, l'idylle de Charles ?

— Non, brune !

Mors, Charles est bien plus monstrueux que vos autres *proches* !

Charles, subordonné de cheveux gris de 50 ans, un Mim-Jaque, s'arrête brutalement à la croisée de la Grande-Cheminée avec une Mim-Jaque, c'est de la dépravation toute pure, sans aucun piteusement.

— A vous, dit-il, que font ces gens-là ?

Mors, dit-il, c'est un mariage, après l'annulation de l'union précédente par le divorce, c'est un mariage tout à fait légal, c'est un mariage qui s'accomplit, sans aucun scandale, dans l'église de Saint-Martin.



Si vous craignez que Charles ne soit trop dé...

teignes russes et de la brune aux écheveaux? Et l'autre jour qu'il pincait un cavalier seul idéal à la Closerie vis-à-vis d'une Mimi châtain clair!

— Et moi, je l'ai rencontré dînant avec une Mimi rousse dans l'arbre de Robinson à Secaux, il y a quinze jours!

— Épouvantable!

— Il aime à nuancer ses folles passions! Tiens, un vers... de l'école du bon sens, je l'offre à notre ami Cronzet, le grand poète du café Jeannisson!

— Refusez-le, Cronzet, on peut dédaigner les vers des autres quand on est l'auteur de ce beau distique :

Ce grand seigneur portant, en arpentant sa terre,
Redingote opulente à la propriétaire...

— Tu sais, Charles, il était joli ton pas de la *Puce enchanée* à la Closerie, ta tendre Mimi châtain clair, — admire ma discrétion, je ne dis pas son petit nom, bien que je le connaisse — elle vous détaillait un petit cancan gracieux à faire battre le cœur de l'autorité!

— Histoire de derouiller nos élégants tibias! ... A propos, messieurs, Chicard m'a envoyé une invitation pour son prochain bal aux Vendanges-de-Bourgogne ...

— Chançard, ce que c'est que d'avoir des talents! Laquelle emmènes-tu?

— Et dire que ça sera notaire! Un émule de Chicard et de Balochard!

— Avez-vous vu M^{lle} Dorval dans *Marie-Jeanne*?





IV

1875

Toujours la même salle. Quelques toiles de figures, quelques paysages, accrochées au mur. Sur un panneau, caricatures, papoules, avec des épingles. Pour clients, quelques gens de lettres, d'artistes de la nouvelle école réaliste et quelques étudiants à tendances socialistes.

— J'ai fait un article là-dessus. Combet est un artiste, certes, c'est grand peintre moderne, à bas les autres, les moxyres et les tristesses de genre, les pompiers de l'Institut! Le réalisme, voilà le combat du siècle!

— Hein! les *Cassens de papier*, quel titre ça a!

— Plus de tartines soi-disant historiques ou de vieux systèmes de retapes, on peint ce qu'on voit. Ce n'est pas plus moderne que le système renouveau l'art et vous devez payer, paiement d'usage, comme d'habitude. Combet le dit bien. Avez-vous jamais vu des images avec des traits dans le dos, avez-vous jamais vu le Père Éternel ou la Sainte Vierge? Non! Eh bien, plus d'images de Père Éternel! Plus de Sainte Vierge! ce joli châtiment qui passe la nuit sur le dos. Avez-vous jamais vu l'œuvre d'une jeune couleur?

J'ai pu descendre à la fois, et d'ailleurs, au Salon de Belgique, à Paris, qui travaillait en 50 et 80.

— Ou c'est l'indifférence!

— *Voilà l'indifférence!*

— Ah! j'ai un article au *Figaro*, d'ailleurs, j'ai été deux fois au Salon de

— Père Jeannisson! ohe, gargottier intellectuel! Vous avez donc été chef sur le radeau de la Méduse? C'est de la vraie nourriture, ça, cette supposition de bilteack, cette côtelette fallacieuse?

— Autant mastiquer de l'idéal, ça n'est pas plus nourrissant!

— Goubès ne dit rien, toujours mélancolique, Goubès! Ce sont les amours qui te navrent ainsi? Ce gremlin de cœur! Rince ton âme avec quelques bonnes strophes, dis des injures à Cupido en rimes flamboyantes, tu seras soulagé tout de suite, mon vieux! C'est le remède que j'emploie en pareille occurrence, et ça me réussit toujours! Les vers, c'est la limonade Roger de l'âme!

— Infamie! Je dirai à son éditeur de mettre ça en épigraphe sur son prochain volume de vers!

— Je suis mélancolique parce que je me sens pour l'instant en veine de prodigalité, oui, positivement, j'ai besoin de jeter l'or par les fenêtres et je n'ai pas le sou!

— Mon bon ami, on vient au monde sans porte-monnaie dans sa poche; la condition naturelle de l'homme, c'est d'être sans le sou, dis-toi bien qu'à partir d'un sou toute richesse est un accident!



Le charme des beautés du vieux Paris.

— Posséder des rentes est une dérogation aux lois de la nature qui comporte pour châtiment l'imbécillité, les rhumatismes, le service dans la garde nationale, le mandat de conseiller municipal, etc., etc...

— Ça ne fait rien, je suis furieux, j'ai été roulé par un marchand, un tableau qu'il a vendu 600 francs et qu'il ne m'a payé que 120... et en fournitures de cadres encore! Et j'ai promis d'éblouir par mes prodigalités de grand vizir certaine sultane qui va me faire un joli pied de nez.

L'homme n'est plus le loup de l'homme, l'homme est le renard de



— Qui est-ce qui vient à Bulher?

V

1865

La même salle remise à neuf. Plus de tableaux, mais beaucoup de dorures.

— C'est décidé, Machin, tu sais bien, Machin, qui faisait depuis sept ans au moins sa médecine...

— Et de la gobiehonnade...

— Oui, gobiehonnade et médecine mêlées, des dettes et la malédiction de sa famille ! flûte, il en a assez, il va se lancer dans la philosophie et la politique.

— C'est depuis qu'il a parlé au congrès des étudiants à Liège, cette belle résolution ? Cet infâme gouvernement qui ne l'a pas collé en rentrant, comme il l'espérait !

— Ne blague pas ! Dans tous les cas il fonde un journal, l'*Ère matérialiste*, organe de la pensée nouvelle, un journal de philosophie transcendante, je ne te dis que ça, et qui va en casser, des vitres ! j'en suis, et gare dessous, tu vas voir !

— Et Bobino, qu'en fais-tu ?

— Pour le quart d'heure nous mettons une sourdine à nos sentiments bobinoïens, austères penseurs républicains dans le jour, bobinoïens et bulhéristes le soir ! Je vais te révéler nos plans ! Nous aspirons à devenir des hommes politiques, notre *Ère matérialiste* à grand orchestre se repand du quartier Latin dans Paris, de Paris dans le monde, nous

— Pauvre ami !

— J'ai accepté mon malheur avec philosophie ! Le plus drôle, c'est qu'à la fin c'est Blanche qui s'est fâchée quand j'ai tourné derrière le livre et qui m'a cherché querelle ! Ce que Gustave s'est fait de bon sang !

— Qui est-ce qui vient à Bullier ce soir ? Il ne faut pas manquer !

— Il y aura quelque chose ?

— Oh, un cancan monstre !

— Moi, je ne bouge pas, je me couche à huit heures, j'ai encore mal à la tête de la thèse à Marestang, voilà trois jours que ça ne va pas !

— Mâtin, il devait être joli, ce dîner de thèse ! Quel malheur que je l'aie manqué !

— Ah, c'est vrai, vous étiez en Bourgogne, vous, chez la paternité ? Vous ne savez pas ? Il était gentil, oui, mais c'est la suite qui ne l'était guère ! Après avoir arrosé le doctorat de notre ami très agréablement...

— Abominablement !

— Non, agréablement, c'est après que c'est devenu abominable ! Nous étions tous carabins avec quelques potards... Figurez-vous qu'un ami de Marestang nouvellement établi pharmacien, — où ? je ne sais, je serais incapable de le retrouver — ... nous emmène chez lui ; nous avions soif, nous cherchons des liquides, rien que des liqueurs, des élixirs, des vins médicaux au fer, au quinquina, à la coca, est-ce que je sais ! Toute la nuit nous nous sommes livrés à une ripaille pharmaceutique, à la fin, nous étions, je crois, tous bien incapables de distinguer l'huile de foie de morue du quinquina... et voilà trois jours que je végète dans le marasme, sans appétit et avec une tête, oh, mais avec une tête !

— C'est bien fait.

Vlà c'que c'est.

Fallait pas qu'y aille !...



— Mais non, il est révoqué...

— Ah oui, pour sa dernière manifestation de l'Hôtel de Ville.

— J'ai pris un bock avec lui il y a quinze jours, avec le petit Chose, comment donc ? qui est vaguement ambulancier, tu sais, celui qui se faisait si bien flanquer au poste par les municipaux de Bullier il y a deux ans... il est aujourd'hui de je ne sais quels comités, il parle dans les clubs et demande la Commune !

— Pauvre Boulotte !

— Boulotte, elle m'a promis sa protection quand elle serait du gouvernement.

— Allons bon, une dent qui remue, maintenant ! Ce cheval en avait-il traîné pour être si misérable que ça !... Enfin, je pourrai toujours dire avec une légitime fierté à mes descendants : Tel que vous me voyez, mes enfants, j'ai perdu une dent au siège de Paris !





— Le centre intellectuel! Tu fais décidément de la littérature?

— Tout à la littérature! J'écris çà et là... qu'est-ce que tu lis donc que tu méprises aussi honteusement?

— Qu'est-ce que je lis? Rien que les journaux politiques! Je suis toujours à la Chambre, mon pauvre vieux...

— Pour quiéter tes cervicales circonvolutions, fais couler dessus le ruisseau de mes vers...

— Je t'en prie, ne parle pas volapuk!

— Soit, c'est pour te dire que je suis décadent et même symboliste... Veux-tu que je te lise quelques-uns de mes poèmes? Je n'ai pas ma lyre, mais je peux les dire tout de même.

— Fumiste!

— Tu as tort! J'en ai dit quelques-uns dans une soirée l'autre jour pour réagir après de la musique russe et des monologues de Coquelin... mes vers ont fait beaucoup d'effet...

— Il y a eu bousculade dans l'escalier pour se sauver?

— Tu l'as dit! C'est un succès très flatteur pour moi. La musique que l'on déchiffre à première vue, c'est de la musique; ainsi de la littérature, je l'ai proclamé dans la *Revue pessimiste et décadente!*... non, laisse-moi te lire quelque chose :

Miro, perçant les nubes estelées
 Dans leur orbe parabolant
 Virantes comètes fechevelées
 Garambolant et convolant
 Emmi planètes lunées!...

— Au revoir!

— Avez-vous vu Sarah dans le drame de Sardou?

— J'ai perdu trois louis hier soir, à un petit bac de famille assez gentil, il va falloir que je tape encore papa, ça sera dur, je tâcherai de me rattraper aux courses dimanche prochain!

— Mon vieux, certainement je suis content d'avoir quitté la boîte et d'avoir passé mon bachot, mais d'un autre côté ça m'embête. Ainsi j'avais une réponse : « — Qu'est-ce que vous faites, jeune homme? — Je prépare mon bachot!... » Maintenant je ne peux plus invoquer le bachot pour me donner du bon temps, ah, j'aurais dû le rater encore cette année! Rate le tien, mon ami, rate-le avec soin!

— Merci. Encore deux mois à rester patache? — Ça va, ça va! Si je ne venais de temps en temps sêcher un bock! — Ah! — Ça va! — deux bocks!

— Voilà, fais-moi donc une cigarette.

— Et quelles nouvelles de la boîte, infortuné patache?

— Tu te rappelles, le petit Gaston? Il avait presque fini son *Course naturaliste*, et pessimiste, lorsqu'on l'a puni... Tu sais qu'il avait du talent... vrai, il y avait des scènes à enlever! — Ça va... et très remarquable, je Cassure, quelque chose de fouille, d'étude!... ou... à l'aller... à la porte... net!

— Bonjour, comment vas-tu? Qu'est-ce que tu fais de puis qu'on ne t'a vu



— Un patache, ça s'écrit comme ça!

— Je commence ma médecine? Rudement tantôt, mais il faut arriver!

— Moi, je vais faire mon droit, en douceur, par exemple... une boîte respectable tante qui me fera bien l'amitié d'ayer son règlement... un peu, mettons trois ans, je patienterai jusque là, je pourrai ensuite envoyer promener mes jurisoconsultes.

— Moi, j'ai une idée de génie! Je fais ma médecine, soit? C'est digne, mais la vie n'est pas douce pour tout le monde. Aussitôt riche, quelque part, dans un bon endroit, et je m'arrange pour épouser la première cliente riche qui réclamera mes soins? Tu vois, je ne suis pas trop ambitieux, je ne demande qu'une cliente... une seule... pour... riche, demoiselle ou divorcee? Oh! si je pouvais deviner pour quelle maladie elle viendrait me consulter, cette cliente idéale d'ailleurs... j'ai pris la résolution de taper, mais je n'étudie pas que ça. Tu me pardonnes et me moqueras bien des autres?

— Très bien, et si malade, les hommes résignés... ça ne vaut pas de toi, ta cliente idéale?

— Et la suggestion? Je l'hypnotiserai, mon ami, je vais dans cette intention étudier spécialement l'hypnotisme chez Charcot, on fait bien prendre des médicaments par la suggestion, je ferai prendre le médecin! Et je lui suggérerai, à cette chère cliente, ma fiancée future, l'idée de m'adorer, de me choyer, de me mettre dans du coton, ça sera tout bonnement délicieux!



Le décadent



III. IIII

I

Étonnement bien connu et fort compréhensible, en somme, des peuples qui ont connu de si grandes difficultés, voient leur pseudo-progrès s'écrouler sur la mer et y naviguer à l'aise, ne peut cependant se comparer à celui qu'éprouva le brave M. Sulpice Gaudet, pharmacien dans un



gros bourg de basse Normandie, le 1^{er} mars 1848, en entrant dans la chambre de son fils Hubert, étudiant en médecine.

Ce ne fut pas de l'étonnement, mais de la stupéfaction, de l'admiration et presque de l'effroi, une combinaison de sentiments variés d'une telle intensité, qu'il en demeura cloué devant la porte sans pouvoir avancer.

— Malheureux enfant ! balbutia-t-il, et moi qui venais te chercher, l'arracher à ce terrible Paris, aux dangers de la Révolution !... Ce fusil, malheureux garçon, ce fusil, que fais-tu de ce fusil ? il n'est pas chargé ?

— Il ne l'est plus, répondit Hubert en riant, il ne me reste pas même une cartouche....

— Mais... mais... d'où vient ce fusil ? demanda M. Gandelot, restant planté sur la porte; enfin, qu'est-ce qu'un étudiant en médecine peut faire d'un fusil de munition ?

— Ma loi, papa, je l'ai ramassé sur une petite barricade devant le poste du Château-d'Eau, au Palais-Royal, dans un moment où ça chauffait un peu....

— Imprudent ! Aller dans ces endroits... en des moments pareils... Que dira ta mère ! Et tu l'as rapporté, ce fusil ?

— Dame, s'il faut tout avouer, je m'en suis servi d'abord un petit peu... il venait de tomber des mains d'un pauvre diable qu'une balle en plein front avait renversé. J'ai ramassé le fusil, j'ai pris sa giberne, et ma foi, j'étais lancé, j'ai fait comme les autres dans la bagarre....

M. Gandelot se décida enfin à s'avancer, il prit une chaise, la cala sur ses pieds pour s'assurer de sa solidité et se laissa tomber dessus plutôt qu'il ne s'assit.

— Envoyez donc vos enfants à Paris, des jeunes gens tranquilles, de famille respectable, pour qu'ils y deviennent des insurgés ! C'est la faute à ta mère ! Moi je peux m'en laver les mains, je voulais te mettre à Caen, mais madame a voulu Paris ! « *Mon fils est étudiant à Paris !* » oh ! les femmes ! oui, je te lui dirai, étudiant en barricades, voilà ! Une honte !

— Pourquoi ça ? Vous retardez joliment en Normandie ! fit le jeune Hubert, ici, au quartier, nous sommes tous pour la Révolution, pour la liberté, qui reprend enfin son essor et va briser les fers des peuples, de tous les peuples ! Tu ne suis donc pas la marche des événements, tu ne vois donc pas toute l'Europe en ruine, et prise à notre exemple de la grande fièvre !...

— Une attaque de fièvre chaude ?

— C'est le grand mouvement de rénovation de 89 (comme par l'AS et l'Alhance, qui reprend, pour triompher cette fois !)

— Les bêtises qui recommencent !

— Les grandes choses au contraire ! Tout ce qui les a vu (1800-1815) — les âmes des peuples, dans les cerveaux des poètes et des penseurs d'un demi-siècle, toutes les aspirations de la génération précédente vers l'unité de justice et de liberté, vers la fraternité des nations, le renouveau



H. Monnet, 1853. (1853)

des vieilles barrières, — frontières qui séparent les peuples et frontières qui divisent les castes — la main offerte aux peuples de bon cœur — la pointe des baïonnettes mise sous le nez des tyrans ! Et ces deux nations écrasées, l'union des peuples libres ! Et ce progrès social — l'équitable égalité, les lumières répandues, les lois établies — une répartition plus équitable du travail de tous . . .

Socialiste maintenant ! Ce n'est pas assez d'être un sage, le Vieux qui devient socialiste, un enfant de bonne famille, trois générations de pharmaciens — Médicaments, hygiène, et les études ! et les inscriptions sur l'écrit de médecine !

— Mes études ! fit Hubert en riant, vraiment papa ne représente la médecine ni ma jamais soigné, et maintenant je ne suis même que jamais en train.

Il n'est que temps de te tirer de là ! Dans que les études s'arrivent nous, ta mère et moi, depuis huit jours ! Des que nous avons surchauffé

finie, quand les diligences ont repris leur service, je suis parti pour venir te chercher ! Allons vite, fais ta malle, j'ai retenu ta place aux messageries...

— Mais je ne pars pas !

— Comment, tu ne pars pas ? Nous étions trois pères dans la diligence, qui venions chercher nos garçons, M. Degove, dont le fils fait son droit, et M. Morel, qui a un garçon commis...

— Degove et Morel partiront s'ils veulent, moi je reste... Quitter Paris maintenant, alors que tout est en effervescence, que les événements sont déchainés... ah, mais non ! Je te demande bien pardon, mais c'est impos-



M. Sulpice Gandelot.

sible !... aux vacances prochaines tu verras comme je serai sage là-bas... si nous ne sommes pas aux frontières, alors !

— Tiens, veux-tu que je te dise, tu es une tête fêlée !

Et la pauvre poule effrayée de l'imprudence de son fils le canard, le pharmacien épouvanté d'avoir cové un insurgé, dut après s'être bien convaincu de l'inutilité de ses efforts pour enlever son fils, reprendre le chemin de sa petite ville, avec le chagrin de voir à la diligence les fils Degove et Morel revenant au bercail sous l'aile de leurs pères. Pendant tout le trajet il demeura songeur, absorbé péniblement et comme perdu dans des recherches difficiles, jusqu'au moment où tout à coup il se frappa le front. Il y était ! il avait trouvé ! C'était la faute de sa femme. Jadis un oncle de M^{me} Gandelot, poussé par l'esprit d'aventures, s'était enrôlé au moment de l'expédition d'Egypte ; il n'était jamais revenu, on ne l'avait jamais revu, sa femme ne l'avait pas connu, n'étant pas même

encore née, n'importe : tout le mal venait de ce qu'au-delà de 1830, que l'esprit d'aventures mystérieusement transmis dans les écoles, coulait par dessus toute une génération, venait tourmenter le fils de tous ces mariages de tranquilles pharmaciens.

Hubert Gandelot, pour rien au monde n'aurait consenti à quitter Paris. Le soir même du jour où son père avait tenté de l'arracher au Paris révolutionnaire, il devait prendre part, à côté de Barbès, de Martin Bernard et de quelques autres républicains aussi fameux, à un grand dîner donné pour célébrer l'étonnante surprise, le triomphe inattendu de la cause.

L'amphytrion était le parent d'un des camarades d'Hubert, André Zinet



Diner d'Hubert.

excellent homme qui s'était pris d'amitié pour le jeune étudiant. Fils de 1830, de cette bougeuse génération lancée à la hussarde à travers la politique, l'art ou la littérature, sabrant toutes les vieilles idées du vieux monde. Marc Guilpin, un romantique comme les autres, mais un romantique de la politique, avait été mêlé à toutes les conspirations fatales ou bagarres du règne de Louis Philippe. Le père de minute de sa vie semblait passé, établi, devenu commerçant stable. Il était resté aussi ardent qu'au jour où, dans le cimetière Saint-Merry, au cours du coup de feu avec un groupe d'étudiants, on quitta Paris, après la condamnation à mort de Barbès et Cooperat, pour empêcher l'exécution, à l'enlèvement du bourreau de Paris, le nuit même où le roi célébrait la grâce de l'insurge.

Les convives du dîner triomphal étaient Paris d'ancien combattant.



Marc Guitjân.

par la plume ou le fusil, tous d'anciens conspirateurs, quelques-uns même des vétérans du carbonarisme de la Restauration. C'était la vieille génération devant la jeune, représentée seulement par Hubert qui regardait de tous ses yeux ces hommes dont il connaissait, par la légende formée autour de leurs noms, les hauts faits et les épreuves. Tous étaient des vaillants et comme ils n'avaient été qu'à la peine et jamais à la victoire, comme ils n'avaient jamais tenu un instant le pouvoir, cette chose terrible, et facilement salissante, ils étaient restés les purs, les intègres, les héros poétisés par le malheur.

Tous avaient pour la cause versé leur sang et donné une part de leur vie, leur jeunesse à tous passée dans l'exil ou les prisons. Quelques-uns avaient été condamnés à mort. Combien d'années de prisons comptaient-ils tous ensemble? Il y avait un Polonais échappé aux mines de Sibérie, où il était resté de 1831 à 1840, et un Italien, un ancien carbonaro de Milan, qui avait résisté à quinze années de Spielberg.

Barbès et quelques autres sortaient à peine du romantique Mont-Saint-Michel, une prison bien mal choisie, car le vieux Mont-Saint-Michel semblait une prison de mélodrame, une sorte de Bastille, plus terrible que l'autre, avec la mer pour horizon et les sables mouvants pour fossés et l'abbaye-forteresse donnait de sa poésie aux prisonniers politiques que l'on confiait à ses hautes murailles battues depuis des siècles par les flots et les brises. Barbès était devenu sujet de romances, Hubert avait entendu sa mère, femme de bourgeois, chanter doucement la *Sœur du prisonnier*:

O bon geôlier, laissez-moi voir mon frère,
C'est du pain blanc que je veux lui donner !...

Et il avait plus d'une fois franchi avec son père en des jours de fête les quelques lieues qui séparent le mont de sa ville natale, pour contempler les sombres et mystérieuses constructions que l'on disait pleines de cachots et il avait frémi à tout ce que l'on racontait des vaines tentatives d'évasion des prisonniers politiques, de Barbès, entre autres, descendant avec une simple corde dans l'abîme et se cassant la jambe sur les rochers.

Tous ces échappés de Sibérie, du Spielberg ou du Mont-Saint-Michel

savaient la joie du triomphe. Pour la plupart, c'était l'oubli de la mortelle retrouvée subitement; pour les étrangers, c'était l'espérance. La Révolution se soulevait encore une fois le vieux monde. Mais l'Europe se préparait; allait-elle enfin briser le pont des fédérés? L'Europe assée et morcelée allait-elle se redresser sur sa couche sanglante?

Mais déjà cependant des défiances et des colères se développaient à la façon quelque peu amère dont on parlait du 2. On ne peut pas voir, on discutait les actes et les hommes, on recommençait, on bondissait, on se lançait à Lamartine, à l'Idole Lamartine, on traitait de réactionnaire tout ce qui



C'est l'été de la mortelle retrouvée.

Girondins, dont Hubert tout enflammé sentait en lui les grands spleens se briser dans sa tête! C'était donc ainsi que débutait cette République, qu'il croyait être le commencement d'une ère de concordance? Et ce jeune homme, tout neut en politique, fut très surpris d'apprendre de ces vieux lutteurs que la vraie bataille allait commencer.

Aurait-il jamais fait un parfait bourgeois, le grand œuvre par M. Guadet, poule paisible et même inoffensive, s'il ne s'était trouvé sur le bord du lit pays de Paris à une époque où ceux-ci s'arrangeaient d'avis commun en harpies, et où s'échappaient des cerveaux en criant à tort et à travers l'ave d'idées généreuses, d'utopies plus ou moins belles et peut-être même dangereuses, toutes bouffonnières, ombres vaines et incertaines, mais qui bien des soies d'élite coulaient et de paroles folles se déversaient par torrents. L'Europe, de par le vol en propriété des idées qui devaient être éternellement briser et creuser quelque chose. L'Europe et le raisonnement se débattaient à que nettoyer et assainir la vieille Europe, mais les idées se creusaient.

ctaves tant bien que mal depuis le grand tremblement? Que resterait-il après la crise? Secret de l'avenir.

Rempli déjà de confuses mais violentes aspirations vers ce qu'il croyait être la justice, naïvement et résolument idéaliste, Hubert, sous la secousse de Février, fut précipité tout à fait hors de la vie régulière et bourgeoise pour laquelle il avait été élevé. Aiguillé par le hasard dans une direction et vers un milieu qui convenaient sans doute à sa vraie nature, la couche d'idées reçues craqua bientôt et il devint de plus en plus, sous le souffle des événements, l'aventureux canard qui faisait trembler le pacifique pharmacien Gandelot.



L'échappe du Spielberg.



— Ils me traitent de vieux reue ! Voilà où nous en sommes après trois mois de République, disait le bouillant Marc Gougan à Hubert, quand je discute avec mes amis les halivernes socialistes du port et qu'on prétend dis que tout le socialisme me paraît consister en l'étude des moyens possibles pour arriver à faire de tout travailleur travaillant un petit bourgeois sur la fin de sa carrière, les uns me répondent communément : liquidation sociale, les autres fourmisisme, phaléristère, le reste, ce que tous s'entendent pour me traiter de reue ! Vous voyez, Hubert, ce n'est pas mal ! Fenez, ils sont toujours à parler des haïnes de classes ! Est-ce que vous croyez à la haïne des classes ? Vous n'en voyez ni l'effet ni la cause, et vous n'en parlez ! Il n'y a plus de caste ! Est-ce que vous voyez entre le bourgeois et le peuple une haïne de denton à denton ? Si vous creusez un fosse, les ponts ne manquent pas, on peut franchir sans peine ce fossé et franchir des deux côtés, par du peuple, au peuple, le travail qui passe bon jours et par des bourgeois, appuyés qu'ils sont sur le peuple. La noblesse elle-même me paraît être le plus grand obstacle à celle des rois et des croisés, que celle créée par Napoléon sur les champs de bataille de l'Empire, elle représente du sang versé, des vies rendus il y a quatre siècles ou bientôt. Me n'importe, elle ne possède aucun privilège injuste, ou déshérite, ce n'est pas elle qui est l'archaïsme, comme nos cathédrales. Elle est le plus grand obstacle à

bourgeoisie, parbleu! Que ceux qui desiront des titres se préparent, si la grande guerre qui menace éclate, il y en aura à enlever à la pointe du sabre!...

Hubert et Marc Guilpin causaient ainsi le 15 Mai, en revenant ensemble de la Chambre où la tumultueuse journée d'émeute, prélude des journées sanglantes du mois suivant, venait de s'achever par l'entrée tambour battant de la garde mobile et de la garde nationale dans la salle de l'assemblée envahie, par la bousculade du gouvernement établi pour deux heures à la place de l'autre et par l'arrestation de Barbès et d'Albert.

— J'ai suivi toute l'affaire d'aujourd'hui, j'ai vu à la Bastille le commencement de la manifestation en faveur de la Pologne.

— J'y étais aussi, dit Hubert, et, ma foi, je me suis laissé entraîner...

— Vous êtes jeune, moi je suis un vieux renard fort méfiant, reprit Marc Guilpin, je sympathise avec la Pologne, mais je me suis contenté de regarder, j'ai vu défilér par les boulevards avec leurs bannières, les manifestants bras dessus bras dessous aux cris de Vive la Pologne, Secours à nos frères d'Allemagne et d'Italie! La guerre!... C'était le prétexte, mais bientôt, quand j'ai vu arriver et se mêler aux premiers manifestants très sincères, les bandes des clubs, les montagnards, avec les manches relevées, et des pistolets et des baïonnettes passées dans leurs grandes ceintures rouges, j'ai bien compris que mon ami Barbès allait faire des bêtises... C'était la revanche du 16 Avril! Mais la garde mobile et la garde nationale ont montré les dents, vous les avez vues tout à l'heure marcher avec des volontaires bizets dans leurs rangs contre l'Hôtel de Ville? Il n'y a pas eu de sang versé parce qu'il n'y a pas eu résistance, mais gare aux prochaines rencontres!

— Mais l'Europe! dit Hubert, voilà l'Italie en grand péril, et si la France ne s'en mêle pas, la liberté sera écrasée partout, à Francfort comme à Vienne, à Pesth, ou à Milan! La manifestation a été détournée, noyée dans la démagogie... Ce que nous demandions, c'était l'intervention de la France, avec cette déclaration de Lamartine sur nos drapeaux : « *La seule conquête que nous voulions au delà du Rhin et des Alpes, c'est l'amitié des peuples affranchis!* » Ce matin, à la Bastille, j'ai serré la main à votre ami Colombani, l'échappé du Spielberg, j'ai vu des Polonais, des Allemands, des Italiens, tous pleins d'espoir, et à cette heure probablement bien attristés!...

— Certainement, car avant peu les combats de B... et les regards de Causidière nous donneront assez d'occupation pour que nous n'ayons pas le temps de regarder sur nos propres terres!...

— Tant pis! nous en avons assez de toutes ces agitations, assez de manifestations et assez de fêtes de la Comode, du Travail, de la Fraternité, etc., de processions de palmes blanches et de plantations d'arbres de liberté, nous avons assez entendu de discours dans les clubs, clubs des *Montagnes*, club *Des devoirs de l'homme*, *Club des clubs*, trop de clubs! Nous avons assez admiré les hommes de Causidière et ses municipaux à cheval, en libaises, avec leurs ceintures et leurs cravates rouges et leurs grands sabres! J'ai eu un instant la pensée de m'engager dans la garde mobile, ou j'ai des amis, hier étudiants comme moi ou hommes de lettres, qui ont été élus officiers!...

— Et votre médecine? Pourquoi ne continuez-vous pas tout simplement vos études?

— Parce qu'elles m'ennuient ou m'écœurent! Je ne suis pas fait pour être médecin, j'ai l'épiderme trop sensible, dit Hubert en riant, je ferai un étrange guérisseur, je crois que j'achèverais mes malades pour leur éviter des souffrances!

— Diable! je ne vous confierai pas ma peau quand vous serez docteur!

— Je ne le serai jamais! Tenez, tout à l'heure, en sortant de l'école avec les bandes de demoiselles, j'ai pris une résolution... je ne serai pas exposé à me trouver dans Paris le fusil à la main, d'un côté de l'autre des barricades!...

— Quelle résolution?

— Permettez que je me fasse encore je vous le dirai bientôt!

Hubert Gandelot, tempérament impatient, quand il avait pris un parti partait vite à l'exécution. Le dimanche matin, quand Paris se réveillait sous des sous des boucanades de la journée de deux ou trois jours, il donna ordre de s'acheter d'étudiant, vendit ses livres, qu'il envoya paquer par le papa Gandelot, vendit sa bicyclette d'occasion, quelques peu coupés... et partit pour le Normand.

Son père, dont le Normand avait renoué les traditions, se souvint d'avoir parlé de tuer le vicar... Enfin, je le raconterai dans un prochain chapitre, enfin la menace de couper les vivres aux parisiens...

Le bon pharmacien dans sa joie voulut aussitôt faire oublier cette grave mesure qu'il menaçait de prendre pour *le mois prochain*, depuis des mois, et il mit tout de suite cent francs dans la main de son fils.

— Tu ne dois pas avoir la poche bien garnie! Tiens, fais des parties de billard si tu veux, mais ne fais pas de barricades ici, mon garçon, ah! ah!

Et deux jours après, Hubert disparaissait sans tambours ni trompettes. La veille, après avoir bâillé toute la journée dans la pharmacie, il s'était, pendant toute la soirée, montré très expansif avec ses parents, il les avait embrassés avant de gagner son lit presque aussi longuement qu'au temps où il n'était encore qu'un petit enfant...

Ainsi il était reparti pour Paris! M. Gandelot n'y comprenait plus rien. Décidément, c'était la faute de sa femme, le sang de l'oncle qui repaissait chez sa tête fêlée de fils.

Hubert n'eut rien à apprendre à Marc Guilpin quand il le revit à Paris, celui-ci connaissait par l'ex-prisonnier du Spielberg la résolution d'Hubert. Et d'ailleurs que pouvait dire l'ancien conspirateur? le républicain assagi soudain par trois mois de République, ne s'était-il pas en son temps jeté lui-même dans les dangereuses aventures? Colombani partait pour l'Italie; resté à Paris parce qu'il pensait pouvoir y servir plus utilement sa cause par ses relations avec les hommes au pouvoir, l'impatience le rongeaient maintenant et il partait avec un jeune fils de dix-huit ans, rejoindre dans Milan, enfin délivré des griffes de Radetsky, les bandes italiennes réunies aux troupes piémontaises.

Il rapatriait avec lui une dizaine d'ouvriers italiens, tous ayant plus ou moins en maille à partir avec les Tedeschi, parmi lesquels un ancien chasseur de chamois de la région des Alpes, obligé de se sauver après une rixe avec les habits blancs, rixe où le couteau avait joué un rôle, et devenu, de libre coureur de montagnes, frotteur à Paris depuis des ans et des ans.

Hubert ne fit que toucher à Paris; après le dîner d'adieu chez Marc

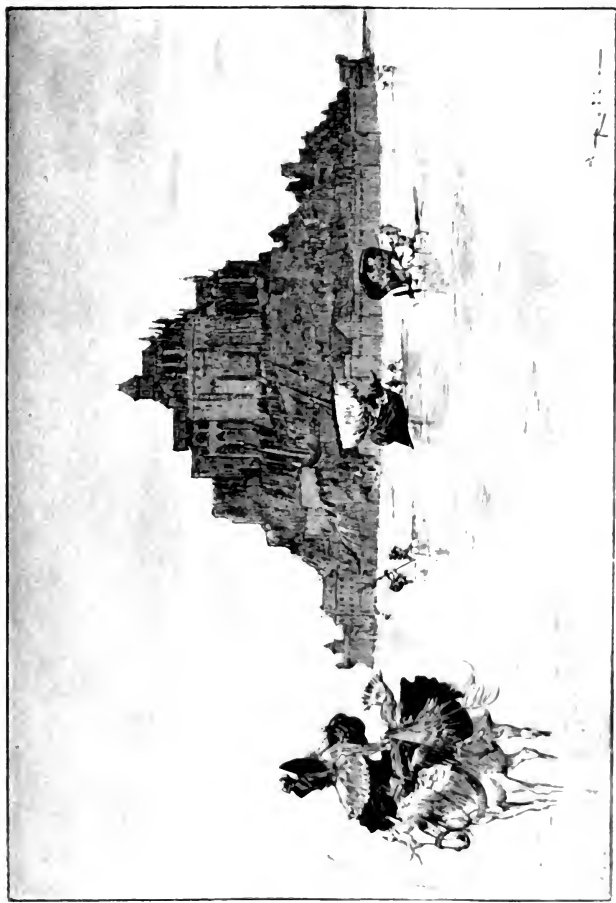


L'ex-chasseur de chamois.



Le Polonais.

1
2
3
4



Outre qu'il prit avec les deux Colombani le train du F. C. L. (1853), ils étaient partis deux jours avant, on les rejoignit à Foggia, où le Colombani avait recruté un Polonais, réfugié depuis longtemps dans le F. C. L. et devenu employé de mairie dans une petite ville du centre.



— (L'ÉPIQUE.) —

n'avait pu résister plus longtemps à la fièvre, et avait abandonné sa place, le foyer qu'il s'était créé dans la petite ville et, à défaut d'émigration dans la Pologne même, il s'en était rendu à Antares, en Lombardie.

Hubert tombait en arrivant à Milan au milieu d'un tumulte colossal immense, d'une confusion inexplicable. Le pas de l'épée, l'extrême confiance, les appréhensions les plus vives, les craintes du retour offensif de l'Autriche, l'enthousiasme des patriotes, les préjugés, les sentiments les plus divers s'élevaient et se précipitaient dans

manifestations. Toute l'Italie en fermentation envoyait vers le nord ses volontaires : les régiments du pape libéral allaient opérer leur jonction avec les Toscans et les Piémontais. Seules les troupes napolitaines attendues n'arrivaient pas : le général Pepe, malgré efforts et supplications, ne pouvant leur faire dépasser Bologne, n'apportait à la cause que le secours de quelques bataillons fidèles.

Le canon grondait de nouveau, le vieux feld-maréchal Radetsky, refoulé sous Vérone, lançait de nouveau les Autrichiens furieux de leurs premiers revers, Escarmonches, petites victoires, défaites et déroutes, les nouvelles fausses ou vraies tombaient d'heure en heure sur les populations affolées, Colombani, qui avait fait de ses rapatriés le noyau d'une compagnie qu'il comptait mener à Venise enfin libérée, n'eut pas la patience d'attendre d'avoir complété sa troupe. Il partit avec son monde et réussit, après avoir évité les Autrichiens, à gagner les avant-postes vénitiens le jour même où Charles-Albert remportait la victoire de Goïto.

Pauvre Colombani ! Il n'eut guère de temps à donner au bonheur de revoir sa Venise, le lion de Saint-Marc enfin démuselé, la piazza enfin dégarnie d'habits blancs, les couleurs italiennes flottant devant la basilique aux antiques mâts de la sérénissime République et sur tous les Campaniles ! Toutes les minutes étaient précieuses, il fallait songer à la défendre, cette liberté reconquise, à secourir le successeur des doges, le dictateur Manin dans sa terrible tâche, et pendant que celui-ci armait la population et couvrait de redoutes et de batteries la face de Venise tournée vers la terre ferme, il fallait courir sus aux Autrichiens menaçant Vicence et Padoue.

Hubert se promenait depuis deux jours dans Venise : sans uniforme encore, en redingote comme à Paris, ayant pour tout signe une cocarde italienne à son feutre et pour tout appareil guerrier un pistolet à deux coups acheté à Paris avant le départ, passé dans une ceinture rouge, il arpentaient les quais et les places de Venise, l'âme enflammée par tout ce qu'il voyait, par le spectacle de cette ville appartenant à cette heure à deux divinités, l'art et la guerre, par les sublinités de ce palais sans égal, de cette basilique mystérieuse et dorée comme une légende, de cette Venise romantique en pleine effervescence, une belle sur les vagues dormant, qu'on disait morte, et soudain réveillée, debout et toutes ses chaînes brisées !

Rêvait-il? Cette Venise avec son fantastique de... d'opéra... était-elle réelle? N'était-il pas au théâtre et n'assistait-il pas à la représentation de quelque splendide opéra, avec tout ce peuple national, ces soldats, ces volontaires, ces 2 millions de Français? Non, tout était vrai, il foule dit bien les dalles de la Venise, tout était réel, c'était le même qui depuis des siècles avait vu ces innombrables actes de bien d'autres tragédies de la vie humaine, terribles et sanglants, et il allait encore servir pour un peu à une œuvre sérieuse dans laquelle la vie ou la mort d'une nation était en jeu, avec l'effroyable musique du canon pour accompagnement de toutes les scènes.

— Est-ce bien moi, moi, Hubert Gandelot, qui jadis, à Venise, sur le quai des Esclavons, qui admire les merveilles du dôme et du palais ducal aux murailles roses derrière lesquelles debout, comme un gouvernement provisoire assis dans les brumes du passé des Dix? Est-ce bien réellement moi, étudiant à l'université de Padoue, encore et vivant dans les prosaïques parages de la Grande Canova, au restaurant Filibotau, portant un billard avec les canons de la guerre, des pipes ou suivant les grisettes sous les arbres du Fiume à Venise? Ou, disant le jeune homme à peu près ave d'enthousiasme et se donnant à lui tourner, c'est bien moi, je me tate, j'ai très récemment de belles poses à bien faire, je suis vraiment à Venise, en vis-à-vis de la F. D.

Il se retourna vivement tout à coup, une main venant d'un soldat sur son épaule. C'était Colombani en costume de nuit, à cheval sur sa selle avec un sabre et deux pistolets passés dans une ceinture à large ceinture.

— Allons, camarade, recevoir le baptême du feu!... Venez avec moi, venez, un train de feu, on s'entassent tous les volontaires dans ce train.

En avant! dit Hubert, suivant son ami qui avait les armes à la main, mais les armes? les uniformes?

— Nous avons les fusils, mais je vendrai plus tard à un camarade qui a deux équipes. Mieux m'a donné un lieutenant de compagnie. Peut-être nous allons trouver les boîtes à revolvers. Allons-y.

Hubert, ainsi pété dans une existence pour qui il n'y avait plus de doute d'une heure perpétuelle, avait à peine eu le temps de faire, depuis le départ de Paris. Pendant le voyage, il avait écrit à son père, à sa mère, à sa sœur, à sa tante, à ses parents et un mot à Marie-Guipure. Deux jours après,

secours envoye à Vicence le cadme lui revint et il s'interrogea curieusement, cherchant à se reconnaître au milieu des sensations étranges et nouvelles se succédant sans relâche depuis quinze jours. Il allait voir le feu, risquer sa vie dans une bataille sérieuse, faire le plongeon dans les dangers d'une guerre qui serait peut-être longue et cruelle? Epronvait-il quelque regret pour sa vie tranquille d'étudiant? Sa chair ne frémissait-elle pas à cette entrée dans la vie périlleuse? Eh bien non, il ne ressentait rien de pareil à un regret ou même à un frémissement, bien au contraire, il sentait qu'il lui serait impossible de reprendre maintenant l'existence monotone et plate d'autrefois. Décidément le sang qui circulait dans ses veines était le sang rouge et fort d'un soldat peu fait pour la vie d'un bourgeois casanier. Cette constatation le remplit de joie, une intime confiance en soi rayonna sur son visage et il regarda fièrement par la portière du wagon du côté de la bataille à venir.

Dans le train les volontaires, pleins de confiance aussi, chantaient des hymnes guerriers ou des chansons railleuses contre Radetsky; seuls Colombani et quelques chefs, des hommes mûrs qui avaient déjà vu bien des événements, restaient plus réservés quoique aussi résolus.

Vicence était menacée, mais nonattaquée encore, les volontaires demeurèrent quelques jours dans l'attente, placés en première ligne et chargés de la défense, en tête d'une porte, d'un groupe de maisons crénelées et reliées par des barricades armées de canons. Enfin les colonnes autrichiennes rabattant vedettes et grand'gardes parurent, gagnant les hauteurs, établissant des batteries; puis le canon tonna, une pluie d'obus creva sur la ville, la fusillade s'engagea, et pendant trente heures qui lui parurent passer avec une vertigineuse rapidité, Hubert Gandlot, en rose empagne, derrière les barricades, dans les jardins, dans les rues, dans les débris des maisons éventrées, se démena, tirailla, courut, se rua comme les autres à la baïonnette sur des bataillons croates, roula sous des poussées terribles et se trouva, lorsque enfin la garnison abimée capitula, coupe de la ville dans des jardins de faubourg, avec des débris de tous les corps, avec quelques volontaires toscans et quelques suisses pontificaux. Ces hommes, malgré leur harcèlement, battirent en retraite droit devant eux avec la seule préoccupation d'éviter les cavaliers ennemis. La marche immédiate des Autrichiens sur Padoue les empêcha de regagner Venise, ils furent rejetés vers le sud et durent faire un immense crochet pour gagner un territoire libre.

On était devenu Colombine pour le Héros, et les autres les avait perdus dans la foule, et s'étaient rompus. Le Polonais et le chasseur de chiens étaient sous pression. A deux jours de repos à Ferrare, Hubert de Ferrare n'était pas capable d'être à la tête de la ville, et il était impossible de regagner Venise, d'être à la tête de la ville piémontaise.





Hubert entré dans un bataillon de l'université de Milan où servaient comme soldats ou officiers de vieux professeurs, était retourné au feu ; il avait pris part aux combats livrés sur le Mincio, aux chocs terribles des soldats de l'indépendance contre les troupes de plus en plus acharnées et confiantes de Radetsky. Enveloppé dans les désastres de l'armée piémontaise, il avait suivi la lamentable retraite sur Milan, il s'était trouvé jeté au milieu des scènes révolutionnaires qui suivirent la capitulation et qui se terminèrent, après le départ du roi sous les coups de fusil, par l'évacuation de la ville par les débris de l'armée. Une partie du bataillon d'Hubert, au lieu de suivre les Piémontais, gagna les montagnes où un chef de partisans, un homme dont le nom commençait à faire vibrer les cœurs patriotes, inaugura contre les Autrichiens la guerre de guerillas, de surprises et de brusques coups de main. Ce chef, c'était Garibaldi. Il n'était pas encore le prestigieux aventurier, le dernier des chefs de bandes à la façon du moyen âge et le dernier héros de roman vrai de notre époque horriblement régulière, l'étonnant condottiere qui, admiré ou détesté, a pendant vingt-cinq ans occupé toutes les imaginations du vieux et du nouveau monde et hanté les rêves de jeunesse d'une génération aujourd'hui si lamentablement désenchantée. Il préludait alors par la petite guerre, par des tentatives hardies contre les petits corps détachés de Radetsky, par des attaques de postes fortifiés, aux grandes entreprises qui devaient plus tard, après Magenta et

Sollerino, si puissamment débatté, avait été vaincu. L'Italie. Dès le premier jour où il rencontra Garibaldi il se sentit pris et gagné, par cet homme en qui tout se trouvait pour ainsi dire en sa personne, tous les traits de ce type idéal incomplètement évanoui, en des années de sa vie, de l'aventurier, chef de partisans, du Gouverneur de la France.

Hubert, qui commandait alors en second une petite troupe de volontaires où se trouvaient réunis des gens de toutes les contrées, Français, Allemands, Polonais ou Suisses, s'agitait continuellement



FIGURE 1

désespérée, presque inouïment, en présence de ces soldats Autrichiens, les débris de la victoire d'Anghiari, en Suisse.

En Italie, Venise seule tenait en core, elle commandait sur Venise, et Rome, les cardabien, appelés par la république, et commandant un à un

FIGURE 2

Hubert, reste seul avec le Polonais, attendant pour d'arriver à

vention française qui sauverait l'Italie et ne savait trop quel parti prendre, lorsque les nouvelles de Hongrie vinrent donner une nouvelle direction à ses idées.

La Hongrie ! Les héroïques Madgyars, jadis écrasés et comprimés, tiraient le sabre contre l'Autriche et refoulant les Croates de Jellachitch marchaient sur Vienne soulevée !

La partie perdue en Italie pouvait se gagner à l'autre bout de l'empire autrichien dans les plaines hongroises, la Liberté pouvait remonter le Danube au lieu de le descendre.

— Si nous y allions ? dit-il au Polonais un jour que celui-ci, dans un café de Zurich, lui traduisait les nouvelles données par les journaux allemands.

— Ma foi, répondit le Polonais, j'y pensais ! Qu'est-ce que je ferais ? Rentrer en France ? et ma place de mairie, la retrouverai-je ? Je suis en train, je continue ! Vous, Hubert, en retournant en France, vous rentrez chez vous, tandis que moi, en allant en Hongrie, je me rapproche de chez moi... Qui sait !

Hubert, quelque temps auparavant, avait songé à regagner Paris, cédant aux objurgations répétées de son père, mais à sa dernière lettre, le brave papa Gandelot, pour faciliter la rentrée au hercaïl de l'aventureux canard battu par l'orage, avait joint une bonne somme ; cette précaution eut un résultat tout opposé aux intentions du pacifique pharmacien, le canard, refait de ses fatigues, séché par le soleil, n'aspirait qu'à de nouvelles aventures et humait l'air pour sentir de quel côté l'on brûlait encore de la poudre. Les six cents francs envoyés prieraient le voyage à Pesth.

— Si nous y allions ? avait dit Hubert. Et il avait ajouté tout suite : Partons !

Gagner la Hongrie était plus commode à projeter qu'à exécuter par ce temps de bouleversement général ; à moins de se résigner à un détour formidable, on devait trouver toutes les routes barrées. L'Autrichien n'était guère commode ; alors, pour les enfiévrés de liberté comme pour les simples libéraux, le nom était synonyme de Pandour et rappelait tous les écrasements et toutes les compressions.

Mais le Polonais était homme de ressources, il avait appris jadis à une rude école à filer à travers ou sous les obstacles trop hauts pour être franchis. Huit jours après il apportait à son ami deux passeports pour Vienne, pour deux professeurs de langues citoyens de Genève.



Et toujours et partout le triomphe.

— Voilà, nous allons professer le français à Vienne, mais le vrai français, le français de la Liberté! dit-il, à Vienne, avec de l'adresse, nous passerons facilement en Hongrie!

Les deux voyageurs tombaient mal, lorsqu'ils arrivèrent en Autriche. Vienne venait d'être bombardée et prise par Windschütz, ne craignant en courant le danger d'être pris et fusillé, ou plus simplement pendus, les deux professeurs de français parvinrent à s'échapper Presbourg, occupé par un corps hongrois formé surtout de hussards à pied, équipés et de paysans armés de faux.

C'était à Pesth qu'il fallait aller, à Pesth, où s'organisait la défense, où se formaient, à côté de l'armée nationale, des corps de volontaires internationaux. A Pesth, comme à Presbourg, et à Comorn, Hilbert retrouva en partie ses premières sensations d'Italie, devant le spectacle à peu près semblable d'un peuple en révolution. Mais combien plus étendues, plus inconnues, plus nouvelles pour lui tous ces Hongrois de différents classes et de provinces diverses, accourus sur le Danube, ces paysans aux

longs cheveux, aux mines farouches, en culottes de Hussards sous des grands manteaux de laine, ces magnats au costume théâtral, ces faucheurs à la polonoise, ces esikos, bergers à cheval de la puzta, armés de carabines ou maniant avec une redoutable adresse leurs jacets à boules, comme des Gauchos d'Amérique. Et toujours et partout de la musique, des tziganes accompagnant les colonnes, marchant devant les régiments en tirant de leurs violons endiablés des airs compliqués à la fois joyeux et farouches, mélancoliques comme un coucher de soleil et enlevant comme des fanfares, des tziganes agents de recrutement, entraînant



Czikos.

par la musique les jeunes et les vieux à l'enrôlement, et des danses, une révolution en telardas guerrières, dansées avec accompagnement de cliquetis d'éperons et de sabres brandis, et des acclamations et de longues chansons patriotiques, bien différentes des airs sautillants qu'Hubert avait entendus dans les bivouacs italiens.

Qu'aurait dit le pauvre M. Gandelot, un dimanche de septembre 49 qu'il faisait avec ses amis le notaire et le percepteur sa partie de dominos hebdomadaire, si par les yeux de l'âme il avait pu voir en quelle situa-

tion terrible et désespérée se trouvait son fils ce jour-là. Il parlait justement de lui en poussant ses dominos.

— Et votre garçon? disait le percepteur.

— Pas de nouvelles depuis deux mois, répondit M. Gandelot, vous savez, c'est un peu l'habitude, deux ou trois lettres coup sur coup, puis trois mois de silence. Les lettres n'arrivent pas toujours et il n'a guère le temps d'écrire... Il est capitaine. S'il nous avait parlé de son goût pour la carrière militaire, nous l'aurions poussé dans les écoles, est-ce que ça ne vaudrait pas mieux?

— Satanée tête fêlée! Allons, du six, du quatre... double-six!

A cette heure même, sur les bords du Danube, un homme courait, poursuivi à moins de cent mètres par des soldats en tunique blanche et par

des balles sifflant autour de lui. Il deployait tout ce qu'on peut déployer, mais rien ne peut donner de vitesse en zigzag quand il s'agit de fuir. Il n'a pas le temps de mourir, il vole. Le Danube n'était plus qu'à cinquante mètres. Un effort en vingt secondes, il y arrive et saute du front de la barque dans un éclaboussement d'eau et file, nageant avec le nombril, à 200 mètres par heure, courait tout à l'heure.

Les soldats poussent des clameurs et tirent sur le fugitif qu'ils aperçoivent encore ; heureusement la nuit est noire, les balles frappent l'eau devant ou derrière le nageur sans l'atteindre. Encore un effort, et il sera



LE FUGITIF (SUITE DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE)

hors de vue, les soldats courent sur la rive à la recherche d'une barque, le fugitif les entend se heuler. Il se hâte, mais la fatigue le gagne. Un bon coup, comme il se retourne pour se reposer, ses pieds ont saisi quelque chose, il a un instant d'étonnement, il est à peine au milieu du fleuve, comme il comprend bien vite, c'est un banc de sable qui ne doit attendre que ces basses eaux. Après une seconde de réflexion, l'homme se met debout et, la tête seule hors de l'eau, il marche, il suit aussi vite qu'il peut le banc de sable. Après avoir descendu le Danube pendant quelques centaines de mètres, il perd pied et se remet à nager, le banc de sable n'est plus bon, il marche encore et recommence ensuite à nager. De plus en plus, les cris des soldats ont cessé, il a très loin en arrière aperçu la barque avec des torches, il a entendu des coups de fusil très serrés, mais sur quelque morceau de bois que l'on prenait pour lui, puis le bruit des galopades de cavalerie sur les deux rives, le silence s'est fait.

Le fugitif va le plus loin possible, enfin le banc de sable cesse d'être

fait, il faut nager maintenant, nager toujours. Il fait la planche de temps en temps pour se reposer et cherche quel parti prendre. La fatigue le gagne, ses tempes battent, il faut se décider vite et se risquer à travers les patrouilles. En avant de lui des masses noires se dressent dans le courant, ce sont des moulins, une douzaine de moulins ancrés dans le fleuve et formant une espèce de petit village; le nageur passe se reposant à des pieux, enfin, comme il longe le dernier moulin, une femme paraît sur le plat bord, une lanterne à la main, elle écoute un instant, regarde, lève sa lanterne et l'aperçoit. Elle va pousser un cri, le fugitif, s'accrochant à la chaîne du moulin, fait un geste de supplication, la femme se tait, appelant tout bas un homme qui la rejoint, regarde aussi et lui prend bien vite sa lanterne pour la rentrer dans le moulin.

L'homme est revenu, agenouillé sur la petite plate-forme, il tend la main au nageur.

— Un patriote, dit-il, avancez, ami.

Tête-fêlée, il méritait bien ce nom maintenant, car une balle lui avait effleuré le crâne et un filet de sang lui rongissait tout un côté de la face. Tête-fêlée tendit la main à l'homme qui le hissa, aidé de la jeune fille, à bord du moulin. Hubert ruisselant entra dans l'intérieur et se laissa tomber sur un tas de sacs vides; si la jeune fille ne l'eût soutenu, sa tête eût glissé sur le plancher et il se fût évanoui. L'homme avait rapidement cherché une bouteille et lui faisait boire un verre d'eau-de-vie.

Le pauvre Hubert depuis un an se battait pour la Hongrie. Entré avec son ami dans une légion composée surtout de Polonais, avec quelques Français et quelques Anglais, il avait pris sa part de l'existence agitée de la Hongrie pendant la mémorable campagne de 48-49, des fatigues terribles et des dangers de la lutte sans merci, sa part des revers d'abord, car dans le premier assaut donné par les armées du ban de Croatie et de Windischgraetz, la légion avait beaucoup souffert, dans sa retraite de Presbourg au delà de Pesth et dans les marches d'hiver dans la neige et la boue. Pour champ de la bataille, l'immense plaine hongroise, la puszta d'hiver blanche et glacée, et les petites armées hongroises faisant tête partout, tantôt victorieuses et poussant en avant, tantôt battues et refoulées au loin. Sur ce vaste damier, Hubert s'était battu, il avait marché, marché longuement et souffert; il avait connu les horreurs du froid et les horreurs des ambulances évacuées en

hâte sous la neige, devant les attaques s'annonçant, les supplices, les massacres de nuit, à l'arme blanche dans les villages dévastés. Il n'avait pu voir les poteaux dressés par les vainqueurs, il ne voyait que des patriotes... Quand vint le renouveau de l'été, les promesses d'un beau soleil et de la victoire, il était aux premières lignes, combattant les Russes Hongrois, à la grande poussée repétant l'ennemi de Vienne, les combats avec les Hongrois, les brèches de la citadelle de Buda. Puis, après les Russes passèrent les Karpathes pour secourir l'Autriche, aux combats, aux marches et des contre-marches, des victoires et des défaites.



Hubert et ses amis pendant la guerre.

Georgey, des revers surtout, car malgré la vaillance des partisans Hongrois et les charges folles des escadrons de Hussards, la Hongrie capitulait sous les Austro-Russes.

Aux sombres accents de la marche de Kessuth, ce qui restait d'hommes valides aux armées nationales luttaient encore, toute espérance éteinte.

Kessuth l'écrit dans ses lettres
Le 10 septembre 1848.

Lorsque la capitulation de Georgey a été connue dans les montagnes de Hongrie, Hubert se trouvait enfermé dans Komorn avec ses compagnons Klapka. Le canon de Komorn tonna un temps, le jour venant d'être tout. Les fusillades et les pendaisons commencent. Le général Hubert, un Polonais parti de France avec lui, avait été pendu, ce même jour, et était profondément respecté lorsque, profitant d'une brèche de la muraille,

pendant qu'on le transférerait de Komorn à Pesth avec d'autres prisonniers, il avait pu s'échapper du camp autrichien.

Assis sur un banc dans la salle du moulin, la tête appuyée contre l'armoire, Hubert, débarrassé de son uniforme ruisselant et habillé en paysan, sentait ses forces lui revenir. Il avait bien fait de perfectionner en toute occasion depuis un an ses aptitudes pour la natation, il devait la vie à cette précaution.

Les volontaires avec qui, d'octobre 48 à septembre 49, il avait fait campagne formaient un véritable bataillon de Babel, il entendait donc très peu le hongrois, langue difficile aux latins, et il le parlait encore moins. Il s'efforçait de saisir ce que lui disaient ses hôtes et cherchait ses mots avec beaucoup de peine pour les remercier.

Le vieux hongrois et la jeune fille étaient aussi des victimes de la guerre, le vieux tenait le moulin à la place de son fils, un honved prisonnier après Villagos et enrôlé de force maintenant dans l'armée autrichienne; la jeune fille, sa nièce, avait perdu son père et son futur, tués tous deux quelque part pendant une bataille ou peut-être, hélas! pendus après.

Hubert comprit vaguement tout cela, en mangeant avec un appétit d'affamé le repas que la jeune fille lui servait. Dans le conseil tenu après le repas, il fut convenu qu'Hubert resterait à bord du moulin, se montrant le moins possible jusqu'à ce qu'une bonne occasion de fuir sans danger se présentât. Cette occasion, on demanderait à un magnat patriote, rentré dans son château à une dizaine de lieues vers Bude, de la faire naître; il saurait bien sauver le gentilhomme français qui avait risqué sa vie pour la Hongrie.

Le lendemain, après avoir dormi dans le lit du vieux Sandor qui coucha sur des sacs vides, Hubert se réveilla garçon meunier, habillé en paysan hongrois. Comme il était noir de cheveux et fort hasané par ses dix-huit mois de grand air, sa figure ne détonnait pas. D'ailleurs aucune recherche ne fut faite, les Autrichiens l'avaient cru noyé ou tué, les habitants du moulin ne furent même pas interrogés. Sa blessure n'était rien; un simple érafflement de la peau sous les cheveux.



Hubert avait eu bien des aventures de toutes les couleurs depuis un an et demi, les phases de son existence si agitée se déroulaient comme les actes d'un drame militaire à grand spectacle, par moments les plus terribles, il s'était en un cirque et avait tenté d'appréhender les événements en se demandant s'ils étaient réels, tout était vrai pourtant, dans la pièce, le drame et même l'idylle, — car il en était venu à une sorte d'idylle fraîche et reposante, un simple entr'acte poétique après lequel le drame reprenait.

Des semaines s'étaient écoulées, l'hiver venait, le vieux Sandor était allé trouver le magnat, prévenu déjà, pour aviser avec lui de la façon de faire passer le jeune homme à travers Croates et Serbes. Les dangers des difficultés, le pays était gardé soigneusement, il faudrait patienter sans doute quelque temps. Pour toute distraction Hubert avait pu se laisser regarder couler et Maria, la mère de Sandor, et tout ce qu'il y avait de drames était monotone, la pêche peu enthousiasmante, et la conversation avec Maria assez difficile. Il devait se contenter de la regarder. Avec ses jupes larges et courtes laissant passer des bottes rouges, ses épaulettes nues, sa veste de moulin à vent et ses tresses nées sous les yeux, elle hongroise et polie, d'une beauté pittoresque et robuste.

Un soir qu'Hubert, après une journée d'un train un peu fatigant, regardait par une petite fenêtre le soleil plonger dans le golfe d'un

Dans le côté de Komorn, il sentit les deux bras nus de Maria se nouer autour de son cou.

Il se retourna, la figure de la jeune fille, très rouge, était près de la sienne.

— En avez-vous tué, dites? fit-elle tout bas.

— Quoi? demanda Hubert étonné.

— Des soldats de l'empereur? En avez-vous tué, des Croates ou des



Maria.

Russes, des pendens, des fusilleurs, en avez-vous tué, vous qui êtes venu de France pour nous aider?

— Probablement, répondit-il, car j'ai fait de mon mieux pour cela!

— Eh bien, merci! dit-elle en approchant ses lèvres et s'abandonnant.

Sandor revint au bout de quelques jours. Le magnat conseillait au Français de rester encore quelque temps caché, il allait tout arranger pour son départ, avant peu il le ferait prévenir. En attendant, pour qu'il ne s'ennuyât pas trop, il lui envoyait quelques livres de son pays. Trois semaines passèrent encore, puis un jour Maria, qui était allée à Komorn, revint avec un nuage de tristesse sur la figure.

— C'est pour demain matin, dit-elle, à cinq heures, un grand train de bois passera devant le moulin...

Elle ne dit rien de plus, Hubert, gagné malgré lui par sa tristesse,



Lauillier à Hubert disparut. C'était fini, le rideau allait tomber sur un acte de sa vie.

Les années passent. Voici 1860. Comme c'est déjà loin, cette aventure de Hongrie, et comme le village de moulins et le vieux Sandor et la pauvre Maria s'estompent dans les brumes du passé, Hubert est resté tout un hiver au château du magnat passant pour le précepteur de son fils, puis, le printemps de 1850 venu, le magnat l'a conduit jusqu'en Bavière, et Hubert a repris le chemin de Paris. Quelle joie à la maison, dans la petite ville normande, lorsqu'on a pu le serrer vivant dans ses bras, après l'avoir tant de fois vu par la pensée étendu râlant sur quelque coin de terre sanglante ! Mais que pouvait devenir dans le calme plat de la petite ville, l'homme habitué depuis deux ans aux agitations et au tumulte matériel et moral de la lutte ? Il semblait que le grand mouvement de 48 l'avait pour jamais jeté hors de la vie ordinaire ; malgré ses efforts pour se reprendre, il ne se sentait nulle ambition personnelle. Que faire ? que devenir ? La tristesse de l'immense avortement, du naufrage de toutes les grandes espérances d'émancipation et de renaissance le tenait tout entier et il revivait par la pensée les scènes du grand drame qu'il avait vu se dérouler à Milan, à Venise, à Bude...

Puis il était parti pour Paris à la recherche d'une position sociale et cette recherche l'avait conduit jusqu'en Amérique. La Californie, comme un phare éblouissant, attirait tous les aventuriers et tous les aventuriers. Aux placers, Hubert n'avait fait que de maigres trouvailles, mais l'existence accidentée et primitive, toujours sur le qui-vive, ne lui avait pas trop déplu. Après bien des explorations, tantôt mineur, tantôt chasseur, passant des saisons entières dans les solitudes en compagnie des bois avec quelques compagnons d'aventures, il était tombé en 1854, dénué de ressources, avec un seul ami, ancien élève de l'École polytechnique, dans une petite ville en train de naître à 50 lieues de San-Francisco. Le polytechnicien s'était fait pâtissier pendant qu'Hubert devenait imprimeur. Après un an ou deux, l'imprimeur était devenu le propriétaire d'un journal que son éditeur abandonnait pour courir à une mine récemment découverte. Le journal tombait d'abord à rien, comme la ville, quittée subitement par la plus grande partie de sa population. Puis, après dix-huit mois, un reflux d'habitants remontait la ville abandonnée, les maisons se rouvraient, les constructions laissées en plan étaient reprises et Hubert, qui avait tenu bon, se trouvait en

passé de laire fortune lorsque le communisme qui l'a vu
à coup donne la nostalgie de l'Europe. Et comme
journal, il était revenu en France au milieu du siècle.

Calme ! tranquille maintenant ! Allez le voir. Et surtout, un
tres vieux et avant cela sa pharmacie se soulevait sur
emotions sur la planche avec l'été de l'année en l'air
enfant.

N'avant pu prendre part à la rapidité de l'année 1849.



Fig. 1. 1

neanmoins le premier son de l'année de 1849. C'est
quelque chose. Après avoir été en 1848, c'est l'année
arrivé à l'honneur maintenant. C'est l'année de l'année
peut et avait une année pour l'été. C'est l'année de l'année
moteur. Il faut se préparer à l'année de l'année de l'année
de l'été d'entraînement, mais que l'année de l'année de l'année
theatral et en l'année de l'année de l'année de l'année de l'année
bien qu'en l'année.

Vive l'été de l'année de l'année de l'année de l'année de l'année
affluait à l'été de l'année de l'année de l'année de l'année de l'année

venait un peu de partout; Hubert s'était fait reconnaître de son ancien chef de 48, qui lui avait confié tout aussitôt une compagnie de volontaires internationaux. Hubert se trouvait soudain rajeuni de douze ans, il rentrait dans le régiment de Babel, comme en Lombardie et en Hongrie et instinctivement il cherchait autour de lui ses anciens amis; Colombani, dont il avait appris la mort aux batteries de Venise et dont le fils venait de rejoindre Garibaldi, le Polonais, mort en Hongrie, et jusqu'au pauvre chasseur de chamois-frotteur, perdu il ne savait où.

Lorsque, par un beau jour de mai, Hubert, avec les Mille, qui étaient onze cents, débarqua à Marsala, quel afflux de sang joyeux et d'espérances au cœur! En avant avec Garibaldi pour la liberté! On allait commencer par arracher la Sicile à la dynastie du roi Bomba, on lui enlèverait Naples ensuite... et qui sait, une fois la cavale débridée et lancée dans ses premières galopades, ne bondirait-elle pas par-dessus les collines et les Alpes, ne franchirait-elle pas les filets d'eau qui servent de frontières pour courir d'un bout à l'autre des vastes plaines européennes? N'était-ce pas enfin l'aube d'une belle revanche de l'avortement de 48.

Hubert avec entrain se lança en avant. Une belle campagne, du soleil et la victoire! On n'avait pas d'artillerie, on enlevait celle de l'ennemi, on manquait d'armes pour les volontaires siciliens, pour les levées de milices, on en prenait aux royaux Napolitains; une à une, on leur emportait les villes de Sicile. Les Mille étaient déjà plusieurs milliers et au coup de collier qu'il fallut donner à l'attaque de Reggio, dans l'enlèvement des barricades et des obstacles accumulés dans les rues en avant du vieux château à tours crénelées, Hubert faillit rester sur les canons d'une batterie, parmi les cadavres des volontaires cramponnés à leur prise.

Et quelque temps après Hubert était dans Naples conquise, installé dans un palais du gouvernement, organisant un bataillon pour des aventures ultérieures, car on comptait bien n'avoir pas fini.

Il y avait un peu de tout dans ce bataillon, de jeunes Anglais riches arrivant avec des cargaisons de carabines et de revolvers et leurs domestiques, des officiers ou sous-officiers espagnols échappés après quelque pronunciamiento, quelques Polonais naturellement, des Hongrois, des Américains et beaucoup de Français, des anciens soldats qui s'étaient pris d'amour pour l'Italie après Solérino, des jeunes gens et des anciens de 48 qui n'étaient pas encore de vieilles barbes.

Pour fourriers, Hubert avait un commis voyageur d'une maison de

Marseille que le spectacle avait entraîné. Il avait emporté avec lui les lares de sa maison en un coffre de fer, et il avait pu, à son retour de Paris, avec juste le prix du voyage de Naples, aller acheter son coffre.

Celui-ci, raconte par Hubert le pauvre diable de soldat de Garibaldi à Naples, racontait son aventure d'une façon pittoresque :

— Mon commandant, dit-il, on se fait des idées bizarres...



— Voilà trois mois que je brûlais du désir d'aller voir le commandant Garibaldi, mais je n'avais pas de quoi partir. Enfin je suis arrivé, il n'a fait rien moins que m'offrir un logement, la sainte Vierge elle-même, dites-le aux Italiens, si devaient en savoir, ça leur fera plaisir...

— Comment cela ? fit Hubert.

— Vous allez voir ! Pour prendre les chemins de fer et aller acheter tout de l'argent, n'est-ce pas, on ne trouve pas tellement de soldats pendant que je renuais ciel et terre pour en obtenir, mais par le diable du Sicile ! Enfin je demeurai derrière Saint-Supplé, où vous savez qu'il y avait des images à bon compte pour une vie de fer, comme vous me mettez à la besogne, j'ai fait mes dessins... (voilà) ... mais j'étais pressé... Je touche mon argent et je m'en vais... J'arrive à Naples avant vous, tout mon saint frusquin de poche, ça vous va-t-il ?

Impossible d'aller vous rejoindre et vous ne venez pas ! Pour vivre en vous attendant, je me suis fait cicérone, j'ai montré les curiosités à une famille anglaise... d'une drôle de façon vous vous en doutez. Heureusement, mes Anglais ne surveillaient pas à mes plus formidables erreurs, ils se moquaient bien des curiosités, ils étaient comme moi, ils attendaient Garibaldi... J'avais quatre longues et blondes misses étagées de dix-sept à vingt-huit ans qui ne rêvaient que de Garibaldi et qui, je crois, voudraient toutes les quatre l'épouser... Avertissez-le pour qu'il se défende ! Enfin vous voilà, je peux envoyer mes Anglais et mes Anglaises se promener tout seuls, mais c'est bien tard, pourvu que toute la besogne ne soit pas faite ? Dites au général que s'il veut marcher sur Rome, le Saint-Père est flambé, puisque la sainte Vierge a fourni un volontaire...

On ne marcha pas sur Rome, cette fois-là, l'édifice italien resta en train avec les pierres d'attente préparées. Hubert après quelque temps revint en France. Dès son retour, il revit Marc Guilpin, très vieilli, mais cependant pas trop fatigué. Les hommes de 1830 étaient maintenant des ancêtres. La bonne et toujours souriante figure de Marc s'encadrait d'une longue barbe blanche.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? dit-il au bout de quelques jours à Hubert, vous n'allez pas retourner dans votre Far-West, et le magot rapporté de là-bas doit avoir été quelque peu écorné en Italie, hein ? Voici donc ce que je vous propose : Mon commerce va bien, la porcelaine prospère, j'ai maison à Paris et fabrique à Limoges, mais je suis un vieux, un burgrave, bon maintenant à rester étalé dans un fauteuil... les voyages de la maison à la fabrique et ensuite de la fabrique à la maison me fatiguent, mon fils est au collège et ne pourra pas me seconder avant quelque temps, il me faut donc un second moi-même pour me suppléer... Je vous choisis, je vous donne aussi peu d'appointements que possible, et, sous couleur de vous offrir une situation, parbleu, je vous exploite ! Est-ce dit ?

— Je ne connais rien à la porcelaine...

— Avez-vous déjà cassé des assiettes ? Oui, eh bien, ça suffit, c'est le commencement, vous apprendrez le reste... D'ailleurs vous ferez la correspondance, vous porterez mes instructions là-bas, et vous en surveillerez l'exécution... Vous avez besoin de mouvement, vous vous en donnerez, voilà !

Hubert avait une injonction.

M. Gandelot père, quand il apparut devant son fils, dit : — Ça va, tête ?

— Une tête aussi belle que celle d'Hubert ne se trouve pas. Je te donne trois mois à rester tranquille, à t'occuper dans ton appartement, à verser quelque part, sur notre bonhe, à t'occuper d'une affaire, de la lune ! Je le connais, c'est tout à fait le comportement d'un homme ma femme. Il en fait un comme ça dans tout le monde, ça ne change rien à vous !

Et cependant, au grand étonnement du papa Gandelot, trois mois, des années passèrent sans qu'Hubert lui demandât de quoi se plaindre. Hubert restait chez Marc Gulpin, passant lui-même ses vacances qu'il venait passer dans sa ville natale.

— Vous savez, disaient-on en le voyant passer sur la promenade des remparts ouverte devant la vaste baie ou pointe au large de Saint-Michel, vous savez, c'est le fils Gandelot, le zambien.

— Un zange ! disaient les vieilles dames avec l'oreille.

— Oh ! pas méchant tout de même, un tope son croisé !

Le papa Gandelot commençait à se sentir rassuré et se félicitait de ses amis de voir son fils enfin rassis. Qui sait, l'été prochain, il n'aurait pas été une quelque part, se serait même assis. Mais, un jour, Hubert ne prit pas de vacances, comme on l'attendait toujours, et un jour de lui arriva timbrée d'Italie. Ah ! Hubert était en route pour le sang de l'oncle. Cela recommençait !

Où, Hubert, que Marc Gulpin avait eu beau supporter pendant un moment de l'insurrection de Polzone, était aux premiers jours d'claton en Italie, parti repêcher Garibaldi, sur ce que les quelques souvenirs de sa jeunesse, qu'il ne pouvait pas oublier, lui avaient dit.

Garibaldi avait vieilli, le superbe et romantique condottiere de 48 s'était bien abouffi, mais c'était la vieillesse du non, c'était le robuste et son front de arm et raisonnant pressait l'empire et le monde, et les sympathies et affirmait les courages. L'œuvre de campagne et de d'acitation se complétait peu à peu, le parti de la révolution continuait, les detentes même appartenaient au parti. Hubert, en sa caractéristique d'une courte coupe de cheveux, et de sa robe de chambre, put revoir Venise, pour lui la Venise de Marc, et de la place d'Autriche.

Ses parents moururent deux ans après, à quelque distance l'un de l'autre. Le papa Gandelot désormais ne connaîtrait plus l'inquiétude. Hubert, avec cinq à six mille livres de rente, resta chez Marc Guilpin, vivant en vieux garçon, campé dans un petit appartement près de Marc et sans autres attaches que l'amitié.



Venues pour Garibaldi.





Quand les catastrophes de 1870 tomberent sur le héros, on ne dit pas invraisemblable qu'Hubert, malgré ses quarante-cinq ans, n'ait rien de chose que commandant de braves tireurs. Parti de Paris, il se précipita pour guerroyer sur les flancs de l'invasion, repêta un régiment, fit toute la longue et terrible campagne d'hiver à la tête d'une troupe dont les rangs s'éclaircissaient peu à peu.

Le pauvre papa Gandelot était mort à temps.

Par un énorme revirement des choses, Hubert se retrouva bientôt parmi lesquels d'anciens caribaldiens, germano-philos et autres philo-germano-philos de la tentative sur Rome de 1867, s'alignèrent côte à côte avec les zéphyres-pollués de la Commune, sur le même drap ou republi-cain.

Tout semblait si étrange à Hubert d'ancien bonapartiste, qu'il regardait devant presque comme un renouvellement de terre. Il ne put pas à s'en étonner. L'Etat était changé, les idées aussi. Les vieilles idées, ses diuions, lui étaient mortes, comme elles sur la fin de l'Europe, que, on le voit, les hommes, eux aussi, se dégradent. Les peuples, s'étendant d'un bout de l'Europe à l'autre, les frontières, de bien en bien, se perdent, et l'humanité, par une fraternité à coup de saut de la terre troupeau, de nation à nation,

L'homme ayant toujours au fond de lui la bête que les rêveurs croyaient domptée, les peuples, troupeaux féroces, se lancant les uns sur les autres pour s'entre-déchirer au gré de quelques grands fauves humains, tout comme au temps d'Attila et de Napoléon. La grande faillite d'un siècle, tous les beaux rêves lancés par la hideuse Réalité, victorieuse des penseurs et des humanitaires!

Le jour de Patay, quelques francs-tireurs mêlés aux zouaves pontificaux, luttèrent longtemps sur une position qu'ils avaient enlevée d'assaut, mais qu'ils ne purent conserver. Dans l'action, Hubert frappé d'une balle à la tête tomba comme une masse. Il ne vit rien de la fin de la lutte et se réveilla le soir venu, étendu le long d'une haie avec la double sensation d'une douleur confuse au crâne et d'une énorme gêne à la poitrine. Il porta la main à sa tête et la ramena couverte d'un sang coagulé. Il était blessé à la tête. Comme il n'en souffrait pas trop, ce n'était sans doute pas grave. Restait la poitrine. Là ce devait être plus sérieux. Il pouvait à peine respirer, une oppression terrible le tenait, il étouffait. Il songea d'abord vaguement à un éclat d'obus qui lui aurait enfoncé les côtes. Il essaya de bouger, il ne le put, il étouffa davantage, avec une véritable sensation d'écrasement. Il ne se sentait pas de jambes du tout, la douleur s'arrêtait à la poitrine, au delà plus rien. Résigné, se sentant retomber dans le vague anéantissement dont il sortait à peine, il regarda un instant les étoiles avant de refermer les yeux. Brusquement l'énergie lui revint, il réussit à se soulever sur un coude et s'aperçut que l'étouffement venait d'un corps étendu en travers sur lui. Il reconnut un zouave pontifical d'une trentaine d'années, pas tout à fait mort non plus, car il remuait aussi.

Sur une nouvelle tentative d'Hubert pour se dégager, le zouave ouvrit les yeux et contempla son voisin d'un air étonné. Le souvenir lui revint tout de suite avec le sentiment de la situation, il eut un hochement de tête qui signifiait : « — Ah oui, je comprends! » Et tout aussitôt, doucement, lentement, avec des grimaces de douleur arrachées par le mouvement, il glissa sur Hubert et tomba sur le sol à côté de lui.

Ouf! Hubert respira. Il avait encore des jambes, il le sentit aux picotements qui le firent grimacer à son tour au fur et à mesure que le sang se remit à circuler. Il se tâta, il remua successivement, avec effort, il est vrai, chaque jambe; en dehors de la blessure de la tête, il n'avait rien. Il s'assit à côté de son voisin en respirant largement.

— Je vous demande bien pardon, dit le zonave, mais c'est bien sans le vouloir pour matelas, mais c'est bien sans le vouloir.

— Je dois vous remercier au contraire, répondit Hubert, m'avez tenu chaud, maintenant que je suis degagé, je sens le froid m'envahir... Mais nous n'allons pas rester ici à geler... d'autant plus que, si je ne me trompe, nos troupes ayant été reboulées, nous sommes en plein dans les lignes prussiennes...

— Vous pourrez peut-être vous tirer d'ici, mais moi, je suis bien forcé de rester, dit le zonave, j'ai une jambe cassée, outre quelque chose d'abîmé à l'épaule.

Hubert se était levé, à part un étourdissement contre lequel il s'efforçait de réarmer, les forces lui revenaient, il pouvait maintenant marcher quelques pas avec précaution à travers le pudin dans lequel il était tombé, il passa par-dessus des cadavres amis ou ennemis, sous le poids des débris d'une grange enfoncée par les obus.

Il revint un instant après vers le zonave, qui venait de pétrir sa jambe et qui se bandait la paube pour arrêter l'hémorragie.

— Écoutez, lui dit-il à voix basse, nous ne pourrions pas aller plus loin, nous serons gelés ou pris...

Partez, dit le zonave, puisque vous avez la chance d'être encore sur vos jambes...

Où, mais je ne partirai pas seul, vous ne pouvez pas marcher, comment voulez-vous me trainer, mais je puis vous porter...

— Un seul, le droit, je dois avoir une telle douleur...

Cela suffira? Moi je me sens solide, ce bras est cassé, mais je puis simplement labouter le crâne sans le casser, j'ai une bonne ceinture, une tête dure, ce n'est pas la première fois que je suis blessé, j'ai vu beaucoup de gens qui peuvent réussir à vous installer sur mon dos...

— Impossible!

— Bah! vous ne me paraissez pas être un homme très robuste, mais je suis capable de vous porter, dit Hubert, qui se pencha vers le zonave, continuant à lui couler sur la figure, jusqu'à ce qu'il fut assis sur son



veux, d'ailleurs! Qu'est-ce que vous êtes? lieutenant de zouaves, il me semble? Moi je suis commandant, vous devez donc m'obéir. Allons,



Lieutenant de pontificaux.

essayons. Dépêchons-nous pendant que je ne sens un peu surexcité, plus tard je ne pourrai peut-être plus... Ecoutez, voilà ce que nous allons faire, je vais vous porter jusqu'aux pierres là-bas, c'est un petit mur, vous vous asseyez, je me baisse, vous vous mettez sur mon dos, je me relève et je vous emporte; ce ne sera pas plus difficile que cela... Mais doucement, car j'ai entendu tout à l'heure des bruits à quelque distance et nous pourrions attirer sur nous quelque grand-garde ennemie...

Hubert se baissa et après bien des efforts qui arrachaient au zouave de sourdes exclamations, il réussit à l'enlever de

terre et à l'asseoir sur le petit mur. Le zouave s'accrocha de son bras valide au cou d'Hubert qui se releva d'un vigoureux coup de jarret avec son fardeau sur les reins.

— En route, dit-il, c'est la fable de La Fontaine, l'aveugle et le paralytique, moi je tâte le sol, vous, surveillez le chemin.

Ils descendaient dans les terres labourées heureusement gelées, le zouave regardait de tous ses yeux, essayant de deviner la position des troupes françaises. Hubert ménageait son souffle, allait aussi vite que possible en s'efforçant d'éviter les secousses. Le fardeau était lourd, mais il sentait ses forces doublées par une fiévreuse excitation.

Tout était calme maintenant dans cette campagne dévastée où le tonnerre des canons avait roulé toute la journée; de temps en temps des bruits éloignés ou rapprochés, sourds comme un écroulement ou clairs comme un roulement de charrette sur une route lointaine, s'entendaient dans le noir profond, puis tout retombait dans le silence. Hubert, après vingt minutes de marche, put se reposer à bout de souffle sur un arbre abattu, mais voyant que le pauvre zouave fatigué menaçait de s'évanouir et de desserrer son étrointe, il se remit bien vite en route.

Il marchait haletant, frissonnant, les tempes serrées et le sang lui

coulant le long des joues, il marchait l'esprit un peu égaré, et ne sachant plus où il était, où il allait, sentant si profondément qu'il ne pourrait plus se relever, et que s'il s'arrêtait, il ne saurait se remettre en route.

Combien de minutes dut-il encore marcher comme ça, sans avoir conscience; à un moment donné, il entendit un *brûte de traquenard*, puis il se vit entouré par des soldats à pantalons rouges, ils s'emparèrent de lui, lui enlevèrent son fardeau et qu'il s'écroulait lui-même à terre.

Hubert ne retrouva la perception vraiment nette des choses qu'au



Hubert inconscient (1870-1871)

on six jours après. Il se réveilla tout surpris dans un lit d'ambulance au Mans par un jour clair de décembre. Pendant ces quelques jours, il avait été ramené des avant-postes à Orléans, pansé, soigné, puis ramené au Mans, il avait senti vaguement tout cela sans s'en rendre compte. Maintenant la fièvre était passée, il avait l'esprit de bien plus clair, sa tête libre, quoique encore un peu douloureuse sous les bandes qui l'entouraient.

Il regardait autour de lui, l'air encore étouffé, et se trouvait dans une chambre très claire et très propre, en face d'un autre blessé, et au-dessus duquel la tête pâle d'un autre blessé se regardait au ciel.

Eh bien, commandant, lui dit le chirurgien de l'ambulance, à cet instant, je suis enchanté de voir que vous n'avez plus de fièvre, et que la fièvre est partie!

Merci, répondit Hubert, j'ai eu la fièvre, mais ça va.

Où, d'une joie forte même! Merci au si possible, mais ça va de mieux

mais cela n'a pas duré, maintenant je vais très bien, et je vous prie de croire que j'avais grande hâte que vous fussiez en état de recevoir mes remerciements...

— Vos remerciements ? fit Hubert.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Il est vrai que vous ne m'avez guère vu qu'au clair des étoiles... Je suis le zouave pontifical de Patay...

— Quel zouave ?

— Vous ne vous rappelez pas ? L'autre semaine, le soir de Patay, après le combat, nous nous trouvions couchés tous les deux l'un sur l'autre, vous, avec un trou à la tête, moi avec une jambe cassée et une contusion à l'épaule...

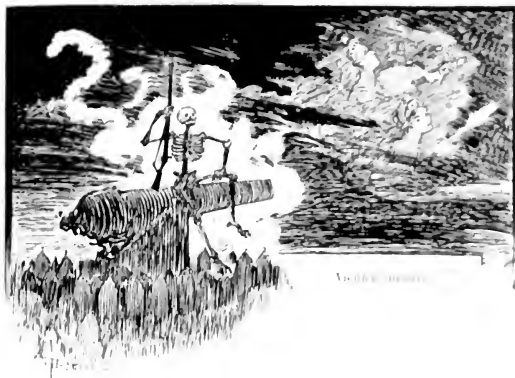
— Ah oui, oui, cela me revient, dit Hubert, vous étiez tombé sur moi et vous m'étouffiez si bien que je me croyais mort...

— Et vous vous rappelez que lorsque le froid de la nuit nous eut tirés tous les deux de notre évanouissement, vous m'avez rapporté sur votre dos jusqu'aux lignes françaises, malgré votre blessure... vous m'avez sauvé, sans vous j'étais gelé ou prisonnier... Quand nous avons rencontré les lignards, il était temps, j'étais en train de m'évanouir sur votre dos et vous étiez à bout, vous êtes tombé comme une masse...

— Je me rappelle tout maintenant, sauf la fin de l'aventure... Vous allez bien maintenant ?

— Aussi bien que possible, mais à cause de ma jambe, hélas, j'en ai pour quelque temps à rester ici, tandis que vous allez pouvoir bientôt retourner là-bas, vous !

La convalescence d'Hubert fut rapide. Après quelques jours de repos et de longues conversations entre le zouave pontifical et l'ancien gari-baldien, celui-ci fut sur pied et en état de rejoindre ses francs-tireurs. Les deux nouveaux amis se quittèrent en se promettant de se revoir après la guerre, si le sort le permettait.



VI

Hubert Gandelot est maintenant une vieille barbe, un vieux mémoriste morose et assombri, peu parler, très rentre en lui-même, sauf quand il se trouve avec d'anciens amis ; il a quitté depuis quelques années la maison Guilpin fils et C^o et vit en vieux garçon à Paris, sauf pendant l'été, consacré aux voyages. Comme il faut, aussi absolument que du pain au corps, un aliment à l'esprit, il s'est mis à l'archéologie, un peu par goût naturel peut être, mais beaucoup par haine du présent.

Tête-fêlée, malgré des périodes de morosité et de mutisme, s'enflamme toujours à l'occasion ainsi qu'au temps de sa jeunesse, mais c'est en l'honneur du passé, pour des choses bien éteintes et des gens ensevelis sous la poussière des siècles. Les *hommes*, les mœurs, les institutions, les arts d'autrefois, voilà ce qui l'inspire et le fascine. Le présent amer et désenchanté, en une telle situation, qu'il laisse les journaux s'accumuler sans les ouvrir pendant des semaines et mes, décide à les parcourir en une fois que, lors d'un de ses voyages à l'étranger,



HUBERT GANDELOT
en son cabinet

liquide alors la situation, comme il dit, et finit généralement sa lecture par une migraine ou un accès de colère.

Toutes les belles illusions qui avaient fait battre les cœurs de sa génération et de la précédente, tout cela envolé ou écrasé ! Toutes les espérances mortes ! Le mieux était d'oublier tout cela par un bon plongeon dans le passé. L'archéologie est un excellent chloroformant.

Il avait revu le blessé de Patay. Les deux camarades d'ambulance s'étaient retrouvés après la guerre, dans Paris dévasté par la Commune. L'ex-pontifical et l'ex-garibaldien s'étaient liés, et du souvenir de leur course dans les champs de Patay, l'un portant l'autre, était née une solide amitié. L'ancien zouave, Auguste de Brignol, n'était pas très riche, à peu près autant de rentes qu'Hubert, plus une ferme et un vieux castel du côté de Caen, dans lequel il allait passer l'été à côté d'un frère marié.

Les deux vieux garçons se voyaient beaucoup à Paris, et plus d'une fois Hubert avait dû aller passer quelque temps dans le castel patrimonial de son ami, resté indivis entre les deux frères.

Hubert avait gagné son ami à l'archéologie et l'entraînait en longues promenades aux alentours plus ou moins immédiats du manoir, vers toutes les vieilles pierres encore à peu près debout, églises de village ou débris de tours. Mais lorsque le temps était mauvais, lorsque la mélancolie tombait du ciel avec la pluie, tous deux restaient à houter ensemble, ressassant leurs souvenirs et se donnant la réplique. Le zouave parlait de Castelfidardo et de Porta-Pia, Hubert répondait Hongrie, Venise et Naples...

— Quand je pense, disait Hubert, que j'ai pris le fusil contre la monarchie de Louis-Philippe en Février, dans cette journée de surprise qui a été le premier pas sur la pente où nous avons fini par glisser !

— Moi j'avais alors dix-huit ans. En Juin, quand les gardes nationales de province ont marché sur Paris, j'ai suivi, et j'ai passé avec les autres par-dessus quelques tas de pavés.

— J'étais alors en Lombardie avec les Piémontais et j'allais rejoindre Garibaldi... C'était le commencement pour moi et je devais le suivre encore à deux reprises dans les grandes luttes de l'Italie ; il s'en est fallu de bien peu, en somme, pour que nous nous rencontrions alors et que nous engagions des relations à coups de fusil... J'y serais allé de bon cœur alors, je vous l'avoue.

Baste! fil D'Yzoulay, nous deux hommes nous sommes, nous pensions combattre pour des idées différentes et nous nous sommes tous deux juste au même point, dans les champs de l'ÉPIQUE, sur un drapeau commun, à recevoir, sous tonne de boue, quelconque, un avertissement brutal de la réalité, donc, au fond, c'est la même chose.



Archibald.

même idéal, un idéal de justice et de vérité, un idéal d'ordre social. Aujourd'hui que nous sommes vaincus tous les deux, il nous faut bien en renouer nos vieilles idées et nous habituer à la conception réaliste d'un monde où le seigneur Obus et dame Dynamite domineront tout, même les traités de commerce!

— L'Europe, forêt de Bondy en feu! Elle est pauvre, le Soudan! Les peuples rêvent au temps des folies gènerenses et des naïvetés. Qu'en diraient les gens d'autrefois, eux qui chantaient: Les peuples sont tous nous des frères! — Je l'ai chanté, moi, en marchant contre Robespierre! Aujourd'hui c'est une ère de barbarie scientifique qui commence, dans les peuples, conduits avec une brutale raideuse, et fort peu d'humanité d'État, et des feld-marchaux qui semblent le génie de la guerre, une ère macabre plus apocalyptique que celles d'Henri VIII et de Louis XIV.

usent leurs veilles à chercher des explosifs plus effroyables que ceux des voisins, les peuples armés jusqu'aux dents, énervés par les excitations, se guettent pour s'entr'égorgier, brûler les villes et forcer les caisses. Ah! ce n'est pas précisément l'amélioration pacifique, le progrès civilisateur que nous rêvions autrefois! Quel beau rêve brisé! Et dans tout cela, ce qui est surprenant au premier abord, mais qui cesse d'étonner quand on songe que c'est l'argent qui fournit le fer, voici, sous ce



Il laisse les journaux s'accumuler sans les ouvrir.

régime de fer, cet autre métal dangereux, l'argent, se dressant quand tout ploie, gagnant extraordinairement en puissance, se hissant, orgueilleux et impératif, arrogant et international, sur les ruines des vieilles aristocraties! Supposez un Charlemagne futur, ses douze pairs seront douze banquiers. Décidément le passé valait mieux, il avait ses inconvénients, ses vices et ses misères, mais aussi ses grandeurs et ses beautés. Le trompeau humain, qui sera toujours troupeau, paissait plus ou moins paisiblement, mais n'était pas transformé en coline de moutons enragés. Décidément je deviens réactionnaire au point de regretter le temps de Philippe-Auguste ou de Louis XI.

— Voici notre ami Hubert, dit le zonave à son frère, qui va nous chanter: *Page, écuyer et capitaine* et réclamer le rétablissement de la féodalité...

— Ma foi, elle n'est pas si loin, la féodalité, il est tel serf d'usine,

vassal de puissante Société anonyme, qui ne pourrait pas vouloir changer de suzerain! Tenez, l'automne vous, ne tenez pas les chiens sur les cors de chasse et les mentes d'un haut baron de la France, laissez presque aussi sévèrement que le site de Coney, garder les chiens et rétablir volontiers, à coups de procès, des droits sur les terres... Qui sait, on verra peut être un jour les grands nobles, par les grandes compagnies, les Sociétés en commandite, et les Descendants des Montmorency, faire vous commis d'agents de la Science, saluez le Progrès! Vous avez paidé payé vos privilèges par le sang, tombant, génération après génération, sur les champs de bataille, la défense commune, la Science va supprimer le comage. Le Progrès moderne! la célérité l'on assez! On croirait que les siècles passés n'étaient que des ânes! La fameuse Science moderne, qui dit vouloir mener le règne de la douceur, la Science, qui pour quelques pièces d'or a déjà gâté bien des choses, au lieu de supprimer la guerre, comme elle le proclamait, ne fait qu'élargir son champ d'action, et de en a enlever la poésie en annihilant la part de la bravoure et de l'élan. Que les démons engins seront bientôt tellement perfectionnés qu'on se pourra en distance sans se voir, et sans distinction possible de villes ou de villages, d'âge ou de sexe. Plus de soldats, mais tous, du vieillard à l'enfant à la mainelle, tous chair à coupelle. Comme cette persécution peu enchantresse, nous allons, si vous voulez, faire une course jusqu'aux ruines de la vieille tour pour regarder un peu d'histoire du passé. Au route! Moi je vous soutiens, par l'examen des faits, que qu'elle doit dater du commencement du xiii^e siècle!

— Du xiv^e, dit le zouave.

Non, Ventre Mahou! — du xiii^e, du bon temps de... — dit le





LA CHATELAINNE DE PLOUBO

DECOUVERTE DE PLOUBO

Vers 1863, le village de Ploubo, qui est devenu un balnéaire en plein éclat, voit les duches se représenter admirablement ce qui s'appelle, en langage de baigneur, *un trou*. C'était un vrai trou.



type du trou de pêcheurs, mais un trou admirable et tout à fait idéal.

En terre bretonne, pas trop loin, à mi-chemin entre Saint-Briène et Saint-Malo, dans la Bretagne plantureuse et gaie, figurez-vous dans une échancrure de rochers, une splendide plage de huit cents mètres de sable fin et doux, une simple crique en croissant, dominée à chaque extrémité par un promontoire de hauts rochers déchiquetés et bouleversés, descendant jusqu'aux vagues par assises chaotiques. Accrochées aux rochers du promontoire de droite, les maisons du petit village de Plouhié se pressaient autour d'un vieux clocher du xiii^e siècle, dont le vent de la mer secouait parfois de façon inquiétante la flèche aux charpentes vermouluës. Tirés sur le sable de la plage, quelques bateaux dormaient au soleil à côté des tas de goémon ramassé dans les rochers à marée basse. À l'ombre de ces bateaux des femmes faisaient du filet, et des vieux, trop anciens pour aller encore à la mer, raccommodaient des casiers à homards. D'autres bateaux pêchaient au large. Presque toute la population plouhiéaise vivait de la mer. La terre, près du village, était cultivée par les femmes; deux ou trois fermes éparpillées dans les champs représentaient presque seules l'élément terrien, avec l'unique et cumulatif commerçant de l'endroit, à la fois épiciër, mercier, boucher, aubergiste, marchand de tabac, de grains et autres denrées.

L'hiver, au moment des coups de bourrasque, la petite crique de Plouhié, secouée par les vagues folles accourant du large et battant la côte avec une obstination farouche, aspergée par les panaches d'écume tourbillonnant jusqu'aux maisons, prenait un aspect formidable et formait un décor à souhait pour le drame de la mer; mais l'été, sous la caresse du soleil, quand sous le ciel bleu la mer s'azurait aussi, le paysage semblait italien et méditerranéen et à l'horizon de la petite crique de Plouhié on cherchait machinalement Gênes ou la Spezzia.

Plouhié vivait tranquille sur son rocher; jamais de visites, on parlait encore dans les veillées, depuis trois ou quatre ans, de deux messieurs venus à pied, le sac au dos, qui s'étaient installés à l'auberge du père Malo et qui pendant deux mois restèrent à Plouhié, tirant le portrait de tout le village et de toute la côte, des maisons, des bateaux, des gens, et même des rochers. On avait été inquiet d'abord, le bruit ayant couru que les deux inconnus relevaient les plans du pays pour l'administration des contributions en vue d'une augmentation d'impôts, mais on s'était rassuré bien vite, ces tireurs de portraits étaient de braves gens

qui travaillaient collant et à l'usage du monde pour son compte.

Un beau jour de fête de Noël, arriva à Plouha, en compagnie de Saint-Benoît, De la Cour et pas grand'chose à dire : un mineur, un peintre, un docteur, un avocat extraordinaire qu'une lunette d'opéra sur son nez et une superbe dame ! Grande, belle, superbe, des yeux vraiment comme des étoiles



rousses enroulées sous un feutre à l'antique, un corsage comme on en trouvait en ce lieu à Plouha, une jupe courte, les pieds sur une crinoline de deux mètres d'épaisseur et de hautes bottines très ornées et des bas rayés rouge et noir. Tout Plouha et tout y avait ses yeux, ses visages dans leur voiture et les siens, et les courses à pied à travers le village et sur la place. Or, ce jour-là, le père Malo, dont l'auberge avait reçu les étrangers, qu'on avait amenés à Plouha sur les indications de l'un des peintres voyageurs, se tenait devant. La dame explorait le pays et les environs, et le peintre, sous sans façon, montrait les meubles ou les objets qui étaient

ombrelle à son compagnon, qui ne disait jamais que : *Très joli, charmant, délicieux*, et surtout : *Effet bonaf!* Que voulait dire *effet bonaf*? Ce groupe de chammères au pied de l'église faisait un *effet bonaf*! ces rochers produisaient un *effet bonaf*! ces pêcheurs, ces femmes en costume breton, *effet bonaf*!

Vers midi, Plouhie fut littéralement ahuri. On vit les deux Parisiens



Blanche Saladin et le vicomte Gaetan.

descendre vers la plage, suivis de leur cocher portant un panier, s'asseoir gravement sur le sable à l'ombre d'un bateau, déplier une nappe, et se mettre à manger un pâté tiré de leur panier. Ils avaient des fourchettes et des couteaux en argent dans une belle boîte. Quand ils eurent soif, ils sortirent du panier des bouteilles à goulot d'argent qui faisaient le bruit d'un coup de pistolet quand on les débouchait.

Les courses reprirent après déjeuner. Les Parisiens firent une grande tournée en voiture dans la campagne. A quatre heures on les vit revenir sur la plage suivis du père Malo portant une valise. Il était rentré

mations d'étonnement et se rapprocha. Derrière la dame, le monsieur parut bientôt, déshabillé lui aussi et couvert seulement d'une espèce de caleçon rouge à jambes et à manches, avec une ancre bleue sur la poitrine.

Les deux Parisiens passèrent au milieu des groupes aux yeux écarquillés sans paraître remarquer l'effarement qu'ils produisaient. On les vit entrer dans l'eau en sautant et en riant, et se mettre à barboter dans la bonne petite vague d'été. La dame nageait, elle laissa le monsieur s'ébattre à quelques mètres du rivage et pointant au large, dépassa bientôt la pointe du *Trou à l'homme*.

— Comme elle va, comme elle vire, un vrai poisson ! disaient les Plouhicais ; le monsieur barbote comme un pingouin, mais la dame, c'est quasiment une dorade !

Mais que venaient faire ces gens-là en Plouhic ? Arriver en Plouhic sans motif, sans connaître personne, se déshabiller, s'en aller devant tout le monde se mettre à l'eau comme des canards ! Quelques femmes trouvaient cela très indécent et voulaient entraîner les hommes loin de ce spectacle de perdition. Montrer comme ça ses bras et ses jambes au grand soleil, se promener quasiment en caleçon devant toute une population ! Ces Parisiens sont bien effrontés ! On parlait d'aller chercher monsieur le maire pour réprimer ce scandale et faire rhabiller les baigneurs. Cependant des matelots qui avaient été à Saint-Malo et en Normandie donnèrent des explications. Ils avaient vu par là des choses semblables. C'était une idée des Parisiens. Vous savez que les Parisiens vous ont comme cela un tas d'idées inexplicables, ils se rassemblent par bottes, des messieurs et des dames, très bien grêés et suifés tous, et se déshabillent dans des petites cabinettes sur les grèves pour le simple plaisir de piquer des têtes tous pèle-mêle.

Au bout d'un quart d'heure le monsieur et la dame sortirent de l'eau, ils passèrent tout ruiselants à travers les groupes. Le monsieur, la tête basse, soufflait comiquement, la dame riait et se redressait, s'arrêtant très à l'aise devant les groupes pour tordre ses longues tresses rousses en cambrant son torse sur lequel plaquait maintenant la flanelle rouge mouillée.

Après s'être rhabillés dans le bateau du père Malo, les deux Parisiens se remirent à explorer le village et les rochers. On les aperçut longtemps au sommet d'un escarpement dominant la mer, juste au-dessus du centre de la crique ; ils allaient et venaient, la dame traçait des lignes dans la terre avec son ombrelle, le monsieur semblait prendre des

mesures avec sa femme. Enfin le lendemain, le père Malo et sa femme partirent dans un profond embarras, et se dirigèrent vers le village pour aller chez lui. Comment loger une si belle famille, avec ses meubles et ses effets tant ? Les peintres antrebois s'étaient emparés de la maison, et elle n'était à peine meublée donnant sur la cuisine, des chaises et une table, et même à les proposer à ces Parisiens, qui trouvaient que c'était une belle selle d'argent, et des nécessaires de toilette pour quelques jours. Enfin le père Malo songea qu'à côté de sa maison, il y avait une vieille et antique maison antrefois habitée par un vicomte. Le vicomte avait le propriétaire qui consentit à le lui prêter pour quelques semaines. Il mit ensuite à la recherche des meubles, strictement nécessaires, et parcourut tout le village, requisitionna chez ses amis, et trouva ce qu'il fallait pendant que les Parisiens dinaient à l'auberge de la montagne. Enfin il acheva l'installation en faisant transporter les bagages des Parisiens à la maison du loup de mer décedé.

Et Plouha, considérablement intrigué, eut deux heures de questions tous les jours maintenant ils les vit flâner dans les rues, se promener au-dessus du village, descendre dans les rochers, regarder, s'occuper, parmi les matelots occupés autour de leurs barques et se quereller, et vagner dans le costume flamboyant qui effarouchait les Bretons.

Les Parisiens paraissaient devoir rester quelque temps. Le père Malo venait de vider sa barque magasin la *Mouche du Ciel* de toutes ses provisions, filets et barils qu'elle contenait pour le leur arranger en un grand bain. Il avait percé deux petites fenêtres dans le membrure, et réparé la porte, qui fut ensuite surmontée d'un auvent et d'un queue de poisson rouge. Devant la barque il planta un mat dans les dards et le hissage, lorsque les Parisiens arrivèrent pour le bain, le gros drapeau Malo vint hisser un grand pavillon tout neuf.

Tout à coup, la stupéfaction de Plouha fut portée au comble. Les Parisiens achetaient un grand terrain en pente sur le côté, en vue au-dessus de la crique, des pâtures assez médiocres appartenant à quelques seigneurs propriétaires. C'était le père Malo qui traitait l'affaire, et c'était par lui que les Parisiens allaient se faire baptiser, car ils n'avaient pas de prêtre tous les ctes. L'acquisition avait été faite au nom de M. de B. de Saladin, le monsieur n'était rien, il n'avait nière position, et sa femme s'était contentée d'apporter l'argent. Voilà ! Les Parisiens avaient le pays. Il venait de leur arriver toute une vérolée de nouveaux compatriotes.

de meubles même et la vieille maison louée par le père Malo se garnissait et se transformait avec rapidité ! Le père Malo, constitué majordome et intendant des Parisiens, leur procura deux bonnes qui sur l'ordre de madame gardèrent tous les jours le grand costume de fête de leur village. Ces bonnes d'ailleurs n'avaient rien à faire, le père Malo continuant à cuisiner pour les Parisiens; elles n'avaient qu'à suivre monsieur et madame sur la plage à l'heure du bain, à les attendre sur le sable pour leur donner les peignoirs quand ils sortaient de l'eau.

Plouhie, qui dans les premiers jours n'avait pas manqué un bain, commençait à se blaser, les gens n'accouraient plus se ranger en si grand nombre devant la *Marie Reine du Ciel*, lorsque le drapeau montait au sommet du mât; ils ne marquaient plus la même stupefaction scandalisée à l'aspect des deux baigneurs folâtrant dans les premières vagues. Madame pourtant ne se gênait pas, en allant à l'eau, elle s'arrêtait parfois pour causer avec un matelot qui tout ahuri ne savait que faire de ses yeux.



Elle s'arrêtait pour causer avec un matelot.

Tout de même ils étaient bien gentils, ces Parisiens, madame surtout. Elle n'était pas fière, elle entrait dans les maisons, regardait les meubles, interrogeait les gens; sur la grève, elle montait dans les barques comme un homme, sans souci de sa grande crinoline, et voulait tout voir, les engins de pêche et le poisson. Et puis il pleuvait de l'argent sur Plouhie; ce pays où il ne se dépensait pas quarante francs par jour avant l'arrivée des Parisiens, voyait circuler les louis et les pièces de cent sous.

— Gaëtan, donnez cinq francs à cette brave femme !... Tiens, la jolie assiette, je l'emporte, Gaëtan, dix francs, donnez dix francs !... Mon gars, voulez-vous porter ces crevettes chez le père Malo ? Gaëtan, donnez cent sous...

On n'entendait plus que cela au cours des promenades de M^{me} Blanche. Tous les jours maintenant il fallait une barque pour conduire les Parisiens en mer. Encore une jolie source de profits ! Une gaillarde, M^{me} Blanche, solide et gaie et très à l'aise à bord malgré le roulis qui vous balance si gentiment parfois, ou les lames qui vous tombent sur la tête au moment où l'on s'y attend le moins et vous trempent d'écume.



Le Parisien une fois assis à son tour, à l'écoupage, et plus, il perdait la parole sur un certain nombre. M. Blonde était vivré double en dansant, mais, comme il ne savait, elle était aux éclats de rire. On ne pouvait donc s'écarter d'écume sur la figure.

— Allons, vieux Mithouin, pechez-moi ça, ça. A l'écoupage, on ne sommes pas des poules moules, dit-il en se frottant les yeux.

Gaetan ne répondait pas, son menton tombait sur sa poitrine.



Le pêcheur.

— son hanc. On pêchait aussi, M. Blonde, apparemment, car, au fond, elle avait pris sa première raie, un *raie*, et elle avait donné de suite un louis au mulet qui le lui avait apporté.

Gaetan ne prenait jamais rien, par malheur, et, depuis l'écoupage, incapable, ce Gaetan ! Quelquefois on dit que, dans les années des grands éboulis de rochers, relevés de *raie*, on en avait abondamment cette année-là, Gaetan commençait à en faire pour à mer basse on pêchait crevettes et saumon. M. Blonde avait un costume spécial pour ces parties, une paire de pantalons très courts, qu'elle relevait jusqu'au-dessus des genoux, et, d'habitude, dement ses mollets de Diane elle-même. Elle avait aussi, comme un marin, un corsage à grand col relevé, et une jupe à plis.

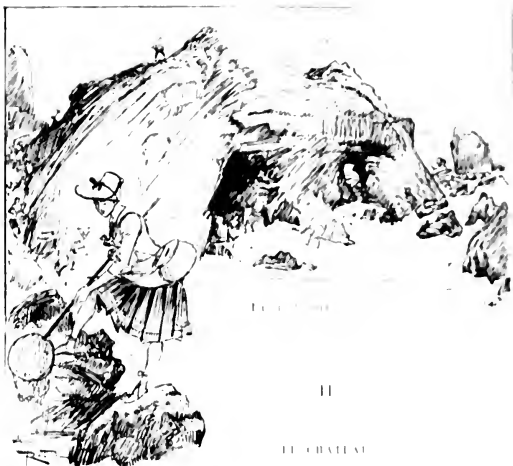
avant le coude. Avec cela, M^{me} Blanche, armée d'un grand filet, pouvait sauter dans les flaques, descendre dans les trous de roches, plonger ses bras dans l'eau, donner des coups de filet prudents ou rapides suivant qu'elle voulait surprendre la salicoque ou lutter avec elle d'adresse et de vivacité.

Le vicomte — Gaëtan était vicomte — se mettait tout en bleu pour les parties de pêche : maillot bleu, veston bleu, chapeau de paille à ruban bleu. Il entraît dans les flaques avec moins d'enthousiasme que Blanche et ne prenait que les crevettes portées à la distraction. Son monocle tombait toujours au bon moment et le gibier s'évadait.

Ils étaient à Plouhic depuis quinze jours lorsqu'il leur arriva une visite. Un troisième Parisien, un monsieur que Blanche annonça au père Malo comme son architecte. Qu'était-ce qu'un architecte ? On n'en savait rien à Plouhic. Pendant quelques jours les promenades cessèrent. Blanche et le vicomte passèrent leurs journées avec l'architecte à mesurer leur terrain, à discuter, à planter çà et là des bâtons dans le pré, ici la maison, là les communs, une volière de ce côté, un belvédère sur ce monticule... L'architecte prenait des notes, dessinait des croquis. Enfin, au bout d'une huitaine une foule d'avant-projets ayant été étudiés et rejetés, on tomba d'accord sur un croquis et l'architecte s'enferma pour élaborer le plan définitif.

M^{me} Blanche et Gaëtan battaient la côte ou restaient pensifs à regarder la mer du haut des rochers. Ils cherchaient un nom pour la future maison que les Plouhicais, éblouis d'avance, appelaient déjà le château. Le vicomte tenait d'abord pour un nom anglais en Lodge, House, ou Manoir, Blanche pour un nom italien, mais Gaëtan eut une idée de génie et proposa Castel-Plouhic. Voilà qui ferait bien en tête de lettres. C'était arrêté. « *Madame Blanche de Saladin, à Castel-Plouhic, en Plouhic (Côtes-du-Nord).* » Admirable ! simple et très chic ! Avant que l'architecte eût terminé ses plans, M^{me} Blanche avait déjà commandé et reçu son papier à lettres avec armes gravées : une monette d'argent sur champ d'azur avec ces mots : Castel-Plouhic, en Plouhic.

Les plans achevés, les parties de pêche recommencèrent. L'architecte était retourné à la ville pour recruter des entrepreneurs. Il revint avec eux, passa des marchés, choisit des matériaux, donna des instructions et repartit après avoir laissé la surveillance des travaux à un confrère du département.



LE CHATEAU

II

LE CHATEAU

Deux matelots de Plouhic qui revenaient du service de l'Empire, de la Chine au commencement de juillet 1865, se crurent le jouet d'un mirage en tournant le dernier coin de la route qui mène de Saint-Brieuc à Plouhic. Devant eux, juste dans l'éclaircie entre les deux pointes de rochers, une grande construction s'élevait, un véritable château tout battant neuf, blanc, rose, luisant, avec des tours, des escaliers, des lucarnes, des balustrades sculptées, des peintures fraîches, des girouettes étincelantes. Tout cela surgissait au milieu d'un jardin d'allées contournées qui descendait en terrasse vers la mer, jusqu'à une belvédère surmonté d'un mât de pavillon.

Les deux gars se frottèrent les yeux, ils s'étaient trompés, ce n'était pas Plouhic, le Plouhic qu'ils avaient vu deux ans auparavant. C'était le même, un bon village perdu, un nid sauvage de coins de terre, bâti sur un roc! Non, deux ans auparavant, à la place du château, il y avait deux ou trois petites vaches noires. Mais sur ce toit pointu, Plouhic et son clocher, même que les deux gars ne virent, ce n'était pas eux, mais toits à côté de quelques petites bâtisses noires. Une bâtisse, c'est une bâtisse neuve dans Plouhic, c'était presque certain.

Les deux gars eurent bien d'autre chose à noter, mais ils ne s'arrêtèrent

qui dominait la plage. En bas sur la grève, une tente était dressée, à côté de quatre cabines en bois, et, spectacle plus surprenant pour eux qu'un débarquement de Caraïbes tout nus à Plouhic, des dames à crinoline et des messieurs en paletots blancs erraient parmi les bateaux à



Partie de pêche.

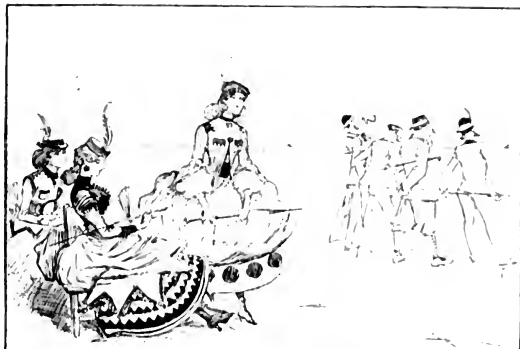
échouage et regardaient d'autres dames et d'autres messieurs en train de se baigner.

Le château, c'est Castel-Plouhic, les dames à flamboyantes et mirobolantes jupes courtes ballonnant sur d'étonnantes crinolines et les messieurs en vestons blancs, ce sont les invités de M^{me} de Saladin venus de Paris pour la solennelle pendaison de la crémaillère et la fête d'inauguration de Castel-Plouhic.

Plouhic est absolument révolutionné, il est accouru des gens des petits trous voisins, de trois lieues à droite et de trois lieues à gauche pour contempler ces échantillons d'une espèce jusqu'alors absolument incon-



me dans ces parages, le Parisien et la Parisienne. Le effleurage de ces échantillons en valent la peine, toutes les femmes ont pu, chacune d'une élégance particulière et portant à sa tête son bonnetignon rebouffé sous la toque à aigrette ou le petit chapeau en sautoir, le sautoir-en-barque garni de soutaches, zébrés, effrés et piqués, la haute canne ou l'ombrelle. Les fines bottines sautoient sur le pavé, marquant l'empreinte de leurs talons d'ors, les crinages sautoient laissant voir des mollets cambres à bas multicolores. Les robes sautoient



Le sautoir-en-barque. — L. M. — 1874.

sont gaies, vives et patent à tout instant en rires d'une certaine façon, les échos de Plouffe n'en ont entendus.

Rassemblés à la limite des vagues, les messieurs, des têtes et des minces, des penes et des marques, plaisaient avec les dames qui s'offrent le plaisir d'un bain avant le dîner. Des dames, qui ont été improvises guides baigneurs, comme ils le demandent, il faut les voir, tout rouges d'émotion, emportant de précautions des précautions maladroités, comme s'ils avaient peur de se faire des Parisiennes qui s'amuse à pousser de petits coups de bœuf, à se faire de multiples caresses de la vague.

Un groupe d'autres Parisiennes, des femmes de la ville, des pègreignours de ces dames, regardent d'habitude, comme Parisiennes

ror et les Plouhicaises ébahies réunies à quelque distance. Sous la tente, un peu plus haut, un grand domestique en culotte courte et bas blancs, en livrée rouge, prépare des rafraîchissements ou des réconfortants pour les baigneurs. M^{me} de Saladin a aussi songé en ce jour à la soif des Plouhicais, maître Malo a charrié sur la plage deux tonneaux de cidre et surveille les libations des marins.

Le père Malo a voulu faire comme Plouhic et s'embellir, il est allé à la ville et s'est acheté une redingote. O vieille terre celtique, contemple cette redingote ! La redingote du père Malo et le château de M^{me} Blanche de Saladin vont marquer le commencement d'une ère pour l'arrière Plouhic. Les temps modernes commencent !

Le père Malo, maire de Plouhic, s'était contenté jusque-là de présider aux destinées de sa commune en simple veste bretonne. Désormais son autorité va s'envelopper de sa prestigieuse redingote. D'ailleurs il a gagné beaucoup d'argent depuis un an en logeant et nourrissant les nombreux ouvriers qui ont construit et décoré Castel-Plouhic, sans compter quinze cents francs de terres vendues au château. Un vrai richard maintenant, M. Malo !

Tout Plouhic nageait dans la joie. Depuis huit jours les matelots pêchaient pour le château. Le poisson donnait, justement, et le honnard venait avec complaisance visiter les casiers mouillés le long de la côte. Quand on ne pêchait pas, on promenait en barque les invités de M^{me} de Saladin et l'argent pleuvait sur le monde.

Pour terminer la fête d'inauguration, le soir, quand dans la grande salle à manger de Castel-Plouhic, les invités en furent au dessert, M^{me} de Saladin parut au balcon et la première fusée d'un brillant feu d'artifice s'éleva dans les airs aux cris d'admiration de la population.

Pièces tournantes, pluies de feu, embrasement des rochers aux flammes de Bengale, le vicomte Gaëtan, organisateur de la petite fête, avait bien fait les choses. Aux acclamations populaires, les invités répondaient en faisant détonner les bouteilles de champagne et en poussant des cris variés : — Vive Blanche ! Hip ! hip ! hurrah for M^{me} de Saladin ! Vive la châtelaine de Plouhic !

Le châtelaine criait comme ses invités. On l'embrassa même quelque peu sur le balcon, les dames d'abord, les messieurs ensuite, tous un peu lancés. Le vicomte Gaëtan fit bien quelques observations, mais on le repoussa dans un coin, où il s'endormit presque aussitôt.



Départ pour le pèche aux salicoques.

Le lendemain de cette mémorable fête, son oncle, un vieux bonnet de laine, avec des migraines nombreuses, M. de Sainte-Pol, un homme vaillant et la tête intacte, déclara que le seul remède à ces maux était une partie de pêche aux salicoques.

— D'ailleurs, mes enfants, dit-elle en remuant ses doigts, vous ne connaissez pas toutes nos entreprises ! N'y a-t-il pas la Roche Percée, la terrible Grotte aux Korrogans, le Tiroir, le gouffre, ainsi nommé parce qu'il est plein de poivre ! Ne savez-vous tout ça. Plouhie est un pays si en retard qu'il y a encore des légendes sur la Roche Percée ou la Grotte aux Korrogans. Sommes-la et nous allons en fabriquer ! Venez, venez, mettez votre costume !

Le temps était à souhait, le ciel bleu, la mer verte, les montagnes tendre tournant à l'émeraude à l'horizon. Quatre ou cinq premières roches, entre trois et quatre, de nos jours, respectueusement équipée quitta le chalet de Sainte-Pol pour le pèche et, laissant Luce de Plouhie, son oncle, à un dedale de couleurs, de crupes et de légumes, se dirigea vers les roches creulées. Il fallut grimper de roches en roches

un peu. Toute la bande s'espaca bientôt sur une longueur d'un kilomètre. Quels costumes ! Si les Korrigans cachés dans les grottes ont pu voir les Parisiennes, ils ont dû tomber dans un ahurissement aussi profond que celui des gens de Plouhic l'an passé ; peut-être même ont-ils été quelque peu scandalisés, ces honnêtes Korrigans, habitués aux façons des naïfs Plouhicais, par la conversation un peu légère des invités du château, par les plaisanteries assez vives, ainsi que par les allures et les costumes.

Les légendes qui manquaient aux curiosités de Plouhic furent trouvées ce jour-là. On décida que les korrigans saisissaient les femmes infidèles qui s'aventuraient hors des maisons passé huit heures du soir et les entraînaient dans la grotte, pour les tourmenter inhumainement jusqu'au matin. La Roche-Percée tint son nom d'une histoire du temps des croisades. Une châtelaine injustement soupçonnée par son époux au retour de Palestine, fut précipitée par ce féroce seigneur



Deux tonneaux pour la population.

du haut des rochers. O miracle ! La vagne se haussa pour la recevoir doucement sur un lit d'écume, le roc se fit sable, une ouverture se creusa dans la falaise à pic, donnant accès dans une grotte spacieuse où la châtelaine vécut vingt années, jusqu'au jour où son époux, poursuivi par le remords, s'étant jeté lui-même du haut des rocs, retrouva l'épouse innocente, toujours jeune et belle, miraculeusement conservée. Quant au *Trou à l'homme*, c'était là que venaient finir, sous les tentacules des pieuvres, les pêcheurs coupables d'avoir offensé les korrigans ou korriganes.

Un panier de champagne apporté dans la grotte de la Roche-Percée fut vidé en l'honneur de la châtelaine persécutée et de sa descendante indirecte M^{me} de Saladin-Plouhic. La pêche se ressentit un peu de ces réjouissances : avec dix-huit filets, on réunit à peine une quinzaine de salicoques, on s'en consola en entonnant des chœurs d'Offenbach, toujours au risque d'offusquer les korrigans de la côte. Le retour fut mouvementé, il fallut presque rapporter un des guides de la caravane qui portait mal le champagne.

On causait beaucoup des botes de M^{lle} de Saldin. — « Ça va ! » Il n'y avait qu'une opinion sur leur compte. Les hommes étaient bien drolés et les femmes bien coquettes. — M^{lle} de Saldin, qui avait étudié à Rennes, faisait ses réserves sur les dames qui le scandalisaient dans le jour et hantaient ses rêves la nuit.

— Voulez-vous que je vous dise, M^{lle} de Saldin et les autres, ce sont des cocottes !

Maître Mado ne savait pas très bien ce que c'était, néanmoins il comprit qu'on offensait la dame du château,

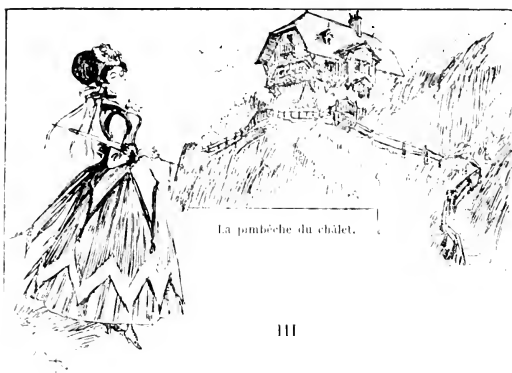


la bienfaitrice du pays, et il rabroua vertement le maître de la maison.

Les invités de M^{lle} de Saldin partirent au bout d'une heure, et il n'y en eut que trois seulement restèrent au château jusqu'à la fin de l'été.

Le patron du pays étant saint Seraphin, Ploubihan avait sa fête le premier dimanche de septembre. M^{lle} de Saldin ressortit de Ploubihan pour le pardon de saint Seraphin une solennité inconnue jusqu'à ce jour. Elle vint un manège de chevaux de bois, organisa des jeux pour les garçons et pour les demoiselles et décida que l'on danserait le soir devant le château illuminé. O delices ! les Ploubihanais furent si beaux de la course en sac ! Aussi le succès fut complet. — C'est que M^{lle} de Saldin Ploubihan d'aurait ouvert le bal avec elle. Ses acclamations retentirent et l'enthousiasme fut à son comble. La châtelaine, doucement emue, donna l'ordre au portier M^{lle} de Saldin de faire tonneaux de son meilleur cidre pour faire honneur à l'occasion et de l'affection.





La pambèche du chalet.

III

TRANSFORMATIONS

La saison d'après fut également brillante. Il y eut deux séries d'invités au château et les Plouhicais revirent les mêmes parties de pêche ou de bain, la même exhibition de costumes étonnants. Le vicomte Gaëtan manqua. Le père Malo s'étant hasardé à demander de ses nouvelles, M^{me} de Saladin répondit que Gaëtan était un paltoquet. Que s'était-il passé? Mystère! M. de Saladin, cette année-là, était un gros homme à moustaches et favoris très opulents, mais à cheveux très rares. On sut par les domestiques du château que c'était un ancien agent de change. Les Plouhicais, très discrets, n'en demandèrent pas davantage.

Le père Malo s'enrichissait. Il était revenu des peintres dans le pays, par bandes, tout à coup. Plouhic, paraît-il, était devenu célèbre, à cause d'une série de toiles d'un des artistes qui l'avaient découvert jadis. La maison du père Malo devint rapidement une auberge à peintres, ils arrivaient en juin avant M^{me} de Saladin et restaient jusqu'en novembre. Pour cinq francs par jour ils avaient droit à une chambre et à quatre repas, ou même cinq s'ils poussaient l'appétit jusque-là. Des mottes de beurre, du poisson à profusion, du cidre à discrétion. Le soir, les peintres restaient quelquefois à table un peu tard; c'était l'heure de la gaieté et des discussions artistiques; dans la fumée des pipes ils parlaient, criaient, riaient ou chantaient tous à la fois; souvent ils criaient si fort, avec des voix si enflammées, en tapant sur la table à faire sauter les pots de cidre, que les matelots plouhicais buvant silencieusement dans une salle

à côté se signaient qu'ils allaient venir. Les cloches de la paroisse s'élevaient et toute la foule s'ébranlait vers le pignon.

On ne voyait plus dans les rues sur la place en attendant les visiteurs que des parasols de peintres par groupes abritant de petits tableaux esquissés. Malo entraîné de faire une étude de quelque critique de *gens d'importance*, l'échouage, ou de quelque ravin ombreux. Sur la place s'élevaient à son tour toujours un ou deux grands tableaux en cours d'exécution. Un père pêcheur ou pêcheuse posant pour quelque scène locale, un *scène de*. Le père Malo avait dû ajouter à sa maison une aile à droite et ensuite une aile à gauche; il fut bientôt forcé d'en bâtir une troisième en arrière, sur sa cour.

D'ailleurs Ploubin se transformait, on pouvait admirer quelques maisons neuves, et enfin une veuve ambitieuse venait d'ouvrir une petite épicerie dans laquelle maître Malo devina le germe d'une concurrence future.



M. de Saladin.

M. de Saladin continuait à honorer Ploubin de sa présence; pendant trois mois d'été, elle continuait à faire pleuvoir les bienfaits sur elle comme l'anneau. L'entretien des chemins était au compte de M. de Saladin; il renouvela le mobilier de l'école et parlait de faire venir des sœurs pour ouvrir une école de filles, ce qui serait plus moine que de l'essayer sur un douzaines d'écoliers mâles, Ploubinois et Ploubinoises, apprenant l'alphabet ensemble. Tous les ans, en arrivant, elle donnait une fête à ses vassaux, avec feu d'artifice et tonneaux de cidre, et l'après-midi, le 15 septembre, les frais du pardon de saint Scaplan. Les plats parfumés, les canards, paires de hottes, montres d'argent, et le projet d'aller à la conférence; enfin elle s'occupait avec M. Ricoul, l'ex-héros d'été, de faire régates à la voile comme dans tous les ports de la Bretagne.

Parmi les peintres, M. de Saladin avait ses partisans et ses ennemis. Les uns la traitaient de poseuse, les autres s'adonnaient à la critique; une femme charmante. Des farceurs prétendaient qu'elle avait été mariée aux Camélias qui n'était pas morte. Elle se faisait un plaisir de s'entretenir en rapport avec le chatouilleux *salon* de la ville, et même, entre deux séries d'invités, faisait de temps en temps un tour à M. de Saladin. On parle mystérieusement de son mariage avec un riche noble, d'une altération épouvantable, d'un *propre* d'été.

Raoul et un jeune peintre blond qui s'en allait trop souvent avec madame pêcher des salicoques dans les roches et qui vraiment devait la compromettre aux yeux des Korrigans.

Sur ces entrefaites, un monsieur de Paris amené on ne sut par qui acheta des terrains à l'extrémité de la plage et fit construire une habitation tout à fait en face de Plouhïc. Ce n'était pas tout à fait un château, c'était un chalet en briques et pans de bois, mais très grand et très tarabiscoté.

Dès la première année le château et le chalet refusèrent de frayer ensemble. M^{me} de Saladin s'était offusquée de voir ce monsieur s'installer ainsi sur sa plage; le monsieur et sa famille regardaient avec des airs méprisants ou scandalisés la dame de Plouhïc passant sur la grève devant le chalet accompagnée de sa bande d'amis en costume de pêche.

M^{me} de Plouhïc furieuse acheta tout le terrain entre le château et le chalet et fit élever juste sous les fenêtres du chalet un petit vide-bouteilles en belvédère, où elle vint chaque jour prendre le café avec ses invités. Elle fit ouvrir devant ce belvédère un petit sentier en escalier pour descendre à la plage et désormais les invités du château ne prirent plus d'autre chemin pour le bain ou les parties de pêche. Les cabines de bain du château furent rapprochées de ce point, les cabines du chalet furent reculées. Les gens de Plouhïc tenaient tous pour M^{me} de Saladin, le conseil municipal décora du nom de boulevard Saladin le chemin en corniche qui menait de Plouhïc au nouveau chalet en passant devant Castel-Plouhïc. Ce témoignage de reconnaissance attendrit tellement Blanche qu'elle donna aussitôt quatre mille francs pour construire l'école des filles et réparer la fontaine publique.

— Qu'ils en fassent autant, les autres! avait dit Blanche à M. Malo. Ce mot rapporté à la dame du chalet ne fit pas d'effet. La dame du chalet se contenta d'appeler M^{me} de Saladin *cootte en retraite!* M^{me} de Saladin fut deux jours malade de cette expression *en retraite!* Comment s'en venger? Comment punir l'outrecuidante pimbèche qui lançait pareille injure à la bienfaitrice de Plouhïc? M^{me} de Saladin arbora des toilettes plus étincelantes encore et défila devant le chalet dans ses plus ravissants déshabillés de pêche. Le chalet ferma ses volets quand elle passa et les rouvrit aussitôt après.

— Si je donnais le gaz à la commune? se dit M^{me} Blanche, Plouhïc éclairé au gaz, voilà qui serait chic, la pimbèche du chalet en attraperait la jaunisse!...

Innocente Blanche se figurait qu'à 5000-6500-7000
labres reliés par des tuyaux, elle pouvait de sa caverne à M. F.
qui était alors à Paris, celui-ci, au moment où elle était en route, que
les bees ne suffisaient pas et que l'habitant de la montagne et le
désappointement de Plouhic fut cruel. Elle parvint à se débarrasser
des gorges chaudes au chalet.

Pendant l'automne de cette année, elle était allée à la messe
tristes en arrière du chalet, Plouhic de la montagne par le chalet
vint même à la saison suivante, outre les personnes qui habitent
Bennes qui se logèrent dans le village. Une messe fut célébrée à
Joanne consacra une demi-colonne à Plouhic. Elle est une belle
bonne plage de sable, rochers magnifiques. C'est Plouhic qui a été
moderne à M^{re} de S..., curiosités, dolmens, la Roche-Pauline, les
Korrigans, etc. Suivaient les légendes composées par les habitants de
Castel Plouhic et l'indication de Florel-Mais.





M. Crouzes aux regates.

IV

PLAGE ÉLÉGANTE

O petit Plouhïc que nous avons vu naître, Plouhïc bretonnant, village autrefois candide et naïf, comme tu changes avec les années, comme tu te transformes, comme tu t'agrandis! Remarque que je ne dis pas que tu t'embellis, car je t'aimais mieux autrefois, sauvage nid de matelots, serré sur ton coin de roche au vent de la mer.

Les villas normandes, les chalets parisiens, les cottages anglais se sont multipliés, il y en a maintenant tout une agglomération après le chalet ennemi de Castel-Plouhïc; sur le promontoire qui ferme l'anse de Plouhïc, il y a même un hôtel, *le grand hôtel de la Plage*, une haute construction à quatre étages inaugurée à la saison dernière. Mais le développement de Plouhïc est arrêté par le grand parc de Castel-Plouhïc qui borde la plage et accapare pour de simples arbres une situation de première classe en vue de la mer. M^{me} de Saladin-Plouhïc, malgré les offres les plus tentantes, ne veut pas vendre une bribe de son parc; M. Malo et le conseil lui battent froid maintenant et se tournent contre elle, bien qu'elle ait récemment institué un prix de vertu pour les Plouhïcaises, lequel prix, délicate intention, ne se décerne qu'après la saison, pour éviter les plaisanteries des baigneurs sceptiques.

Avec les années, elle change aussi, hélas, M^{me} de Saladin-Plouhïc. Ce n'est plus tout à fait l'éblouissante Parisienne débarquée douze ans

amparavant sur la petite place de l'Église, et son poignoir les eurus de tous côtés, et par dessus le marché. Son conseil a fait, au se P. notamment, Elle va moins souvent à la plage, pour se baigner un corset spécial, sans compter.

Tout autour de Plouhic des plages se font, près plus ou moins vite. C'est la concurrence, qu'avec dédain, Tout est de qualité inférieure, chez la concurrence, le sable est trop gros, les roches trop peu solides, les habitations laissent beaucoup à désirer; les hotels corrompent vraiment trop le pauvre baigneur, et le baigneur lui-même ne vaut pas grand chose, comme élégance ou comme moralité.

Plouhic est bien lancée et n'a rien à craindre des plages rivales, n'était ce diable de père de Castel, Plouhic qui tient la moitié de la plage et entrave le développement naturel du pays. Une Société, par Plouhic montée par de gros spéculateurs s'est faite, et M. de Saladin Plouhic, qui ne veut pas vendre, Blanche ne redra pas, les châteaux ennemis sera tout à fait.

La Société allait se dissoudre ou entreprendre, lorsque l'un des associés, pourqu'on ne perdît pas Raoul, le gros boursier, trouille maintes fois. M. de S. une bonne idée. Il demeha sous les arcs de la B. intelligent et adroit, un fin maître de la Bourse, les ressources de toute sorte, attendu qu'il est par lui à la Bourse et chez une petite cetera. A mis au courant de l'affaire, il a l'incertitude P. détaillées, de pleins pouvoirs, à ce qu'il a d'une part dans les bénéfices.

Beau garçon, de core de pour, au-dessus le marché, c'est à dire, ce qui est, Croizès avait de grande chance, d'être par le banquier, De banque à Plouhic, P.



Blanche de Castel

gant qui fait sa petite tournée d'été sur les plages bretonnes, il fut bientôt présenté à M^{me} de Saladin par un associé de l'affaire des terrains. Les amis se faisaient rares à Castel-Plouhic, le temps avait éparpillé les anciens et les nouveaux n'étaient que d'assommants petits goumoux. Crouzès fut bien accueilli, il dina plusieurs fois à Castel-Plouhic et trouva moyen de distraire Blanche un peu engourdie, d'organiser quelques petites parties, excursions avec pêche aux crevettes ou luttes courtoises à la nage.



M. Malo
en redingote.

— Toi, mon cher, se dit Crouzès, quand après une dizaine de jours à Plouhic il eut bien examiné l'affaire et que l'heure de dresser ses batteries fut arrivée, toi, si tu ne réussis pas cette fois-ci, c'est que tu n'es décidément bon à rien ! Tu as raté bien des coches, laissé envoler bien des occasions, gâché bien des situations... Propre à tout, tu n'as été bon à rien, puisque tu n'as même pas su devenir un homme politique, le moment est venu de racheter toutes tes bêtises par un coup de maître ! La Fortune est ici, il s'agit de jouer serré et de lui enlever d'un seul coup la délicieuse corne d'abondance ! Hardi-là, houp !

Il allumait un cigare avec une lettre de Raoul qui le pressait d'agir :
 « Il paraît que vous avez fait bonne impression, mon gaillard ? La plage, me dit notre ami, vous admire tous les jours piquant des têtes sur le radeau avec M^{me} de S..., pêchant la salicoque avec M^{me} de S..., ou jetant au sortir de l'eau le peignoir sur les nobles épaules de M^{me} de S...
 « Les mauvaises langues prétendent même que vous êtes déjà fort avant dans ses bonnes grâces ! Oh ! oh ! Le moment me paraît venu d'entamer la petite négociation... Chaud ! chaud ! Frappez fort ! *Ces terrains vont causer un tas d'ennuis à M^{me} de S... Le conseil municipal, furieux de son opposition aux intérêts de Plouhic, va débaptiser le boulevard Saladin, il y aura peut-être des procès... L'intérêt bien entendu de M^{me} de S... serait de se débarrasser d'un pareil dépendeur et inutile, etc., etc.* Proposez-vous comme intermédiaire, faites-vous fort de tirer un bon prix de ces terrains qu'elle a payés jadis 3,000 francs, dites que vous obtiendrez en nous serrant la gorge deux cent mille et faites valoir le joli bénéfice. »

— Oui, mon bonhomme, pensait Crouzès, deux cent mille, c'est joli,



comme tu dis, et ensuite, ces cent mille francs, ça va être un lancement, avec un peu de bon sens, il est possible qu'on fasse quinze cent mille francs. Ça va être pour moi, ça va être tout qu'un douzième dans le bénéfice, mais pour moi, ça va être tout !

Et le petit Cronziès entama pour son compte. Mais M. de S... il commença par lui faire peur, par lui faire peur, par lui faire peur d'affaires liées contre elle, avec ses connaissances, ses relations, proposant rien moins que de l'expulser par la fenêtre.



Le petit Cronziès.

Plouhie qu'elle avait découvert, inventé, de ce pays, qu'elle avait de la forcer à vendre Castel Plouhie pour cent francs, pour cent francs, Hôtel-Casino et trois douzaines de petits chapeaux, pour cent francs. Elle l'avait mis à même de connaître tous les petits secrets, elle l'avait poussé par une chaude sympathie pour M. de S... à se débarrasser du danger, il mettait toute son expérience à sa disposition, à sa disposition, conseils désintéressés...

Les parties de ham et de pêche continuèrent. Cronziès consacrait maintenant ses journées à Castel Plouhie. Il y était, il y était, il y était, il y était, la musique avec Blanche. Il devenait, il devenait, il devenait, il devenait, il y avait de partir, de reprendre sa tournée, de reprendre sa tournée, les jours, sur les instances de Blanche.

Raoul s'inquiétait de n'avoir pu décider M. de S... à vendre Castel Plouhie, il connaissait par son expérience, par son expérience, par son expérience, et commençait à craindre de voir son

rains. Ce petit filon de Crouzès ! Le véritable but poursuivi par lui ne devenait que trop visible, il fallait se mettre en travers de ses plans au plus vite et tout d'abord révéler à Blanche sa qualité d'agent de la Société des terrains de Plouhïc. On n'avait malheureusement pas de lettres de



M. Crouzès.

Crouzès, le maître compère s'était bien gardé d'écrire ; n'importe, Raoul affronterait lui-même M^{me} de Saladin et trouverait bien le moyen de ruiner les espérances de son coquin d'agent. Le gros Raoul prit le train de Bretagne qui n'allait pas encore jusqu'à Plouhïc, et il arrivait, décidé à tout risquer, lorsqu'en descendant de voiture une nouvelle lui fit presque sacrifier de fureur sa dernière mèche de cheveux. Crouzès et la châtelaine de Plouhïc venaient de partir ensemble ! Les

domestiques restés à Castel-Plouhïc ignoraient dans quelle direction, Madame n'avait rien dit, elle n'avait pas même emmené sa femme de chambre, enfin c'était presque un enlèvement !

Chaque année toute plage qui se respecte a son gros scandale ; nous ne parlons pas des petits qui sont la monnaie courante de la conversation sur le sable, mais il en faut un gros, un sérieux, quand il manque on est obligé de l'inventer. Cette fois Plouhïc n'avait pas besoin de se mettre en frais d'imagination, il avait le sien, l'enlèvement de Blanche de Saladin ! Comme le gros Raoul, dans sa colère, n'avait pu s'empêcher de parler, on connut bien vite tous les détails de l'histoire. Inouï ! monstrueux ! un si joli garçon, trente-cinq ans à peine, enlever Blanche de Saladin, une vieille garde, ayant tourné la quarantaine, une ancienne à ce gros boursier de Raoul qui jadis avait payé une partie des terrains, qu'il brûlait de racheter pour refaire sa fortune entamée ! Et le plus joli, c'est que cet enleveur avait été envoyé par Raoul lui-même pour négocier l'affaire des terrains !

Raoul était reparti pour Paris dans l'espoir de rencontrer Blanche en son petit hôtel du quartier Monceaux, mais, de même qu'à Plouhïc, il trouva le nid vide. Crouzès et Blanche voyageaient. C'était le classique voyage de noces, un peu en avance, voilà tout, car la mairie venait de publier les bans de M^{lle} Blanche Saladin, rentière, avec M. Paul-Victor Crouzès, également rentier.

L'affaire des terrains était définitivement manquée. Le gros Raoul, renonçant à une lutte inutile, retourna promener sa mélancolie sur la

plage de Plouha. La saison se terminait. Beaucoup de gens se mirent à faire le chemin de leurs foyers.

Quand vint octobre, les derniers jours de la saison, les gens se mirent à quitter la plage laissée aux barques de pêcheurs, et voyant les derniers effluves de septembre, M. et M^{me} Courtois tout à coup ses fenêtres. M. et M^{me} Courtois.

Blanche eut beau signaler son retour par un geste, elle fut ignorée.



FIGURE 1. — ÉCOLE COMMUNALE.

la commune. — un tableau de 500^{fr}. Mais une fois la cargaison de livres pour l'école — M. Maucou, — Plouha battrent froid d'abord à leur ancienne école. Bien évidemment pourtant son nouveau rôle, ce n'est pas les folles allures d'autrefois, mais une bonne tenue, et tout simplement serrer au bras de son mari, ce robe et son.

Mais tout changea et les respectueux s'y mirent. On sut dans le pays que le sergent et son épouse, sa femme sur l'allure des terrames, qu'on attendent, amènes de Paris, à venir à Plouha, et procéder, sous la haute direction de M. Courtois, lots grands et petits, avec un état d'urgence, reliant les deux morceaux de Plouha, et modement séparé, autrefois.

Et le gros Raoul eut le chagrin de voir, dès le printemps suivant, l'affaire des terrains de Plouhic, convenablement lancée dans la presse, arriver rapidement à une pleine réussite, et les villas pousser comme par enchantement dans l'ancien parc. Castel-Plouhic semblait littéralement faire des petits.

De dépit le gros Raoul jeta le reste de sa fortune dans l'entreprise hasardeuse d'une nouvelle plage à deux lieues de Plouhic. Mais l'éclatant Plouhic se rit de ses efforts, cette concurrence tomba vite à plat.



Prix de vertu.

Raoul resta tout seul sur sa plage déserte, avec les villas qu'il avait construites et tous les terrains que par prévoyance il avait achetés.

Plouhic poursuit sa marche triomphale. Tout le long du boulevard Saladin en corniche au-dessus de la mer, de l'un à l'autre promontoire, les cottages anglais aux larges fenêtres en saillie encadrées de lierre succèdent aux villas à l'italienne et aux maisons normandes à grands pignons en pans de bois; les tours, les tourelles, les campaniles pointent à travers la verdure. Au centre, à côté de Castel-Plouhic, se dresse un Casino d'une folle architecture, pourvu d'une salle de concert, d'un salon de jeux et des indispensables petits chevaux. Il y a trois hôtels en pleine exploitation, outre plusieurs *Family-house* à l'usage des Anglais, et il va s'en élever un quatrième sur une éminence dominant Plouhic un peu en arrière.

Tous les ans au 15 août, les régates de Plouhic fondées par M. Crouzès attirent les yachtsmen, et l'on parle de créer une Société des courses.

Et chaque année, dans la première quinzaine de juin, pendant qu'à

des groupes que traversent des défilés de costumes de bain, de maillots et de peignoirs.

Et M. et M^{me} Crouzès, de leur balcon de Castel-Plouhic, jouissent délicieusement de leur triomphe. Madame a renoncé à la pêche aux salicoques et se consacre de plus en plus aux œuvres sérieuses, comme les écoles, le bureau de bienfaisance et les prix de vertu; elle est toujours pour ses vieux amis les matelots « la dame de Plouhic ». Monsieur est plus mondain, il surveille le Casino, dirige les édiles, étudie les améliorations en projet, les questions de courses, de régates et autres attractions, il papillonne aussi quelque peu autour des baigneuses, et on l'accuse de protéger les chanteuses en représentation au Casino, mais il s'arrange en homme de tact pour que madame n'en sache rien.

Le vicomte Gaëtan, actuellement diplomate et rhumatisant, est venu passer la saison dernière sur la plage qu'il avait découverte jadis avec Blanche de Saladin. Il ne reconnaissait pas son vieux Plouhic.

Il a tenu à se faire présenter à M. Crouzès, mais il a eu la discrétion de ne pas accepter à dîner à Castel-Plouhic.





GRAVURES HORS TEXTE

	Page
Miroir	1
La bataille	5
La colonne en marche	10
Le quartier général	24
Entrée triomphale	31
Campagne de France	36
Les molistes	45
Les romantiques	50
Lecture d'un poème	54
Une loge un jour de première romantique	57
L'atelier de Pétrus	58
Débuts dramatiques	68
L'éléphant de la Bastille	70
1830	74
Folies carnavalesques	74
A Longchamps	76
Le boulevard du crime	77
1848	78
Barrière de 74	79
Vieux souvenirs	80
Les vieux de la vieille	81
Le bal-châraï	82
Au grand prix	83
Soldats d'Atropé	84
Nuits criminelles	85
Sur le Loire	86
La diligence	87
Le cou de Lauberg	88
La locomotive	89

Les yeux clos	224
Une belle soirée	240
Le bibelot	248
Le restaurant de La Fontaine	256
Départ pour l'étranger	265
Une porte de Paris	273
L'induction au rince-bouche	283
Paris en flammes	296
L'arbre de Robinson	304
Fondation d'un journal	312
Brasserie artistique	320
Le mont Saint-Michel	336
Avec Garibaldi	352
Le champ de bataille	360
Le triomphe de l'industrie	368
Découverte de Plouhie	380
Pêche aux crevettes	384
Plouhie dans sa gloire	392
La plage	396





TABLE DES MATIÈRES

Comment Frédéric Ponto, trente-cinqième
maréchal de France

La confession d'une ancienne comédienne

Les moments d'une maison

Le vieux de la vieille

Cinquante ans de mariage

Le zouave Jean-Bernille

La dernière diligence

Les tribulations d'un bon meuble qui part

Victoire et conquête d'Alger les 18 et 19

Le cadavre en son

Épilogue

Le chat de la Chapelle



ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES MERISSEY

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PL 1011, A11-1
L6 21A 11-11-11

